

Les pseudo-déonomastiques arabes en français : Étude de cas et tentative de typologie

1. À la recherche de déonomastiques arabes dans le *TLFi*...

La présente contribution s'inscrit dans le cadre de la révision des arabismes du *TLFi* au sein du programme TLF-Étym¹. L'ambition de ce programme (voir <http://www.atilf.fr/tlf-etym/>) est de revoir certaines des notices « étymologie et histoire » du *Trésor de la langue française* afin 1) d'intégrer les nouveaux matériaux dont disposent les lexicographes comme les éditions de textes, les glossaires ou les études sur des lexèmes et 2) d'appliquer aux matériaux anciens un traitement répondant aux méthodes actuelles. L'étymologie ne se conçoit aujourd'hui que pourvue d'une véritable histoire du mot, de sa naissance à ses derniers développements (intégration dans des syntagmes ou acquisition de sens nouveaux, par exemple).

Nous nous concentrons ici sur les lexèmes français dont l'origine est un nom propre arabe. Dans le cas de ces lexèmes, le dictionnaire propose des rubriques étymologiques souvent défailtantes, dont l'article *antari* peut constituer le prototype :

1866 (*Lar. 19e, s.v. Antar*). Dér. de *Antar*, nom d'un célèbre guerrier et poète ar. des VI^e et VII^e s., aut. d'une des sept Moallakas, poèmes suspendus à la porte de la Kaaba; suff. ethnol. -i p. anal. avec d'autres mots comme *hindi**, *hindoustani**, *roumi**.

L'histoire et l'étymologie du mot sont ici limitées à une relation de « dérivation » au moyen d'un « suffixe ethnologique analogique » ; la plus grande part des données concernent le référent onomastique.

La double translation de ces lexèmes français, passés à la fois d'une langue à une autre et de la catégorie des noms propres à celle des appellatifs, est donc traitée de façon très synthétique. L'examen de quelques exemples nous permettra de dégager des pistes pour améliorer ce traitement lexicographique², mais également de définir une grille d'analyse de ces *déonomastiques arabes*, tels que nous les appelons dans une première approximation. Pour mieux les appréhender, il convient d'abord de définir brièvement les notions d'emprunt, de nom propre et de déonomastique.

¹ Dans ce projet, actuellement dirigé par Nadine Steinfeld, les arabismes ont également été examinés par Françoise Quinsat (voir, par exemple, Quinsat 2008).

² Cette démarche s'inscrit dans la même mouvance que les travaux sur l'emprunt des noms propres et sur les déonomastiques antiques de Sarah Leroy (par exemple dans sa communication au CILFR en 2010), à qui nous rendons hommage.

2. Emprunt, nom propre et déonomastique

La notion d'emprunt linguistique semble simple à concevoir. Le terme *emprunt* peut être défini par « forme d'expression qu'une communauté linguistique reçoit d'une autre communauté » (Vittore Pisani, cité par Deroy 1956, 18). Il s'agit d'un mécanisme diachronique qui permet l'utilisation, de manière régulière, d'un mot d'une langue ou variété de langue dans une autre langue ou variété. L'examen de ce processus devra être centré sur l'époque de l'emprunt, le milieu sociologique et géographique de la population emprunteuse, le passage (ou pas) d'un sociolecte vers la langue générale, etc. (Chambon/Grélois 2007). La notion d'emprunt désigne également le résultat du processus, plus ou moins abouti du point de vue de l'adaptation graphique, phonique, morphologique, morpho-syntaxique, sémantique, référentielle et pragmatique (Hoffer 1996-97).

La notion de nom propre est au cœur d'une discussion plus intense, qui a récemment évolué avec l'attribution d'un nouveau type de sens aux noms propres. Une longue tradition de travaux logiques et linguistiques qui postulent l'asémantisme du nom propre remonte à l'affirmation du logicien Stuart Mill : « Proper names have strictly no meaning; they are mere marks for individual objects » (Mill 1843, I, ch. V, § 2). Les noms propres sont donc traditionnellement considérés comme des unités n'ayant pas de sens mais seulement un référent (Noailly 1987, Jonasson 1994).

À l'opposé de cette théorie, d'autres linguistes considèrent que, pour qu'un nom propre puisse être employé sans que son référent ne soit physiquement présent au moment de l'énonciation, celui-ci doit posséder un sens en langue (Strawson 1973, Gary-Prieur 1994, Kleiber 1981, 2004). Selon Georges Kleiber, le sens du nom propre n'est pas un sens référentiel classique mais un sens de dénomination instructionnel qui « n'est alors plus conçu comme une propriété ou description du référent, mais comme l'instruction de chercher et de trouver dans la mémoire stable le référent qui porte le nom en question » (Kleiber 2004 : 13). Cette instruction constitue bien le sens en langue du nom propre, « dans la mesure où l'instruction en question est conventionnellement attachée au nom propre, de façon intrinsèque ou *a priori* » (*ibid.*).

Ce type particulier de sens détermine un mode de référence qui permet, selon Kleiber, de distinguer les noms propres et les noms communs : « [...] les noms communs, quoique dénominations, n'ont pas de *sens* dénominatif, tout simplement parce que leurs conditions d'emploi, leur sens donc, n'exige pas que les entités auxquelles elles s'appliquent soient effectivement nommées ainsi, alors que tel est bien le cas des dénominations que sont les noms propres. » (*ibid.* : 14-15). Selon Kleiber, c'est cette particularité sémantico-référentielle qui distingue noms propres et noms communs, non la référence à des entités uniques, souvent invoquée comme critère distinctif. Une telle définition nous semble compatible avec la vision la moins restrictive des noms propres, y intégrant les noms propres collectifs (noms d'ethnies ou de dynasties). C'est cette conception large que nous adopterons dans la suite, sans pour autant nous positionner dans le débat sur la sémantisme du nom propre.

Quant au terme *déonomastique* (Buchi 1993, Schweickard 1989, 1992), il désigne « les mots qui sont dérivés de noms propres » (Schweickard 1989 : 242) – et recouvre donc une réalité très dépendante de la définition du nom propre que l'on adopte. Ces formations sont, depuis Schweickard, divisées en deux catégories : celles présentant une dérivation morphologique et celles dont la forme est identique au nom propre dont elles sont issues (cas de *dérivation sémantique* ; Schweickard 1989 : 242-253). Ces secondes, appelées parfois *déonomastiques translatifs*, doivent être distinguées, par exemple, des lexèmes formés par ellipse (Leroy 2004).

En synchronie, l'analyse de la première catégorie est généralement accessible au locuteur moyen, ce qui n'est pas vrai pour la seconde. En diachronie, l'analyse de ces déonomastiques se complique lorsque l'on étudie des noms propres émanant d'une tradition linguistique différente de la langue d'accueil.

3. Analyse de cas

3.1. Antari

Revenons au substantif masculin *antari* 'conteur populaire qui, en Orient (particulièrement en Égypte et en Syrie), récite en public des fragments du Roman d'Antar ou improvise à partir des thèmes de ce roman de chevalerie arabe'. En guise d'histoire, le TLFi fournit une simple date de naissance, 1866. En ce qui concerne l'étymologie, le lexème analysé serait dérivé d'un anthroponyme grâce au suffixe ethnologique *-i* dit *analogique*³. Cet anthroponyme n'est pas situé dans une langue : son référent est arabe mais l'absence d'étiquetage linguistique et l'emploi de l'alphabet latin semble le rattacher au français. La formulation de l'article suggère que la formation du dérivé a eu lieu en français, sur base du nom propre (lui-même emprunté à l'arabe), ce qui ferait de *antari* un déanthroponyme français.

Or, le mot '*antari*'⁴ existe en arabe avec le même sens qu'en français. Il est donc plus économique de postuler un emprunt du substantif, lui-même composé, en arabe, d'un anthroponyme et du suffixe de relation *-i*. Ce suffixe, appelé *nisba*, n'a rien d'analogique puisqu'il constitue dans cette langue la marque normale des adjectifs déonomastiques. Très productif, il sert à former des adjectifs ou des noms de peuples sur des bases toponymiques comme ar. *miṣrī* 'égyptien' de *Miṣr* 'Égypte', ar. *faransī* 'français' de *Faransā* 'France'. Il permet également de dériver des adjectifs sur des bases nominales : ar. *qur'ānī* 'coranique' de *Qur'ān* 'Coran', ar. *farasī* 'hippique' de *faras* 'cheval'.

Le nom propre arabe '*Antar*' a donc d'abord changé de catégorie grâce à l'adjonction d'un suffixe de relation avant d'être emprunté par le français sans modifications morphologiques – mais moyennant une adaptation phonétique (nasalisation de la

³ Ce suffixe ethnologique, que l'on devrait plutôt appeler *ethnographique*, ou simplement *ethnique*, composerait également des mots comme *hindi*, *hindoustani* et *roumi*.

⁴ On renonce à produire les formes en alphabet arabe ; les translittérations, plus accessibles, respectent les conventions employées dans le tome 19 du FEW.

voyelle et disparition de la consonne nasale, recul du *r* qui, d'apical en arabe, devient uvulaire en français, abrègement du *-ī* long arabe). Le lexème français *antari* est donc un authentique arabisme mais un faux déonomastique.

Changer l'étiquette étymologique du mot ne suffit guère ; encore faut-il en dire un peu plus de son histoire, qu'éclaircit son référent (commun en arabe mais inconnu des voyageurs francophones) et la nature des textes dans lesquels se trouvent les premières attestations⁵ : des récits de voyages en Égypte, dans la foulée de l'engouement pour l'orientalisme et pour les voyages en Orient. Le point d'orgue de cet enthousiasme, sensible en Europe depuis le XVII^e siècle (Laurens 1987), sera atteint avec l'expédition de Napoléon en Égypte en 1798 et la publication de la *Description de l'Égypte* qui en découla, de 1809 à 1828. Cette littérature atteste pour la première fois des mots tels que *darbouka* 'instrument de musique en terre cuite' ou *guitoune* 'tente', désignant, comme *antari*, des réalités spécifiques à leur culture d'origine.

Outre les nouvelles attestations, la révision de l'article *antari* rédigée dans le cadre du projet TLF-Étym⁶ intègre donc les éléments ci-dessus dans la formulation suivante⁷ :

Transfert linguistique : emprunt à l'arabe dialectal d'Afrique du Nord [*antari*] subst. masc. «récitateur populaire du Roman d'Antar, épopée préislamique arabe» (formé en arabe sur l'anthroponyme [*Antar*], en arabe classique [*Antara*], nom d'un célèbre poète-guerrier arabe du 6^e siècle ; cf. Wehr, *Dictionary*, 648 ; EI² 1, 533-537). L'emprunt, effectué en Égypte, est le fait de voyageurs français cultivés, dans la mouvance de l'expédition égyptienne de Napoléon.

3.2. Coufique

L'adjectif *coufique* 'qui est sans points diacritiques (d'une écriture arabe, d'abord employée pour la calligraphie du Coran, puis dans les inscriptions ornementales et les monnaies)' est présenté par le TLFi comme un «dérivé du nom de la ville de Koufa ; suffixe *-ique*». Le réexamen de l'article n'a pas permis de mettre au jour de plus anciennes attestations. Néanmoins, une analyse de celles fournies (1672 *kiufi* ; 1763 *coufite*, *cuphique* ; v. TLFi) permet de dégager quelques pistes. Ainsi, la forme de la première attestation correspond à l'adjectif arabe *kūfī* de même sens (lui-même détonyme de ar. *al-Kūfa*). Quant aux deux autres, elles suggèrent une certaine labilité du suffixe en français, mais pas de son support vocalique.

⁵ Au passage, signalons qu'on peut antédater de 28 années la première attestation de ce mot par rapport à celle proposée par le TLFi. En effet, on trouve *antari* dès 1838 dans un récit de voyage, le *Journal asiatique*.

⁶ Les notices révisées (Baiwir 2010) sont accessibles sur le portail du projet : <http://www.atilf.fr/tlf-etym/>. Les graphies arabes, intégrées dans les nouvelles moutures des articles, ne sont pas reproduites ici.

⁷ On pourra objecter à raison qu'il reste une large incise entre parenthèses sur l'étymon de l'étymon. Dans un dictionnaire à vocation généraliste, un certain pragmatisme est de mise : le lecteur ne veut pas seulement savoir que le mot *safran*, par exemple, est emprunté au latin médiéval, mais aussi que les scribes écrivant en latin l'ont eux-mêmes emprunté à l'arabe.

Le parcours du mot est donc proche de celui d'*antari*. Le français a emprunté l'adjectif arabe sans adaptation morphologique au départ (première attestation isolée) puis avec adaptation de la finale, qui n'était plus interprétée, en un suffixe français courant *-ique*. C'est seulement en ce qui concerne le traitement de ce suffixe que le cas de *coufique* diffère de celui d'*antari*. De multiples facteurs peuvent avoir joué, mais le principal ici est certainement le fait que l'un soit un substantif et l'autre un adjectif.

Le cas de *coufique* est donc également à rattacher à la catégorie des mots dont la lexicalisation a eu lieu dans la langue-source, ce qui a été traduit comme suit dans la révision du TLF-Étym :

Transfert linguistique : emprunt à l'arabe [kūfī] adj. « (de l'écriture arabe usitée dans les premiers temps de l'Islam) anguleux et à la ligne horizontale marquée » (Kazimirski 2, 944; Reig, *Dictionnaire* 4712; EI² 4, 1144). Le lexème arabe est lui-même dérivé du toponyme [Kūfa], nom d'une ville d'Irak située sur les rives du fleuve Euphrate, centre important de la calligraphie arabe (...). Le mot a subi dès 1763 une suffixation pour s'adapter au système morphologique du français (...). On remarque dans la lexicographie une hésitation persistante entre les formes *coufique*, *cufique*, *koufique* et *kufique*.

3.3. Maghrébin

Le cas de l'adjectif *maghrébin* 'du Maghreb; qui se situe dans cette région ou qui présente des caractéristiques propres au Maghreb' est assez similaire à celui de *coufique*, mais ici, l'existence d'un détoponyme déjà formé en arabe a été remarquée par les auteurs du *Trésor*. L'adjectif ar. *mağribī* de même sens est effectivement un bon étymon, dont la finale a été adaptée au système morphologique du français « au moyen du suff. *-in* » (TLFi).

Cet exemple nous permet encore d'illustrer l'important rôle de la nisba, cette marque adjectivale arabe en *-ī*, dont la présence dans de nombreux pseudo-déonomastiques n'a pas été remarquée. En contexte francophone, cette nisba a rarement conservé sa forme, exotique au regard de la morphologie de la langue-cible, comme l'illustrent les deux exemples ci-dessus.

Le cas de *maghrébin* n'est d'ailleurs qu'un exemple parmi d'autres; on identifiera facilement le même suffixe arabe et la même réinterprétation en *-in* dans *bédouin*, adj. et subst. 'homme arabe vivant dans le désert, en nomade', dont l'étymon est l'adjectif ar. *badawī* 'habitant du désert' ou dans *satin*, subst. 'étoffe de soie fine, à l'aspect brillant', formé à partir de l'adjectif emprunté *zaitūnī*, lui-même formé en arabe par suffixation du toponyme ar. *Zaitūn*, désignant la ville chinoise de *Tseu-Thoung* où était fabriqué du satin, etc.

Si l'on envisage la relation [suffixe ar. *ī*/suffixe fr. *-in*] dans l'autre sens, il est intéressant de consulter l'article *-in* du TLFi, dans lequel il n'est pas fait mention de la possibilité d'une origine arabe pour les lexèmes ainsi suffixés. En revanche, la large part des mots empruntés au latin, au grec ou à l'italien est bien illustrée; les formes vernaculaires galloromane en *-in* sont finalement peu nombreuses. Par ailleurs, ces

etimologie prossime occultent parfois des origines bel et bien arabes. Ainsi le lexème *mousseline*, subst. ‘toile de coton claire, peu serrée, fine et légère’ est-il un emprunt à l’italien *mussolina* de même sens, lui-même issu d’un détonyme arabe formé par l’adjonction du suffixe *-ī* au nom arabe de la ville de Mossoul (ar. *al-Mawṣil*).

Les lexèmes fr. *antari*, *coufique* et *maghrébin* ont donc tous trois effectué les translations suivantes :

NP ar. > (suffixation) NC ar. > (∅ / réfection analogique) NC fr.

Première conclusion :

Suite à l’analyse de lexèmes comme antari, coufique et maghrébin, nous pouvons dire que les « déonomastiques » suffixés, même au moyen d’un suffixe roman, ne sont pas tous de vrais déonomastiques, formés en français, mais peuvent être des emprunts de déonomastiques formés en arabe par suffixation.

3.4. Marocain

Comme l’indique le TLFi, le lexème *marocain* est un adjectif de relation formé récemment (1924) par dérivation à partir du toponyme *Maroc* ‘état situé au nord-ouest de l’Afrique du Nord’ grâce au suffixe *-ain*. Ce déonomastique, contrairement à ceux que nous avons envisagés jusqu’à présent, a été formé en français à partir d’un nom propre français. En effet, ni la forme arabe du toponyme *al-Magrib* ni la forme du gentilé *magribī* ne peuvent expliquer fr. *marocain*⁸. De même, pour citer un exemple non enregistré (à juste titre) par la lexicographie, l’adjectif *avicennien* ‘relatif à Avicenne’ n’a pas pu être formé à partir de l’anthroponyme arabe *ibn Sīnā*. Ces deux cas répondent au schéma suivant :

(NP ar. >) NP fr. > (suffixation romane) NC fr.

Deuxième conclusion :

À la lueur d’exemples tels que marocain et avicennien, nous pouvons dire que contrairement à notre première catégorie d’exemples, certains pseudo-déonomastiques sont véritablement issus de noms propres ; ils sont alors formés en français par suffixation à partir de toponymes ou d’anthroponymes français (qui ne sont pas forcément des emprunts à l’arabe et dont l’histoire reste parfois à écrire).

Parmi les lexèmes français dont l’origine est un nom propre et qui ont été formellement modifiés, nous n’avons pas trouvé de « déonomastiques arabes », c’est-à-dire des dérivés de noms propres arabes, mais seulement 1) des déonomastiques que le français a empruntés à l’arabe et 2) des déonomastiques formés directement en français à partir de noms propres français. Examinons maintenant les lexèmes issus de l’arabe mais n’ayant apparemment pas été modifiés formellement, l’alignement

⁸ L’histoire du toponyme fr. *Maroc* n’est pas notre propos ; signalons rapidement qu’il s’agit selon FEW (19, 121-122) d’un emprunt à l’espagnol *Marruecos*, de même sens mais issu, quant à lui, du toponyme ar. *Marrākuṣ* désignant la ville de Marrakech. La forme berbère n’est curieusement pas mentionnée.

phonologique mis à part. Il s'agit de ce qu'on a défini *supra* comme des *déonomastiques translatifs*. On en relève assez peu dans notre corpus. Nous en examinerons deux ci-après : *fez* et *zouave*.

3.5. Fez

Dans l'article *fez* (subst. masc., 'coiffure tronconique généralement en laine feutrée, ornée d'un gland ou d'une mèche, qui se porte en Afrique du Nord et au Proche-Orient'), le paragraphe étymologique indique que ce substantif est « tiré du nom de *Fez* (ar. *fās*), ville du Maroc où cette coiffure était fabriquée ». Cette formule, pour correcte qu'elle soit, est néanmoins elliptique. En effet, la recherche d'autres attestations anciennes et le réexamen de celles déjà citées par le TLFi amènent à distinguer deux étapes dans l'histoire du mot, qui ont été présentées comme suit dans la refonte de l'article pour TLF-Étym :

0. Transfert linguistique : calque de l'arabe [ʔarbūš fāsī] loc. nom. masc. « tarbouche de Fez (ou Fès) » (Reig, *Dictionnaire*, 3308).

1. Formation française : ellipse de *bonnet de Fez* (...). Ce type de formation détoponymique issue par ellipse de désignations périphrastiques telles que *bonnet de Fez*, ou *drap (fait) de Châlons*, pour la dénomination des tissus, est très répandue en français, et cela dès l'ancien français (par exemple *baldaquin**, *cordonnier** ou *organdi**; cf. Höfler, *Tuch*, 116-136). Très tôt, l'usage et la fabrication de cette calotte tronconique se sont généralisés dans toute l'Afrique du Nord (...). La même locution arabe a aussi été transférée par emprunt puis élidée : *fessi* subst. masc. « bonnet des chasseurs d'Afrique » (orthographié *phécy* chez Sainéan, *Langage parisien*, 158-159 [1920]), puis « képi d'intérieur », attesté dans l'argot des écoles depuis 1836, porte la trace de l'adjectif arabe (Esnault, *Argots*).

La locution arabe *ʔarbūš fāsī*, composée d'un substantif, qui désigne un bonnet, et d'un adjectif formé grâce à l'adjonction de la nisba au nom propre *Fās*, a donné naissance à un calque français : la locution *bonnet de Fez*. C'est cette dernière qui, par ellipse du premier élément, génère le substantif que nous examinons. L'élément restant – était-il seulement encore un toponyme ? – change de catégorie et devient un appellatif. Le substantif *fez* n'est donc, à proprement parler et en dernière analyse, ni un emprunt (catégorie à laquelle n'appartient que le nom propre *Fez* en tant qu'il entre dans la construction du calque *bonnet de Fez*), ni un détoponyme translatif *stricto sensu*. Il s'agit d'une unité française qui a conservé la catégorie grammaticale de la locution française dont elle est issue.

La même analyse peut être faite pour les substantifs *moka* et *bougie*. Ainsi, la locution *café de moka*, formée à partir du nom de la ville de Moka (ar. *al-Muḥā*) et qui signifie d'abord 'café de grande qualité importé du port de Moka (pointe sud-ouest du Yemen)' puis, par extension, 'café de grande qualité', a été calquée sur l'arabe puis élipisée de sorte que subsiste l'élément *moka*, qui garde les attributs grammaticaux de la locution et devient donc un appellatif masculin. De même, les locutions afr. mfr. *chandelle de bougie* ou *flambeau de bougie* (FEW 19, 35a *Buḡāya*) ont été calquées sur l'arabe puis élipisées de sorte que le toponyme *Bougie*, forme française

de *Buǧāya*, désignant une ville d'Algérie, devient un appellatif par ellipse et non par ce qu'on pourrait appeler une détoponymisation translative.

Ces trois exemples semblent bien former une série au sens linguistique du terme, dont on peut modéliser le parcours comme suit :

Loc. ar. (NC + NP) > (calque) Loc. fr. (NC + prép. + NP) > (ellipse) NC fr. [< NP]

La question latente est la suivante : existe-t-il, dans le stock des lexèmes ayant leur origine, même lointaine, dans la langue arabe, de vrais déonomastiques translatifs ? Il nous semble que cette (toute) petite catégorie peut être illustrée par le subst. masc. *zouave*.

3.7. Zouave

Notre dernier exemple est le subst. masc. *zouave*, dont le TLFi donne deux définitions : (1) 'soldat algérien, à l'origine kabyle, appartenant à un corps d'infanterie légère de l'armée française ; soldat d'un corps d'infanterie de l'armée basée en Afrique, entièrement composé de Français, à partir de la création des régiments de tirailleurs indigènes en 1842, et à l'uniforme caractéristique' et (2) 'personnage curieux, au comportement extravagant', notamment dans l'expression *faire le zouave*.

Les premières attestations de ce lexème semblent bien orienter la recherche vers un emprunt de nom propre⁹ qui aurait dans un second temps changé de catégorie sans transformation. Le *Trésor* atteste la chronologie de ces transformations et permet de les dater :

1. 1623 *zouaves* « nom d'une tribu kabyle au sein de laquelle étaient recrutés des soldats » (*Lettre de Guillermy à C. N. Fabri de Peiresc: Nombre du peuple et abitans de la Ville d'Alger* (...): cinq mil Zouaves c'est à dire mores de paye) ; 1637 *zoüanes* [*sic*] (DAN, *Hist. de Barbarie*, p. 146 (...): les Maures qu'ils appellent Zoüanes peuvent être de ceste milice [de Tunis]) ; 1637 *Azuages* (P. D'AVITY, *Le Monde*, Paris, Afrique, 160 (...)) ; 2. a) [1830 *Zouave* « soldat algérien d'un corps d'infanterie indigène formé par la France » (*Arrêté* du général Clausel du 1^{er} oct. (...))] 1831 (*Ordonnance royale*, 21 mars (...): des bataillons et des escadrons de Zouaves) ; b) 1841 « fantassin français d'un corps distinct des tirailleurs indigènes » (*Ordonnance royale*, 8 sept., *ibid.*, t. 23, p. 458: 1 régiment de zouaves) ; 3. 1861 spéc. « corps constitué en 1860 par Lamoricière pour la défense des États pontificaux et dissous en 1871 » (MÉRIMÉE, *Lettres Panizzi*, t. 1, p. 194: les zouaves du saint-père) ; 1866 (ID., *Lettres Viollet-le-Duc*, p. 149: zouaves pontificaux) ; 4. a) 1886 *faire le zouave* « crâner, faire le malin » (RICHEPIN, *Braves gens*, p. 199) ; 1888 (MERLIN, *Lang. verte troupière*, p. 91) ; b) 1927 *faire le zouave* « perdre son temps, faire des choses sans utilité » (*La Pédale*, 26 oct., p. 14a: on a fait le zouave pendant une heure sur le quai).

La première étape est attestée dès 1623 ; les trois attestations classées sous 1 illustrent des emplois du mot en tant qu'ethnonyme. Si les textes de 1830 et de 1831 conservent bien un marquage graphique du statut onomastique du lexème, ce dernier y désigne bien, déjà, des soldats. Dès 1841, le mot n'est plus marqué et semble intégré.

⁹ On peut, en effet, considérer comme tel cet ethnonyme, même s'il ne s'agit pas d'un nom propre prototypique (voir § 2).

Ce parcours mériterait cependant d'être précisé, le sens et le statut des attestations citées ci-dessus n'étant pas toujours interprétables. Pour le premier sens relevé *supra*, le schéma étymologique est le suivant :

NP ar. > NP fr. > (∅) NC fr.

Quant à l'*etimologia proxima* du fr. mod. *zouave* 'personnage extravagant' (*zouave* 2), il n'est pas exclu qu'elle fasse intervenir également l'ellipse (de la locution verbale *faire le zouave*; voir les attestations du TLFi sous 4). Dans celle-ci, *zouave* est issu de *zouave* 1, qui s'est à la fois généralisé sémantiquement, marqué stylistiquement et étendu géographiquement. Ce parcours demanderait également à être analysé, comme le montre l'écart sémantique entre les attestations de 1886 ('crâner') et de 1927 ('perdre son temps'). Une simple attestation supplémentaire permet de jeter un éclairage intéressant sur cet écart, de même que sur l'indépendance de *zouave* 2 par rapport à sa locution-source: en 1907, on trouve chez Larousse, l'entrée dite populaire *zouave* 'homme intrépide' (v. FEW 19, 209b). On le voit, les grandes lignes tracées par l'équipe historique du *Trésor* constituent des jalons intéressants, mais plus tout à fait suffisants.

Troisième conclusion :

Suite à l'analyse de lexèmes comme fez (moka, bougie) et zouave, nous pouvons dire que les déonomastiques translatifs stricto sensu issus d'un nom propre arabe sont rarissimes (et ne sont pas à proprement parler des emprunts). La majorité des lexèmes ayant en synchronie la même forme que leur équivalent onomastique sont issus de locutions formées par calques. Ils ne sont pas non plus des emprunts et entrent avec leur double onomastique dans une relation d'homonymie.

4. Conclusions générales et méthodologiques

De l'analyse des quelques cas que nous avons présentés *supra*, il ressort que la catégorie de lexèmes, présentés dans le *Trésor de la langue française* comme des dérivés de noms propres arabes et que nous avons appelés, en première approximation, des *déonomastiques arabes*, n'existe pas en réalité, dans la mesure où deux transformations sont toujours nécessaires au passage d'un nom propre arabe à un nom commun en français: 1) le changement de catégorie grammaticale et 2) le passage d'un code linguistique à un autre. Ces deux transformations peuvent avoir eu lieu dans cet ordre ou dans l'ordre inverse¹⁰. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons plus agglutiner les jalons de l'histoire de ces lexèmes en une formule synthétique. Il convient à présent d'organiser chronologiquement ces transformations, éventuellement d'en identifier d'autres, de les dater du moins relativement et de les documenter.

La description du lexique français, au demeurant extrêmement riche, peut donc encore être affinée en appliquant les nouvelles bonnes pratiques étymologiques ins-

¹⁰ On constate parfois qu'une des deux transformations n'a pas eu lieu; ainsi de *marocain*, qui n'est pas issu d'un nom propre.

crites dans le courant de l'étymologie-histoire du mot, développé notamment par Jean-Pierre Chambon (v. par exemple Chambon/Grémois 2007) et caractérisé par une attention particulière portée aux parcours des mots plus qu'à leur étiquetage étymologique.

Dans ce cadre, quelques règles simples permettent d'améliorer de manière systématique la rubrique « étymologie et histoire » des notices du TLFi, spécialement pour les unités non héritées :

- tout en restant dans le cadre des pratiques du projet TLF-Étym (qui n'intervient pas sur les articles synchroniques du dictionnaire), clarifier les relations sémantiques entre la synchronie et l'histoire du mot ; s'attacher à étudier le sens des attestations ;
- ne pas laisser trop de place à l'étymologie de l'étymon, comme dans le cas des nombreux mots arabes qui ont transité par d'autres langues avant d'être empruntés par le français, ou à l'encyclopédisme qui conduit à décrire la chose plutôt que le mot ;
- proposer des attestations en contexte et identifier le statut du mot (est-il en mention ? marqué graphiquement, de quelque façon ? etc.) ;
- préciser le cadre sociolinguistique de la transmission et l'évolution de la sphère d'utilisation ; détailler la chronologie des étapes en n'occultant pas les plus récentes.

Université de Liège, Chargée de Recherches
FNRS, Aspirante

Esther BAIWIR
Marie STEFFENS

Références bibliographiques

- Baiwir, Esther, 2010. *Refonte des notices "étymologie et histoire" des articles suivants du Trésor de la Langue française informatisé (TLFi) : antari, coufique, fez*. Publication en ligne : <www.atilf.fr/tlf-etym>.
- Buchi, Éva, 1993. « Le traitement des déonomastiques dans le FEW », in : Hilty, Gerold (ed.), *Actes du XX^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Zürich, 1982)*, Tübingen / Basel, Francke Verl., tome IV, 69-78.
- Chambon, Jean-Pierre / Grémois, Emmanuel, 2007. « Pour la révision de l'article *cheire* du *Trésor de la Langue française* », in : Rézeau, Pierre (ed.), *Richesses du français et géographie linguistique*, Bruxelles, De Boeck, volume 1, 327-360.
- Deroy, Louis, 1956. *L'emprunt linguistique*, Paris, « Les belles lettres ».
- FEW = von Wartburg, Walter, 1922-2002. *Französisches etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen sprachschatzes*. Bonn, Berlin, Bâle, Nancy.
- Gary-Prieur, Marie-Noëlle, 1994. *Grammaire du nom propre*, Paris, PUF.
- Hoffer, Bates L., 1996-97. « Borrowing », in : Goebel, Hans / Nelde, Peter H. / Starý, Zdeněk / Wölck, Wolfgang, *Kontaktlinguistik*, Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft, vol. 12.1., de Gruyter, Berlin-New York, 541-549.
- Jonasson, Kerstin, 1994. *Le nom propre. Constructions et interprétations*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

- Kleiber, Georges, 1981. *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.
- Kleiber, Georges, 2004. « Peut-on sauver un sens de dénomination pour les noms propres ? », *Functions of Language*, 11, 1, 115-145. Publication en ligne : <www.res-per-nomen.org/resper-nomen/colloque-2013/kleiber/>, 1-21.
- Laurens, Henry, 1987. *Les origines intellectuelles de l'expédition d'Égypte. L'Orientalisme Islamisant en France*, Istanbul-Paris, Isis.
- Leroy, Sarah, 2004. *De l'Identification à la catégorisation. L'antonomase du nom propre en français*, Louvain, Peeters.
- Leroy, Sarah, 2010. « Les déonomastiques « antiques » du français : de l'emprunt à l'oubli du nom propre », Communication au XXVI^e Congrès International de Lingüística i Filologia Romàniques, 6-11 septembre 2010, Valencia, Secció 6 : Onomàstica (toponímia i antroponímia).
- Mill, Stuart, 1843. *A System of Logic*, Londres, Longman.
- Noailly, Michèle, 1987. « Le nom propre en français contemporain : logique et syntaxe en désaccord imparfait », *Cahiers de grammaire*, 12, 104-112.
- Quinsat Françoise, 2008. « Remarques sur le traitement des arabismes dans le TLF(i) : premier bilan et perspectives », *Zeitschrift für romanische Philologie* 124, n°3, 402-417.
- Schweickard, Wolfgang, 1989, « Le traitement des formes déonomastiques dans la lexicographie française », in : Kremer, Dieter (ed.), *Actes du XVIII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Trèves, 1986)*, Tübingen, Niemeyer, vol. IV, 242-253.
- Schweickard, Wolfgang, 1992, « Deonomastik ». *Ableitungen auf der Basis von Eigennamen im Französischen (unter vergleichender Berücksichtigung des Italienischen, Rumänischen und Spanischen)*, Tübingen, Niemeyer.
- Strawson, Peter, 1973. *Les individus*, Paris, Seuil.
- TLFi = Imbs, Paul/ Quemada, Bernard (dir.), 1971-1994, *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, Nancy, CNRS Éditions/Gallimard. Publication en ligne : <<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>>.

Certaines fines herbes roumaines en contexte roman, avec un regard spécial sur le nom de la livèche (*leuștean, leoștean, luștean, luștereag, libistoc*)

1. Problèmes généraux

C'est un fait bien connu : en ce qui concerne le nom des plantes, surtout celles d'origine étrangère et d'une importance limitée, dans toutes les langues romanes, les linguistes trouvent des formes aberrantes et qui ne respectent que rarement les règles qui conduisent de la forme latine à celle romane. C'est le cas du nom des fines herbes, où fonctionne pleinement *la contamination* (double et même triple), *l'étymologie populaire* (motivée parfois par les caractéristiques de la plante), *l'adaptation* à un paradigme spécifique à la langue romane où fonctionne ledit nom.

1.1. Situation commune : langue étrangère (orientale ?) > grec ancien > latin > langue romane

Pour les fines herbes le parcours est généralement le suivant : le nom d'origine, adapté (ou non) depuis longtemps par le grec, passe en latin et du latin dans les langues romanes, en tant que mot latin.

1.2. Situation du roumain

Pour le roumain, la situation est plus compliquée, car nous rencontrons des cas où la forme roumaine ne respecte pas les règles phonétiques connues, ce qui suggère et même impose un emprunt direct du grec ancien. C'est le cas du *t h y m*, roum. *cimbru* "sarriette". Par rapport aux autres langues romanes qui ont hérité le mot latin *THYMUS/THYMUM* (< a. gr. *θύμος* "thym") : it. *timo*, fr. *thym*, esp. *tomillo*, ptg. *tomilho*, le mot roumain peut bien provenir de l'a. gr. *θύμβρον/θύμβρα* "sarriette" (où la dentale aspirée /θ/ est prononcé /s/, comme dans les dialectes doriques). Régulièrement, le groupe latin *si* > roum. *și /çi/* et non pas *ci /çti/* que nous trouvons dans le mot roumain *cimbru*. C'est aussi le cas du latin *SELINUM*, "céleri", du a. gr. *σέλινον*, où on s'attendrait au phénomène lat. *se* > roum. *șe /çe/* (cf. lat. *SERPENS* > rom. *șearpe*) et non *țe /tse/* du roum. *țelină* /'tselinə/¹ (cf. fr. *céleri* ; it. *sedano* ; lomb. *seleri*, *séllao* ; picard. *chéléri*,

¹ Il faut aussi tenir compte de l'influence du serbe et du bulgare, car dans cette zone les Bulgares, qui se trouvent en grandes communautés compactes en dehors de leur pays, y comprise la Serbie et la Roumanie, sont les jardiniers par excellence.

chéli, *chéri*, *cerri*, *céri*, *céli*, *séli*; ven. *séleno*; ptg. *salsão*), du nom du persil (cf. var. fr. *persin*, esp. *perejil*; galeg. *perexil*, *pirixel*; it. *prezzemolo*, *petrosello*; lomb. *persèm*, *pedersèm*; nap. *petrusino*; port. *perrexil*; sard. *pedrusimula*; sicil. *pitrusinu*) roum. *pătrunjel* /pətrun'ʒel/, “persil” < lat. méd. PETROSILIUM < a. lat. PETROSELINUM < a. gr. πετροσέλινον, litt. “céleri de rocher”.

1.3. Herbe sauvage ≠ herbe cultivée

De plus, la situation devient plus compliquée quand il y a deux mots distincts pour désigner la plante sauvage et la plante cultivée. Par exemple, le roum. *cimbru* désigne le thym cultivé (voir aussi le mot synonyme *piperniță-de-grădină* “petite pipérine de jardin”), et non le thym sauvage, comme dans les autres langues romanes. Celles-ci, aux côtés de *thymus*, emploient le lat. SERPULLUM/SERPILLUM/SERPILLUM < a. gr. έρπυλλον: fr. *serpolet*, occ. *serpol*, esp. *serpol*, cat. *serpoll*, it. *serpillo*). Ces langues n'ont rien hérité de l'a. gr. θύμβρον/θύμβρα, hérité par le roumain, mais ont développé le mot latin SATURĒIA “sarriette” pour désigner le thym cultivé, parfois déformé ou changé par une étymologie populaire (fr. *sarriette*, *sarriette des jardins*, mais aussi *savourée*, *sabrière*, *sadrée*, *sarrou*, *saturienne*, *sériotte*, *Sainte-Henriette*, *herbe de Saint-Julien*, *herbe aux poix* ou *aux fèves*; occit. *pèbre d'ai*, *pèbre d'ase* “poivre d'âne”; val., suisse rom. *poivrette*; it. *santoreggia*, *satureja*, *coniella*; esp. *ajedrea*, *ajedrea de jardin/blanca*, mais aussi *saborea*, *sabouja*, *salsa de pobre*, *morquera*; cat. *sajolida*; ptg. *satureja*, *segurelha*). Pour désigner le thym sauvage le roumain emploie le diminutif *cimbrisor* “pouillot-bâtard, serpolet”². Par contre, en ce qui concerne la marjolaine (cultivée et sauvage) la situation n'est pareille que partiellement. Le nom de la plante cultivée provient partout du lat. AMARACUS/AMARACUM (< a. gr. αμάρακος) > lat. MAIORACUS ou du lat. méd. MAJORANA (supposé d'origine inconnue, mais certainement influencé du lat. *maior*) > fr. *marjolaine*, cat. *mejorana*, *mayorana*, *amàrac*, *marduix*, *moraduix*, *almorabú*, *almoraduix*; esp. *maiorana*, *majorana*, *mayorana*, *mejorama*, *mejorana*, *amaraco*, *amàrac*, *anaraco*, *almaraco*, *almozaz*, *almozadizo*, *almozaduj*, *almozadux*, *almozaduz*, *amoradux*, *moradux*; ptg. *manjerona*; roum. *magheran*, *măghiran*; it. *maggiorana*; ligur. *maggiuranna*; sicil. *maiurana*; ven. *mazorana* > ngr. μα(ν)τζούρανα³. Le nom de la plante sauvage continue le gr. ορίγανον/ορίγανος > lat. ORIGANUM/ORIGANUS > fr. *origan*; it. *regamo* > ngr. ριγάκι; nap. *arecheta*, *recheta*; esp. *orégano*; cat. *orenga*; ptg. *orégaōs*, *orégano*; roum. *arigan*, *busuioc de pădure* “basilique de forêt”, *busuiocul feciorilor* “basilique des jeunes hommes”. Il est à signaler que dans ce cas le roumain fait appel au nom d'une autre plante aromatique, la basilique (+ un attribut), dans une bien connue opposition qui fonctionne dans toutes les langues pour les fines herbes: “de forêt / de montagne / de marais / bâtard » ≠ “de jardin, de champ”.

² Même procédé en provençale (occitan), pour le nom du thym: le thym de jardin s'appelle *farigoule*, et le thym sauvage – *farigoulette*.

³ G. Babinotis, *Dictionary of Modern Greek* (Λεξικό της Νέας Ελληνικής Γλώσσας, Atena, ANEF, 2006 (DMG)).

2. La livèche. Étymologies possibles

Dans ce contexte, pourquoi nous sommes-nous arrêtées sur le nom de la livèche ?

2.1. Situation du nom roumain de la livèche. Problèmes à résoudre

Et voici nos réponses :

- (1) Parce qu'on ne lui a pas encore trouvé une étymologie satisfaisante, allant jusqu'à la déclarer inconnue ;
- (2) parce qu'en comparaison avec les autres langues romanes, qui sont très unitaires, la forme roumaine est très différente ;
- (3) parce qu'en comparaison avec d'autres noms de fines herbes, les savants qui ont proposé une étymologie supposent la contamination de trois éléments latins ou deux éléments latins et un grec, situation très compliquée et peu probable. Par exemple, l'article 5038 *ligusticum* du *REW*. indique que l'héritage roman et non-roman du lat. *LĪGŪSTĪCŪS*/*LEVĪSTICUS* soit le résultat de la contamination de ces mots latins avec *LIGUSTRUM*, "oène, henné" et *RUBUS*, "ronce". Les études de Cihac⁴, Scriban⁵ et Gáldi⁶ ne vont pas plus loin, vu qu'ils supposent une base latine *LIGUSTICUM*, un intermédiaire hongrois *léstván*, devenu *léstyán*, et l'influence du mot ngr. λιγοςτεύω, "mincir". Mais le hongrois *léstyán* ou bien n'existe pas dans les dictionnaires (ce qui fait de ce terme un archaïsme que la langue n'utilise plus depuis très longtemps), ou bien il est considéré un emprunt du roum. *leuștean*, comme le mentionne le dictionnaire de l'Académie hongroise lui-même ; ni le mot grec n'a que d'éléments communs formels avec le mot en discussion, mais aucune contingence sémantique. De même, il n'est pas possible de supposer, comme pour les exemples précédents, que le mot roumain provienne directement de l'a. gr. λιβιστικοςός ou du ngr. σεσέλι.

Pour essayer de résoudre cette situation compliquée, nous avons suivi trois pistes :

- (i.) une possible étymologie populaire ;
- (ii.) des possibles transformations phonétiques, partant de la forme latine (ancienne ou médiévale) *LEUSTICUM* ;
- (iii.) une transformation de la base latine *LEUSTICUM* et un développement spécifique, interne, du roumain, retrouvable dans d'autres exemples.

2.2. Étymologie populaire

(i.) Une étymologie populaire est présente dès le latin : l'a. gr. λιγυστικόν "céleri de Lygurie"⁷, région où la livèche était très abondante, devenu en lat. *LIGUSTICUM*⁸,

⁴ A. de Cihac, *Dictionnaire d'étymologie daco-romane. Éléments slaves, magyars, turcs, greco-moderne, albanais*, Francfort s/M. Ludolphe St-Goar, (Bucarest, Sotschek & Cic.), 1879.

⁵ A. Scriban, *Dicționarul Limbii Românești (Etimologii, înțelesuri, exemple, citațiuni, arhaizme, neologizme, provincializme)*, Edițiunea întâia, 1939.

⁶ L. Gáldi, *Les mots d'origine neo-grecque en roumain à l'époque des phnqriotes*, Budapest, 1939.

⁷ Dioscoride 3,58.

⁸ Apicius, 1,15,32 ; 1,17,35-36 ; 1,19,38 ; 1,20,40 ; 1,21 ; 2,1,42 ; 2,1,46 ; 2,2,50 ; 2,2,55 ; 2,5,64 ;

obtient la forme LEUISTICUM/LEUISTICUS⁹, dérivé, par étymologie populaire, du verbe *leuare* “lever”, au sens de soulager, car, depuis l’Antiquité, cette plante adoucit une infinité de petits maux¹⁰. Une autre forme vulgaire est LUBESTICA (cf. lat. *lubricus* “impudique, lubrique”, *lubricitas*). Le mot retourne en Grèce sous cette nouvelle forme: λιβίστικο, ce qui fait du nom de la livèche, assez tôt, un nom rémigrant. L’anglais *lovage* et l’allemand *Liebstockel* sont aussi le résultat d’une étymologie populaire. En anglais, le mot *love* est interprété comme “amour”, bien que l’étymologie de *lovage* soit toute autre: *lovage* < *loev-ache* < a. fr. *luvesche*, où *ache* < lat. APIUM est le nom médiéval du persil (même en latin classique *apium/apius* signifie “persil” ou “céleri”). Cette étymologie suggère les qualités aphrodisiaques de notre herbe, comme de toute sa famille (voir plus bas). À retenir que la livèche, le céleri, l’angélique et le persil sont tous des Apiacées. L’aspect et l’odeur semblables expliquent les noms populaires qui les encadrent dans leur famille d’Apiacées comme a. gr. πετροσέλινον “persil, litt. céleri de roche”, fr. *ache/persil des marais/ache/persil odorant, ache puant* “céleri”, *ache/céleri/angélique de(s) montagne(s), céleri perpétuel/vivace/bâtard* “livèche”, fr. québécois *persil de mer* “livèche”, it. *sedano di montagna/monte* “livèche, litt. céleri de montagne”, *prezzemolo dell’amore* “livèche, litt. persil de l’amour”, cat. *api de muntanya* “livèche, litt. céleri de montagne”, angl. *Love Parsely* “livèche, litt. persil de l’amour”, Wild Celery “angélique, lit. céleri sauvage”. Rien de ces étymologies populaires en roumain (bien qu’on trouve un nom populaire *frunza dragostei*, “la feuille de l’amour”). Aucun nom où le roumain *leuștean* soit composé du nom de ses proches: le céleri (*țelina*), le persil (*pătrunjelul*), l’angélique (*angelica*).

2.3. En partant du latin *leuštīcŭm*

(ii.) Le développement du lat. LEUŠTĪCŪM serait le lat. carolingien LEUSTĪCUM > lat. méd. *LEUSTECUM (confusion du timbre des voyelles) > roum. (avec confusion de timbre) **leustec*“ ou (sans confusion) roum. **leustic*“ > roum. **leustec* ou **leustic*. Ce terme n’est pas attesté et c’est la terminaison *-(uște)an* qui pose des problèmes et qui met en fonction les possibilités de dérivation du roumain.

2.4. La dérivation en roumain. Substitution des suffixes

Nous sommes d’avis que la terminaison *-ec/-ic*, peu fréquente en roumain, surtout aux noms de plantes, a été remplacé par le suffixe *-(e)an*, assez commun. Sur le résultat de cette substitution, **leus’tean*, a agi une règle phonétique roumaine très connue: *st + e* accentuée > *ște*; donc le résultat final est *leus’tean* /*leuștean*/.

3,4,779; 3,9,87; 3,15,103-104; 3,19,113; 4,2,133; 4,2,140-142; 4,2,144-146; 4,2,154-155; 4,3,165-167; 4,3,171; 4,4,173-174; 4,5,175-177; 5,1,179; 5,1,182; 5,3,186-188; 5,3,190; 5,3,193-1994; 5,4,195-198; 5,4,200; 5,5,202 etc. ; Columelle 12,59,5, Pline, Nat 19,165 *ligusticum siluestre est in Liguriae suae montibus*; 20,187 *hoc ligustici uicem praestat in condimentis*.

⁹ Végèce 3,52,2.

¹⁰ Cf. lat. SELINUM > lat. SELENUM “plante de la lune” (cf. Séléné, la déesse grecque de la lune).

De telles substitutions de suffixes sont fréquentes : *angelică – angelină ; asmațuchi (hasmațuchi) – asmățui – hașmaciucă ; cucurbețea – cucurbețică ; năgară – negreață ; păscuță – păștiță ; puiac – puiță ; rujnică – rujnicea – rujnicuță – rujuliță – rujuță – rușnică – rușuliță ; sânger – sângerel – sânginel ; secară – secărică – secărea – secăriță ; spetează – spetejoară ; șofrănel – șofrănaș ; vinețică – vineriță etc.* En ce qui concerne la livèche, le roumain connaît plusieurs formes où la variation se trouve dans le suffixe : *leuștean* – la forme la plus connue (comme *odolean* “ valériane, herbe-aux-chats ”), *leușteană* (une paire masculin – féminin comme *odolean – odoleană ; poroi – poroaică* “ poireau ”, cf. *usturoi* “ ail ”), *luștereag* (ca *omeag* “ casque de Jupiter, char de Vénus ”), *luștreg, luștreang* (peut-être avec une motivation secondaire par étymologie populaire : *ștreang* “ corde (de potence’ ”), *lioșcan* ; peu de variations dans la base : *luștereag, leoștean, lioștean*)¹¹. Voir aussi les variantes des autres langues : it. *levistico, ligustro, ligustrello, listimu, listu*, et, avec la variation de la base : it. *rovistico, ruvistico, ruistico* (contamination entre LEUISTICUM, LIGUSTRUM et RUBUS), fr. *rivache*.

2.5. Situation relativement unitaire dans les langues occidentales

La situation apparaît plus intéressante quant on observe que les noms de la livèche (du moins ceux utilisés par les langues littéraires) connaissent très peu de différences dans les principales langues romanes, noms bien liés à ceux des autres langues européennes : fr. *lévistique* ; it. *levistico / libistico* ; esp. *levístico / ligústico* ; port. *levistico*. Les premières mentions certaines de la plante sous le nom de *leusticum* datent de Louis le Pieux dans le *Capitulaire de Villis*, de 795, et des inventaires des jardins impériaux et monastiques du *Capitulaire* de Charlemagne, daté vers 812 ; par exemple, nous savons que la livèche est cultivée au monastère de Saint-Gall vers 820. Si à cette époque on l'accuse de nuire à la vue et à l'effet des drogues auxquelles elle est mélangée, Hildegarde de Bingen parlera plus tard de ses pouvoirs contre la toux, les douleurs abdominales, les maladies des glandes et de la poitrine et l'hydropisie. À notre avis, cette unité de dénomination dans tout l'Occident est due au fait que la livèche (*levisticum/leusticum*) figure en bonne place dans ce *Capitulaire de Villis vel Curiis Imperii* de Charlemagne, qui établit l'inventaire-norme des jardins, inventaire toujours en vigueur au XII s. (le même chez Hildegarde). Nous citons la partie de ce *Capitulaire* qui concerne la livèche (ch. LXX :

Volumus quod in horto omnes herbas habeant, id est lilium, rosas, fenigraecum, costum, salviam, rutam, abrotanum, cucumeres pepones, cucurbitas, fasiolum, ciminium, ros marinum, careium, cicerum italicum, squillam, gladiolum, dragantea, anesum, coloquentidas, solsequiam, ameiium, silum, lactucas, git, eruca alba, nasturtium, parduna puledium, olisatum, petreselinum, apium, levisticum, savinam, anetum, fenicolum, intubas, diptamnum, sinape, satireia, sisimbrium, mentam, mentastrum, tanazitam, neptam, febre fugiam, papaver, betas, vulgigina, mismalvas, id est altaea, malvas, carvitas, pastenacas, adripias, blidas, ravacaulos, caulos, uniones, britlas, porros, radices, ascalonicas, cepas, alia, warentiam, cardos, fabas

¹¹ Cf. Lajas Tamás, *Etymologisch-Historisches Wörterbuch der Ungarischen Elemente im Rumänischen (Unter Berücksichtigung der Mundartwörter)*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1966.

miores, pisos mauriscos, coriandrum, cerifolium, lacteridas, sclareiam. Et ille hortulanus habeat super domum suam Iovis barbam.

2.6. Variations motivées

(iii.) Les autres formes européennes, vernaculaires, supposent la forme du bas latin et sûrement d'une circulation populaire **levistica* (**luvistica?*): à part la forme française *livèche* < a. fr. *liuveche, luveche, luvesse* < bas lat. **levistica* / **luvistica* (qui connaît aussi une étymologie populaire dans *lupistica, lupoche*, et dans *lunesche* – variation dans la base), il y a it. *levistica*, wall. *lavase*, hainaud. *louvesse*, ou la forme contaminée par *ligustrum*: it. *ligustro, ligustrello, listru*; occ. *listre*.

3. L'évolution roumaine

Le roumain ne s'intègre dans aucune des tendances repérables dans les autres langues de l'Europe. Nous pouvons supposer une évolution spécifique sur le territoire roumain. Il s'agit de l'utilisation d'un suffixe roumain, plutôt *-(e)an* que *-uștean* (*-ușt-* fait partie de la base; voir aussi les formes *luștean, luștereag*). Notre tâche sera donc d'établir la valeur de ce suffixe.

3.1 Les valeurs du suffixe roumain -an

En ce qui concerne le suffixe *-an* (variante *-ean*), suffixe d'origine slave et qui commence à devenir productif au début du XVII^{ème} siècle, tous les traités de spécialité remarquent ses valeurs (a) a u g m e n t a t i v e - p é j o r a t i v e (*bețivan* “soûlard” ← *bețiv* “ivrogne”, *boulean* “veau sur le point de devenir bœuf, veau grand” ← *bou* “bœuf”, *crăpcean, crăpuștean* “carpe d'une taille importante” ← *crap* “carpe”, *grăsan* “très gras” ← *gras* “gras”, *gropan* “grand trou” ← *groapă* “trou”, *pitan* “grand pain” ← *pită* “pain”, *sătucean* “hameau plus important” ← *sătuc* “hameau” ← *sat* “village”, *șoiman* “fort faucon” ← *șoim* “faucon”), et (b) p o s s e s s i v e (*colțan* “qui possède des crocs” ← *colț* “croc”).

À notre avis il n'est pas impossible qu'on ait faussement découpé un suffixe *-ștean* à valeur possessive qu'on use, par exemple, dans le néologisme *amărăștean* (1) “originaire du village des malheureux (*Amărăști*, pl.)” ← *amar* “chagrin, malheur”), (2) “quelqu'un plein d'amertume” ← *amărât* adj. “chagriné, plein d'amertume”, subst. “malheureux, pauvre diable” ← *amar* “chagrin, malheur”. La deuxième forme est la plus usitée dans le roumain actuel.

3.2. Les valeurs du suffixe roumain -ean

Dans le cas de *leuștean* il s'agit plutôt du suffixe *-ean*, variante de *-an*, qui a plusieurs valeurs¹². Il forme :

¹² Cf. Magdalena Popescu Marin (coord.), *Formarea cuvintelor în limba română din secolele al XVI-lea – al XVIII-lea*, București, Editura Academiei Române, 2007, 68, 90-95.

- a) des noms d'habitants en partant de leur lieu d'origine (*moldovean* "originaire de Moldova/Moldavie", *craiovean* "originaire de la ville de Craiova", *bucureştean* "originaire de la ville de Bucarest");
- b) des noms désignant l'appartenance locale, à un groupe, à un peuple, à une religion, etc. (*câmpean* "qui est de la campagne, qui appartient au groupe des gens qui cultivent les champs", *ungurean* "qui vient de l'Hongrie", *luteran* "qui tient de la fois de Luther");
- c) des anthroponymes et des toponymes (anthr. *Lupan*, *Lupşan* ← *lup* "lou", *Leordean(ul)* ← *leurdă*, *leordă* "ail des bois", *Opriş(e)an* ← *Opriş* ← *Oprea*; *Snagoveanu* ← *Snagov* (toponyme), *Brâncoveanu* ← *Brâncoveni* (toponyme) ← *Branco* (anthr.); top. *Glodeanu* ← *glod* "boue", *Troianu* ← *troian* "amas de neige", *Spineni*, pl. ← *spin* "épine").

D'autre part, le suffixe *-an*, *-ean* n'est pas inventorié parmi les suffixes qui dérivent les noms de plantes en roumain¹³. La plupart des suffixes inventoriés pour ce champ sémantique sont des suffixes diminutifs: *albăstrea*, *cafeluţă*, *călţunaş*, *cerceluş*, *cimbrişor*, *crăiţă*, *ghiocel*, *lăcrămioară*, *lămâiţă*, *lumânărică*, *măselariţă*, *părăluţă*, *pufuleţ*, *stânjeneţ*, *toporaş*, *zorea*; etc. Mais le suffixe à forme diminutive ou augmentative peut être dépourvu de sens, n'ayant que le rôle de réaliser la distinction entre deux plantes (cf. *urzică*: *Urtica urens* – *urzicuţă* = *Verbena officinalis*; *pipirig* = *Schoenoplectus lacustris* – *pipiriguţă* = *Aira caespitosa*). Ainsi le nombre des noms de plantes à suffixe *-an*, *-ean* se développe considérablement. Tout cela ne réalise qu'un cadre propice pour un nom de plante comme celui de la livèche, *leuştean*.

4. Conclusions. La situation extralinguistique

La livèche existe sur tout le territoire de la Roumanie. Ses qualités médicinales et gastronomiques étaient connues peut-être avant la conquête romaine, vue la variété des remèdes, mais aussi des plats à base de livèche. Pourtant à ses propriétés curatives font grande concurrence ses vertus magiques. Il y a maintes pratiques et rituels ancestraux où la livèche est utilisée, même de nos jours, en tant que plante protectrice, apotropaïque. On croit qu'elle est le plus grand ennemi des esprits impurs, des revenants, des sorciers, des fées malignes (*iele*, *măiastre*). On frappe rituellement avec des branches de livèche (comme le faisaient les Romains aux Lupercales). Cette plante est portée par les femmes pour leur bien-être et par les filles pour qu'elles trouvent un mari. Elle donne du charme si on la met dans l'eau utilisée pour se baigner, fonctionne comme filtre d'amour si elle existe parmi les ingrédients du plat/de la soupe servi(e) au garçon que les mère désirent comme gendre, elle fait partie du bouquet situé à la tête du bâton aux vertus magiques que portent les participants à la plus ancienne danse roumaine, *căluşari* (la danse s'appelle *Căluşul*), elle est posé aux fenêtres pour empêcher l'entrée des esprits malignes, comme le *Zburător* "L'esprit volant", et les revenants qui peuvent nuire aux hommes, mais surtout aux vaches, qu'ils laissent sans lait; c'est pourquoi on leur lave le pis avec de l'eau à feuilles de livèche. Même de nos jours,

¹³ Cf. I. Coteanu, N. Forăscum A. Bidu-Vrănceanu, *Limba română contemporană*, Bucureşti, Editura Didactică şi Pedagogică, 1985.

dans toutes les régions de la Roumanie on pratique ces rituels qui sont accompagnés par des incantations et d'autres charmes. En voila un exemple :

<i>De nu ar fi leuștean,</i>	“ S'il n'y avait de la livèche
<i>Și cânele de-odolean,</i>	Et le chien de l'herbe-aux-chats,
<i>N-ar fi vacă cu vițel</i>	I n'existait point de vache à veau
<i>Și nici copil mititel.</i>	INon plus de petit enfant ”.

Ou un autre contre le sylphe qui tracasse les jeunes filles (*Zburătorul*):

<i>Avrămeasă,</i>	“ Gratiolle,
<i>Cristineasă,</i>	Bienfaisance,
<i>Leuștean</i>	Livèche
<i>Si odolean,</i>	Et herbe-des-chats (valériane),
<i>Matraguna,</i>	Herbe empoisonnée (belladone)
<i>Sange de noua frati,</i>	Sang de neuf frères (résine rouge),
<i>Iarba ciutei</i>	L'herbe de la biche
<i>Si Muma-Padurii,</i>	Et la diablesse, la mère de la forêt,
<i>Cum se sparge targul</i>	Comme prit fin la foire
<i>Asa sa se sparga faptul,</i>	De la sorte prenne fin le sortilège,
<i>Si lipitura</i>	Et l'attachement
<i>Si zburătorul.</i>	Et le génie volant.
<i>Cum se raspandesc raspantiile,</i>	Comme se dispersent les carrefours
<i>Asa sa se raspandasca vrajile,</i>	De la sorte se dispersent les sortilèges
<i>Si lipitura</i>	Et l'attachement
<i>Si zburătorul</i>	Et le génie volant.

Une vieille légende, dont le contenu la situe dans une couche archaïque de la culture roumaine, parle d'un jeune homme nommé Leuștean qui avait des vaches et qui les gardait contre les revenants. Une fois, quand il avait engagé la lutte contre l'un de ces esprits pour sauver sa vache préférées, du nom de Rostopască, il a été frappé à mort par l'esprit maléfique. De son sang mêlé à celui de la vache ont poussé deux plantes, le *leuștean* et la *rostopască* “ grande-éclaire, herbe aux verrues, herbe de l'hirondelle ”.

La livèche est considéré le prototype du gardien, surtout le gardien du jardin et on croit que, s'il n'est pas bien soigné, toutes les plantes du jardin s'effeuillent.

Nous sommes d'avis que toutes ces mentalités et pratiques ancestrales montrent bien l'ancienne connaissance et utilisation de la livèche par les roumains, mais aussi par leurs ancêtres. Elle méritait porter un nom un peu spécial, à l'écart, si ce n'était que grâce à ses qualités magiques qui le font entrer dans la catégorie des eufémismes et des tabus, dont l'un des procédés est le changement de la forme claire, connue, déchiffrable, par une autre plus obscure, intriquée ou, par contre, plus claire, mais d'un sens fortement melioratif.

Bibliographie

- Cihac, Alexandru, de, 1879 = 2008., *Dictionnaire d'étymologie daco-romane. Éléments slaves, magyars, turcs, greco-moderne, albanais*, Francfort s/M. Ludolphe St-Goar, (Bucarest, Sotschek & Cic.) = Charleston, Bibliobazaar.
- Ciorănescu, Alexandru, 2002, *Dicționarul etimologic al limbii române*. Ediție îngrijită și traducere din limba spaniolă de Tudora Șandru Mehedinți și Magdalena Popescu Marin, București, Editura Saeculum I. O.
- Cortelazzo, Manlio/Zolli, Paolo, 1988 = 1991, *Dizionario etimologico della lingua italianam* 5 vol., Bologna, Zanichelli.
- Coteanu, Ion/Forăscu Narcisa./Bidu-Vrânceanu, Angela, 1985, *Limba română contemporană*, București, Editura Didactică și Pedagogică.
- Dicționar invers*, 1957, București, Editura Academiei Republicii Populare Romîne.
- DELL = Ernout, Alfred/ Meillet, Alfred, 2001, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*. Retirage de la 4e édition augmentée d'additions et de corrections par Jaques André, Paris, Klincksiek.
- DMG = Babiniotis, Georgios, 2006, *Dictionary of Modern Greek* (Λεξικό της Νέας Γλώσσας), Athena, ANEF.
- Gaffiot, Félix, 2000, *Dictionnaire Latin-Français*. Nouvelle édition revue et augmentée sous la direction de Pierre Flobert, Paris, Hachette.
- Gardet, Claude, 2008, *Secrets et recettes des herbes de Provence*, Rennes, Éditions Ouest-France.
- Georgescu, Constantin, 2008, *Cuvinte remigrante în limba greacă*, București, Editura Universității din București.
- La grande enciclopedia delle erbe*, 2010, R.I. Gruppo Editoriale S. r. l., Santarcangelo di Romagna (RN), Puntoweb, Ariccia (RM),
- Lajas, Tamás, 1966, *Etymologisch-Historisches Wörterbuch der Ungarischen Elemente im Rumänischen (Unter Berücksichtigung der Mundartwörter)*, Akadémiai Kiadó, Budapest.
- Lhermey, Claire, 2012, *Mon potager médiéval*, 7^{ème} édition, Bologna, Grafiche Zanini.
- Marian, Simion Florea, *Botanica populară română*, vol. II (G-P). Ediție critică, introducere, repere bibliografice, indice *Botanica*, indice capitole publicate antum/postum, text stabilit, informatori și bibliografie de Aura Brădățan. Cuvânt înainte de prof. univ. Dr. Ioan Oprîș, Suceava, EAR.
- Panțu, Zach. C., 1929, *Plantele cunoscute de poporul român. Vocabular botanic cuprinzând numirile române, franceze; germane și științifice*, ed. a II-a, București, Ediția Casa Școalelor.
- Pârnu, Constantin, 2006, *Universul plantelor*, ed. IV revizuite și completate. București, Editura ASAB.
- Popescu Marin, Magdalena (coord.), 2007, *Formarea cuvintelor în limba română din secolele al XVI-lea – al XVIII-lea*, București, Editura Academiei Române.
- REW = W. Meyer-Lübke, Wilhelm, 1935, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Carl Winters Universitätsbuchhandlung.
- Scriban, August, 1939, *Dicționarul Limbii Românești (Etimologii, înțelesuri, exemple, citațiuni, arhaizme, neologizme, provincializme)*, Edițiunea întâia.
- Tiktin, H(eimann Hariton), 1903, *Rumänisch-Deutsches Wörterbuch*, vol. I, A-C, Bukarest, Staatsdruckerei. Tiktin, H., 2000, *Rumänisch-Deutsches Wörterbuch 3*, überarbeitete und ergänzte Auflage von Paul Miron und Elsa Lüder, Clusium – Cluj-Napoca, Editura Clusium.

Ce que le DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) nous dit du latin parlé de l'Antiquité

Notre présente recherche s'inscrit dans le prolongement d'une précédente étude intitulée « Latin oral et latin écrit en étymologie romane : l'exemple du DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) » (Benarroch, à paraître). La question de l'accès que l'on peut avoir aujourd'hui au latin parlé n'est pas nouvelle et c'est communément à travers les textes latins que l'on recherche les marques d'oralité. Or, qu'ils soient rédigés dans une langue classique ou bien dans un latin plus relâché, reflétant ou supposé refléter la langue parlée, ces textes ne peuvent, seuls, rendre justice à l'extraordinaire diversité qui existait dans la latinité. Aussi, toutes les méthodes permettant d'accéder à cette diversité sont-elles bienvenues. Parmi elles, la méthode de la grammaire comparée-reconstruction, appliquée à l'ensemble des idiomes romans (cf. Hall 1976 ; Dardel 2007 ; 2009 ; Chambon 2007 ; 2010 ; 2014 ; Buchi/Schweickard à paraître), et mise en œuvre dans le DÉRom. Le recours à la méthode de la grammaire comparée reconstruction comme moyen d'accès au latin parlé a été très critiqué bien avant la naissance du DÉRom (voir les nombreuses critiques émises sur le travail de Robert de Dardel, parmi lesquelles celles de Van Acker 2007, qui en fait une bonne synthèse). Il est donc logique que le DÉRom n'échappe pas à ces critiques (cf. Kramer 2011 ; Möhren 2012 ; Vårvaro 2011a ; 2011b). En nous appuyant sur les 75 articles du DÉRom publiés à ce jour, en particulier sur les plus récents, nous tenterons de mettre en lumière ce que ce dictionnaire, par la confrontation des cognats d'une vingtaine d'idiomes romans et la reconstruction de la protolange, le protoroman, nous apprend du latin parlé, dans toutes les dimensions de sa variation, contribuant ainsi à améliorer nos connaissances de l'ensemble du diasystème latin (cf. Buchi / Schweickard à paraître).

1. Le latin parlé au sein du diasystème latin

1.1. Les variétés de distance communicative

Dans notre précédente étude, nous avons exposé les fondements théoriques sur lesquels nous nous sommes appuyée pour traiter de la notion de variation, appliquée au diasystème latin. Nous n'y reviendrons pas ici dans le détail. Il nous suffira de citer quelques noms : Coseriu (1998), pour les trois dimensions de la variation linguistique qu'il a développées, diatopique, diastratique et diaphasique ; Koch et Oesterreicher (2008, 2578), pour le principe « immédiat-distance [qui] est au cœur de la distinction

entre latin parlé et latin écrit » ; et enfin Piera Molinelli (2006), pour son « approche sociolinguistique systématique » du diasystème latin.

1.2. *Qu'est-ce que le latin parlé ?*

Nous ne prétendons pas donner la réponse à cette question. Nous la subdiviserons plutôt en quatre questions essentielles, laissant de côté provisoirement les autres : (1) est-ce que *latin parlé* est une désignation correcte et sinon comment désigner cette langue ? (2) dans quelle mesure ce latin parlé était-il différent de la langue écrite ? (3) jusqu'à quel point peut-on en connaître les différentes phases ? (4) en quoi se différenciait-il à l'intérieur de l'espace roman ? À ces quatre questions nous ne donnerons que les éléments de réponses que nous sommes en mesure de donner, ceux que nous fournit la reconstruction romane mise en œuvre dans le DÉRom.

1.3. *La question du glottonyme*

Une fois rejeté le terme *latin vulgaire* qui ne recouvre, le plus souvent, qu'un « latin vulgaire continental occidental » (cf. Buchi/Chauveau/Gouvert/Greub 2010, 114 ; Benarroch à paraître), comment désigner la langue parlée durant l'Antiquité dans les territoires... La dénomination du territoire linguistique est déjà piégée : *Latinité* (les latinistes) ou *Romania* (les romanistes) ? À l'Antiquité, n'associe-t-on pas immédiatement le latin *classique* ou tout au moins *écrit* ? Alors, comment désigner cette variété parlée du latin : *latin parlé*, *latin* tout court, *latin global* (Dardel 2009), *roman commun* (Vallejo 2012), *protoroman* ? *Latin parlé* pose, tout comme *latin vulgaire*, le problème de la chronologie. *Latin* tout court présente le double inconvénient de sembler ignorer les phénomènes propres à l'oralité et de ne pas tenir compte non plus de la chronologie (cf. Buchi/Chauveau/Gouvert/Greub 2010, 113). *Roman commun* est la dénomination utilisée en particulier par Vallejo (2012, 462) qui considère que les deux premiers siècles de notre ère voient disparaître « el último latín uniforme hablado en el Imperio » au profit d'une « nueva variante », le « romance común, la lengua hablada de toda la población », qui s'est exportée avec la conquête romaine tout en subissant de profonds changements phonétiques, morphologiques et syntaxiques. Ces changements traduisent un changement de diasystème, mais ce nouveau diasystème était-il déjà généralisé à cette époque ? Quant à *protoroman*, ce terme est utilisé à propos de choses si diverses – Banniard (2003, 551), par exemple, l'emploie pour désigner le « roman archaïque » qui a succédé au « latin parlé tardif de phase 3 » à partir du 8^e siècle – qu'on en arrive à être obligé de préciser qu'il s'agit de la *protolangue* « au sens de Campbell » (cf. Buchi/Chauveau/Gouvert/Greub 2010, 114 ; Buchi/Schweickard à paraître). Mais même ainsi, l'ambiguïté n'est pas levée car Campbell (2004, 125) lui-même désigne deux choses distinctes par *protolangue* : d'une part, la langue réelle, d'autre part, la langue reconstruite.

Dans une récente communication, Éva Buchi (Exemplier) propose de distinguer un protoroman² « langue reconstruite par la méthode comparative qui représente la langue ancestrale parlée autrefois dont descendent les langues romanes », et un

protoroman¹ «langue ancestrale parlée autrefois dont descendent les langues romanes», incluant le précédent et figurant lui-même au sein du «Latin global de l'Antiquité», au sens de Dardel (2009, 7) avec, toutefois, une restriction: «latin sous toutes les formes qu'il a pu revêtir depuis la fondation de Rome dans le monde romain occidental antique». Cette formule a le mérite de faire la distinction entre les deux emplois de *protolangue* et donc ici de *protoroman*. Toutefois, elle n'est pas d'usage commode et revêt deux objets linguistiques qui ne sont pas de même nature: le «1» et le «2» ne marquent pas deux étapes successives de la même langue comme on pourrait le penser mais une langue réelle (protoroman¹) et une langue reconstruite (protoroman²). C'est pourquoi nous ne reprendrons pas à notre compte ici cette terminologie et, afin d'éviter toute confusion, nous réserverons le terme *protoroman* uniquement à la langue reconstruite. Ce qui implique de trouver un autre terme pour désigner la dimension orale du latin, l'«immédiat communicatif» dont le protoroman donne une image qui ne peut être que partielle. Si l'on admet qu'il existe un *latin global de l'Antiquité* (Buchi, Exemplier) et un *latin écrit de l'Antiquité* (terminologie du DÉRom, avec une limite temporelle située en 600), il semble logique d'utiliser la formule *latin parlé de l'Antiquité* qui a le mérite, par rapport à *latin parlé*, de fixer une borne temporelle.

2. La reconstruction du protoroman

2.1. La reconstruction lexicale

Il est vrai que la reconstruction romane exclut «l'étude des phénomènes qui faisaient partie du fond populaire du latin, mais n'ont pas survécu en roman» (Väänänen 1963: 6). Ainsi, le sens principal de *crescere* «naître, venir au monde», usuel durant toute l'Antiquité, n'est pas attesté dans les langues romanes (cf. Maggiore 2011-2013 in DÉRom s.v. */kresk-e-/). De plus, certains lexèmes du latin écrit n'ont pas été transmis aux langues romanes: si */ka'βall-u/ et */'eku-a/ ont eu des continuateurs romans (cf. REW₃ s.v. *ēqua*), ce n'est pas le cas d'*equus* ni d'*equitare*, qui relèvent de la «distance communicative», tandis que */ka'βall-ik-a-/ et */m-ka'βall-ik-a-/¹, qui sont des particularismes de l'«immédiat communicatif», n'ont pas de corrélat en latin écrit de l'Antiquité. Les textes latins peuvent toutefois donner indirectement des indications sur l'existence de certains lexèmes non attestés: les dérivés *babulus* «bavard» et *bavosus* «stupide» sont des attestations indirectes de */'baβ-a/ tout comme *montaniosus* suggère l'existence de */mon't-ani-a/ (cf. Celac 2012-2013 in DÉRom s.v.). Certains protollexèmes ne présentent des corrélats dans le latin écrit de l'Antiquité qu'à une époque assez tardive: *caballa* n'est attesté qu'au 6^e siècle (*Anthologiae latinae*, TLL 3, 4).

¹ Les articles du DÉRom correspondant à ces deux derniers lexèmes, rédigés par Éva Buchi et Élodie Jactel, sont en cours de publication.

2.2. La reconstruction phonologique

La notation des lemmes sous la forme phonologique a soulevé des critiques (cf. Kramer 2011; Vårvaro 2011a). Toutefois, le latin écrit de l'Antiquité ne pouvant refléter que partiellement la prononciation de sa variété orale, la réalité phonétique et phonologique du latin peut être approchée par la reconstruction phonologique du protoroman. Du point de vue vocalique, la reconstruction aboutit à un système de neuf protophonèmes : à côté des sept phonèmes traditionnellement considérés dans la description du latin *vulgaire*, elle fait émerger une voyelle antérieure */i/ et une postérieure */o/. Pour ce qui est des consonnes, deux fricatives bilabiales, l'une sourde */ɸ/, l'autre sonore */β/ viennent compléter la liste des protophonèmes (cf. Buchi/Schweickard 2011, 630; LB 2013, 39-41)².

Prenons l'exemple de l'article */nɪβ-e/ (cf. Delorme 2011-2012 *in* DÉRom s.v.). Le latin *nix*, *nivis* ne peut expliquer, du fait de l'ouverture de la voyelle tonique ou de sa diphtongaison, dalm. *niav*, it. dial. *nieve*, occit. *'neu'*, gasc. *neu*, cat. *neu*, esp. *nieve*, ast. *nieve*, gal./port. *neve*³. Aussi, le REW₃ considère-t-il la voyelle ouverte comme inexplicitée. La reconstruction romane fournit une explication en mettant en évidence une forme avec voyelle ouverte */nɛβ-e/, à côté de la forme */nɪβ-e/, présente dans le reste du domaine (roum. dalm. istriot. it. sard. frioul. lad. romanch. fr. frpr.). La forme avec voyelle ouverte étant absente du sarde et du roumain, elle est, d'après ce que l'on sait de la phylogénèse romane, postérieure à la forme */nɪβ-e/ originale. Les deux formes coexistent en dalmate et en italien mais la seconde a évincé la première dans les autres idiomes. Le type évolué */nɛβ-e/, plus tardif – pas avant le 4^e siècle (séparation du protoroman de Dacie à la fin du 3^e siècle, d'après Straka) – ne possède pas de corrélat en latin écrit de l'Antiquité. Il appartient donc au latin parlé à partir du 4^e siècle et seule la reconstruction romane nous a permis d'y avoir accès .

2.3. La reconstruction morphologique

La comparaison des cognats romans conduit parfois à reconstruire des types morphologiques distincts, en particulier dans le domaine de la flexion verbale et de la flexion nominale.

2.3.1. La flexion verbale

La reconstruction verbale met en évidence des changements de classe flexionnelle de deux types : */-e-/ > */-i-/ et */-e-/ > */-e-/. L'article */kuɛr-e-/ (cf. Maggiore 2012-2013 *in* DÉRom) illustre le premier cas avec deux types flexionnels I. */kuɛ'r-e-re/ et II. */kuɛ'r-i-re/, où le second est inconnu du latin écrit de l'Antiquité. Quant au changement */-e-/ > */-e-/, il est illustré par la reconstruction du verbe */kad-e-/ (cf. Buchi 2008-2013 *in* DÉRom s.v.), qui aboutit à deux types morphologiques, I. */kad-e-re/

² L'existence du */ɸ/ a été mise en question (cf. en particulier Möhren 2012, 11).

³ Les abréviations ici utilisées pour les glottonymes sont celles qui sont en vigueur dans le DÉRom, cf. LB 2013, 53-56.

et II. */ka'd-e-re/, le second ne possédant un corrélat (*cadēre*) que dans l'Antiquité tardive (4^e s.).

2.3.2. La flexion nominale

Dans le cas des substantifs, la comparaison des issues romanes révèle qu'elles n'ont pas toujours le même genre. La reconstruction permet de montrer comment se sont réalisés les changements de genre et de reconstruire le genre de l'étymon protoroman qui ne correspond pas toujours au genre de l'étymon latin généralement postulé. Ainsi, la comparaison des cognats romans du lexème utilisé pour dire "faim" aboutit à une reconstruction complexe, tant du point de vue sémantique que morphologique. Au plan morphologique, elle aboutit à cinq types : I. Étymon originel */ϕamen/ s.n.; II. Recatégorisation féminine */ϕam-e/ s.f.; III. Remorphologisation */ϕa'min-a/ s.f. < */ϕamin-a/ s.n.pl.; IV. Remorphologisation 2 */ϕamin-e/ s.f. et remorphologisation 3 */ϕamit-e/ s.f. (cf. Buchi/González Martín/Mertens/Schlienger 2012/2013 *in* DÉRom s.v. */ϕamen/). De ces cinq types morphologiques, seul le II. présente un corrélat dans le latin écrit de l'Antiquité, *fames*, -is s.f., qui ne peut aucunement expliquer le genre de asard. et logoud. *famen* s.m. (< I.) ni le signifiant de lig. piém. romanch. occit. acat. *famina*, afr. *famine*, frpr. 'famena' (< III).

2.4. La reconstruction sémantique

De même que pour les aspects phonologique et morphologique, du point de vue sémantique, la comparaison romane conduit à reconstruire des sens qui ne sont pas attestés dans les textes rédigés en latin durant l'Antiquité. Ainsi, dans l'article */lɛβ-a-/ qui comporte quatre subdivisions sémantiques correspondant aux quatre sémèmes révélés par la reconstruction, I. "enlever", II. "prendre", III. "(se) lever" et IV. "transporter", seuls I. et III. ont leur pendant dans le corrélat latin *leuare* qui, bien que polysémique, ne connaît pas les sens II. et IV. (cf. Guiraud 2011-2012 *in* DÉRom s.v.). L'article */ʊnkt-u/ (cf. Videsott 2012 *in* DÉRom s.v.) comporte deux subdivisions sémantiques, I. "matière grasse élaborée utilisée en cuisine" (elle-même subdivisée en I.1. "saindoux" et I.2. "beurre") et II. « matière grasse élaborée utilisée comme pommade ». Si le sens II. est attesté dans le latin écrit *unctum* "onguent", ce lexème ne connaît pas le sémème I., mais un autre sens, celui de "nourriture riche". Dans cet article, contrairement au précédent, le lemme étymologique ne comporte pas les deux (ou trois) sens figurant dans les subdivisions mais une définition compositionnelle plus générique "matière grasse élaborée servant à enduire".

Comme on peut le constater, ces deux articles ont subi un traitement sémantique différent. Ce qui conduit Éva Buchi (2012) à s'interroger sur « le seuil où il convient d'arrêter la reconstruction » : « tous les sens reconstructibles dans la protolangue sont-ils à attribuer à l'étymon [...] */lɛβ-a-/ ou bien une reconstruction sémantique interne au protoroman, conduite à l'issue du nécessaire ordonnancement synchronique des sémèmes, doit-elle viser un échelon supérieur, un sens plus englobant auquel se rattacheraient les divers sens reconstructibles [...] */ʊnkt-u/? ».

3. Chronologisation du protoroman à travers le DÉRom

Möhren a raison de soulever la question de la datation du protoroman comme un problème fondamental du DÉRom. En effet, jusqu'à présent, le terme *protoroman*, tel qu'il est utilisé dans la partie « Commentaire » des articles, n'est pas précis du point de vue de la temporalité qu'il recouvre : il est employé aussi bien pour désigner le protolèxème plus ou moins panroman auquel aboutit la reconstruction que les étymons intermédiaires pouvant correspondre à diverses périodes. Il y est question, entre autres, de « l'époque protoromane » (s.v. */sal-e/), de « la strate la plus ancienne du protoroman » (s.v. */ʔak-e-/), du « protoroman *stricto sensu* » (s.v. */ʔamen/), d' « une strate plus récente du protoroman » (s.v. */ʔen-u/), d' « une phase tardive du protoroman » (s.v. */ʔamen/) et même de « protoroman oral » (s.v. */ment-e/, n. 16).

Il convient, autant que possible, de mettre de l'ordre dans cette terminologie et d'être précis. Aussi, dans une récente communication, Éva Buchi (Exemplier) relève-t-elle les « utilisations problématiques du terme de protoroman dans le DÉRom ». Elle propose de substituer au terme unique *protoroman*, un ensemble de cinq unités : 1. Protoroman (*stricto sensu*) avant l'individuation du sarde (2^e m. 2^e s.); 2. Protosarde [après l'individuation du sarde]; 3. Protoroman continental [entre l'individuation du sarde et celle du roumain (2^e m. 3^e s. [?])]; 4. Protoroumain [entre l'individuation du roumain et celle de l'aroumain (1^{ère} m. 10^e s.)]; 5. Protoroman (continental) italo-occidental [entre l'individuation du roumain et celle du galloitalien, du francoprovençal et du gascon (av. fin 6^e s.)]. Nous allons voir dans quelle mesure les protolèxèmes du DÉRom reflètent cet ensemble.

3.1.1. Les protolèxèmes remontant au protoroman *stricto sensu* (av. 2^e m. 2^e s.)

Sur les 75 protolèxèmes correspondant aux 75 articles du DÉRom publiés à ce jour, 28 sont représentés dans la totalité des vingt parlars romans cités ci-dessus⁴. Ces protolèxèmes, assurément panromans, remontent au protoroman *stricto sensu*, antérieur à la séparation du sarde du tronc commun (2^e m. 2^e s., Straka 1956, 256). On peut aussi inclure ici les protolèxèmes quasi panromans : les 8 représentés dans toutes les branches romanes⁵ ainsi que les 12 qui ne manquent que dans la branche dalmate⁶, très probablement du fait de lacunes dans la lexicographie de cet idiome. Des lacunes dans la documentation expliquent certainement l'absence d'autres lexèmes qui datent très probablement aussi de l'époque du protoroman *stricto sensu* (p. ex. */ʔug-e-/ qui manque en dalmate et en ladin ou */anim-a/, absent du frioulan). Telles sont les données que nous livre le DÉRom. On peut, en outre, considérer, étant donné

⁴ */ali-u/; */ann-u/; */barb-a/₁; */batt-e-/; */bɪβ-e-/; */bin-u/; */dɛke/; */dent-e/; */dɔrm-i-/; */ɛrβ-a/ ~ */erb-a/; */ʔak-e-/; */ʔen-u/ ~ */ʔen-u/; */ʔili-u/; */karn-e/; */klam-a-/; */kresk-e-/; */kul-u/; */laks-a-/; */lakt-e/; */lɛβ-a-/; */lun-a/; */mai-u/; */man-u/; */mɔnt-e/; */niβ-e/; */pan-e/; */part-e/; */pɔnt-e/.

⁵ */ʔaβ-a/; */ʔamen/; */ka'ball-u/; */ka'ten-a/; */lɔk-u/; */ment-e/; */sa'grtt-a/; */skriβ-e-/.

⁶ */a'gost-u/; */a'pril-e/; */baβ-a/; */ʔe'βr-ar-i-u/; */kas'tani-a/ ~ */kas'tini-a/; */kuer-e/; */mart-i-u/; */most-u/; */rɔt-a/; */re'tɔnd-u/; */sal-e/; */ti'tion-e/.

ce que l'on sait de la phylogénèse romane (individuation du sarde puis du roumain), que tout protolèxème représenté à la fois en sarde, en roumain et dans un des parlers italo-occidentaux est panroman et remonte donc au protoroman *stricto sensu* (p. ex. */rod-e-/, absent de dalm. frioul. lad. frpr.).

3.3.2. *Les protolèxèmes remontant au protoroman continental (2^e m. 2^e s. – 2^e m. 3^e s.)*

Ils sont postérieurs à l'individuation du sarde (2^e m. 2^e s.) mais antérieurs à celle du roumain (2^e m. 3^e s. ?, Rosetti 1986, 184). Ils sont donc absents du sarde mais représentés dans la branche roumaine : 12 protolèxèmes du DÉRom sont dans ce cas⁷.

3.3.3. *Les protolèxèmes remontant au protoroman italo-occidental (2^e m. 3^e s. – av. 6^e s.)*

Ils sont donc absents du sarde et du roumain mais présents dans les autres parlers continentaux. Un seul lexème figure clairement dans cette catégorie, */es'kolt-a-/ (présent en fr. frpr. occit. gasc. cat. esp. ast. gal. port.)⁸.

Certaines variantes formelles ou sémantiques peuvent être aussi datées. Ainsi */laks-i-a-/ (it. sept. tosc. lad. romanch.), variante basilectale de */laks-a-/ absente du sarde et du roumain, peut être, de ce fait, rattaché à cette période. De même, le sens “transporter” de */lɛβ-a-/, qui n'est attesté qu'en espagnol, asturien, galicien et portugais, peut-il être considéré comme une innovation tardive du « protoroman régional d'Ibérie » dont on ignore la date d'individuation mais qui au plus tôt s'inclut dans cette période.

4. La variation dia- dans le DÉRom

4.1. *La variation diatopique*

Un même lexème, largement diffusé, peut présenter des formes ou des sens qui n'existent que sur des aires géographiques limitées. Ainsi, dans l'article */βad-u/ (cf. Alletsgruber 2011-2013 *in* DÉRom s.v.), à côté du type */βad-u/ représenté sur une aire étendue, on trouve le type */uad-u/, limité à une aire continue et centrale (it. fr. frpr. occit. gasc. cat.) et la graphie du latin *uadum* ne permet pas de témoigner de la divergence de ces deux types phonologiques. Du point de vue morphologique, les cognats féminins du lexème désignant la montagne ne sont représentés qu'en frioulan et en ladin, remontant à un étymon féminin innovant */mōnt-e/, inconnu du latin écrit, à côté de l'étymon masculin, de même signifiant, correspondant au corrélat latin *monte* (cf. Celac 2010-2012 *in* DÉRom s.v. */mōnt-e/). Enfin, dans l'article */'onkt-u/, le sens I.1 “saindoux” est présent dans une aire occidentale (it. lad. fr. frpr. occit. cat. esp. ast. gal./port.), zone de production porcine où l'on cuisine au saindoux,

⁷ */a'pril-i-u/; */'aud-i-/; */βindik-a-/; */'brum-a/; */'ɛder-a/; */'kad-e-/; */'karpin-u/; */la'brusk-a/ ~ */la'brusk-a/; */'nap-u/; */plan't-agin-e/; */salβi-a/; */'onkt-u/.

⁸ */'barb-a/² et */kaβall-a/, absents du sarde et du roumain, sont toutefois présents en dalmate.

tandis que le sens I.2. “beurre” est attesté dans une aire orientale (roum. vénit. sept. frioul.), zone de production bovine où la matière grasse par excellence est le beurre ; quant au sens II. “onguent”, il recouvre pratiquement l’aire de I.1 où il représente une innovation qui ne semble pas avoir été compatible avec la spécialisation au sens de “beurre”, les aires de I.2. et II. étant mutuellement exclusives, ce qui concorde avec l’absence du sens “matière grasse élaborée en cuisine” du corrélat latin.

4.2. *La variation diastratique/diaphasique*

La reconstruction sémantique de protoroman */brum-a/ (cf. Birrer/Reinhardt 2013 *in* DÉRom s.v.) a mis en évidence trois valeurs sémantiques et permis d’en établir l’évolution : I. “hiver” ; II. “givre”, par métonymie ; III. “brouillard (surtout brouillard sur mer)”, par métonymie /effet/ > /cause/. Les sémèmes “givre” et “brouillard” s’interprètent comme des particularismes de la langue orale véhiculés par les marins et les paysans. Ils n’ont pas de corrélat sémantique dans le latin écrit de l’Antiquité.

4.3. *La variation diamésique*

Nous venons de voir que les sémèmes “givre” et “brouillard” de */brum-a/ n’ont pas eu accès au code écrit. Il sont donc propres au latin parlé de l’Antiquité, à ce que Dardel dénomme la « variété basse » du latin ou, pour utiliser la terminologie de Koch/Oesterreicher, la variété d’« immédiat communicatif ». C’est aussi le cas des sens “nommer” et “s’appeler” de */klam-a-/, du sens “vouloir” et de la flexion en */-i-/ de */kuer-e-/, du type morphologique II. */ϕ-a-re/ à côté du type I. */ϕak-e-re/, des types phonologiques I. */re’tond-u/, II.2 */to’rond-u/ et III. */tond-u/ permettant de reconstruire le protoroman */ro’tond-u/, de quatre des cinq étymons intermédiaires reconstruits de protoroman */ϕamen/ s.n. (cf. 2.3.2.), mais aussi des lexèmes */a’prili-u-/, */baβ-a/, */barb-a/₂, */es’kult-a/, */mon’t-ani-a/, tous ces types sémantiques, morphologiques, phonologiques, et lexicaux étant dépourvus de corrélat dans le latin écrit de l’Antiquité.

Conclusion

Le latin parlé de l’Antiquité, puisque c’est ainsi que nous avons finalement désigné la variété d’« immédiat communicatif » du latin, présente, comme on a pu le voir tout au long de cette étude, plusieurs aspects dont les textes latins ne peuvent rendre compte et qui n’ont pu être révélés que par la reconstruction romane, mise en œuvre dans le DÉRom. Si l’absence de certains lexèmes dans les textes latins n’est peut-être due qu’à l’état lacunaire de la documentation, en particulier quand des dérivés sont attestés, d’autres lexèmes sont tout à fait inconnus du latin écrit de l’Antiquité (*/a’prili-u-). La reconstruction romane met en évidence des types phonologiques (*/neβ-e/), morphologiques – avec changement de classe flexionnelle verbale (*/kue’r-i-re/) et nominale (*/plan’t-agin-a/) – et sémantiques (“transporter” pour */leβ-a-/) permettant d’expliquer des évolutions romanes que le latin écrit seul ne peut

élucider. Elle permet en outre de rendre compte de la variété diachronique, diatopique (*/'βad-u/ vs */'uad-u/), diastratique et diamésique (“givre” et “brouillard” pour */'brum-a/). Les résultats obtenus par la reconstruction romane nous éclairent donc sur ce latin parlé de l'Antiquité, même si certaines des hypothèses formulées sont, comme dans tout travail scientifique, susceptibles d'être corrigées par de nouvelles avancées théoriques, par de nouvelles attestations et aussi par les précieuses critiques et remarques, venues de l'extérieur ou de l'intérieur, auxquelles le DÉRom reste ouvert.

Université Paris-Sorbonne

Myriam BENARROCH

Références bibliographiques

- Banniard, Michel, 2003. « Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes », in : HSK 23,3 = Ernst, Gerhard *et al.* (ed.), 2003-2008. *Histoire linguistique de la Romania. Manuel international d'histoire linguistique de la Romania*, 3 vol., Berlin/New York, De Gruyter, vol. 1, 544-555.
- Benarroch, Myriam, 2013. « Latin oral et latin écrit en étymologie romane : l'exemple du DERom (Dictionnaire Étymologique Roman) », in : Carreira, Maria Helena Araujo (ed.), *Actes du colloque international « Les Rapports entre l'oral et l'écrit dans les langues romanes », Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis (9-10 décembre 2011), Travaux et Documents*, Paris, Université Paris 8, 127-158.
- Buchi, Éva, 2012. « Des bienfaits de l'application de la méthode comparative à la matière romane : l'exemple de la reconstruction sémantique », in : Vykypěl, Bohumil/Boček, Vít (ed.), *Methods of Etymological Practice*, Prague, Nakladatelství Lidové noviny, 105-117.
- Buchi, Éva, 2013. « Cent ans après Meyer-Lübke : le *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉ-Rom) en tant que tentative d'arrimage de l'étymologie romane à la linguistique générale », in : Casanova, Emili/Calvo Rigual, Cesáreo (ed.): *Actes del 26^e Congrés Internacional de Lingüística i Filologia Romàniques (València 2010)*, Berlin/New York, De Gruyter, vol. 1, 161-167.
- Buchi, Éva, Exemptier. « Qu'est-ce que le protoroman ? La contribution du DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) », in : *XXVIII^e Romanistisches Kolloquium, Rauischholzhausen, 30 mai-1^{er} juin 2013*, consultable sur internet : <www.atilf.fr/DERom>, voir sous « Actualités et historique.
- Buchi, Éva *et al.*, 2010. « Quand la linguistique française ne saurait que se faire romane : du neuf dans le traitement étymologique du lexique héréditaire », in : Neveu, Franck *et al.* (ed.), *Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF 2010*, Paris, Institut de Linguistique Française, publication électronique (<dx.doi.org/10.1051/cmlf/2010025>), 111-123.
- Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang, 2011. « Ce qui oppose vraiment deux conceptions de l'étymologie romane. Réponse à Alberto Vârvaro et contribution à un débat méthodologique en cours », *RLiR* 75, 628-635
- Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang, 2013. « Per un'etimologia romanza saldamente ancorata alla linguistica variazionale : riflessioni fondate sull'esperienza del DERom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) », in : Boutier, Marie-Guy, Hadermann, Pascale/Van Acker, Marieke (ed.), *Variation et changement en langue et en discours*, Helsinki, Societe Neophilologique, 47-60.
- Campbell, Lyle, 2004² [1999¹]. *Historical Linguistics. An Introduction*, Cambridge (Massachusetts), MIT Press.

- Chambon, Jean-Pierre, 2007. « Remarques sur la grammaire comparée – reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives) », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 15, 57-72.
- Chambon, Jean-Pierre, 2010. « Pratique étymologique en domaine (gallo-)roman et grammaire comparée-reconstruction. À propos du traitement des mots héréditaires dans le TLF et le FEW », in: Choi-Jonin, Injoo/Duval, Marc/Soutet, Olivier, *Typologie et comparatisme. Hommages offerts à Alain Lemaréchal*, Louvain/Paris/Walpole, Peeters, 61-75.
- Chambon, Jean-Pierre, 2014. « Réflexions sur la reconstruction comparative en étymologie romane (entre Meillet et Herman) », in: Glessgen, Martin/Schweickard, Wolfgang (ed.), *Étymologie romane: objets, méthodes et perspectives*, Strasbourg, Editions de linguistique et de philologie, 141-159.
- Coseriu, Eugenio, 1998. « Le double problème des unités ‘dia-s’, in: *Les cahiers δία. Études sur la diachronie et la variation linguistique* 1, Gand, 9-16.
- Dardel, Robert de, 1976. « Une analyse spatio-temporelle du roman commun reconstruit (à propos du genre) », in: Vårvaro, Alberto (ed.), *XIV Congresso internazionale di linguistica et filologia romanza, Napoli 15-20 aprile 1974*, Naples/Amsterdam, Macchiaroli/Benjamins, 14/2, 75-82.
- Dardel, Robert de, 2007. « Une mise au point et une autocritique relatives au protoroman », *RLiR* 71, 329-358.
- Dardel, Robert de, 2009. « La valeur ajoutée du latin global », *RLiR* 73, 5-26.
- DÉRom = Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (dir.), 2008-. *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom). Nancy, ATILF (<www.atilf.fr/DERom>).
- Hall, Robert A. Jr., 1976. *Comparative Romance Grammar*, vol. II: *Proto-Romance Phonology*, New York/Oxford/Amsterdam, Elsevier.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, 2008. « Comparaison historique de l’architecture des langues romanes », in: Ernst, Gerhard/Gleißgen, Martin-Dietrich/Schmitt, Christian/Schweickard, Wolfgang (ed.), *Romanische Sprachgeschichte. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen*, Berlin/New York, De Gruyter, 3, 2575-2610.
- Kramer, Johannes, 2011. « Latein, Proto-Romanisch und das DÉRom ». *Romanistik in Geschichte und Gegenwart* 17, 195-206.
- LB = *Livre bleu*, version du 03/07/2013, Nancy, ATILF, site internet <http://www.atilf.fr/DÉRom>.
- Möhren, Frankwalt, 2012. « Édition, lexicologie et l’esprit scientifique », in: Trotter, David (ed.), *Present and future research in Anglo-Norman. Proceedings of the Aberystwyth Colloquium, 21-22 July 2011*, Aberystwyth, The Anglo-Norman Online Hub, 1-13.
- Molinelli, Piera, 2006. « Per una sociolinguistica del latino », in: Carmen Arias Abellán (ed.), *Latin vulgaire– latin tardif VII. Actes du VIIème Colloque International sur le Latin Vulgaire et Tardif (Séville, 2-6 septembre 2003)*, Séville, Universidad de Sevilla, 463-474.
- Rosetti, Alexandru, 1986. *Istoria limbii române. De la origini și pînă la începutul secolului al XVII-lea*, Bucarest, Editura Științifică și Enciclopedică.
- Straka, Georges, 1956. « La dislocation linguistique de la Roumanie et la formation des langues romanes à la lumière de la chronologie relative des changements phonétiques », *RLiR* 20, 249-267.
- Väänänen, Veikko, 1963. *Introduction au latin vulgaire*, Paris, Klincksieck.
- Van Acker, Marieke, 2007. « Quelques réflexions d’ordre conceptuel et terminologique relatives à la transition latin / langues romanes à partir de la notion de ‘latin vulgaire’, *ZrP* 123, 593-617.
- Vårvaro, Alberto, 2011a. « Il DÉRom : un nuovo REW? », *RLiR* 75, 297-304.
- Vårvaro, Alberto, 2011b. « La <rupture épistémologique> del DÉRom. Ancora sul metodo dell’etimologia romanza », *RLiR* 75, 623-627.

Les emprunts, une catégorie polymorphe

1. Introduction

La question de l'emprunt demeure une préoccupation essentielle pour les études étymologiques. La dénomination même de cette classe étymologique est sujette à discussion étant donné la métaphore trompeuse suscitée par le terme *emprunt* (cf. Thibault 2009, 11).

Pour décrire adéquatement les phénomènes adaptatifs caractérisant l'imitation d'un mot d'une langue donnée par une langue donnée, à une époque et dans un contexte énonciatif donné, il convient d'abord de bien identifier tous les facteurs en présence – langue de l'étymon, forme de l'étymon, époque et ancrage textuel des premières attestations, canal (oral ou écrit) de transmission, forme et sens des premières attestations –, ce que les grands dictionnaires ne font pas toujours bien (Thibault 2009, 11).

Nous souhaitons présenter une classe d'emprunts particuliers dans cet article. Il s'agit en effet de lexèmes empruntés dont la diffusion et la lexicalisation subséquente ont été favorisées par la préexistence, dans les langues emprunteuses, de formants équivalents à ceux à l'origine de leurs étymons. C'est le cas, par exemple, du français MORPHOLOGIE « domaine de la linguistique qui a pour objet la structure interne des lexèmes », du français PHONOLOGIE₁ « traité sur les sons vocaux », du français PHONOLOGIE₂ « système des sons d'une langue » et du français PHONOLOGIE₃ « science qui étudie les sons d'une langue », dont nous retracerons le parcours historique.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, présentons tout d'abord le contexte dans lequel s'inscrit ce travail ainsi que sa méthodologie sous-jacente.

2. Cadre théorique

Ce travail s'inscrit dans le cadre d'une thèse intitulée *Etude historique et étymologique de la terminologie linguistique française* (Budzinski 2015). Comme son titre l'indique, cette thèse a pour ambition d'étudier une sélection de lexèmes appartenant au domaine de la linguistique.

L'ensemble des lexèmes constituant les entrées des articles lexicographiques forme un corpus privilégié pour étudier les problèmes méthodologiques rencontrés lors du traitement des internationalismes de formation savante (cf. Greive 1976; Schraeder 1990), qui représentent un secteur important dans la création lexicale moderne. Formés en dernière analyse d'éléments d'origine grecque et latine, ces lexèmes ont connu

des voies d'emprunt successives parfois sinueuses, qu'il importe de retracer et de mettre en lumière, notamment à travers l'étude de la chronologie relative des attestations (cf. Pfister / Lupis 2001, 95-97).

2.1. Conventions d'écriture

Les conventions d'écriture adoptées pour ce travail sont celles qui s'inscrivent dans le cadre de la théorie Sens-Texte, selon laquelle un vocable (par exemple PHONOLOGIE dans toutes ses acceptions) désigne « un regroupement de lexies [ou de lexèmes] qui ont les propriétés suivantes : 1. Elles sont associées aux mêmes signifiants ; 2. Elles présentent un lien sémantique évident » (Polguère 2008, 59). Le lexème (par exemple PHONOLOGIE₁ « traité sur les sons vocaux ») représente, quant à lui, « une généralisation du signe linguistique de type mot-forme : chaque lexème de la langue est structuré autour d'un sens exprimable par un ensemble de mots-formes que seule distingue la flexion » (Polguère 2008, 50).

2.2. Vers une micro-étymologie

Il est aujourd'hui admis que l'« étymologie moderne », définie par Baldinger comme « étymologie-histoire du mot » (Baldinger 1959, 219) ne saurait se ramener à un simple étymon et qu'elle est étroitement liée au parcours diachronique du mot.

Partie du constat qu'il existe des carences dans l'étymologie des termes de spécialité, nous avons tenté d'affiner la manière d'étymologiser ceux-ci puisque faire « globalement » l'étymologie d'un vocable est insuffisant pour en saisir l'histoire (Buchi 2015).

Aussi, ce lien étroit entre l'histoire et l'étymologie nous incite désormais à distinguer chaque lexème d'un vocable et à fournir une étymologie pour chacun d'eux. Cette distinction entre lexème et vocable permet d'appliquer ce que nous nommons la micro-étymologie et que nous pourrions définir comme suit : MICRO-ÉTYMOLOGIE « étymologie qui a pour objet l'origine de chaque lexème d'un vocable et qui se propose d'établir le parcours historique de ce dernier ». Cette méthode semble logique, cependant si elle se laisse appliquer aisément à des lexèmes qui se distinguent clairement, que faire de ceux qui sont sémantiquement très proches ? La terminologie de la linguistique fournit en effet de nombreux exemples pour lesquels il existe un écart métonymique qui n'est pas morphologisé : bien qu'attestés, certains lexèmes se voient ainsi omis, en raison de leur originalité sémantique faible, de la nomenclature des dictionnaires.

3. Emprunt ou construction française ?

Nous souhaitons présenter le cas d'emprunts qui ont en commun d'avoir été jusqu'à présent considérés comme des formations françaises, en nous appuyant sur les exemples du français MORPHOLOGIE « domaine de la linguistique qui a pour objet la structure interne des lexèmes », du français PHONOLOGIE₁ « traité sur les sons vocaux »,

du français PHONOLOGIE₂ « système des sons d'une langue » et du français PHONOLOGIE₃ « science qui étudie les sons d'une langue », dont nous retracerons le parcours historique.

3.1. *Étymologie des équivalents des vocables PHONOLOGIE et MORPHOLOGIE dans plusieurs autres langues européennes*

En observant l'étymologie du correspondant du vocable PHONOLOGIE dans d'autres langues européennes, on peut constater que les étymologistes analysent indistinctement ce vocable comme un confixé (< grec φωνή + λόγος)¹. Or il semble exclu que chaque langue ait créé tour à tour une telle formation savante.

L'étymologie des correspondants de MORPHOLOGIE dans d'autres langues est quant à elle traitée différemment selon les dictionnaires. Deux analyses étymologiques ont attiré notre attention. Pour l'anglais, dans l'OED, sous l'entrée morphology, on lit « grec μορφή Form + -LOGY » (OED s.v. morphology), analyse peu cohérente impliquant un formant du grec ancien et un formant de l'anglais moderne. En ce qui concerne l'étymologie d'italien morfologia, on lit dans le DELI : « comp. dal gr. μορφή 'forma' e λόγος 'studio scienza' ; l'istituzione del termine si deve a Goethe, che nel 1785 indicò con Morphologie l'anatomia comparata » (DELI s.v. morfologia). Cet exemple relève d'une analyse anachronique et paralogique, puisqu'elle présente des étymons grecs suivis d'une référence à l'allemand.

Les deux exemples que nous avons présentés démontrent qu'il existe un problème d'analyse étymologique, très certainement perçu par les lexicographes mais présenté de manière trop confuse pour le lecteur.

4. Présentation de nos résultats

Rappelons que sous la dénomination *micro-étymologie*², nous considérons le vocable comme un ensemble polysémique et le lexème comme le signe linguistique au sens strict. Du point de vue de la morphologie synchronique, MORPHOLOGIE et PHONOLOGIE sont des formations françaises. Le système contient en effet les formants *morpho-* (cf. Cottez 1989, 256) et *-logie* (cf. Cottez 1989, 229) pour le vocable MORPHOLOGIE et les formants *phono-* (cf. Cottez 1989, 324) et *-logie* (cf. Cottez 1989, 229) pour PHONOLOGIE.

Cependant, du point de vue micro-étymologique, ces vocables constituent un ensemble complexe d'emprunts et d'innovations internes dont nous tentons de retracer le parcours.

¹ Ont été consultés les ouvrages TLF pour le français, OED pour l'anglais, DELI pour l'italien, le DELP3 pour le portugais et le DCECH pour l'espagnol.

² Nous avons introduit ce terme en juillet 2012 lors d'une communication présentée à la 6th *International Conference on Historical Lexicography and Lexicology* à Iéna « Lexicographie historique française et terminologie linguistique : le cas du vocable PHONOLOGIE », puis en novembre 2012 lors d'une conférence invitée au Cercle linguistique de Prague.

4.1. *Le vocable MORPHOLOGIE*

Notre travail s'effectuant sur les termes de la linguistique, nous étymologisons uniquement les lexèmes référant à ce domaine, sans aborder les lexèmes appartenant à d'autres champs sémantiques.

Ce vocable a deux réalisations lexématiques: MORPHOLOGIE₁ s.f. « domaine de la linguistique qui a pour objet la structure interne des lexèmes » et MORPHOLOGIE₂ s.f. « structure interne des lexèmes ». La première attestation française du lexème MORPHOLOGIE₁ a été relevée dans une communication donnée par Honoré Chavée, couchée sur le papier par Paul-Pierre Broca (Broca 1862). Nos recherches étendues à d'autres langues ont permis de mettre en évidence une attestation antérieure à celle en français, dans l'ouvrage d'August Schleicher *Zur Morphologie der Sprache* (Schleicher 1859). Notre travail, qui repose notamment sur la chronologie des premières attestations, fournit alors l'hypothèse que le lexème MORPHOLOGIE₁ s.f. « domaine de la linguistique qui a pour objet la structure interne des lexèmes » a été emprunté à l'allemand.

Le lexème MORPHOLOGIE₂ s.f. « structure interne des lexèmes » est, quant à lui, attesté depuis 1868 (Hovelacque 1868), ce qui nous permet de suggérer une évolution sémantique de type métonymique du lexème MORPHOLOGIE₁.

4.2. *Le vocable PHONOLOGIE*

Dans la partie lexicographique de notre thèse, nous avons mis en évidence cinq réalisations lexématiques du vocable PHONOLOGIE: PHONOLOGIE₁ s.f. « traité sur les sons vocaux », PHONOLOGIE₂ s.f. « système des sons d'une langue », PHONOLOGIE₃ s.f. « science qui étudie les sons d'une langue », PHONOLOGIE₄ s.f. « science qui étudie le système des sons d'une langue du point de vue de leur fonction » et PHONOLOGIE₅ s.f. « système des sons d'une langue du point de vue de leur fonction ».

Intéressons-nous en particulier aux lexèmes PHONOLOGIE₁, PHONOLOGIE₂ et PHONOLOGIE₃.

L'hypothèse d'un emprunt peut dans certains cas être corroborée, au plan sociolinguistique, par la mise en relief de réseaux scientifiques. Ces derniers ont en effet facilité la diffusion des termes, que le travail minutieux de l'étymologie permet de mettre à jour. En travaillant sur le vocable PHONOLOGIE, nous avons été frappée par le fait que les lexèmes PHONOLOGIE₁ « traité sur les sons vocaux » et PHONOLOGIE₂ « système des sons d'une langue » soient attestés en français pour la première fois dans des comptes rendus d'ouvrages scientifiques. En effet, on relève une première attestation³ de fr. PHONOLOGIE₁ dans un compte rendu de F. M. Moscati sur « English Phonology ; or, an Essay towards an Analysis and Description of the component Sounds of the

³ « Nous terminerons cette annonce en recommandant la Phonologie anglaise de M. Duponceau à l'attention des philologues en général » (Moscati 1824, 215).

English Language » de P.S. Duponceau publié en 1824 dans Bulletin des sciences historiques, antiquités, philologie.

Nous relevons une première attestation⁴ du lexème PHONOLOGIE₂ « système des sons d'une langue » en 1828 dans un compte rendu rédigé par Abel-Rémusat de l'ouvrage Grammar of the language of the lenni-lenape of the Delaware Indians by Zeisberger. Cet ouvrage, traduit de l'allemand vers l'anglais par Peter Stephen Duponceau, contient également une préface dans laquelle Duponceau réfère aux travaux d'Abel-Rémusat : « The learned M. Remusat has satisfactorily proved in his Mélanges asiatiques, vol. 2, p. 47, and in the third volume of the Mines de l'Orient, that the Chinese language is not monosyllabic in the first of these senses » (Duponceau 1828, 77).

Les échanges entre Duponceau et Abel-Rémusat ont certainement eu lieu tout d'abord à travers un canal de transmission orale avant d'être formalisés à travers des écrits de revues : Duponceau et Abel-Rémusat se citant mutuellement dans des revues différentes. Les comptes rendus se présentent à l'étymologiste comme des sources incontournables, témoins d'innovations terminologiques et d'échanges scientifiques. Ces échanges, matérialisés dans des écrits de revues, permettent ainsi de corroborer l'hypothèse d'un emprunt fondée sur les premières attestations relevées.

Le lexème PHONOLOGIE₃ s.f. « science qui étudie les sons d'une langue » est quant à lui attesté⁵ depuis 1838 (Ackermann 1838), datation postérieure au lexème anglais, quant à lui attesté depuis 1818 (Duponceau 1818).

Ainsi formulons-nous l'hypothèse que les trois lexèmes français ont été empruntés à l'anglais, à partir de leur emploi dans les textes de Duponceau. Ce dernier était connu et reconnu dans le monde académique de l'époque : il fut membre de plus de quarante sociétés scientifiques et littéraires en Europe et en Amérique et il fut également président de plusieurs sociétés intellectuelles (cf. Larousse). Les nombreux engagements de Duponceau ne font que confirmer l'existence d'un réseau scientifique qui reliait des protagonistes anglophones et les protagonistes francophones (Duponceau faisant l'intersection entre les deux), ce qui a facilité les voies d'emprunt. Outre les échanges franco-anglais, une recherche rapide effectuée sur d'autres langues nous a permis de constater que les travaux de Duponceau étaient également cités dans des écrits italiens et espagnols. Ces écrits, légèrement postérieurs à ceux de Duponceau, nous permettent de suggérer que le réseau scientifique de cette époque a probablement permis la diffusion et la lexicalisation des termes dans plusieurs langues.

Les lexèmes PHONOLOGIE₄ « science qui étudie le système des sons d'une langue du point de vue de leur fonction » et PHONOLOGIE₅ « système des sons d'une langue

⁴ « Ce qui importe plus que l'emploi d'un terme au lieu d'un autre, c'est de bien s'entendre sur les principes à suivre et sur les objets à examiner. M. Duponceau fait porter l'étude comparative des langues sur trois points, qu'il distingue par les noms de *phonologie*, *étymologie*, *idéologie* » (Abel-Rémusat 1828, 526).

⁵ « On peut dire, en général, que les sons vocaux se diversifient à l'infini, et que la phonologie, semblable à la physiologie, est une science dont le champ est illimité » (Ackermann 1838, 9).

du point de vue de leur fonction » sont pour la première fois attestés dans les Actes du premier congrès international de linguistes à La Haye en 1927. Nous postulons ainsi deux innovations sémantiques par analogie à fr. PHONOLOGIE₂ « système des sons d'une langue » et PHONOLOGIE₃ « science qui étudie les sons d'une langue ».

5. Conclusion

L'histoire d'un mot ne se fait pas en ligne droite, mais par ramification et arborescence, et c'est ce qui rend particulièrement intéressant le travail de l'étymologiste. La lexicographie actuelle est lacunaire de ce point de vue, car tout est simplifié dans une perspective réductrice. L'étude que nous avons présentée dans cet article démontre l'intérêt d'une étymologie par lexème, ce que nous nommons la micro-étymologie. Si les vocables MORPHOLOGIE et PHONOLOGIE peuvent être considérés comme des constructions françaises du point de vue synchronique, une étude diachronique de chaque lexème démontre d'autres faits à prendre en considération dans le cas des internationalismes de formation savante (cf. Greive 1976; Schraeder 1990). Notre travail se fonde sur l'étude des premières attestations, mais aussi sur un aspect socio-linguistique dont il faut tenir compte pour retracer le parcours complet de l'histoire d'un vocable.

Université de Lorraine

Laure BUDZINSKI

Sigles et références bibliographiques

- Abel-Rémusat, Jean-Pierre, 1828. *Compte rendu de David Zeisberger, Grammar of the language of the lenni-lenape of the Delaware Indians* (traduit par P. S. Duponceau), Paris, Imprimerie Royale, 1828, *Journal des Savans*, 525-532.
- ACIL I = Sijthoff, Albertus Willem, *Actes du premier Congrès International de Linguistes (La Haye, 10-15 avril 1928)*, Leiden, 1930.
- Ackermann, Paul, 1838. *Essai sur l'analyse physique des langues ou de la formation et de l'usage d'un alphabet méthodique*, Paris/Leipzig, Terzuolo/Brockhaus et Avenarius.
- Baldinger, Kurt, 1959. « L'Étymologie hier et aujourd'hui », *Cahiers de l'association internationale des études françaises* 11, 233-264.
- Broca, Paul-Pierre, 1862. « Communication sur la Morphologie des syllabes chinoises, comparée à celle des syllabes ariennes et sémitiques, par M. Chavée (séance du 19 juin 1862) », *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris* 3, 346-352.
- Buchi, Éva, 2015. « Etymological dictionaries », in: Durkin, Philip (ed.), *The Oxford Handbook of Lexicography*, Oxford, Oxford University Press.
- Budzinski, Laure, 2015. *Etude historique et étymologique de la terminologie linguistique*, Thèse Université Lorraine.

- Cottez, Henri, ⁴1989. *Dictionnaire des structures du vocabulaire savant*, Paris, Le Robert (Les Usuels du Robert).
- DCECH = Corominas, Joan/Pascual, José A., *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, 6 vol., Madrid, 1980-91.
- DELIN = Cortelazzo, Manlio/Cortelazzo, Michele A., *Il nuovo etimologico*, Bologna, 1999 (= DELI, 2^e ed.).
- DELP3 = Machado, José Pedro, *Dicionário etimológico da língua portuguesa*, 5 vol., Lisboa, ³1977.
- Duponceau, Peter Stephen, 1818. «English Phonology; or, an Essay towards an Analysis and Description of the component Sounds of the English Language», *Transactions of the American Philosophical Society* 1, 228-264.
- Duponceau, Peter Stephen, 1828. A grammar of the Language of the Lenni Lenape or Delaware Indians. Translated from the German Manuscript of the late Rev. David Zeisberger, for the American Philosophical Society, *Transactions of the American Philosophical Society* 3, 65-251.
- Greive, Artur, 1976. «Contributions méthodologiques à la lexicologie des mots savants», in: Boudreault, Marcel/Möhren, Frankwalt (ed.): *Actes du XIII^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, tenu à l'Université Laval du 29 août au 5 septembre 1971*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1, 615-625.
- Hovelacque, Abel, 1868. *Grammaire de la langue zende*, Paris, Maisonneuve.
- Larousse, Pierre, 1866-1876. *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Paris, Administration du grand Dictionnaire universel.
- Moscatti, François, 1824. Compte rendu de Duponceau, 1818, «English Phonology; or, an Essay towards an Analysis and Description of the component Sounds of the English Language», *Transactions of the American Philosophical Society, Bulletin des sciences historiques, antiquités, philologie* 1, 214-215.
- OED² = Simpson, John, A., *The Oxford English Dictionary* (OED), 20 vol., Oxford *et al.*, ²1989.
- Pfister, Max/Lupis, Antonio, 2001. *Introduzione all'etimologia romanza*. Catanzaro, Rubbettino.
- Polguère, Alain, ²2008. *Lexicologie et sémantique lexicale. Notions fondamentales*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- Schleicher, August, 1859. *Zur Morphologie der Sprache*, St Petersburg, Eggers.
- Schraeder, Burkhard, 1990. «Versuch einer theoretischen Grundlegung der Internationalismenforschung», in: Braun, Peter *et al.* (ed.): *Internationalismen. Studien zur interlingualen Lexikologie und Lexikographie*, Tübingen, Niemeyer, 34-46.
- Thibault, André, 2009. *Galicisme et théorie de l'emprunt linguistique*. Paris, l'Harmattan.
- TLF = Imbs, Paul, *et al.* (ed.), *Trésor de la Langue Française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, 16 vol., Paris, 1971-1994.

Etimologia i toponímia: com establir ètims versemblants sense documentació medieval

1. Joan Coromines, el mestre de l'onomàstica catalana i hispànica ha desenvolupat una metodologia sistemàtica de l'anàlisi toponímica a partir de l'enquesta oral i el buidatge documental, dels seus coneixements lingüístics, geogràfics i històrics i la seua prudència, com ell diu: “ La nostra conclusió ha d'ésser que en l'estudi dels noms de lloc s'imposa molta humilitat i modèstia, i una gran dosi de prudència ” (*Estudis Toponímia*, II, 37). Consta de nou criteris que presenta en els llibres *Topica Hesperica* I, 130-156 i *Elementos prelatinos*, p. 88, associats a l'aplicació dels procediments més usuals en la formació dels topònims, com l'associació al caràcter físic del lloc; la utilització humana del lloc i l'aplicació de noms de persona, com a reflex dels fets històrics:

- Àrea geogràfica on viu el topònim.
- Les terminacions i sufixos característics.
- Lleis gramaticals internes de la llengua en la formació de mots.
- Les lleis fonètiques, la condició més important, concretament partir de la Gramàtica Històrica de cada dialecte per a evitar males interpretacions per Etimologia Popular, analogia i altres tendències esporàdiques.
- Ús de la documentació oral i escrita.
- Coneixement dels fenòmens característics de cada llengua històrica del territori.
- La comparació semàntica entre dos vocables que designen una mateixa classe de parcelles; les sèries del sistema on viu.
- La geografia de la comarca.
- Les dades històriques.

Estos criteris li han permés estudiar milers de topònims, en una gran part amb propostes etimològiques versemblants, criteris i propostes que hem seguit fins ara en la toponímia catalanovalenciana i que hem seguit en la normativització o vestiment gràfic en la realització del *Corpus Toponímic Valencià*, obra de l'Acadèmia Valenciana de la Llengua, coordinada per Aigües Vives Pérez Piquer, que arreplega els 52.000 topònims més importants recollits en una escala 1/10.000. Actualment, però, en la segona edició d'aquest CTV, a partir d'una segona enquesta sobre el terreny, que ens ha permés ja la replega de més de 100.000 topònims, aprofundim un poc més en la proposta etimològica, dins d'un projecte que anomenem *Diccionari etimològic i motivacional de l'onomàstica valenciana* (DEMOVA), perquè detectàrem prou mancances en l'OnCat i en la major part de la bibliografia a l'hora d'establir etimologies als topònims menors, i per tant, poder-los donar un vestit formal. A banda, de les

discussions entre especialistes, que són el camí òptim per a avançar en la coneixença dels orígens dels topònims, a l'hora d'interpretar una base històrica d'un topònim, com d'un mot comú, hem detectat cinc mancances en el mètode corominià, unes causades per la necessitat de trobar explicació a tots els topònims arrellegats (més de 50.000 publicats, i més de 300.000 en cèdules, no publicades per la premsa de l'edició a causa de la seua edat i perquè els considerava de fàcil etimologia), i d'altres, a causa de la ideologia lingüística de Coromines, de l'època i escola –paper del mossàrab i del substrat - i per atrevir-se a opinar sense una documentació suficient. Per exemple, en destaquem cinc mancances greus:

- a) Falta de documentació antiga i moderna a l'hora de traçar algunes etimologies que provoca errades d'interpretació. Per exemple, el cas de *la Suderma*, d'Agullent, que sense documentació, Coromines vol relacionar per apariència amb *assut erma*, quan el descobriment de documentació ens fa veure que procedix de *la Sort erma*, amb dos fenòmens fonètics típics de la zona on està: *Sort > su*, per la posició àtona de la -o en el sintagma compost; pèrdua de la r per dissimilació amb l'altra r, com en el cas del mot *Sorts > Sots* a la zona, i sonorització de la -t- per fonètica sintàctica com ocorre en altres molts, com el mot *cap allà > capallà*.
- b) Una predisposició a veure un origen mossàrab en moltes formes no explicables fàcilment com a pròpies del català, sense tindre present el segon component formador del valencià, l'aragonés. Per exemple, el *Campello/Campillo*, que no tenen res a veure amb un suposat sufix mossàrab acabat en -ello, sinó a paraules procedents de l'aragonés en -iello < ELLUM, abundants en valencià; ni la influència del castellà a partir del segle XVI sobreposada també a l'aragonés, com ocorre en topònims creats a partir d'esta època, com el riu *Clariano*, que substituïx els noms tradicionals de riu *del Pou Clar*, *riu d'Ontinyent*, *de la Baronia*, *d'Aielo* o *d'Oliveria*, per un nom nascut en els certàmens poètics cultes: *Oh Puteus Clarianus > o Clariano > el Clariano*, nom que com altres cultismes com els noms del *Serpís* en lloc del riu *d'Alcoi*, o *Palància* en lloc del riu de *Sogorb*, *Altura* o *Sagunt*, es generalitzaran en l'època moderna pels il·lustrats.
- c) No tindre present l'antroponímia, especialment els malnoms, que han donat lloc a molts topònims populars, ni tindre present els sufixos habituals de la zona. Per exemple, el sufix aragonés -ero que forma part de tants noms d'ofici, de procedència, etc, des del segle XVI, i viu al costat del sufix valencià -er: Així, *el Torrafer*, perquè el propietari tenia eixe ofici al segle XVIII i no d'ascendància aràbiga, i *el Llobero*, amb el sufix d'origen aragonés entrat en valencià a partir d'unes poques paraules, que tant s'ha generalitzat en valencià perquè el portador procedia d'una zona dita la *Llobera*. Coromines, en canvi, vol que el sufix -ero molt normal en la zona vinga del sufix mossàrab -airo, i que en boca de moriscos s'arabitze en *Lopeiro*, després parcialment catalanitzat en *Llobero*.
- d) No situar el naiximent dels topònims en la cultura popular entesa en sentit ample de cada zona i època, buscant més, o igual, la motivació i significat social del seu naiximent que el seu origen etimològic. Per exemple, el topònim *Rodafam*, absent de l'OnCat, localitzat a la Safor i a l'Alcoià, no pot procedir de l'àrab, *rauda* 'camp', sinó d'un costum del segle XIX, quan la gent anava buscant en certs passatges herba per a menjar, com passa també al *Rogle de les Agüeles*, d'Agullent, on estes anaven a buscar esclata-sangs.
- e) No tindre present que una part del Regne de València té des del segle XIII una altra llengua juntament amb el català: l'aragonés. Així, per a explicar *Guargo-Guargas*, vol Coromines que la forma *gorgo*, germana de la valenciana *gorg*, siga una forma mossàrab, com explica el *guargo* de Morella, causat per la ultracorrecció-vacil·lació de la -o àtona típica d'una època medieval on hi havia lluita entre mantindre el diftong o monoftongar en o o

en *a*. A banda de la incorrecció corominaiana de pensar en mossarabismes a la zona nord de Borriana, és millor pensar en la forma aragonesa *guargo*, que podem trobar també a Chóvar, dins de la zona castellanoaragonesa. I el mateix podríem dir dels (*Pins*) *Rodenos* d'Aielo, mot vivíssim en la zona castellanoaragonesa, que vol fer vindre del mossàrab, quan procedeix claríssimament del nom aragonés per a indicar el color roig molt usat per al terreny i els pins, per exemple en la Serra d'Albarrasí.

Davant d'estes mancances interpretatives, per una part, hem ampliat la base documental amb el buidatge de centenars de llibres d'interés toponímic local, com peites, cappatrons, llibres de regatge, etc; per altra, hem transportat a l'onomàstica els principis metodològics aplicats a l'etimologia lèxica pels millors etimologistes, com Max Pfister, Mario Alinei, Baldinger, Veny, Colon i Garcia Arias per complementar les idees del mestre Coromines. Així, partim de les idees següents:

- Estudi del topònim situant-lo no només en un context geolingüístic (anàlisi de les bases fonètica –les regles i les tendències– i morfològic (formació del mot), en la zona concreta on naix, en el dialecte, sinó també sociocultural i traçar-ne la seua història lingüística, com un vocable originari que és un tot integrant del topònim en la vida del poble on viu i que l'ha creat, i la realitat extralingüística que designa (paisatge, plantes, animals, metàfores).
- Recerca de la motivació o icònim del topònim, al costat de l'anàlisi de la forma i del significat i de l'etimologia originària. És l'element que permet entendre la gènesi del topònim en el context cultural o psicològic específic on ha nascut, i a quins altres elements ha eliminat.
- Revaloració de la cultura material i etnogràfica (paraules i coses) per a estudiar el topònim.

Només considerar estos elements ens permetrà establir una proposta versemblant entre les moltes possibles, especialment en els casos que la documentació escrita siga minsa o moderna. Així, un ètim serà més cert o versemblant quan a més de complir les regles fonètiques i morfològiques, siga més transparent, s'interprete més lògicament la motivació en el seu context històricocultural i material on es va triar i ha viscut, és a dir, situar el moment i lloc que els parlants van lexicalitzar per al nou referent, significat o noció, el nou mot, perquè els topònims són descriptors de la terra, que naixen sempre per una motivació, siga per la forma del terreny, siga pel propietari, siga per un episodi que ocorregué allí. I eixa motivació és clau per a entendre'n la fixació. És tant important buscar el context i la motivació com datar documentalment el mot, ja que les primeres datacions sempre ajuden a saber les característiques socioculturals i extralingüístiques del naixement del topònim.

2. Amb estes noves idees anem a intentar fer noves propostes a topònims explicats per Coromines en l'OnCat i en les monografies inèdites localitzades en l'arxiu de la Fundació Coromines –totes les referències que faig són d'estes obres-, i a nous topònims no tractats per ell, dels quals fins ara no disposem de documentació medieval –clar és que si disposem de documentació medieval l'etimologia és més fàcil de fer. Per exemple, *Micalàs* de Bocairant l'interpretava com a descendent de Miquel,

com *Miquelet*, *Miquelot*, fins que la documentació medieval ens va mostrar que ve de l'àrab *Benicalàs* > *Micalàs*-. És a dir, són formes amb només documentació moderna, almenys anterior al segle XIX, data necessària en el cas valencià per a saber si el topònim ha estat deturpat pel castellà.

2.1. Anàlisi de la fonètica del topònim, del lloc que designa i de la forma d'este lloc. Exemple, *els Cubets*. A primera vista, està relacionat amb un *cub*, però realment és rar que esta paraula culta haja donat topònims. Per altra banda, el lloc presenta diverses coves o excavacions petites en la terra on es xafigava el raim per a fer vi per part dels llauradors amb poca o nul·la terra. Això en la zona es diu *cup*, en altres *trull*. Si a més en la zona es produïx la sonorització per fonètica sintàctica, tot indica que la base del topònim deu provindre de *cup+ets* > *cubets*. I el topònim de la Ribera *Margantoni* s'interpreta a partir d'un malnom nascut en l'episodi “*No m'amargues Toni*” > *amarga a en Toni*”, quan l'origen deu estar en el nom, *Marc-Antoni*, amb la sonorització de la K final. De vegades, tenint documentació medieval en variació i acceptant-ne l'ètim hem d'observar la fonètica de la zona. Com en el cas de *Mondúber*, que s'ha normalitzat com a *Mondúver*, seguint Sanchis Guarner que el fa vindre de *Mons* + *dawwar* 'redó'; o *Mundawwar* 'redó', quan la documentació antiga majoritària és *Mondúber* i sona oclusiva. Això fa que per a Coromines vinga de < *preàrab Mons Uber*, o millor *Montem TUBEREM* 'bony' i 'puig voluminos'. Al meu parer, la fonètica que és molt conservadora mana per damunt dels ètims dubtosos i encara que vinga de *Mundawwar*, es diu *Montdúber*, i per tan l'explicació deu raure en el fet que sofreix la mateixa dissimilació ocorreguda en *volta* > *volta*, *owwila* > *òbila*, *vocitu* > *buit*.

2.2. Descomposició del mot en components: lexema, sufixos, partint de la creativitat humana, com ocorre en el lèxic comú, per exemple, en mots com *cascarra*, que Coromines fa vindre del mossàrab, sense tenir en compte la formació de paraules: *casc* + *sufix -arra* 'crani, closca, amb el cap nu, o *colomnaire*, derivat de colom amb el sufix d'origen occità *-aire*, però creat i popularitzat en el segle XVIII, el moment que en l'ambient de la solta de coloms, i en la lluita entre els partidaris dels coloms missatgers i els coloms amadors, aquest diuen a estos pejorativament *colomb-aires*, contra *colombòfils* o *colombistes*. Així, el topònim *la Puigmola* de Barx de la Safor, zona de muntanya, amb bons verds i fonts, usada per a allotjament estiuec i montanyisme, és un topònim transparent: el *Puig de la Mola* > *el Puig Mola*. Coromines, que el sent pronunciat *Pismola* -nosaltres no l'hem trobat així-, no li troba sentit perquè no l'identifica com a turó sinó com a avenc gran, a pesar que Cavanilles ja el batejà així, i li busca un ètim llatí < *FOCE MALA* > *fuigmola*, en mossàr *fismola* > *pismola* pel canvi *f* > *p*. No ho crec. O el *Caporutxo*, muntanya característica de Font de la Figuera, de qui pensa que “un lloc tan important és de creure que tingui un vell nom autòcton i no pas un castellanisme: és clar que no pròpiament cat sinó mossàrab /.../ cop és en primer lloc 'cim d'un turó', es tractaria llavors, d'una dissimilació d'una forma mossàrab **koperutxo* o **koporutxo*, formada amb el sufix compost -er + -UCIU”. És millor, però, interpretar-lo pel sentit del nom comú actual,

caparrutxo, caporutxo, caporrutxo, derivat de *cap-arr* (*caparra*) + *-utxo*, per la forma de la montanya semblant a la caputxa dels confreres de setmana Santa, relacionat amb el nom valencià *caparutxo/caporutxo/caparrutxo* ‘testa’. Igualment, podríem aplicar este principi a topònims no estudiats per Coromines, com la *Fontarda* de Simat, que Sanchis considera d’origen preromà, quan es tracta de *Font + tarda*, perquè l’aigua tarda molt a brollar.

2.3. Consciència que tot el País Valencià forma una unitat siga de parla catalana o castellana, cosa que ens obliga a contrastar entre formes iguals o semblants del territori valencià, (i fins i tot, en la resta de la llengua i altres corpus romànics), per a interpretar millor. Per exemple, el topònim el *Pijer* s’explica pel català el *Pi Ver*, ja que en la zona aragonesa la *v* com la *f* es converteixen en una velar fricativa: *jonjordana* < *Fontjordana*. O el *Bustal* que viu en les dos zones, s’explica millor com a derivat de *Bustum* ‘lloc on es crema el difunt’ en forma regressiva de AMBUERE O COMBUERE, segurament nascuda o provinent de la zona aragonesa. I el *Bolaje*, el *Albolaje* o *Arbolaje* poden vindre tant de *Bovalaje* (*Xerica* > *Bolaje*) com *Albelatge* > *albolaje*, per interpretació: *albrelatge* > *arbolaje*. Esta unitat territorial i lingüística fa que molts topònims importants com *Penyagolosa* i serra d’*Espadà/Espadán*, es puguen haver creat en qualsevol de les dos llengües, cosa a tenir en compte.

2.4. Aplicació de la microhistòria de la zona o de la cultura popular (oficis, jocs, natura), com ocorre en el lèxic comú. Per exemple, el mot *reballar* que Coromines relaciona amb els mots rosellonés *rebitllar* i *rebellar* < *rebel·lar-se* ‘revoltar-se’ documentada en Desclot. El mot, en canvi, no es documenta fins el segle XIX (Lamarca) i naix per l’acció de ‘ballar una baldufa i re·ballar-la’. D’este joc tant popular passarà a usar-se de manera general per al significat de ‘refilar, tirar, llançar’. El mateix ocorre en el barri de *Gafaüt* de Vinalesa, per a la qual l’OnCat no troba explicació fàcil i diu: “L’aspecte del nom intriga al toponimista: formació evidentment no catalana ni romànica. Deu ser algun arabisme. És conegut, en efecte, l’adj àrab qafca femení de ‘qafac ‘contret, arronsat, retorçut’ d’on prové el cast gafo ‘dit de les mans contretes del leprós’”. La història de la zona ho explica millor: *Gafaüt* és un barri, on a partir del segle XVIII anaven a parar els robadors de València perseguits per la policia. És, de fet, un mot creat en l’argot popular dels lladres compost del verb *agafar/gafar* ‘robar’ i el sufix pejoratiu *-ut* (llengut, bocut) ‘persona que roba’, que donaria nom a la zona, molt usat en textos satírics i sainets del segle XIX, però ja documentat en la germania castellana, en 1604 (Chamorro, que el fa vindre de gafa ‘mano relacionat amb gafar ‘robar’. Ací podríem parlar també dels malnoms com a origen de molts topònims. Per exemple, la *foia Sebeta* de Montaverner que el mestre fa vindre de FOVEA SAEPTA, com l’asturià *Sietes* < SAEPTU, ve d’un malnom, com la *Font del Minxo* i la *Font de la Pericana*, venen de noms de menjars fets malnoms. I al revés, la séquia de *Borrido*, que vol fer procedir del mot dialectal *borrida* ‘gorrita’, ‘grumoll’ passant per *braçal aburrido* ‘abandonat’, perquè no troba àrabs d’on pugua derivar-lo ve del nom d’un morisc Abu Borrido del segle XVI.

2.5. Interpretació dels mites i costums populars. Per exemple, *l'avenc de la Donzella* de Barx, literaturitzat per Josep Piera, deu tindre una lectura transparent com demostren molts altres topònims de la zona a causa de les llegendes. En canvi, Coromines vol veure més enllà del nom. Així, per a ell estarem davant d'un mot d'origen sototàptic DOKE: DOCELLA > mossàr *doxela*, o àrab *dogeola* > *dozzella* (despalataliza per dissimilació), que faria *donzella*.

2.6. Interpretació del procés d'adaptació dels topònims i antropònims entre les dues llengües en contacte. Per exemple, *el Posolo* de Bocairent, o els *Posolos* de Sueca, els fa vindre de PUTEU, com a prolongament mossàrab, quan deu ser l'adaptació del cognom o apel·latiu aragonés *Pozuelo*, cognom de la zona a l'Edat Mitjana que a la Valldigna es va perdre davant de *Corrals: El corral de Poçuelo 1406*, > *el Pouet* > *Pla dels Corrals*. Açò ocorre en molts altres casos, com per exemple, *Galtero*, llinatge d'un capellà aragonés del segle XVIII que dona nom al *corral/pla de Galtero*, que Coromines interpeta com a mossarabisme, o el *Conxell* que el mestre qualifica de “vell nom mossàrab, provinent de CONCILIUM, nom que ha perviscut en aquesta forma mossàr en molts topònims del centre i oest peninsular. Ací podríem suposar que el nom se li dona perquè s'hi reunia el consell comunal de totes les cases de Fontanars, tal com en alguns pobles del Pirineus”, quan en canvi és el nom del propietari del segle XVII. O la *casa Guerola* de Fontanars que vol que siga un derivat mossàrab del nom preromà *CAIROLA ‘cist o estepa’, o de l'àrab *grrr* ‘endenyar’: *Al gurur* ‘l'error’, o de la forma més provada *qarura*. En canvi, ve del cognom deotoponímic Lagueruela, municipi de l'Aragó. O el mateix riu Cànyoles, riu de 40 km, que naix al paratge del Caparutxo i travessa la Costera, anant des de la zona del port d'Almansa i serra d'Énguera fins a desembocar en l'Albaida. Antigament es deia riu de Montesa. Per a mi, és un derivat del mot comú *Caña* + *suffix àton -ola*, que naix en la zona castellana. No és per tant, un plural mossàrab de l'àrab *kainûn* ‘fourneau’, que en àrab vg reculava l'accent a la síl·laba penúltima si aquesta era llarga o amb diftong, ni un congènere dels *Fórnols* o *Fornells*.

2.7. Fixació d'un ètimon que normalment partix d'un mot popular, viu o soterrat, que podem trobar en els diccionaris valencians, castellans i aragonesos i atles lingüístics. L'envelliment dels mots fa que hi haja canvis formals que després entrebanquen la lectura dels topònims. Això passa, per exemple, en el popular barranc del *Cinc* d'Alcoi. En canvi, la documentació del segle XVII i la forma del barranc ens parlen d'un *barranc del Cint* < CINCTUS. O els topònims *Toro*, montanya, la *Vaca* i el *Badell*, rius de Simat. Coromines fa procedir *Badell* < creació analògica de *Vaca* < VADELLUM: “pseudo interpretació catalana de *badell*, descendent mossàrab de VADELLU, perquè a diferència del riu de la Vaca on per a passar es necessita un pont ací es podia fer a gual”. En canvi, tot fa pensar en què *Badell* provinga de *vedell*, el fill del turó *Toro*, que té forma de bou; el barranc on naix es diria *la Vaca* i el riu que es forma, el fill, el *Vedell*, amb la dissimilació de *ee* i l'oclusió de la *B* inicial segurament per interferència o creuament de *Bou*.

2.8. Topònim traslladat o topònim fet a partir de préstecs o d'antropònims o noms forasters. El mot comú *figatell* (DCat, III,992) el considera “mossarabisme *figat*-‘espècie d'embotit de forma esfèrica, i de la grandària d'una mandonguilla un poc grossa, que se serveix calenta, fet amb una bosseta de budell (o un tros de bufeta) en la qual s'han embotit bocins de carn magra, i de fetge, del porc”, sense tindre present que al XVI arribaren a la Safor un grup de repobladors genovesos (*Julio, Peiron*, etc) que portaren entre altres coses el producte d'origen corso *el figatell*. Així, els topònims *Fuchino, Focino, Porcinos*, que Coromines vol que siguin d'origen mossàrab, deuen ser topònims aragonesos a partir de mots apel·latius, per la forma i per la situació al costat de pobles de parla castellanoaragonesa. També la *Barbiquera o Barbeguera* del Maestrat que fa procedir del mossàrab VIA VERVECARIA, derivat de VERVEX -ECIS ‘ovella’, perquè “com que un assagador és el tradicional i antic camí que segueixen les ovelles, és clar que aquí tenim un prolongament mossàrab”, sense tindre en compte la història de la transhumància dels aragonesos cap al Regne de València pel Maestrat, on precisament este mot és hereditari en esta llengua, com també el nom *Berbegal*, i la impossibilitat de deixar mossarabismes en una zona on Jaume I va expulsar tots els musulmans i els va substituir per catalans, aragonesos i navarresos. O també, el cognom de Bètera *Partal* (OnCat, VI, 159: “/Partal/ Resulta clar que seria un sobrenom predilecte dels moriscos (fins a les més distingides posicions socials) i avui continua essent cognom de bones famílies valencianes /.../ amb la t i la o arabitzant, cognom Partalot (que els autors del AlcM, per als quals el mossàrab és tabú, com és sabut, que l'Onomasticon Cat té l'orgull de clavar aqueixos tabús al castell del ridícul”. Deu ser originat, tanmateix, en el nom comú i topònim el *partal*, que ha triomfat com a llinatge a Andalusia (Institut Nacional d'Estadística sv. *Partal*: 599 (38 a València) i 546 (25), d'on s'ha traslladat a València en época recent.

2.9. Topònim d'apariència castellana o castellanisme. Per exemple, la *Font del Lagarto* a Carrícola. Coromines el fa vindre de AQUATILE o AQUATIO, en mossàrab, però acaba dient “observem que fóra imprudent de llançar-se en ferm a tals hipòtesis no coneixent la iconografia i altres circumstàncies d'aquesta font: qui sap si la féu alguna autoritat acastellanada i hi féu esculpir o pintar algun llangardaix decoratiu o simbòlic?”. Així és en realitat. Igual passa en la *Font del Grapat* de Bèlgida que vol fer vindre de *garapau*/ per evolució fonètica i etimologia popular, quan és més fàcil que siga una font on es bevia a grapats perquè el broc estava allunyat de la boca del bevedor per l'abeurador dels animals. O la *Llomandilla*, que vol fer procedir del nom *lloma + l'ètimon d'Antella < preromà Antae 'límit', amb els canvis t > d i e > i* per pronúncia arabitzant, sense pensar en el cognom *Andilla*, normal a la zona, procedent del topònim de la zona castellanoaragonesa *Andilla*. Igualment, la *Carència o la Querència* de la frontera Torís-Altura, és a dir una zona fronterera, devem relacionar-la amb el topònim *L'Alquerència* de Simat, que possiblement siga una deformació popular del topònim d'origen aràbic *al-kanisia/Canèssia < ECLESIA*. Un altre cas seria el topònim *La Rúbia* que per la documentació sabem que ve de l'àrab *l'Atzúbia* per rotacisme de l'africada sonora, com ocorre també en mots com *dotze, trefze > dotzre*,

tretzre, però que naturalment no deu estar relacionat amb el llatí RUBEUS ‘roig’, perquè no tenim precedents d’un malnom de dona com a designador d’un topònim.

2.10. Topònims que es poden explicar per mots comuns actuals i de la zona. Per exemple, l'*Aiguar* que vol explicar com a mossàrab quan el paratge és ple d'aigua i es pot explicar pel mot *Aiguar* < AQUARE. O la *Comona* < *coma* + *ona* < UNDA o la *Sortonella*. O el *Gorgo-Rúbio*, mossarabisme per a Coromines, procedent de RUBEUS, anomenat per alguns com el *Gos Rúbio*, que de fet és una reinterpretació o adaptació d'un topònim aragonés: En 1413 (ARV, Governació) apareix *Gorgo Royo*, situat al costat del *cabeço*, mot també d'origen aragonés. Posteriorment, el trobem com a *Gorgo-robio* (AMO, Llibre de Peita de 1633) i monte del Gosgo-Robio, en 1733, segons em comunica Tomàs Bordera.

3. Conclusions

a) Els criteris seguits per Coromines, especialment, compliment de les regles i tendències fonètiques, correspondència amb el terreny on viu, emmarcament dins de la història, són bàsics per a la investigació etimològica com l'obra de Coromines demostra, però no suficients quan ens falla la documentació històrica.

b) Hem demostrat que cal la suma d'altres criteris aplicats ja amb èxit en l'anàlisi del lèxic, com la consideració de la cultura popular on naix el topònim, la perspectiva del territori històric on viu el topònim, l'intercanvi de noms en els topònims que travessen diversos territoris per damunt de la llengua, la importància dels antropònims i dels malnoms en la creació toponímica de les zones molt humanitzades.

c) La importància de buscar la motivació del naixement i arrelament del topònim com a complement necessari per a assegurar-ne la versemblança de l'ètim entre diverses propostes, especialment en topònims moderns on la font creativa deu partir del nom apel·latiu o dels antropònims de la zona, especialment dels nous arribats i rars.

d) L'obra de Coromines tant plena d'encerts i suggeriments ens demostra que s'ha de treballar l'onomàstica sense una passió ideologitzada (desconsideració envers l'aragonés, llengua constitutiva de València) o esclava del paradigma lingüístic de moda (en la seua època el substrat i el mossàrab), perquè en cas contrari es cometen molts errors.

e) Dels més dels 100.000 topònims en revisió etimològica tenim problemes interpretatius per falta de documentació o per opacitat formal en un 5%, uns 5000, els quals com s'ha vist ací són topònims menors.

f) El DEMOVA amb l'objectiu de reciclar i vestir tots els topònims valencians té com Coromines la pretensió d'enfrontar-se a tots els topònims i trobar-los un ètim versemblant i motivat. Esperem amb humilitat i prudència arribar a bon port.

Bibliografia

- Alinei, Mario, 2009. *L'origine delle parole*, Aracne.
- Barceló, Carme, 1999. « El mozàrabe en la obra de Joan Coromines », in: Solà, Joan (ed.), *L'obra de Joan Coromines*, Sabadell, Fundació Caixa de Sabadell, 119-132.
- Barceló, Carmen, 2010. *Noms aràbics de lloc*, València, IIFV-Bromera.
- Cabanes Pecourt, Maria Desamparados / Ferrer Navarro, Ramón / Herrero Alonso, Abelardo, 1981, *Documentos y datos para un estudio toponímico de la región valenciana*, València, 1981
- Casanova, Emili, 1986. « Sobre el topònim Clariano », en *Almaig-Llibre de festes de la Puríssima d'Ontinyent*, vol. II, 42-44.
- Casanova, Emili, 1988. « Aproximació a una toponímia d'aigües en català al País Valencià », in: *Col·lecció d'Urbanisme Musulmà*, 29, Ajuntament de Benissa, 115-141.
- Casanova, Emili, 1995. « Els hipocorístics en -o (tipus Manel>Nelo) en valencià: una interpretació », *BISO*, 57, 28-36.
- Casanova, Emili, 1998. « Joan Coromines i el lèxic català: aspectes històric i geogràfic », *Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura (Castelló)*, vol. LXXIV, n.o 4 (oct.-des.), 567-628..
- Casanova, Emili, 2002. « Les monografies toponímiques de Joan Coromines i l'Onomasticon Cataloniae: el cas de la Vall d'Albaida », in: *Congrés Internacional de Toponímia i Onomàstica Catalanes-2001*, Universitat de València-Editorial Denes, 219-278.
- Casanova, Emili. 2003. « El lèxic de la Decadència en els estudis etimològics: El cas del DECat de Joan Coromines », in: Zimmermann, Marie-Claire / Charlon, Anne (a cura de), *Actes del Dotzè Col·loqui Internacional de Llengua i Literatura Catalanes-Universitat de París IV-Sorbonne*, 2000, AILLC-PAM vol. III, 189-221.
- Casanova, Emili, 2003. « L'Onomasticon Cataloniae, de Joan Coromines », *BISO* 92 (XXVI Col·loqui de la Sd'O, 1999), 97-135.
- Casanova, Emili, 2004b. « Toponímia d'origen antroponímic: el cas de Gavarda i altres », en *Novi te ex nomine: Estudios filológicos ofrecidos ao Prof. Dr Dieter Kremer*, a cura d'Ana Isabel Boullón, Fundación Pedro Barrié de la Maza, p.407-416.
- Casanova, Emili, 2008. « Sobre l'origen etimològic del nom d'Ontinyent », en *Llibre de festes de Moros i Cristians*, Ontinyent, 288-297.
- Casanova, Emili, 2009. « L'etimologia del nom d'Agullent », en *Llibre de Festes de Moros i Cristians d'Agullent*, Agullent, 86-91.
- Casanova, Emili, 2009. « Toponímia valenciana de la Edad Media, entre el mundo árabe, catalán y aragonés: pautas para interpretarla », in: *Names in Multi-Lingual, Multi-Cultural and Multi-Ethnic Contact. Actes del 23 Congrés Int ICOS*, 2008, York University, Toronto, 182-191.
- Casanova, Emili, 2010. « Sobre l'etimologia del topònim Aiello », in: *XXXIV Col·loqui General de la Societat d'Onomàstica* (13-15 Desembre de 2007), València, Denes, 203-213.
- Casanova, Emili-Pérez Piquer, Aigües Vives, 2010. « El Corpus toponímic valencià: una presentació », in: *BISO* 119, desembre-Actes del XXXVI Col·loqui de la Sd'O a les Borges Blanques (2009), 271-280.
- Casanova, Emili, 2011. « Toponimia mayor de la Comunidad Valenciana », in: *Toponimia hispánica: Origen y evolución de nuestros topónimos más importantes*, València, Denes, 257-291.
- Casanova, Emili, 2011. « El romanç andalusí (o mossàrab) a través de la toponímia valenciana », *BSCC* 86, juliol-desembre 2010, 69-96.

- Coromines, Joan, 1965-1970. *Estudis de toponímia catalana*, 2 vols., Barcelona, Barcino.
- Coromines, Joan, 1972. *Tópica Hespérica. Estudios sobre los antiguos dialectos, el substrato y la toponímia romances*, Madrid, Gredos.
- Coromines, Joan, 1976. «Elementos prelatinos en las lenguas romances hispánicas», in: *Actas del I Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica*, Salamanca 1974, 87-164.
- Coromines, Joan, 1980. *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana (DCat)*, 8 vol., Barcelona, Curial-La Caixa.
- Coromines, Joan, 1991. *Diccionario crítico-etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos.
- Coromines, Joan, 1989-. *Onomasticon Cataloniae (OnCat)*, 8 vols., Barcelona, Curial.
- Labarta, Ana, 1987. *La onomástica de los moriscos valencianos*, Madrid, CSIC.
- Pfister, Max/Lupis, Antonio, 2001. *Introduzione all'etimologia romanza*, Soveria Mannelli, Rubbettino.

La condensation lexico-sémantique en étymologie romane¹

1. Introduction

La but des pages qui suivent est de montrer l'intérêt pour la linguistique historique en général et pour l'étymologie romane en spécial de la *condensation lexico-sémantique* réalisée par l'ellipse d'un des termes constitutifs des syntagmes, ainsi que les transferts sémantiques et grammaticaux que ces changements impliquent. Notre approche est comparatiste et diachronique et se focalise sur la phase protoromane des langues romanes, tout en prenant en compte la stratification interne du protoroman, la corrélation avec le latin écrit, mais aussi les évolutions idioromanes ultérieures.

Dans la tradition de la linguistique romane, ce phénomène a déjà été identifié par MeyerLübkeGRS (2, § 391) qui parle de *substantivation des adjectifs* et par BourciezLinguistique (§79, § 202d) qui l'appelle *ellipse par raccourcissements d'expressions*. En ce qui nous concerne, nous préférons parler du processus de condensation lexico-sémantique par ellipse et transfert sémantique ou, plus brièvement, de la *condensation lexico-sémantique*.²

Pour illustrer ce processus, il suffit de nous rappeler les exemples tels qu'esp. *hermano*, port. *irmão* < lat. [*frater*] *germanus* '[frère] german' ; dacoroum. *ficat*, it. *fegato*, fr. *foie*, esp. *higado*, port. *figado* < lat. [*iecur*] *ficatum* '[foie] gavé de figues'. Le mécanisme a déjà été esquissé dans la linguistique historique : à partir d'un syntagme subst. (déterminé) + adj. (déterminant), c'est le déterminé qui s'efface tout en transmettant au déterminant (1) son sens lexical et (2) son genre grammatical. Les deux aspects, sémantique et grammatical, nous semblent tout aussi importants, car il est légitime de se demander non pas seulement « pourquoi le lexème a tel sens ? », mais aussi « pourquoi le lexème a tel genre grammatical ? »³.

¹ Nous remercions Monsieur Jean-Paul Chauveau, ATILF CNRS, d'avoir eu la gentillesse de relire notre article.

² Pour tout le débat concernant la terminologie, voir NyropGrammaire (3, 397-400; 4, 58-69; 5, 13-33) et le récent article-synthèse de Steinfeld/Pescarini (2013), avec une riche bibliographie. Voir aussi Emil Suci (2006, 129-178), qui théorise le concept de condensation lexico-sémantique et qui s'occupe des emprunts du roumain au turc à travers ce processus.

³ Dans ce sens, NyropGrammaire 3, 397-400 parle des « mots dont le genre a été probablement déterminé par une ellipse » et donne de nombreux exemples à l'appui (*dynamo* s.f. < *machine dynamoélectrique* etc.); nous supposons que le genre a été déterminé par l'ancien membre du syntagme.

Dans cette contribution nous souhaitons examiner de plus près les conséquences qui en découlent pour la recherche étymologique. Selon la méthode de la grammaire comparée-reconstruction, qui impose une perspective descendante, nous partirons des données romanes et nous nous demanderons de manière systématique quel est le syntagme qui aurait pu déterminer (1) tel sens et (2) tel genre grammatical des lexèmes romans respectifs. Notre attention sera attirée par quelques étymons protoromans qui s'avèrent être des adjectifs à l'origine : */al'β-in-u/⁴ 'relatif au ventre ; relatif à la ruche', */por'k-in-u/ 'relatif au porc' et */berβe'k-in-u/ 'relatif au mouton'. Il s'agit des dérivés en /-'in-u/, en sachant que le suffixe protorom. /-'in-u/, avec corrélat du latin écrit *-īnus* (v. MeyerLübkeGRS 2, § 452 ; CooperFormation 139 ; NyropGrammaire 3, 134-137 ; Leumann 1977, § 296 ; ButlerLatin 22 ; Fischer 1985, 165) sert à exprimer adjectivement la référence à un substantif, en renvoyant à l'idée d'appartenance, d'origine, de manière etc.⁵

Le but de notre démarche est de mettre en évidence les trois étapes successives que nous avons pu identifier : (1) lexème adjectival initial, (2) dans une étape intermédiaire, syntagme adj. + subst. et (3) substantif issu par *condensation lexico-sémantique*. La distribution en diachronie de ces trois étapes peut présenter plusieurs cas de variation. Dans le cas de ces trois étymons cités ci-dessus, les trois étapes peuvent être placées au niveau de la protolangue (v. toutefois la note 25 *infra*, avec les doutes concernant une certaine particularité du cas */por'k-in-u/), ce qui, à notre avis, présente un intérêt particulier.⁶ La comparaison avec les corrélats respectifs du latin écrit, auxquels habituellement on rattache des lexèmes romans étudiés dans ces pages – *alvinus*, *porcinus*, *vervecinus* – confirme certaines étapes de l'évolution esquissée.

2. */al'β-in-u/

REW₃ s.v. *alvīna* 'Bienenstock [ruche d'abeilles]' enregistre uniquement le dacorum. *albinā* s.f. 'abeille'⁷, auquel nous pouvons ajouter les cognats, de même sens et genre, des trois dialectes sud-danubiens du roumain : istroroum. *albirē*⁸, méglénoroum.

⁴ Nous nous proposons de nous occuper spécialement de la reconstruction sémantique et morphologique, sans trop nous attarder sur la reconstruction phonologique. Toutefois, selon le changement de paradigme induit par le projet DÉRom, nous proposerons des notations phonologiques pour les étymons protoromans, notations qui restent pour l'instant provisoires.

⁵ ButlerLatin 24, en discutant le statut de certains dérivés latins en -INUS, -INA, soutient qu'ils seraient originaires des substantifs, sans être toutefois convaincu lui-même : « Still, adjectives in -INUS derived from animal names occur in the earliest authors, so further evidence is needed before one may discount the traditional hypothesis that nouns in -INA designating 'meat of ...' are nominalisations of earlier phrases involving CARO ».

⁶ Dans d'autres cas, notamment quand l'acception adjectivale originaire se conserve, dans certaines langues romanes, à côté des valeurs substantivées, on dira que le processus de condensation lexico-sémantique devrait être placé plutôt en phase idioromane.

⁷ Tiktin3 ; Candrea-Densusianu no 46 ; DA ; Ciorănescu no 179.

⁸ FrățilăIstroromân 1, 85.

ălbînă⁹, aroum. *algină*¹⁰ (le dernier signifie aussi ‘ruche d’abeilles’¹¹), ensuite le lad. ‘*albina*’ s.f. ‘ruche d’abeilles’ et un type dérivé en ligure et en piémontais : ‘*arbiná*’ s.m. ‘id.’¹², ainsi que le tessinois central et occidental *erbiñ* s.m. ‘maladie des bovins et des ovines qui se manifeste par l’affection des organes de l’appareil digestif’¹³.

Nous nous proposons de démontrer que les formes romanes citées ci-dessus peuvent être rapportées à une origine lointaine commune. Du point de vu du signifiant, la congruence est assez évidente : toutes les formes romanes citées ci-dessus sont étymologisées constamment et à juste titre, disons-le pour anticiper, par *ALVINUS* ou par *ALVINA* dans les ouvrages de référence. Du point de vue du signifié, il y a une continuité entre les sens ‘abeille’ et ‘ruche d’abeilles’, tandis que le sens ‘maladie... de l’appareil digestif’ présente une certaine rupture, que nous essayons d’expliquer en ce qui suit.

À notre avis, l’origine lointaine postulée ci-dessus ne peut être représentée que par l’adjectif protoroman */a'lβ-in-u/ ‘relatif au ventre ; relatif à la ruche’ issu par dérivation à partir de */a'lβ-u/ s.m. ‘ventre, ruche d’abeilles’ avec suf. */-in-u/. Cette base de dérivation (Ø REW₃) se reconstruit à partir de l’italien (LEI 2, 457, *ALVUS* ‘cavità intestinale, alveare’) et elle se confirme par son corrélat du latin écrit *alvus* s.f./m. ; pour ce dernier, v. TLL 1, 1800-1804 qui en indique le sens propre de ‘ventre’ auquel s’ajoutent plusieurs sens secondaires dont ‘ruche d’abeilles’, celui-ci facilement explicable par la contigüité sémantique ‘ventre’ – ‘cavité’ – ‘creux d’arbre’, étant donné le fait que les essaims des abeilles sauvages s’abritent dans les creux d’arbres.

En ce qui concerne l’origine des issues roumaines du sens ‘abeille’ citées ci-dessus, il nous semble nécessaire de postuler en protoroman à la base du roumain un syntagme comme */a'lβ-in-a/ ‘musk-a/ ‘mouche (= insecte) qui habite une ruche’¹⁴, d’où, par condensation lexico-sémantique est issue */a'lβ-in-a/ s.f. ‘abeille’ ; pour le sens ‘ruche’ on posera en protoroman à la base des langues respectives (aroum. [donc pro-

⁹ Saramandu, FD 29, 88.

¹⁰ DDA².

¹¹ Sens absent de DDA₂, mais enregistré par Dalametra s.v. *alghină*, Candrea-Densusianu n° 46, Pascu 1925, 32, et confirmé récemment par une communication orale de Manuela Nevaci.

¹² V. Crevatin in LEI 2, 454-455, *ALVINA*, pour les détails sur ces formes du domaine italoroman.

¹³ V. Fazio/Pfister in LEI 2, 455-457, *ALVINUS*, pour les détails sur le tessinois.

¹⁴ Ce substantif avait en protolangue non pas seulement le sens ‘mouche’, mais aussi un sens générique d’‘insecte, en général’ et le sens d’‘abeille’, au vue de plusieurs issues romanes dont dacoroum. *muscă*, fr. *mouche* etc., mais aussi le corrélat du latin écrit *musca*, qui présentent toutes ces sens (pour le dacoroumain, v. DLR ; pour le français, v. von Wartburg 1966 in FEW 6/3, 248a-259b, *MUSCA*, et aussi Gilliéron 1918, 82 sqq. qui fait état des syntagmes tels *mouche à miel*, *mouche-abeille* ; pour le latin, v. TLL 8, 1695-1696 ; pour les autres cognats romans, v. REW₃ s.v. *mūsca*).

toroumain] lad. lig. piem.) un syntagme comme */al'β-in-a 'sed-e/¹⁵ 'habitation représentée par une ruche', d'où */al'β-in-a/ s.f. 'ruche'; pour le sens tessinois 'maladie... de l'appareil digestif', on suppose, en protoroman à la base de ce dialecte, un syntagme comme */al'β-in-u 'morb-u/ 'maladie du ventre', d'où */al'β-in-u/ s.m. 'id.'¹⁶.

En ce qui concerne l'éventuel corrélat du latin écrit de l'adjectif */al'β-in-u/ et de ses acceptions substantivées, la situation est plus délicate. Le TLL présente deux articles :

- (1) « ? *alvinus*, -a, -um » (TLL 1, 1792), avec deux attestations de Pline l'Ancien (*23 – †79), *Histoire naturelle*: *Alvinis imposita plurimum prodesse dicitur vicapervica* 'On dit que *vicapervica* [pervenche] est très utile pour les maladies du ventre' et *Radix Nymphaeae adversatur alvinis* 'La racine de *Nymphaea* s'oppose aux maladies du ventre'. Les deux citations sont présentées comme problématiques puisque toutes les éditions n'établissent pas le texte plinien de cette manière, ce qui a valu le signe d'interrogation qui précède ce lemme respectif du TLL.
- (2) « *alvinae* » (TLL 1, 1792), avec une seule attestation du grammairien Capser (2^e s. apr. J.-Chr.) qui signale cette forme comme incorrecte (*alvaria non alvinae*), selon la manière du plus célèbre *Appendix Probi*.

Il est très probable que le TLL n'ait pas réuni ces données dans un seul article en raison du caractère précaire et douteux des attestations¹⁷.

Ces faits nous permettent d'identifier les trois strates successives au niveau du protoroman :

- (1) La strate la plus ancienne, représentée par le lexème adjectival */al'β-in-u/ 'relatif au ventre; relatif à la ruche';
- (2) La strate intermédiaire, représentée par des syntagmes */al'β-in-a 'musk-a/ 'mouche (= insecte) qui habite une ruche', */al'β-in-a 'sed-e/ 'habitation représentée par une ruche' et */al'β-in-u 'morb-u/ 'maladie du ventre';
- (3) La strate innovatrice, le résultat de la condensation lexico-sémantique, représentée par des substantifs */al'β-in-a/ s.f. 'abeille', */al'β-in-a/ s.f. 'ruche' et */al'β-in-u/ s.m. 'maladie du ventre'.

¹⁵ Selon le REW₃, s.v. *sēdes*, ce substantif a été continué en ancien lyonnais, en catalan, en ancien navarrais et en portugais.

¹⁶ D'ailleurs, pour ce dernier cas, déjà le LEI 2, 457 évoque un syntagme similaire : « si tratta probabilmente di un'ellissi per (MORBUS) ALVINUS ».

¹⁷ D'ailleurs le LEI paraît suivre cette manière de lemmatisation : il traite les données de l'Italoromania dans deux articles distincts, *alvinus* « intestinale » et *alvīna* « alveare ». Subsidiellement, nous pouvons nous demander pourquoi, dans le cas de la forme masculine citée, le LEI n'indique pas la quantité de la voyelle tonique ?

Le schéma ci-dessous illustre ces trois étapes :

protolangue			issues romanes
1. lexème adjectival	2. syntagmes	3. substantif	
*/al'β-in-u/ « relatif au ventre ; relatif à la ruche »	*al'β-in-a 'musk-a/ « mouche (= insecte) → qui habite une ruche »	*al'β-in-a/ s.f. « abeille » →	dacoroum. istroroum. mégl. aroum. « abeille » [s.f.]
	*al'β-in-a 'sed-e/ « habitation représentée par une ruche » →	*al'β-in-a/ s.f. « ruche » →	aroum. lad. lig. piem. « ruche » [s.f.]
	*al'β-in-u 'morb-u/ « maladie du ventre » →	*al'β-in-u/ s.m. → « maladie du ventre »	tess. « maladie... de l'appareil digestif » [s.m.]

Comme il a été détaillé ci-dessus, le latin écrit présente des données qui correspondent à la troisième couche uniquement, notamment à */al'β-in-u/ s.m. 'maladie du ventre' (v. les attestations de Pline l'Ancien) et à */al'β-in-a/ s.f. 'ruche' (v. l'attestation du grammairien Caper) tandis que ni */al'β-in-a/ s.f. 'abeille', ni les syntagmes correspondant à la strate (2) du schéma ci-dessus, ni la valeur adjectivale originaire n'ont de corrélat en latin écrit. Néanmoins, ces étapes sans corrélats en latin écrit sont impérativement nécessaires, sinon il n'est aucunement possible d'expliquer ni la différenciation du point de vue sémantique des cognats romans ('abeille' vs 'ruche' vs 'maladie...'), ni la différenciation du point de vue morphologique (s.f. vs s.m.).

En ce qui concerne les étymologisations pour le dacoroum. *albină* et ses cognats soddanubiens, remarquons que plusieurs ouvrages citent comme étymon lat. *alvina* 'ruche' (d'après Caper = TLL) en invoquant (ou au moins en laissant entendre) une métonymie qui aurait conduit au sens 'abeille'. C'est le cas de Tiktin₃; EWRS; REW₃ s.v. *alvīna*; DA; Candrea-Densusianu n° 46; ScribanDicționar; RosettiIstoria 256; DEX₂; MihăescuRomanité 269; FrățilăIstroromân 1, 85; Saramandu,FD 29, 88.

Par contre, Gorge Pascu (1916, 201 et 1925, 32) et Ciorănescu (n° 179) invoquent un syntagme du type *ALVINA MUSCA à la base du substantif roumain, en suggérant ce qu'on appelle ici un processus de *condensation lexico-sémantique*.

La première hypothèse, majoritaire, propose une évolution linéaire au niveau du sémantisme : 'ruche' > 'abeille', ce qui nous semble peu probable. Par contre, l'hypothèse de Pascu et Ciorănescu suppose l'existence d'une ramification à partir de la valeur adjectivale originaire, ce qui, dans la perspective de l'étymologie romane, nous semble beaucoup plus acceptable.

3. */por'k-in-u/

Les données romanes du REW₃ s.v. *pōrcīna* 'Schweinefleisch [viande de porc]' peuvent être confirmées et complétées à l'aide des ouvrages récents qui nous permettent de relever les données romanes suivantes : dacoroum. *porcină* s.f. 'viande de

porc¹⁸, arom. *purțină* ‘viande de porc’ et ‘étable à porc’¹⁹, it. *porcino* adj. ‘relatif au porc’²⁰, *porcina* s.f. ‘viande de porc’²¹, sard. *pòrkinu* adj. ‘relatif au porc’²², frioul. *purcine* adj. f. dans *robe* ~ ‘saucisse de porc’, *purcine* s.f. ‘saucisse de porc’²³, lad. *porcina* s.f. ‘couenne’²⁴.

On remarquera que l'étymon de REW₃ – *porcina* ‘Schweinefleisch’ – est insuffisant pour expliquer l'ensemble des données romanes, tant du point de vue de sa classe grammaticale, que du point de vue sémantique. Ainsi, l'étymon du REW₃ est un substantif, tandis que l'italien, le sarde et le frioulan présentent des issues adjectivales avec le sens ‘relatif au porc’, même si les attestations représentent le plus souvent des contextes qui sont en liaison avec des réalités comme ‘viande’ ou connexes (v. pour l'italien les attestations de TLIOCorpus: *carne porcina* 13^e s., *sangue porcino* 14^e s., *assungna porcina* fin 14^e s.; pour le sarde, v. les attestations de la note 21; pour le frioulan, v. les attestations citées dans l'alinéa précédent).

Cette vue d'ensemble nous autorise à postuler comme origine lointaine de tous ces cognats protorom. */por'k-in-u/ adj. ‘relatif au porc’ qui représente la strate la plus ancienne (il s'agit bien sûr d'un dérivé sur */pørk-u/ s.m. ‘porc’, v. REW₃ s.v. *pørkus*).

En ce qui concerne l'origine des issues romanes du sens ‘viande de porc, divers produit connexes’ citées ci-dessus, il nous semble nécessaire de postuler en protolangue un syntagme comme */por'k-in-a ‘karn-e/ ‘viande de porc’, d'où, par condensation lexico-sémantique il est issue */por'k-in-a/ s.f. ‘id.’.

Ce qui nous semble d'un intérêt particulier c'est le fait que, dans l'ensemble des données romanes ci-dessus évoquées, l'arom. *purțină* s.f. ‘étable à porcs’ se singularise du point de vue sémantique. Pour l'expliquer, il n'est aucunement possible d'imaginer une évolution linéaire, au niveau idioroman, à partir de *purțină* ‘viande de porc’. Par contre, à partir de l'arom. *purțină* s.f. ‘étable à porcs’ il est possible de postuler déjà en protolangue un syntagme comme */por'k-in-a 'stabol-a/ (où */'stabol-a/ représente un neutre pluriel analysé comme féminin singulier) ‘étable à porcs’, d'où, par condensation lexico-sémantique est issue */por'k-in-a/ s.f. ‘id.’²⁵.

¹⁸ Dp. 1698, Tiktin₃ s.v. *porcin*; Candrea-Densusianu n°1430; Cioranescu n°6652; DLR s.v. *porcin*.

¹⁹ Les deux sens existent dans Pascu 1925, 146; DDA₂.

²⁰ Dp. 13^e s. [neapol.; *carne porcina*], TLIOCorpus; DELI₂ s.v. *porco*.

²¹ Dp. av. 1712 [*non mangiavano la porcina*], GDLI; DEI.

²² Dp. 11^e/13^e s. [*petha porkina* ‘viande de porc’], DES s.v. *pørku*, avec des attestations récentes *sâmbene bõrkinu* ‘sang de porc’, *odzu pørkinu* ‘saindoux de porc’. L'accentuation de la forme ancienne ne nous est pas connue; les attestations modernes présentent probablement un changement d'accent idioroman à partir d'une issue héréditaire régulière.

²³ Cf. Pirona_{N2}.

²⁴ Cf. EWD.

²⁵ Toutefois, il est possible d'envisager une évolution de date idioromane, c'est à dire une condensation lexico-sémantique à partir de la valeur adjectivale, qui aurait pu se conserver jusqu'en protoroumain (l'étape antérieure à la séparation des dialectes roumaines, dont la fragmentation a eu lieu entre 10^e - 13^e siècles environ), pour disparaître par la suite de tous les dialectes roumains.

Les trois strates successives au niveau du protoroman seraient, selon nous :

- (1) La strate la plus ancienne, représentée par le lexème adjectival */por'k-in-u/ adj. 'relatif au porc' ;
- (2) La strate intermédiaire, représentée par des syntagmes */por'k-in-a 'karn-e/ 'viande de porc' et */por'k-in-a 'stabol-a/ 'étable à porcs' ;
- (3) La strate innovatrice, le résultat de la condensation lexico-sémantique, représentée par des substantifs */por'k-in-a/ s.f. 'viande de porc' et */por'k-in-a/ s.f. 'étable à porcs'.

Le schéma ci-dessous illustre ces trois étapes :

protolangue			issues romanes
lexème adjectival	syntagmes	substantif	
*/por'k-in-u/ « relatif au porc »	*/por'k-in-a 'stabol-a/ « étable à porcs » → [n.pl. > f. sg.]	*/por'k-in-a/ s.f. « étable à porcs » →	aroum. « étable à porcs » [s.f.]
	*/por'k-in-a 'karn-e/ « viande de porc » →	*/por'k-in-a/ s.f. « viande de porc » →	dacoroum. aroum. it. frioul. lad. « viande de porc ; divers produit connexes » [s.f.]
			it. sard. frioul. « de porc » [adj.] (le plus souvent, en liaison avec des réalités comme « viande » ou connexes)

Les données du latin écrit confirment en partie ces reconstructions, dans le sens qu'elles présentent *porcinus* adj. 'relatif au porc', depuis Névius (* c. 270 – † c. 201 [*petimine porcino*]), *porcina* s.f. 'viande de porc', depuis Plaute (*ca 254 – † 184), ainsi que le syntagme *caro porcina* (5^e s. ?, *Scriptores historiae augustae*, [*carnem bubulam atque porcina*]). Le corrélat du syntagme */por'k-in-a 'stabol-a/ 'étable à porcs' ou du */por'k-in-a/ s.f. 'id.' n'a pas été relevé par nous. Par ailleurs, nous avons noté plusieurs liaisons concernant des réalités connexes avec l'idée de 'viande' : *iecur porcinum* 'foie de porc', *spatula porcina* 'palette de porc', *copadium porcinum* 'escalope de porc' (les trois chez Apicius [fin de 4^e s.]), *adeps porcina* 'graisse de porc' (Scribonius Largus, 1^{ère} m. 1^{er} s. apr. J.-Chr.), *offa porcina* 'boulette de viande de porc' (Plaute), mais aussi des fait linguistiques concernant d'autres réalités : *petimen porcinum* 'sorte d'ulcération de porc' (Névius [* c. 270 – † c. 201]), *porcina vox* 'voix de porc' (Sénèque le philosophe [* c. 4 av. J. Chr. – † 65]), *porcinum numen* 'nom de porc' (Pétrone [*12/17 – † 66]); toutes les attestations dans PHI 5.3; cf. aussi OLD *s.v. porcinus* et Ernout/Meillet₄ *s.v. porcus*).

4. */berβe'k-in-u/

Les données romanes de REW₃ *s.v. vërvëcīnus* 'Shaflaus [pou de mouton]' peuvent être complétées à partir des ouvrages plus récents qui nous permettent de relever les données suivantes : lig. piém. *bərbzīŋ* s.m. 'pou de mouton (*Ixodes ricinus*)' (avec des sens secondaires comme 'furoncle ; pustule ; bouton')²⁶, sard. *berβekīnu* adj. 'relatif

²⁶ Zamboni in LEI 5, 1187-1188, BERBĒCĪNUS/VERVĒCĪNUS.

au mouton'²⁷, fr. dial. ¹*bedrin/berzin*¹ s.m. 'pou de mouton', *berdine* s.f., frpr. occit. ¹*berbesin*¹ s.m., occit. *berbezino* s.f.²⁸.

On remarque que l'étymon du REW₃ – *věrvĕcĭnus* 'Shaflaus' – est insuffisant pour expliquer l'ensemble des données romanes, tant du point de vue de sa classe grammaticale, que du point de vue sémantique. Ainsi, l'étymon de REW₃ est un substantif, tandis que le cognat sarde est un adjectif, fait qui suffirait pour postuler un étymon adjectif lui-aussi. D'ailleurs, le FEW et le LEI font mieux que le REW₃ de ce point de vue, en présentant cet étymon comme un adjectif : 'zum hammel gehörig', 'di castrone, di pecora'.

L'origine lointaine de cet ensemble de cognats doit être sans doute l'adjectif protoroman */berβe'k-in-u/ 'relatif au mouton' (un dérivé sur */ber'βek-e/ s.m. 'mouton', v. REW₃ s.v. *věrvĕx*), la valeur originare adjectivale étant conservée en sarde. Pour ce qui est des issues italoromanes et galloromanes – substantifs masculins – avec le sens 'pou de mouton', il convient de postuler en protolangue un syntagme comme */berβe'k-in-u pe'dukl-u/ 'pou de mouton', d'où, par condensation lexicosémantique, est issu */berβe'k-in-u/ s.m. 'id.'. Pour les autres issues italoromanes et galloromanes – substantifs féminins – on posera un syntagme comme */berβe'k-in-a 'pulik-e/ 'puce de mouton', d'où */berβe'k-in-a/ s.f. 'id.'.

Cette étymologie a été donnée par von Wartburg in FEW 14, 337a. Il explique les formes galloromanes de genre masculin citées ci-dessus par **peduculus berbecinus* et les formes féminines par **pulex berbecina*. Ajoutons qu'antérieurement c'est Antoine Thomas (1902, 29) qui avait indiqué cette solution étymologique : quoiqu'il n'ait pas encore évoqué le mécanisme qui consiste en la substantivation à partir d'un syntagme, il avait pourtant proposé d'expliquer la différenciation du point de vue du genre par des faits remontant à la protolangue²⁹.

Voilà l'esquisse des trois strates successives au niveau du protoroman :

- (1) La strate la plus ancienne, représentée par le lexème adjectival */berβe'k-in-u/ 'relatif au mouton' ;
- (2) La strate intermédiaire, représentée par des syntagmes */berβe'k-in-u pe'dukl-u/ 'pou de mouton', */berβe'k-in-a 'pulik-e/ 'puce de mouton' ;

²⁷ DES s.v. *vervêke*, où figurent des attestations comme *petha berbekina* 'viande de mouton', *fiku berbekina* 'figue pour les moutons ?' etc.

²⁸ V. von Wartburg in FEW 14, 336b-337a, *VĚRVĚCĪNUS*, pour les données du domaine galloroman ; selon FEW 14, 337a, peuvent entrer en compte aussi lig. (gén.) *berbexin* 'mésange' et piém. (Val Sesia) *berbesina* 'orvet (*Anguis fragilis*)', mais ni l'un ni l'autre ne sont retenus par le LEI ; de même, FEW 14, 336b cite gasc. *barsí* s.m. 'sac fait avec la peau de brebis préparée à l'alun pour mettre de la farine ; estomac' parmi les issues de cet étymon, mais cette étymologie ne se soutient pas, v. RohlfsGascon₂ 97, qui cite cette forme gasconne et d'autres encore parmi les mots empruntés à l'espagnol ; v. aussi FEW 22/2, 108a, où von Wartburg lui-même a changé d'avis, car déjà il classe cette forme parmi celles d'origine inconnue (Ces éclaircissements nous ont été fournis par M. Jean-Paul Chauveau, auquel nous exprimons ici toute notre gratitude).

²⁹ « Les formes actuelles du patois manceau [*bardin* s.m. 'pou du mouton' (Bas-Maine), *berdine* s.f. (Haut-Maine)] représentent respectivement **berbicinum* et **berbicina* » (Thomas [1902, 29]).

(3) La strate innovatrice, le résultat de la condensation lexico-sémantique, représentée par des substantifs */berβe'k-in-u/ s.m. 'pou de mouton' et */berβe'k-in-a/ s.f. 'puce de mouton'. On constate une confusion entre deux réalités, 'pou' et 'puce'; il est difficile de préciser si cette confusion est de date protoromane ou romane.

Le schéma ci-dessous illustre ces trois étapes :

protolangue			issues romanes
lexème adjectival	syntagmes	substantif	
*/berβe'k-in-u/ « relatif au mouton »	* /berβe'k-in-u pe'dukl-u/ « pou de mouton » →	* /berβe'k-in-u/ s.m. « id. » →	lig. piém. fr.dial. fr.pr. occit. « pou de mouton » [s.m.]
	* /berβe'k-in-a 'pulik-e/ « puce de mouton » →	* /berβe'k-in-a/ s.f. « id. » →	fr.dial. occit. « pou de mouton » [s.f.]
			sard. « relatif au mouton » [adj.]

Le latin écrit nous offre un *vervecinus* adj. 'relatif au mouton', attesté depuis Martial (* 40 – † 104; PHI 5.3 [*caput vervecinum*]), avec la variante *berbecinus* chez le médecin Théodore Priscien (4^e s.; LEI 5, 1188). Celui-ci correspond à la strate la plus ancienne de notre reconstruction. Nous n'avons pas relevé de corrélat pour les autres strates de la reconstruction, mais nous avons noté une autre valeur substantivée : *vervecina* s.f. 'viande de mouton' chez Tertullien (* c. 155 – † 225), chez saint Augustin (* 354 – † 430) et dans les *Notae Tironianae* (époque carolingienne, les trois dans Gaffiot s.v. *vervecinus*), ainsi que le syntagme *vervecina pellis* dans *Scriptores Historiae Augustae* (5^e s. ?; PHI 5.3); v. aussi Ernout/Meillet₄ s.v. *ueruex*.

5. Conclusion

Dans une perspective plus large, rappelons que les substantifs romans hérités qu'on rattache habituellement aux étymons ayant au moins une apparence d'adjectifs (avec des corrélats du latin écrit en -ANUS/-ANA, ANEUS/-ANEA, -EUS/-EA, ARIUS/-ARIA, -ICIUS/-ICIA, -ACEUS/-ACEA, -ALIS etc.) sont assez nombreux. L'appartenance de ces étymons à la classe grammaticale des adjectifs peut se confirmer dans beaucoup de cas par la démarche de la reconstruction qui postule la condensation lexico-sémantique à partir des syntagmes adj. + subst. D'ailleurs, le substantif effacé de ce type de syntagmes n'a pas disparu sans trace; à notre avis, c'est lui qui détermine, en fin de compte, le sens et le genre grammatical des lexèmes hérités par les langues romanes.

De plus, notre démarche se propose de relever la stratification interne diachronique du protoroman³⁰. D'une part, il s'agit d'aller bien plus loin que ne le fait la pratique traditionnelle de la linguistique romane, qui cherche en priorité les étymons des lexèmes héréditaires dans les dictionnaires du latin et qui, par exemple, se contente de

³⁰ V. Buchi/Schweickard (2013), où on discute plusieurs dimensions de variation au niveau du protoroman : dimension diamésique, diatopique, diastratique, diachronique.

poser à la base des issues romanes du sens ‘abeille’ une forme latine du sens ‘ruche’, car c’est tout ce que nous offre la lexicographie latine. D’une autre part, les précisions que nous avons pu apporter dans notre étude vont au delà de l’application de la méthode de la reconstruction en sa version minimale et nous préférons ne pas nous limiter à relever des traits communs à l’ensemble d’une famille de langues pour ensuite les projeter tout simplement sur la protolangue, mais nous préférons préciser les phénomènes linguistiques dans leur évolution interdépendante et postuler des scénarios convaincants sur la base d’un processus plus général dans l’étymologie et l’histoire des langues, la *condensation lexico-sémantique* et ses trois étapes successives.

En conclusion, le postulat de la *condensation lexico-sémantique* peut s’avérer utile à plusieurs niveaux. Tout d’abord, la *condensation lexico-sémantique* offre une explication assez précise pour le sens et le genre grammatical des lexèmes romans respectifs ; par exemple, dacorum. *albină* ‘abeille’ et ses cognats suddanubines sont des substantifs féminins et ils désignent une insecte (‘abeille’) à cause du substantif */musk-a/ qui faisait partie du syntagme respectif ; tess. *ęrbīn* est un substantif masculin et il désigne une maladie à cause du substantif */morb-u/ qui faisait partie du syntagme respectif, etc.

Ensuite, la *condensation lexico-sémantique* permet d’identifier les trois strates successives nécessaires qui ont conduit aux formes romanes actuelles : (1) lexème adjectival initial, (2) syntagme adj. + subst. dans une étape intermédiaire, et (3) substantif issu par *condensation lexico-sémantique*.

Et finalement, le postulat de la *condensation lexico-sémantique* peut parfois confirmer certaines lectures des textes latins, comme c’est le cas de la lecture d’*alvinis* dans l’*Histoire naturelle* de Pline l’Ancien³¹. Dans ce cas précis, cela pourrait permettre à la lexicographie latine de réunir dans un seul article – **alvinus* adj.³² – les attestations citées ci-dessus de Pline l’Ancien (sens substantivé à partir du sens adjectival ‘relatif au *alvus* = ventre’) et du grammairien Capere (sens substantivé à partir du sens adjectival ‘relatif au *alvus* = ruche’), unification qui, à la lumière des données romanes et protoromanes, serait pleinement justifiée dans les dictionnaires du latin.

Institut de Linguistique « Iorgu Iordan
Al. Rosetti » de l’Académie Roumaine
ATILF/CNRS

Victor CELAC
Marta ANDRONACHE

³¹ Concernant l’établissement du texte de l’*Histoire naturelle* de Pline l’Ancien, le témoignage du tessinois (*ęrbīn* s.m. « maladie... de l’appareil digestif ») peut compter comme une confirmation de la lecture *alvinis* dans les deux passages que nous avons mentionnés ci-dessus.

³² L’astérisque est utilisé ici avec sa valeur traditionnelle : « reconstruit et non-attesté ».

Références bibliographiques³³

- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang, 2013, « Per un'etimologia romanza saldamente anco-rata alla linguistica variazionale : riflessioni fondate sull'esperienza del DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) », in : Boutier, Marie-Guy / Hadermann, Pascale / Van Acker, Marieke (ed.), *La variation et le changement en langue (langues romanes)*, Helsinki, Société Néophilologique, 47-60.
- DÉRom = Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (dir.), 2008-. *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*, Nancy, ATILF, site Internet (<www.atilf.fr/DERom>).
- Fischer, Iancu, 1985. *Latina dunăreană. Introduce în istoria limbii latin*, Bucarest, Editura Științifică și Enciclopedică.
- Gilliéron, Jules, 1918. *Généalogie des mots qui désignent l'abeille d'après l'Atlas Linguistique de la France*, Paris, Champion.
- Leumann, Manu, 1977 [1926-1928]. *Lateinische Grammatik*, volume 1 : *Lateinische Laut- und Formenlehre*, Munich, Beck.
- Pascu, Gorge, 1925. *Dictionnaire étymologique macédonoroumain*, vol. I, Iași, Cultura Națională.
- Pascu, Gorge, 1916. *Sufixele românești*. Bucarest/Leipzig/Vien, Socec/Sfetea/Suru/Harrassowitz.
- Steinfeld, Nadine / Pescarini, Sandrine, 2013. « Pleins feux sur l'ellipse en étymologie : un fait linguistique et un outil métalinguistique. Premier volet : étude historique et épistémologique de l'ellipse », *Neuphilologische Mitteilungen* 114 (2), 237-268; « Pleins feux sur l'ellipse en étymologie : un fait linguistique et un outil métalinguistique. Second volet : étude diachronique de cas d'ellipse mémorielle », *Neuphilologische Mitteilungen* 114 (3), 333-350.
- Suciu, Emil, 2006. *Împrumuturi prin condensare lexico-semantică*, dans id., *Cuvinte românești de origine turcă*, Bucarest, Editura Academiei Române, p. 129-178.
- Thomas, Antoine, 1902. *Mélanges d'étymologie française*, Université de Paris, Bibliothèque de la Faculté des Lettres 14, Paris.

³³ Le développement des sigles absents ci-dessous se trouve sur le site du projet DÉRom, sous Bibliographie : <www.atilf.fr/DERom>

Mots désignant les phénomènes atmosphériques dans le DÉRom.

Terminologie protoromane ?

1. Le point de départ de la recherche

Nous proposons une analyse lexicologique fondée sur une série de sens reconstruits au niveau protoroman. Nous utiliserons les lemmes déromiens identifiés par la méthode de la grammaire comparée-reconstruction (Fox 1995, Chambon 2007, Buchi / Schweickard 2009). Le point de départ de notre recherche est donc constitué par l'analyse linguistique et lexicographique du projet international DÉRom.

Le site <http://www.atilf.fr/DERom> présente l'équipe internationale du projet, laquelle comprend plus de cinquante spécialistes. Projet extrêmement connu dans la littérature de spécialité des six dernières années « Le DÉRom est plus qu'un dictionnaire : c'est aussi un mouvement. Le projet apparaît en effet comme le vecteur d'un changement de paradigme en cours en étymologie romane » (<www.atilf.fr/DERom/Présentation>).

1.1. Selon la discipline contemporaine de la météorologie, sur les 500 articles déromiens constituant le noyau panroman des lexèmes protoromans, onze appartiennent à la terminologie des phénomènes atmosphériques.

Il s'agit de :

- protorom. */a'ere/ ~ "aire"
- protorom. */'brum-a/ ~ "brume ; givre" (rédigé : Larissa Birrer ; Jan Reinhardt ; Jean-Pierre Chambon).
- protorom. */'kɛl-u/ "ciel"
- protorom. */'lun-a-/; ~ "lune" (rédigé : Giorgio Cadorini)
- protorom. */'lumin-e/ ~ "lumière" (rédigé : Simona Georgescu)
- protorom. */'nɪβ-e/ ~ "neige" (rédigé : Jérémie Delorme)
- protorom. */'plɔβ-e-/ ~ "pleuvoir"
- protorom. */'radi-u/ ~ "rayon"
- protorom. */'tempor-e/ ~ "temps"
- protorom. */'tɔn-a-/ ~ "tonner" (rédigé : Bianca Mertens)
- protorom. */'βent-u/~ "vent" (à paraître : Elena Tamba)

Les prémisses théoriques sur la terminologie scientifique vs populaire (commune et dialectale) des phénomènes atmosphériques et les analyses portant sur le lexique roumain s'appuient sur le projet roumain TMFA (2011-2016). Certains aspects théoriques de la série lexicale contenue dans la terminologie spécialisée des phénomènes atmosphériques (notamment dans la terminologie roumaine) ont été exposés *in* Florescu (2010 et 2011).

On s'arrêtera sur cet aspect pour mettre en exergue une série d'aspects significatifs concernant la mise en relief des marques linguistiques qui prouvent l'existence d'une terminologie protoromane des phénomènes atmosphériques.

2. Les terminologies populaires

Au niveau protoroman on ne peut pas parler d'une terminologie scientifique de la météorologie mais, évidemment, seulement de traits distinctifs, de marques lexicales développées dans la langue populaire.

2.1. Dans la littérature de spécialité, il y a de nombreuses recherches analysant le lexique dialectal et populaire des terminologies spécialisées.

On peut distinguer deux grandes catégories.

Dans la première catégorie, on pourrait inclure des ouvrages d'histoire du lexique de telle ou telle langue romane, qui rassemblent les lexèmes par groupes/champs sémantiques–lexicaux, selon des critères pertinents pour une terminologie comme la nôtre. Ex. DAO I. A. *L'univers*. 1. *Le ciel et l'atmosphère* (159 articles, p. 1–65).

En fait, pour décider sur l'étymologie des lexèmes appartenant aux terminologies populaires, le linguiste révèle fréquemment des marques d'identité et d'appartenance à la catégorie linguistique–pragmatique visée. Les exemples abondent. Pour citer un cas ponctuel, nous nous arrêtons sur l'analyse du verbe méglenoroumain *durari* – lexème qui fait partie de la terminologie spécialisée au niveau populaire, utilisée dans la construction d'une maison (Atanasov, 1997: 15)¹.

¹ Petar Atanasov explique ainsi l'étymologie du verbe *durari*: «Capidan... îl dă cu sensurile “a tăia”, “a ciopli” și “a da în cineva”, evident greșite, cu excepția sensului “a ciopli”, dar și aici fără precizarea în ce fel se cioplește lemnul. Este vorba de lemn de construcție ca bradul sau stejarul, din care se făceau grinzi pentru acoperișul casei sau stâlpi, folosiți tot în construirea unei case, ciopliți în pătrat. Această activitate era desfășurată de oamenii din satele meglenoromâne, care [...] se duceau la munte, unde *durau kiristē*, ciopleau în patru cheresteaua [...] Lemnul *si dura* cu (*băltiiă*) *duračcă* (un derivat format cu sufix slav), adică cu topor special pentru acest gen de lucru.» [[Capidan [...] le mentionne avec les sens suivants: “couper”, “tailler” et “frapper quelqu'un”, évidemment faux, à l'exception de “tailler”, mais sans préciser comment le bois est taillé. Il s'agit de bois de construction comme le sapin ou le chêne, dont on fabriquait des poutres pour le toit de la maison ou des piliers employés pour soutenir la maison et taillés à angles droits. Cette occupation se déroulait dans les villages méglenoroumains [...] où les gens allaient en montagne pour tailler en quatre le bois de construction [...] Le bois *si dura* “était taillé” avec (*băltiiă*) *duračcă* (dérivé formé à l'aide d'un suffixe slave), à savoir une hache adaptée à ce genre d'activité]].

Dans la deuxième catégorie, on pourrait inclure des publications exclusivement centrées sur les terminologies populaires spécialisées ; il existe de nombreuses études traitant cet aspect dans toutes les langues romanes.

À titre d'exemple pour la langue roumaine, on peut citer parmi la série d'ouvrages portant sur les terminologies populaires celle concernant l'exploitation du bois et le flottage (Arvinte, 1957).

3. Les représentations des phénomènes atmosphériques

La météorologie est une sous-discipline de la physique ; par conséquent, la qualité d'un phénomène d'être ou non atmosphérique se décide de manière scientifique, par des observations techniquement surveillées et par des prédictions inexorablement marquées par les lois de la probabilité (la théorie mathématique de la probabilité).

Selon la perspective météorologique, tous les termes correspondant aux lemmes déromiens mentionnés désignent des phénomènes atmosphériques.

Dans le langage courant, usuel, populaire et/ou dialectal, la qualité de phénomène atmosphérique d'un élément lexical est saisie de façon diverse par rapport à la conception scientifique. Ainsi, *le vent* est perçu comme le mouvement horizontal de l'air atmosphérique ; les définitions lexicographiques de la Romania le prouvent couramment.

Ex.: VENT *m.* : cast. *viento*. 1. Moviment horizontal de l'aire, degut a causes naturals i sobretot a la variació de temperatura entre les diferents capes de l'atmosfera. (*Diccionari català-valencià-balear*. Institut d'Estudis Catalans. Editorial Moll). <http://dcvb.iecat.net/images/DCVB.gif><http://dcvb.iecat.net>

VÂNT: 1. Deplasare pe orizontală a unei mase de aer provocată de diferența de presiune existentă între două regiuni ale atmosferei (*Dicționarul explicativ al limbii române*, DEX 1998).

Du point de vue strictement météorologique, *le vent* représente le déplacement surtout vertical des couches d'air.

3.1. Dans la liste météorologique des lemmes du DÉRom, on dissocie, au niveau protoroman, trois situations :

- (a) articles ayant des sens qui désignent des représentations (claires) des phénomènes atmosphériques: */a'ere/, */'brum-a/, */'niβ-e/, */'plɔβ-e/, */'radi-u/, */'tempor-e/, */'tɔn-a/ ;
- (b) articles ayant des sens qui NE désignent PAS des représentations des phénomènes atmosphériques: */'lun-a/ "lumière de la lune" ; */'lumin-e/ "lumière" ;
- (c) articles ayant des sens qui désignent des représentations d'un phénomène atmosphérique différentes par rapport à la conception scientifique le concernant: */'kɛl-u/, */'βɛnt-u/.

3.1.1. Un premier cas est lié à la question : y a-t-il trace de la notion “ atmosphère ” en protoroman ?

Dans les langues romanes, le terme correspondant à la notion météorologique “ atmosphère ” est néologique ².

Nous analysons la relation entre */'kel-u/ et */a'ere/ pour la signification de la notion protoromane “ atmosphère ”.

Tout en synthétisant l'analyse de TLL 1, 1046-1052 (article particulièrement étendu) et de ErnoutMeillet s.v. *caelum*, -ī n. on peut conclure que les sèmes essentiels pour cette analyse désignent : –« le *ciel*, par opposition à la *terre* »; –« plafond d'un édifice ; voûte »; –« synonyme de *āēr* »; –« le pluriel est très rare jusqu'à l'époque chrétienne ».

Dans TLL 1, 1046-1052, l'article *āēr*, -*eris* m., beaucoup plus bref, confirme une structure néologique, également bien esquissée dans ErnoutMeillet s.v. : –« emprunt à gr. ἀήρ, ἀέρος »; –« au temps d'Ennius, le mot était senti comme étranger »; –« pour Plaute, le mot est courant [...] Cicéron constate que *āēr* est devenu latin ».

Tout en observant l'évolution sémantique des deux lexèmes dans les langues romanes, nous considérons qu'il y a une forte probabilité qu'au niveau protoroman l'atmosphère (telle qu'elle était perçue de manière référentielle) aurait été désignée notamment par */a'ere/

©³ = *aēr*, *eris* “ air ”.

En concentrant les arguments, on peut affirmer :

- */'kel-u/ développe surtout (mais pas seulement) avec le christianisme une sémantique religieuse dominante qui pèse sur le contenu astronomique-climatologique-météorologique;
- */a'ere/, néologisme d'origine grecque, ayant la signification en discussion, semble remplacer en protoroman */'kel-u/;
- les définitions et les citations du TLL ainsi que les dictionnaires de spécialité de toutes les langues romanes reflètent ce contenu lexical du rapport entre, d'un côté, *caelum* et *aēr*, de l'autre, entre */'kel-u/ et */a'ere/;

Un autre argument important concernant la structure des langues romanes modernes est représenté par le fait qu'il existe dans l'aire romane des chevauchements sémantiques importants entre */a'ere/ et */'βent-u/. Ex. : frioul. *aiar* signifie de nos jours surtout “ vent ”; le descendant direct de *ventus*, *vint*, est beaucoup moins employé ; ast. *viento* : aujourd'hui signifie “ air ”.

² Roum. *atmosfera* (cca 1780 - DELR) < fr. ATMOSPHERE; it. ATMOSFERA (1667 - DELI) < « comp. del gr. *atmós* e *sfera* »; fr. *atmosphère* (1665 - TLFi) < « composé du gr. ἀτμός et σφαῖρα »; sp. *atmósfera* (1709 - DCECH) < « compuesto culto de las palabras ἀτμός 'vapor' y σφαῖρα 'esfera' » etc.

³ Par ce symbole nous indiquons la valeur de *corrélát* (cf. DÉRom) du terme du latin écrit en relation avec le lexème protoroman visé.

Afin d'étayer notre affirmation portant sur les chevauchements sémantiques complexes qui existent entre les deux lexèmes, nous sélectionnons parmi toute la littérature de spécialité une citation de Arias (2000, 203) :

La primera observación isidoriana tiene una clara repercusión lingüística dado que contrapone VENTUS/AER, oposición que globalmente podemos decir que abandona el asturiano al generalizar *aire* como único representante de la distinción latina [...].

Note 2: Isidoro de Sevilla: <Ventus (est) aer commotus et agitatus>

Note 3: Efectivamente aunque *vientu* aparece en el habla de algunos puntos no es general y más bien parece un castellanismo especialmente vivo entre los marineros, aunque la presencia de numerosas derivados sufijados (*ventón*, *ventarrón* etc.) obliga a ser prudentes en extremo.

3.1.2. Nous signalons une autre situation concernant deux mots qui, par des acceptions particulières, sont définis strictement du point de vue météorologique comme des phénomènes atmosphériques, mais dont la représentation référentielle au niveau protoroman pose des problèmes.

- (i) Le premier cas: protorom. */'lun-a-/. En tant que phénomène atmosphérique, il nous intéresse seulement par son sens métonymique "lumière de la lune": "lune = astre" > "lumière de la lune"/"clair de la lune".

Le sens est présent au niveau panroman.

Aucune des langues romanes anciennes ou modernes n'envisageait le référent "lumière de la lune" comme manifestation phénoménologique de l'atmosphère.

- (ii) Le deuxième cas: protorom. */'lumin-e/ au sens de "lumière du soleil, de la lune, etc." (sens circonscrit au sens générique déromien II. «lumière»). Il est peu probable que les corrélats protoromans pour */'lumin-e/ désignent un référent que les locuteurs de l'époque auraient employé de manière consciente pour les phénomènes atmosphériques.

Au niveau de la langue commune et au niveau des dialectes (et des patois), le locuteur lambda ne rattache pas, de nos jours non plus, l'effet visuel de la *lumière* aux mots *vent*, *neige*, *tonnerre*, *brume*.

3.1.2. De quelle manière le protorom. */'radi-u/ était-il perçu ?

Le corrélat *radius* contient en latin un conglomérat de sens techniques désignant diverses choses concrètes.

Cf. *radius*, -ii m. (ErnoutMeillet s.v.): – « baguette pointue (= ῥάβδος) » ; – « rayon lumineux (ordinairement représenté sous forme d'une lame à pointe aiguë) » ; – « rayon d'une roue [...], rayon d'une circonférence » ; – « en général, tout objet pointu : éperon, ergot, dard ; radius du bras ; navette du tisserand ». Le sens "rayon lumineux" este assimilé par les langues romanes.

On peut admettre qu'au niveau protoroman, *rayon de lumière* est perçu concrètement comme une baguette pointue et lumineuse, matérialisée selon une perspective référentielle dans l'air de l'atmosphère.

On est probablement devant un phénomène représenté (perçu visuellement) comme développé dans l'atmosphère.

3.2. Concernant le protorom. */tempor-e/⁴, tous les cognats romans de cette unité lexicale protoromane ont le sens “état de l'atmosphère”.

Ex. : fr. *temps* “état et atmosphère du ciel” (ca. 1220) FEW 12/1, 188b ; gal. *tempo* “état atmosphérique” attesté depuis le XIII^e siècle (“mal tempo”, Cantigas de Santa María e Cancioneiro de Ajuda ; “bon tempo”, Crónica Troyana)⁵.

Le corrélat latin *tempus, temporis* ne possède pas le sens “état de l'atmosphère” (cf. ErnoutMeillet s.v. *tempus*, StefenelliSchicksal, 166).

On peut supposer pour le futur article DÉRom au moins deux subdivisions :

I. */tempor-e/ “unité temporelle”

© = *tempus, temporis*

II. */tempor-e/ “état de l'atmosphère”

© – Ø

3.3. Le protorom. */plɔβ-e-/ désigne sans doute la modalité de déroulement d'un phénomène atmosphérique, clairement ainsi manifesté. Les langues romanes confirment cette affirmation. Ex. : fr : ca 1140 “tomber en parlant de la pluie” ; b) 1^{ère} moitié XII^e s. “tomber en grande quantité à la manière de la pluie” (en parlant de la manne) (FEW t. 9, p. 82, TLFi).

ErnoutMeillet s.v. *pluō, -is, pluī, pluere* indique le sens général panroman “pleuvoir”, et ajoute : «*Pluere* est un ancien verbe personnel : *caelum pluuit*, encore dans Mart. Cap. 6 642 *Iuppiter pluuius* Tib. 1,7, 26» (il y a ici un morphème grammatical significatif du point de vue de la représentation référentielle au niveau protoroman).

Tous les cognats protoromans désignent l'action de façon dénotative, soit bénéfique, soit catastrophique de la pluie. La structure déromienne de l'article va sans doute dissocier les lemmes des valeurs morphologiques de la structure panromane.

3.4. Pour le protorom. */βent-u/ nous venons de présenter les superpositions significatives avec */a'ere/.

Presque tous les cognats protoromans désignent ce phénomène atmosphérique par des lexèmes qui se trouvent en relation avec le corrélat lat. *ventus*.

⁴ Nous remercions Maria Iliescu pour le dialogue scientifique profitable sur ce problème.

⁵ Nos remercions María Dolores Sánchez Palomino pour la première attestation.

Ex.: (pour la Romania du Sud-Est) dacoroum. *vânt*, istroroum. *vint*, méglenoroum. *vint*, aroum. *vintu*, dalm. *viant*, istriot. Ø; (pour Galloromania⁶) fr. *vent*, occit. *vent*, frpr. [vê], gasc. *bent*.

3.5. Protorom. */nɪβ-e/ est idéal pour notre étude. Nous présentons le schéma lexicographique de l'article déromien avec les indications adjacentes concernant l'existence ou la non-existence du corrélat latin.

« I. Type originel: */nɪβ-e/

dacoroum. occid. *nea/neauă* s.f. “vapeur d'eau atmosphérique congelée généralement sous forme de fins cristaux blancs qui s'agglomèrent en flocons et s'éparpillent du ciel sur la terre, neige”, – istroroum. *nę*, – méglenoroum. *neáu,ă*, – aroum. *neauă*, – dalm. *nai*, – istriot. *nio*, – it. *neve*, – sard. *nive*, – frioul. *nêf*, – lad. *neif*, – romanch. *neiv*, – ôil. *noif*, – frpr. *nei*.

< */nɪβ-e/

© = *nix*, *-vis* s.f. < id. >

II. Type présentant une attraction paronymique: */nɪβ-e/

dalm. *niav* s.f. “neige”, – it. dial. *nieve*, – occit. *neu*⁷, – gasc. *neu*, – cat. *neu*, – esp. *nieve*, – ast. *nieve*, – gal./port. *neve*.

< */nɪβ-e/

© – Ø ».

En dacoroumain s'est imposé comme terme générique – également repris par le langage scientifique de la météorologie – le lexème *zăpadă* (dont l'étymologie est moins claire, cf. Ciorănescu n° 9437, DLR, MDA). Employé dans les patois (du « dacoroum. occid. »), marqué nonobstant poétiquement au niveau littéraire de la langue moderne et contemporaine, *nea* a survécu, peut-être, grâce aussi à son implication dans le paradigme spécialisé des phénomènes atmosphériques bien décelés de façon référentielle en protoroumain.

3.6. Le mot */tɔn-a-/ comprend une évolution protoromane assez régulière. Le schéma de l'article déromien reflète cet aspect:

« I. Évolution régulière

dacoroum. *tuna* v.impers./intr. “produire le tonnerre, tonner”, – méglenoroum. *tunari* impers., – aroum. *tună*, – dalm. *tonur*, – istriot. *tuóña*, – it. *tonare* impers./intr., – frioul. *tonâ*, – lad. *tonè*, – romanch. *tunar* impers./intr., – fr. *tonner* impers./intr., – frpr. *tonar*, – gasc. *touà*, – gal. *toar*, – port. *toar*.

< */to'nare/

© = *tonãre* v. impers./intr.

⁶ Nous remercions Jean-Paul Chauveau pour ces données scientifiques ponctuelles.

II. Insertion (expressive) d'un */-r-/

it. sept./it. mérid. *tronare* v.impers./intr. “ produire le tonnerre, tonner ”, – sard. *tronare*, – frpr. orient./ frpr. mérid. *tronar*, – occit. *tronar*, – gasc. *trouà*, – cat. *tronar* intr., esp. *tronar* impers./intr., – ast. *tronar* impers./intr., – gal. *tronar*, – port. *troar*.

< */tro'nare/

© – Ø »

L'insertion expressive de */-r-/ est extrêmement significative pour la terminologie des phénomènes atmosphériques qui se trouvent en rapport très étroit avec la désignation des états d'âme de l'être humain.

3.7. Le protorom. */'brum-a/ est un des articles DÉRom les plus notables pour notre recherche. Le schéma de l'article déromien reflète la complexité lexicale du mot:

« I. Sens “ hiver ”

it. *bruma* s.f. “ saison la plus froide de l'année, hiver ”, – frioul. *brume*.

< */'brum-a/ s.f.

© = *bruma* s.f. “ hiver ”

II. Sens “ givre ”

dacoroum. *brumă* s.f. “ couche fine et blanche de glace formée sur une surface froide, givre ”, – méglénoroum. *brumă*, – aroum. *brumă*, – it. sept. *bruma*, – lad. *brüma*.

< */'brum-a/ s.f.

© – Ø

III. Sens “ brouillard (surtout brouillard sur mer) ”

it. *bruma* s.f. “ amas de gouttelettes en suspension dans l'air, brouillard (surtout brouillard sur mer) ”, – frioul. *brume*, – fr. *brume*, – frpr. *brōma* “ pluie très fine qui résulte de la condensation du brouillard, bruine ”, – occit. *bruma* “ brouillard ”, – gasc. *brume*, – cat. *broma*, – esp. *bruma*, – ast. *bruma*, – gal. *bruma*, – port. *bruma*.

< */'brum-a/ s.f.

© – Ø »

La question suivante surgit de manière logique : si on se trouve devant un terme spécialisé, pourquoi désigne-t-il soit “ hiver ”, soit “ givre ”, soit “ brouillard ” ? En quoi consiste, pourtant, la spécialisation ?

Le commentaire : DÉRom s.v. contient des indications importantes pour nos possibilités analytiques de délimiter le contour du problème :

« Une analyse sémantique historique incite à postuler que le sémème “ hiver ” (conservé en italien et en frioulan, cf. ci-dessus I.) est originel et que les deux autres sens se sont développés à travers deux métonymies successives : de “ hiver ” on passe,

par une métonymie allant de la dénomination de la saison à celle d'un phénomène météorologique tenu pour caractéristique de celle-ci, à "givre", puis une métonymie de type /effet/ > /cause/ conduit à "brouillard givrant" (sens attesté en aroumain, cf. ci-dessus II.) ; enfin, par une extension de sens, on passe de "brouillard givrant" à "brouillard". L'apparition du sémème "givre" (représenté en roumain, italien et ladin, cf. ci-dessus II.) a dû être assez ancienne pour qu'il ait été exporté par les colons italiens en Dacie. Le sens le plus largement diffusé dans la Romania, attesté dans une vaste aire englobant la moitié septentrionale de l'Italia, la Gallia et l'Iberia (cf. ci-dessus III.), est cependant celui qui se recommande comme le plus récent : "brouillard (surtout brouillard sur mer)". Nous suivons Stemper/Pfister in LEI 7, 832, qui postulent à juste titre, pour des raisons géolinguistiques, la présence de ce sens dès la protolangue [...] Ses attestations tardives dans les langues romanes (à l'exception de l'occitan et du gascon) n'indiquent pas, à notre avis, un latinisme, mais l'accès tardif au code écrit d'un emploi relevant du vocabulaire spécial des marins [...]. Du point de vue diasystématique (<latin global>), les sens "givre" et "brouillard" de protorom. */brum-a/ sont donc à considérer comme des particularismes du latin d'immédiat communicatif (notamment de celui véhiculé par les marins et les paysans), qui n'ont pas eu accès au code écrit : il y a congruence entre diastratie et diamésie [...].

Donc, on est devant un terme bien spécialisé « du vocabulaire spécial des marins » et « véhiculé par les marins et les paysans ». Le point de départ est bien sûr : « pour des raisons géolinguistiques ». Nous avons ici un groupe lexical spécialisé du point de vue pragmatique.

Le problème soulevé par notre recherche nous oblige à continuer la dissociation faite par l'article déromien.

Pour identifier et comprendre exactement la spécialisation sémantique de ce mot, nous avons comparé, citation par citation⁷, les deux articles du TLL, *bruma* et *hibernus* (y compris les familles lexicales des deux mots). La conclusion n'en est pas complètement nouvelle, mais la perspective de l'analyse nous aide à en saisir la différence.

Hibernus (TLL 2, 2685-2690) désigne la saison de l'hiver en entier, les trois mois de l'*hibernation*, etc., ainsi que toutes les manifestations spécifiques de la saison : le froid, la neige, puis la pluie et le vent gelé, etc. Donc *hibernus* est vu dans tout son développement climatologique, avec toutes les oscillations et les phénomènes atmosphériques typiques.

Bruma (TLL 2, 2206-2209) signifie également "hiver" : l'accent lexicologique tombe sur le début de la saison, période du solstice d'hiver, mais aussi celle comprise entre le 24 novembre et le solstice. Donc, surtout le commencement de la saison froide. Toutes les manifestations de l'hiver sont présentes, mais la différence de température est le plus souvent comprise, subordonnée à la structure lexicographique de l'article du TLL. Sans doute, nous avons ici (Varo, Isidor de Sevilla, cf. ErnoutMaillet)

⁷ Nous remercions Mihaela Paraschiv de nous avoir aidée à dissocier les sens latins du TLL.

« un ancien superlatif de *breuis* ». Ce qui n'est pas pertinent pour la présente recherche. La pertinence vient du fait que l'accent tombe sur la différence de température.

C'est-à-dire :

- la terre chaude et l'air froid = “ givre ”,
- l'eau chaude (mer ou toute autre surface humide étendue) et l'air froid = “ brouillard ”

L'existence interstitielle du phénomène crée sa spécificité et sa vraie spécialisation. Par son caractère très diffus, *bruma* (“ givre ”, “ brouillard ”, “ bruine ”) s'instaure du point de vue notionnel sur la différence de température manifestée du point de vue atmosphérique au niveau visuel de la surface terrestre ou aquatique.

4. Conclusions

L'analyse présente, au niveau protoroman, un groupe lexical de la perspective de son implication dans une terminologie archaïque spécialisée. Les marques mises en évidence au cours de notre démarche se multiplieront sans faute avec les articles déromiens qui traiteront des lexèmes lui appartenant.

La perspective taxinomique d'une telle terminologie spécialisée suppose des coagulations et des structures lexicales pouvant souvent contribuer à l'éclaircissement de certains aspects sémantiques diffus ou contradictoires⁸.

Institutul de Filologie Română “ A.Philippide ”

Academia Română - Iași

Cristina FLORESCU

Références bibliographiques

- Arias García, Xosé Lluís, 2000. *Propuestes etimolóxicas*, Oviedo, Academia de la Llingua Asturiana/Llibrería Llingüística, vol. I.
- Arvinte, Vasile, 1957. « Terminologia exploatării lemnului și a plutăritului », *Studii și cercetări științifice. Filologie* Anul VIII, Fasc. 1, 1-184, Iași.
- Atanasov, Petar, 1997. « Note etimologice meglénoromâne », *Studii și cercetări lingvistice*, XLVIII, nr. 1-4, 11-17, București.
- Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang, 2009. « Romanistique et étymologie du fonds lexical héritaire: du REW au DÉRom », *Romanistique dans tous ses états*, 97-110, Paris, L'Harmattan.
- Chambon, Jean-Pierre, 2007. « Remarques sur la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives) », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, 15, 57-72.
- Ciorănescu = Ciorănescu, Alexandru, 2002. *Dicționarul etimologic al limbii române*, Bucarest, Saeculum.

⁸ Nous remercions Mihaela Lupu et Pascale Baudinot pour la correction du texte.

- DAO = Baldinger, Kurt, 1975-2007. *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien occitan*, 10 fascicules, Tübingen, Niemeyer.
- DCECH = Corominas, Joan/Pascual, José Antonio (1980–1991). *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, 6 volumes, Madrid, Gredos.
- DELI = Cortelazzo, Manlio/Zolli, Paolo, (1999²; [1979-1988¹]). *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Bologne, Zanichelli.
- DELR = Academia Română (2011). *Dicționarul etimologic al limbii române (DELR)*, Bucurest, Editura Academiei Române.
- DLR = Academia Republicii Populare Române/Academia Republicii Socialiste România/Academia Română (1965–2010). *Dicționarul limbii române (DLR): serie nouă*, Bucurest, EARSR/Editura Academiei Române.
- DÉRom = *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*. *Première phase: le noyau panroman* (projet international subventionné ANR et DFG) (I: 2008-2010; II: 2012-2014) (direction: Eva Buchi et Wolfgang Schweichard) <www.atilf.fr/DERom>.
- ErnoutMeillet = Ernout, Alfred/Meillet, Antoine, 1959⁴ [1932¹]. *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck.
- FEW = Wartburg, Walther von, 1922-2002. *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, 25 volumes, Bonn/Heidelberg/Leipzig-Berlin/Bâle, Klopp/Winter/Teubner/Zbinden.
- Florescu, Cristina, 2010. «Limbajul meteo al stărilor atmosferice. Premise analitice», *Studii de lingvistică. Omagiu doamnei profesoare Angela Bidu-Vrânceanu*. Editura Universității din București, București, 191-198.
- Florescu, Cristina, 2011. «Eugeniu Coșeriu și chestiunea relației dintre terminologiile științifice și cele populare [Eugène Coseriu et la problématique de la relation entre les terminologies scientifiques et celles populaires]», *Anuarul de Istorie Literară și Lingvistică*, tom LI, 187-195, Editura Academiei Române.
- Fox, Anthony, 1995. *Linguistique Reconstruction. An Introduction to Theory and Method*, Oxford, Oxford University Press.
- MDA = Sala, Marius/Dănăilă, Ion (dir.), 2001-2003. *Micul dicționar academic*, 4 volumes, Bucurest, Univers enciclopedic.
- StefenelliSchicksal = Stefenelli, Arnulf, 1992. *Das Schicksal des lateinischen Wortschatzes in den romanischen Sprachen*, Passau, Rothe.
- TMFA = Florescu, Cristina (coord.)/Manea, Laura/Tamba, Elena/Pricop, Alina/Cărăbuș, Cristina/Olariu, Florin-Teodor/Apostol, Liviu, 2015. *Terminologia meteorologică românească a fenomenelor atmosferice (științific versus popular) [La terminologie météorologique roumaine des phénomènes atmosphériques (scientifique vs. populaire)]*, Iași, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, avec la collaboration de Iiescu, Maria/Zafiu, Rodica/Mariana, Neț/Bardu, Nistor/Pătrașcu, Mădălin; subventionné CNCS: projet PN-II-ID-PCE-2011-3-0656 , a. 2011-2016 (direction: Cristina Florescu) <http://dfa.philippide.ro>.
- TLL = *Thesaurus Linguae Latinae*, 1900-, Leipzig/Stuttgart/Berlin/New York, Teubner/Saur/De Gruyter.

Geologia: luoghi, nomi, enigmi

Il viaggio nei significati (sociali o comunitari) è insieme un viaggio nel tempo e *contro il tempo*. Ciò vale in ampia misura anche per i tentativi dell'uomo d'oggi di accostarsi alla geologia e alle sue impressionanti dinamiche. Certo, il linguista ne trae quasi solo dubbi e incertezze. Ma pure è utile inoltrarsi in spazi insoliti. Lo spaesamento è sempre ricco di scoperte e di stimoli.

Dubbi ed enigmi accerchiano di continuo chi si accosti ai luoghi e ai loro nomi: lo si vive anche in prima persona. Né la geologia tocca solo il passato. Due esempi appena: attorno al 1970 iniziano a diffondersi in Europa le carte delle *microzonazioni sismiche*: un'istanza di accertamento scientifico che si lancia negli USA. E oggi stati, dipartimenti, cantoni o province cartografano le *minacce sismiche*. Parecchi i governi che si sforzano di approntarle per la sicurezza delle proprie popolazioni. Una previdenza in caso di catastrofi e nel contempo una cosa pratica, visto che essa incide sui premi assicurativi che gli edifici devono pagare. È legato alla "geologia applicata corrente" anche l'attuale enorme mercato dell'applicazione di *poliuretano* sulle fondamenta e muri di base delle nuove costruzioni.

Ma volgiamoci qui ad alcuni nomi che in questi mesi ci sono apparsi ostici: *Carso*, *trabucco*, *greto* e lo spagnolo regionale *torca*, *torgal*. Sulla nuova pista che avanziamo per *Carso* decideranno i lettori. Per *greto* 'alveo di fiume o di mare', la solita lettura (da *ghiaieto*) non riesce a persuadere. Per *torca*, *torgal*, termine divenuto usuale tra parecchi geologi spagnoli a partire dal 1880, sembra necessario distanziarsi da *Corominas* che pensava a un semantismo del tipo "collare".

1. Carso? La gente ne commentava la pericolosità

Molte le pagine sul "vivere il Carso", comprese quelle di Scipio Slataper che continuano a coinvolgere e a far riflettere sulla natura e sul senso del nostro esistere. Geologi austriaci e istriani studiano (dal 1870 circa) la zona e i suoi "carsismi". Ciò prima che vi si scatenino le crudeltà delle guerre mondiali (foibe, foibizzazioni; seguiranno i drammi lungo la cortina di ferro). Ci sembra spiccio (è avvenuto tre anni fa¹, nel 2011) vedervi solo un significato di "roccia spoglia, brulla". Né, per il nome *Carso*, va dimenticato il tedesco (poi passato ai geologi francesi e di qui agli iberici) *Karst*, così come sono frequenti le prove della boscosità che vi regnava. È possibile impostare l'analisi sulla sola idea della roccia pietrosa?

¹ LEI, vol XII, fasc. 107 (2011) 827-829.

Accanto alle forme linguistiche contano le vicende della vita quotidiana e il fatto che la gente si inoltrava in queste zone con circospezione. Molte lespaccature nella roccia, le fessure e i precipizi (celati da boscaglia e cespugli) in cui si poteva precipitare. Il linguista si chiede se sia possibile (affidandosi solo all'ordine alfabetico) tener distinta l'esperienza vissuta del *Carso* dalla realtà delle *foibe* che tanto lo segnano. *Carso* - si spiega - significherebbe "la roccia spoglia", la roccia su cui non crescono piante. Si costruisce una base prelatina **carso-* cui si attribuisce il significato di "terreno pietroso"².

In tal caso gli europei avrebbero avuto davvero troppe scarpe che avrebbero dovuto chiamare così. Il nome *Karst*, *karstique*, *Carso* dovrebbe essere ben più diffuso. Invece si menziona solo questo genere di roccia "istriana", cui andrebbero accluse le metafore venute su negli anni attorno al 1900 di *percorsi carsici* e attorno al 1957 di *notizie carsiche*. Semmai avrebbe dovuto prevalere l'idea della roccia che non trattiene l'acqua, che l'assorbe e inghiotte subito.

Ci si "arrischia" su una pista diversa. Certo non per i geologi, bensì per la gente contavano gli (involontari) agguati che queste zone tendevano (e tendono) a chi le percorre. Ci domandiamo se dietro *Cars(t)-* non stia il termine *crast-* riconducibile, in ultima analisi, al tipo *castr-* che è assodato (non solo in queste aree) e che indica(va) la fessura, la spaccatura che si è aperta nella roccia. Il *Carst-* (poi semplificato in *Cars-*) era designato così per i suoi molti canali, le sue *foibe* (< lat. FOVEA "fossa, avvallamento, ampio scavo nel terreno"), le sue *doline* a pozzo che per l'uomo erano altrettanto pericolose caditoie. Se l'ipotesi che qui ventiliamo regge, *Carst-*, *foiba* e *dolina* verrebbero a legarsi in un unico significato di fondo, quello della roccia spaccata, dei precipizi e pericoli che comportano per il pastore (e il viandante). Insomma un nome imperniato sull'uomo (e sui pericoli legati al suo lavorare e spostarsi). Il passaggio da *Crast* a *Carst* (frequente, la mobilità della consonante *r*) poi ha così tanti paralleli che in una sede come questa è inutile stare a ricordarli.

In tal modo l'area geografica della qualifica (*Crast-*, *Carst-* "fessura, crepaccio") non rimarrebbe chiusa alle zone triestine. Si allargherebbe ad esempio alle montagne lombarde e ticinesi. Cosa che in effetti avviene. Vedi *un* riscontro, quello assicurato

² Per comodità del lettore, ecco uno dei brani dell'articolo del LEI. «Il prelatino carso- 'terreno pietroso' si conserva direttamente solo in Istria, dove ha qualche derivato diretto e parecchi toponimi. Le forme raccolte sub 2. derivano dal toponimo Carso, nome dell'altopiano che si estende dalle spalle di Trieste sino a Gorizia. Dai dialetti neolatini la parola è passata ai dialetti croati dell'Istria (croato Krasa 'terra pietrosa' SkokEtim 2,179) e prestito è altresì il tipo toponimico sloveno e croato Kras (BezlajEtim 2,82) ed il ted. Karst (con -t secondaria, v. Palast 'palazzo'). La parola è certamente preromana e sulla sua estensione originaria gravano parecchi dubbi». Vari accenni a Carso anche in Frau 2013.10.20.51.72.143. Non si hanno, purtroppo, datazioni per l'albanese, che solo permetterebbero di arguire in quale senso sia fluìto il prestito. Certo è che più volte il compianto G.B. Pellegrini ha segnalato casi di voci romanze che ebbero a passare nelle vicine parlate albanesi. Palese, comunque, l'importanza dei materiali assicurati dal LEI.

dalla *Crasta dal cantasciom* come gli abitanti di Caveragno (Val Maggia, canton Ticino) chiamano la spaccatura che sta nella roccia situata dietro il villaggio³.

Si rimanda al lat. *castrare* “asportare i testicoli fissandoli in una morsa, in una forcilla o in una fenditura aperta in un pezzo di legno”; cfr. *Thesaurus Linguae Latinae* a. v. e vedi, dalle parlate della Svizzera italiana, risultare *castra* come “forca, forcilla, pinza di legno in cui, svolgendo un lavoro, si chiude qualcosa”. Del resto pure l’italiano *incastrato* indica appunto una “cavità nel legno in cui può inserirsi un altro elemento di legno, fenditura nel legno per accogliere, ad esempio nel lavoro del falegname, un’ulteriore parte di legno appositamente modellata”.

Ad vocem *castrum*, Lager, REW 1780 acclude varie forme, alcune con il significato di “scavo che l’uomo fa per farvi scorrere dell’acqua”. A nostro parere, è lecito dubitare che sia legittimo mettere insieme le due cose. Esse non vanno tanto con *castrum* “Lager, poi ev., Burg”, bensì con un tipo neolat. *castra* “fenditura, strettoia scavata dall’uomo”; ne traeva ad esempio impronta l’idea della fenditura che dura nel bernesese *kraste*, Bewässerungsgraben, kleiner Fluss, condotta per il rifornimento d’acqua, piccolo fiume, ruscello⁴.

Non conviene esaminare il toponimo *Carso* da solo e tenerlo separato da un’ulteriore voce che ricorre esattamente in questi stessi siti. Suona *trabucco* e significa “canalone traditore in cui sono caduti vari pastori e, poi, anche degli alpinisti”. Un’immagine, anche questa del *trabucco carsico*, che muove dal pericolo, dalla paura di cadervi, dall’idea della “caditoia dei castelli”: vedi poco più sotto.

Aggiungi un uso metaforico, quello di *è una notizia carsica*, intesi, nel commentare dei giornalisti, i temi che magari fanno notizia per 2-3 settimane e che poi, di colpo, spariscono dalle pagine dei giornali. Li ha “ingoiati” la logica dell’opportunità politica o l’intervento di qualche lobby che non gradiva si presentasse all’opinione pubblica un certo tema.

2. Trabuc(c)co: un’insidia per gli abitanti.

Quando, sul Carso (2009), parli con la gente, ti spiegano che il *trabuco* è una voragine che si affonda in verticale e di cui quasi mai vedi mai il fondo. È pericoloso per la gente: un’insidia latente. A nostro parere, la gente ha applicato alla natura la “paura” che provava per una tecnica dell’architettura. Nel caso specifico, sul *Carso*, evocarono le molte “caditoie” che per secoli l’architetto militare costruisce nei castelli. Nume-

³ Interessanti i dati assicurati da VDSI 4.409, che dà *Crasta*, spaccatura nella roccia, e fornisce ulteriori riscontri in altre località. Per Caveragno (Valmaggia, canton Ticino) attesta anche *Crasta*, nome assegnato a un gigantesco masso spaccato in due dalla forza del gelo e sotto il quale si conservava il latte. L’articolo è steso da D. Petrini. *La Crasta dal cantasciom* è, letteralmente, “la fenditura nella roccia che sta un angolo riposto del paese”.

⁴ Con questo gruppo lessicale e semantico sta, forse, anche il nome di *Carso* che porta tuttora un torrente che bagna Nembro (Bergamo). Si ha già de *Carso* nel 1378. Certo, non dal nome personale romano *Carsius* cui pensava l’Olivieri.

rosi i *trébuchet*, i *trabucchi*, i *trabocchetti* che i costruttori militari impiantano (per lo meno dal Duecento) per farvi precipitare nemici e attaccanti⁵. Questo tratto della “paura” del vuoto vertiginoso fu applicato ai *trabuchi* del Carso. L’alta macchina d’assedio si montava su travi incastrate; era detta *trabuc(c)o* (con *u*) soprattutto in aree venete lombarde e piemontesi. In Toscana, Umbria, Lazio, Campania l’alta costruzione da cui era facile cadere presentava una *o*: *trabocco*, talora scritta *traboccho*⁶. Un analogo passaggio da “costruzione di architetti” a designare un “elemento della natura”? Quello della buia *tribuna* delle chiese romaniche che diveniva *triuna* e poi *truna*, *trona*⁷. Tra l’altro, varie comunità piemontesi la applicheranno alle caverne naturali. Un solo esempio: la *Val d’Antrona* è la “valle della caverna”.

3. Torca, torgal....

Sono ben note in Spagna las torcas de la Sierra de Mágina (Jaén). «Un vocablo así bien podría ser prerromano...» (Corominas, DCEC 4. 502). Si rinuncia a ricitare le numerose attestazioni anche toponimiche. Riprendiamo solo un passo: «en las Montañas de Burgos etc., un hoyo o gruta profunda de un monte. Aunque el vocablo està ausente de toda le lexicografía anterior, ya parece figurar en la frase tierras a las torcas de un doc. de Santona de 1210». Per numerosi geologi iberici, poi, almeno dal 1880, la torca designa una depressione legata al karst, è un chiaro segno di un terreno fortemente eroso. Anche in vari dizionari spagn.-it. torca è data come corrispondente di dolina. E, in effetti, pure el torcal è dato quale “terreno carsico, sparso di doline”.

Appare poco concreta l’ipotesi di Corominas che in alternativa a una voce pre-romana suggeriva una derivazione dal lat. torques “collare che usavano gli antichi Romani”. Occorre piuttosto - ci sembra - tener conto dell’ampia diffusione (anche geografica) che fino all’altro ieri ha caratterizzato il termine dialettale castigliano torca, torga. Veniva usata da parecchi allevatori quando dovevano lasciar solo il bestiame al pascolo. Chiamavano torca “unos palos en forma triangular que ponen a los cerdos para que no puedan romper los setos”. Si potrebbero addurre vari riscontri dialettali. Comunque molti elementi inducono a ritenere che, questa voce torca, torga, molto corrente, venne, in certi casi, utilizzata a descrivere anche esperienze vissute da pastori, montanari e alpinisti nei loro spostamenti in montagna. Il terreno sparso di buche e cavità profonde, diveniva anch’esso un impedimento, rendeva difficoltoso all’uomo l’avanzare sul terreno di montagna.

Per quel che riguarda poi l’etimo, per torca ci sembra necessario postulare una soluzione diversa dalla corrente. Sugeriamo cioè un derivato *trauca da *trabica, dal

⁵ *Maggiori ragguagli nella recente Letteratura e Linguistica, Miscellanea in onore di Anna Cornagliotti*, Torino, Università Torino- Alessandria, Edizioni dall’Orso 2012, 807-21.

⁶ Per l’etimo, occorre richiamarsi al latino *trabs*, *trabis* “trave”. Insostenibile l’etimo germanico *buk* “Bauch, ventre” avanzato da FEW XV/2, pp. 5-7 (e seguito da molti altri studiosi, anche recenti). Nessun elemento appartenente a parlate germaniche (burgunde, gotiche, longobarde o franche) riesce a suffragare una simile ipotesi etimologica.

⁷ lat. *tribuna*.

latino TRABS, TRABIS, Balken, trave, REW 8223. Oltre a numerose pezze d'appoggio iberiche, cfr., per il senso di "arnese che impedisce agli animali di scappare" il fr. *entraver, appliquer un bâton ou un morceau de bois aux pattes du bétail de façon qu'il ne puisse l'éloigner trop de l'endroit où il est au paturage.*

L'idea di Corominas di ricorrere all'umbratile torques degli antichi Romani sembra forzata, ripresa com'è da libri più che dal lavoro corrente. Del resto, non se ne conoscono altre sopravvivenze. Centrale e ben saldo nel suo radicamento nell'uso era il semantismo di 'ostacolo per il bestiame'. Di qui, la voce venne usata a dire anche l'ostacolo che creava difficoltà a muoversi all'uomo. Ne venne, in zone di montagna, l'applicazione di tarca, targal, torgal (e varianti) a indicare 'ostacolo per il viandante, buco del terreno che gli impedivadi avanzare in modo spedito'. Anche qui (come per trabucco e dolina) la gente utilizzava un termine di cui aveva una pratica secolare, che era molto in uso e lo voleva a indicare ciò che rendeva difficile all'uomo spostarsi sul terreno, tutto buche e avvallamenti.

4. Faraglioni, les Farailons, els Farayons.

In un ampio arco che andando dalle coste di Normandia e di Bretagna passa per il Portogallo e la Spagna e giunge all'Italia meridionale, ecco un toponimo che, a differenza di Carso, Grava, Greto ecc., mostra anche il perpetuarsi di un'antica componente dotta, che in certi contesti doveva "scendere" a livello dei navigatori e delle preoccupazioni dei marinai. Anche a prima vista si pensa a *pharus, faro*. Ma in sé i F. nulla hanno che spartire con il fuoco o con gli ipotetici fari che vi sarebbero stati collocati. Si pensi anche all'inaccessibilità di molti F., oggi scalabili solo da rocciatori provetti.

Il tratto semantico che qualifica i luoghi che vennero chiamati F. e la loro realtà tangibile e persino "urtabile", è quello di 'scheggia di roccia, parete rocciosa dirupata, troncone di roccia marina spezzata dell'erosione e che torreggia prima della riva, strettoia di roccia a poca distanza dalla costa'.

I fari, gli apparecchi di segnalazione vi sono rari, rarissimi e spesso anzi non applicabili.

Pochi riscontri: les *Farailons de Maire* che, alti oltre quattro metri, prolungano la punta sud dell'Île de Maire. Siamo nella stessa zona di Marsiglia in cui, alti 25 m si ergono, imponenti, *Les Farillons de Riou*, due nudi speroni di roccia a sud-est dell'Île de Riou. Dal canto loro i portoghesi parlano di *farelhão* per indicare uno spuntone di roccia che emerge dal mare a poca distanza dalla costa e che spesso, sui barconi, impensierisce i pescatori.

In Spagna sono vari i F., come *Els Farayons*, gruppo di scogli presso Pollensa, sulla costa settentrionale di Maiorca. In ambiti italiani ecco tra altri i *Tre Faraglioni* di Capri (poi stucchevolmente ribattezzati con nomi turistici). Giungono a 110 m di altezza. Aggiungi i *Fariglioni (Variglioni)*, tre impervi speroni sulla costa sud-est della Sardegna, nel golfo che antistà all'Isola della Serpentara.

Si è pensato al faro e ai falò. Ma per molti navigatori e per la loro mobile cultura i *F.* erano un pericolo anche con mare non agitato. Certo, queste rocce in vicinanza delle coste erano minacciose soprattutto quando le ondate sbattevano l'imbarcazione contro terra. La gente sia di Normandia sia del Mediterraneo (ad esempio Aci Trezza) li pensava come monito alla precauzione.

Anche oggi in certe aule scolastiche medie e liceali italiane si evocano fari e falò. Ma è poco concreto pensare ai falò che, in caso di burrasca, la gente sarebbe corsa ad accendere sulle rocce. Come riuscirci, nell'imperversare delle tempeste? E come tener accesi i fuochi sotto gli scrosci dei nubifragi?

F. è una designazione marinara che (soprattutto a partire dal XV sec.) si difonde attraverso i portolani. Su di essa non mancano documentazioni ampie e minute. Dopo FEW 8 (1958) 362-72 (lat. *pharus*, leuchtturm) si ha nel 1964 l'articolo di Rohlf s ripubblicato con ritocchi nel 1972 (v. bibl.). Il FEW dice l'essenziale e collega l'esperienza marinara dei F. a quel nome proprio (*Pharus, Faro*) di Messina che nell'antichità e in periodi successivi ha un ruolo assai importante. Se ne trarrà il nome che viene assegnato a vari settori con strettoie di mare, insidiose per i navigatori. Rohlf s 1972 fornisce retrodatazioni assai utili, ma nella sostanza ribadisce il collegamento al greco *pharos*, lat. *pharus* e sembra vedere i F. come prosecuzione e ricorso a questi fari. Ma, appunto, essi sono stati montati assai tardi. Non è possibile pensare a quei (per altro pochi) fari che la turisticizzazione delle coste avrebbe fatto montare in periodi moderni (i tre semafori sui F. del Cap Croisette). Del resto anche *pharol*, fanal d'un port, d'une galère è databile solo al 1596 e poi 1660, una data ben tarda rispetto alla menzione dei F. che avviene già attorno al 1350. L'aspetto che conta per i marinai è la grande parete di roccia che si protende nel mare e che ti obbliga ad affrontare una strettoia.

È ben noto quanto sia mobile la cultura dei marinai. È questa loro mobilità che (insieme con parecchi altri fatti tecnici e, dunque, culturali) porterà la designazione F. a varie coste sia del Mediterraneo sia dell'Atlantico.

Menzioniamo almeno i due più antichi riscontri che vengono assicurati da Rohlf s. Nella *Carta Pisana*, della prima metà del Trecento, si nomina per la Corsica il *Fari-lone*, nome che era stato assegnato a uno scoglio a nord del Capo Corso. In Spagna poi il primo esempio di *farallon* emerge dalla *Cronica de D. Pere Nino* di Diaz de Gamez, testo composto intorno al 1450.

5. Quello strano nome di greto

Tra italiani ed italiane sono usuali commenti del tipo *ecco, ora siamo giunti sul greto*, per indicare al gruppo di persone con cui si cammina che, lasciati gli argini, ci si abbassa sul letto sassoso del fiume (sovente occupato da ceppi sradicati, tronchi riversi, sterpi e, oggi, da molte plastiche abbandonate). La voce dura almeno dal Trecento. È adeguato continuare a leggervi una contrazione di *ghiaieto*? Lo suggeriva Angelico Prati (che per altro assicura tuttora alla storia dell'italiano numerosissime

proposte quanto mai valide). Dal canto suo l'Avviamento all'etimologia italiana firmato da Giacomo Devoto proponeva un incontro tra *ghiaia* e *grava* "insieme di massi e di rocce frantumate". Come mai però l'agricoltore, sempre attento a distinguere in maniera esatta il tipo di terreno con cui è confrontato, avrebbe fuso due cose ben diverse? La *ghiaia* in genere è frammentata, persino minuta, mentre la *grava* presenta anche ciottoli assai grossi. Altra difficoltà le date: nella presunta "spiegazione" si immettono voci assai diverse quanto a datazione⁸.

È raro che il contadino facesse confusioni e incroci di questo tipo, per di più non su nomi di frutti o su generi vari di erbe, ma sul pietrame. Secondo noi, si è, *in tutta semplicità*, di fronte a *grava* 'pietrame che ricopre il letto dei fiumi' > *graveto* "idem" e poi, con attenuazione (e definitiva scomparsa) della *v* > **graeto* > *greto*⁹.

Invece di un incrocio (fatto quasi a tavolino, maneggiando delle "schede") contava il fatto che sia la *grava*, la *Grava*, sia la *graveta*, sia la *Greta* sia il *greto* era terreno inutilizzabile all'uomo. Non stiamo a ricopiare scheda su scheda i riscontri che si sono trovati in questi mesi. Ricordiamo solo che sussistono forme sia al femminile (*gravéda*) sia al maschile (*graveto* > **graeto* > *greto*). Vedi ad esempio: *Greti*, località in territorio di Greve¹⁰ in Chianti (Toscana), *Gretini*, in zona di Santa Fiora, nel Grossetano, il *Fosso delle Grete* nome assodabile tanto per il Grossetano quanto per la località senese di Castiglione d'Orcia¹¹.

È particolare l'atmosfera che regna là dove la riva cede alle acque del fiume. Si prova il senso di un "passaggio", una sorta di strano "confine". Claudio Magris sosta sul greto dell'Isonzo e annota: «*Si scende al greto dell'Isonzo. Tronchi divelti e marciti giacciono tra i sassi, l'acqua riluce, l'oro del cielo, colore del tempo... Il vasto letto del fiume è quasi vuoto, ma in quel vuoto si avvertono riflessi, echi, rumori, sfrascare, fluire, stridio d'uccelli...*»¹². Fra pietre e ceppaie riverse, l'uomo circondato dal greto pensa a tante cose, alle piene, alla gente che per decenni a guadato il fiume con merci sulle spalle o bestiame che tendeva a disperdersi. Si pensa anche al prodigio di certe erbe che, tra una piena e l'altra, riescono ad attecchire e ad incunearsi tra i sassi. Non

⁸ Incerto, in questo specifico caso, persino G.B. Pellegrini (1990. 178) che riconduceva implicitamente greto al termine creta 'terreno costituito di argilla'.

⁹ Lo stesso processo fonetico è avvenuto in numerosi casi. Vedi ad esempio Ava 'acqua' > *Avarno 'zona d'acqua, fiume, piena d'acqua' > a(v)arno > Arno (un'indicazione di luogo che vige non solo a Firenze, ma anche altrove, come nel Varesotto, dove designa un torrente che scorre a Gallarate. Si segnala un Lago d'Arno nell'Alta Val Camonica (Brescia).

¹⁰ Anche il toponimo Greve si collega pur esso a uno specifico tipo di terreno.

¹¹ Dice forse qualcosa anche la maggior diffusione areale, geografica di *grava*, *graveto* rispetto a *greto*. Potrebbe indicare che *greto* abbia carattere successivo, secondario. Per le forme toscane cfr. Pieri 1969. 292. Del resto se non si fosse fatto un etimologizzare solo su cose italiane, sarebbe apparso subito l'esistere del fr. grève e dello spagnolo grava; sempre nello stesso significato!

¹² Magris, Claudio, 2005. *L'infinito viaggiare*, Milano, Mondadori, 142.

è casuale, ad esempio, che con l'evocare i *greti arsi del sud* Montale decida di chiudere quella *Primavera hitleriana*¹³ che è improntata all'infausta visita di Hitler in Italia.

Un tocco di sostenibilità alla nuova, semplice lettura qui proposta sembra venire anche dal fatto che non si creano due (inutili) doppioni, bensì (nelle variegazioni dovute alle regioni) si riconosce un solo commento fatto dall'agricoltore. Non due parole diverse, differenti, ma solo un variare di pronunce. *Gravéto* (> **graéto* > *gréto*) è una *qualifica funzionale* (porzione di terreno che non rende al contadino), mentre *greto* (da **ghiaieto*) ne costituiva una solo descrittiva, senza un rinvio alla resa/non resa del terreno. E *scretolarsi*? si chiede uno all'improvviso. Ebbene siamo in tutt'altra dimensione, in un ben diverso cerchio di esperienze dell'artigiano (l'intrecciare gabbie con delle *gretole*; lat. *cratis* "bastoncino di legno"). È del tutto diversa sia la sfera di immagini sia di metafore.

6. Altri casi: Amiata, Mythen, Nagelfluh ecc.

Amiata: nel nome che gli abitanti della zona hanno assegnato al *Monte Amiata* suggeriamo di riconoscere il latino *meata* come 'aperture, fessure, pertugi'. La zona è un antico complesso vulcanico, tuttora percorso da emissioni di vapori e di gas. Lì si sfrutta almeno dal 1860; più tardi l'uso per produrre energia elettrica, come ha fatto e fa un importante ente elettrico italiano. Le miniere di solfuro di mercurio (cinabro) sono già usate in epoca etrusca. Sugeriamo: *ad meata* quale riferimento ai cunicoli, alle aperture che emergono dal cono vulcanico. In questo contesto inscialbisce - ci sembra - il richiamo che alcuni toponomasti attuali fanno al confine che corre tra la provincia di Siena e quella di Grosseto;

dolina: se ne parla quanto meno dal tardo Settecento, anche se il termine viene registrato in un'opera scientifica solo nel 1869 (G. Omoboni). In molti casi, il senso base è quello di "avvallamento che poi si sprofonda". Come sempre, sono molto utili i documenti citati da DELIN 1999.490. Esso pensa allo slovacco e serbo croato *dolina*, da *do*, genit. *dòla* 'valle'. Accludi il ted. *Dole*, f., "bedeckter Abzugsgraben, scavo di captazione coperto"; frühhd. *Dole* 'Mine, miniera', olandese *Dole* 'kleine Grube, piccolo fossato, piccola cava di ghiaia' (Kluge-Mitzka). Molte, le impressioni che nascono in chi si accosta alle doline: vedi appena una delle tante "schede" in tema; la *Dolina notturna* che evoca Ungaretti in *Allegria* (1919). E rileggi, in Magris, *Microcosmi*, il brano sulla *Leskova Dolina*, la "dolina dei noccioli" che si apre nei rilievi del Nevoso, in tratti di terreni che dalla zona di Ilirska Bistrica declinano infine verso Postumia¹⁴;

Hohlloch: ossia il 'buco della cavità, il buco che si apre alla caverna'; nella zona bavarese di St. Wolfgang (Verlburg, Fränkische Alb) il cosiddetto *sistema di Hohlloch* è stato sin qui (2012) esplorato per 143 km;

¹³ Montale, Eugenio, 1957. *La bufera e altro*, Milano, Mondadori, 83.

¹⁴ Magris, Claudio, 1998. *Microcosmi*, Milano, Garzanti, 95, 97.

Marna: solo un accenno per avvertire che sin qui in aree italiane non si sono assodati nomi di luoghi che muovano da *marna*, intesa la nota pietra grigio-giallastra. Nozione e termine penetrano infatti in testi stesi in italiano in modo sporadico solo attorno al 1670 e in maniera più fitta dal 1750, provenendo dalla terminologia di contadini e poi di geologi di Francia. Di qui il mancare in Italia (a differenza della Francia e dei territori confinanti; cfr. *les Marlies* del Belgio) di nomi di località improntati a *marna*. Un nome come *Malnate* (Varesotto) nulla ha a che fare con questo sedimento fatto di argilla e calcare. Per designare le profonde, incassate gole che attorniano il paese, la gente di Malnate ha fatto ricorso all'immagine della dialettale *marna*, lo squadrato e profondo cassone di legno in cui conservava il pane e il lievito; fin verso il 1940 troneggiava in ogni casa lombarda;

Mythen: nei pressi del Lago di Lucerna (Svizzera) gli imponenti *Mythen* rispondono a scogli tettonici (Klippen) che attraverso i millenni le erosioni hanno liberato da una alta coltre di scoprimiento. Vi continua il commento in latino delle popolazioni che tenevano queste zone prima dell'arrivo degli Alemanni. La qualifica latina *meta* indicava un elemento elevato, una pila di sassi, un torrione e pure una roccia eminente, una sommità che appariva in modo ben chiaro e stagliato anche da lontano. Un analogo "esito geologico"? Si ha in *Meda*, la località nella pianura nei pressi di Milano; aggiungi, ad esempio, il luogo di *Mede* nella Lomellina pavese. Né questo di lat. *meta*/ svizzero tedesco *Mythen* è l'unico tratto latini e neolatino in toponimi della zona ora di parlata svizzero-tedesca; cfr. *Uriche* ha dato il nome a uno stato-cantone della Svizzera centrale (< lat. *ora* 'sponda'), *Glaris* (che continua il latino *glarea* 'ghiaia'), *Gurnellen* (cortinelle, piccole corti d'alpe), *Göschenen* (cascine);

Nagelfluh: è, letteralmente, "il declivio chiodato". I pendii che hanno via via chiamato *Nagelfluh*, apparivano ai contadini del luogo come "dei pendii a chiodi, dei declivi cosparsi di chiodi". Nelle Alpi austriache e svizzere varie comunità "sentirono" come tali i conglomerati terrosi che in superficie lasciano sporgere numerosi ciottoli. Queste pietre affiora(va)no frammiste al terriccio e "assomigliavano" a delle pareti cosparse di *Nagel*, di chiodi, di teste di chiodi¹⁵.

7. Appena due riflessioni finali

Non sono che frammenti, ma si rileva almeno la pregnanza di quella "*cultura lenta*" che impronta i luoghi e i loro nomi, una cultura ben diversa da certo nostro agitarci nelle frenesie delle attuali società.

Si è accennato alla mobile cultura di navigatori e marinai. A loro, tra l'altro, si deve la peregrinazione del termine *Farillons/Faraglioni*, un invito ad essere guardiani ai pericoli che essi costituivano per chi percorreva il mare¹⁶.

¹⁵ Cfr. Leonardi 1968, 738.

¹⁶ Non tutto, poi, è "preromano", in certi termini che diverranno geologici: vedi Carso, pudding, puddinga, sérac, torca, torgal, trabucco. E si osserva certa trascuratezza per vari fatti della

Sugli elementi “umili” e concreti che dovevano farsi correnti nel discorso dei geologi, due rapide schede: il germanico **falsina* “roccia scoscesa”¹⁷ che dal nord i marinai si portano dietro fino a innescare (già attorno al 1180) il nome delle *Falaises* di certe coste di Provenza. Ne verrà, per altro con un notevole scarto di tempo, pure il riverbero italiano: le *falèse*, le *falése* come dicono ormai molti rocciatori (toscani e settentrionali). Alla difficile accessibilità di queste rocce a picco penseranno del resto anche i *pistard* francesi. Attorno alla prima guerra mondiale immettono nel loro parlare caricato anche les “*falaises, virages de vélodrome très relevés*”¹⁸.

Forte, infine, la sostanza della vita dei minatori che si accerta in vari termini divenuti geologici. Vedi quella *faglia geologica* (*faglia oceanica* ecc.) di cui gli studiosi si servono come di un’importante chiave nella lettura della tettonica a placche. Interesse il fatto che in *faye* (poi fr. *faille*) stia in origine il commento che (almeno verso il 1770; ma probabilmente molto prima) correva in Wallonie sulla bocca dei minatori. Con loro disappunto, *la faye* era, nello scavare in miniera, il venir meno di un filone, l’interrompersi di un strato redditizio che magari seguivano da mesi. Sarà verso il 1875-1880 che tra geologi *faille*, it. *faglia*, spagn. *falla* verrà allargato a indicare la frattura che è intervenuta in un complesso roccioso, poi continentale; il tutto accompagnato dallo spostamento relativo (anche di km) delle due parti che si sono separate. Geologi sul campo, studiosi teorici e universitari interessati alla tettonica a placche desumevano dai minatori ...

Università di Basilea, Prof. emerito di linguistica it.

Ottavio LURATI

Bibliografia selettiva

Si richiamano solo pochi lavori. Le sigle, poi, sono note a tutti.

Barbieri Masini, Elisabetta, 2000. *Penser le futur*, Paris, Dunod.

Ducos, Joëlle, 2010. v. Thomasset et alii, *Géologie 2010*.

Frau, Giovanni, 2013. *Linguistica foroiulensis et alia*, a cura di Federico Vicario, Udine, Società Filologica Friulana.

Leonardi, Piero, *Trattato di geologia* 1968. Torino, UTET.

Léxique stratigraphique international, 1966 ss. vol. 1. *Europe*, fasc. 7 *Suisse* (2 voll.), Centre National de la Recherche scientifique, Paris VII.

Lurati, Ottavio, *Toponymie et géologie* 2010. In Thomasset et alii, *Géologie*, 437- 458.

natura, compresi elementi botanici, faunistici e naturalistici, quale sembra emergere da vari dizionari di Accademie europee.

¹⁷ In ultima analisi, la qualifica si riconduce al tedesco Fels ‘roccia’; cfr. FEW 15/2, 104.

¹⁸ Esnault, Gaston, 1965. *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse

- Lurati, Ottavio, *Architettura e toponimia*, in *Filologia e linguistica*. Studi in onore di Anna Cornagliotti, Univ.Torino - Alessandria, ed. dell'Orso, 807-821.
- Möhren, Frankwalt, 1986. *Wort- und Sachgeschichtliche Untersuchungen an französischen landwirtschaftlichen Texten*, Tübingen, Niemeyer.
- Negretti, Giancarlo, 2003. *Fondamenti di petrografia*, Roma, Univ. La Sapienza.
- Rohlf, Gerhard, *I Faraglioni - Els Farayons- Les Farillons*, 1972, in *Studi e ricerche su lingua e dialetti d'Italia*, Firenze, Sansoni, 225-230.
- Scenari del XXI secolo. Enciclopedia Europea Garzanti*, Torino, UTET 2005.
- Thomasset, Claude et alii, 2010. *Aux origines de la géologie de l'Antiquité au Moyen Âge*, Actes du colloque international 2005, Paris Sorbonne, Textes réunis par C.Thomasset, Joëlle Ducos et Jean-Pierre Chambon, Paris, Honoré Champion (<www.honorechampion.com>).

Le traitement étymologique de la phraséologie dans le DÉRom : L'exemple de “ samedi ”

1. Introduction

L'étymologie romane a une très longue tradition et continue à se développer, notamment grâce au *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom), sous direction d'Éva Buchi (ATILF - CNRS & Université de Lorraine) et de Wolfgang Schweickard (Université de la Sarre). Dans ce projet est utilisée la méthode de la grammaire comparée-reconstruction, qui permet l'accès à la variation interne du latin : variation diachronique, diatopique, diastratique et diaphasique. Initialement, le DÉRom prévoyait uniquement d'étudier les lexèmes simples (dont des dérivés). Cependant, déjà en 1895, Meyer-Lübke (1895, 309) a affirmé que le même principe de reconstruction doit aussi être appliqué à la syntaxe : « bis diese [Gründe] gegeben sind, halte ich es nicht nur für erlaubt sondern geradezu für notwendig, die urromanische Syntax zu rekonstruieren, selbst auf die Gefahr eines gelegentlichen Fehlgriffes hin ». Cette méthode a aussi été proposée pour les domaines de la phraséologie et de la stylistique, mais, jusqu'à présent, très peu a été fait dans ce sens (cf. Wagner, 1934, 2).

En effet l'étymologie des unités phraséologiques¹ des langues romanes est encore très mal développée. La plupart des travaux existants sont des traités scientifiques sur des questions particulières ou des recueils de proverbes de diverses époques (cf. Eckert, 1991 ; Lurati, 1986 ; Regula, 1944 ; Wagner, 1934). De même, la phraséologie synchronique, qui s'est beaucoup développée depuis quelques décennies, s'est encore rarement intéressée à la perspective diachronique. Nous nous alignons sur Rainer Eckert pour dire qu'il est temps de compléter l'étude étymologique des différentes (branches de) langues et l'étude de la phraséologie en étudiant, à côté de l'étymologie des monolexèmes, aussi celle des unités polylexématiques.

2. L'expérience de “ samedi ”

En travaillant dans le domaine de l'étymologie (romane), on se rend assez rapidement compte que la négligence de l'étymologie des unités phraséologiques présente une lacune. Souvent quand on n'a même pas l'intention de s'intéresser aux unités

¹ Un phraséologisme est une unité polylexicale constituée d'au moins deux éléments. Ils se caractérisent par un certain degré de fixité syntaxique et de figement sémantique, un certain degré de figement lexical et, parfois, une contrainte pragmatique.

phraséologiques, on se voit plongé dans des questions les concernant. La plupart du temps, on néglige alors ces problèmes et on ne les traite pas ; dans quelques rares cas, cependant, on tâche de les résoudre.

Un de ces cas est celui des noms des jours de la semaine : dans un certain nombre de langues romanes, les noms des jours de la semaine s'interprètent comme issus d'une lexicalisation d'anciennes locutions. Dans le cadre de cette publication, nous tâcherons de montrer l'importance du traitement étymologique des unités phraséologiques à partir de l'exemple de "samedi". En effet, au cours du traitement étymologique de ce lexème, nous nous sommes retrouvée face à des issues romanes qui doivent nécessairement provenir d'une lexicalisation de phraséologismes protoromans.

En nous basant sur les informations fournies par le REW³, nous sommes, dans un premier temps, partie de l'hypothèse d'un étymon protoroman double : */sabbat-u/ ~ */sambat-u/². Cependant, très rapidement nous nous sommes rendu compte que le REW³ a omis de mettre en évidence le fait que par exemple cat. *dissapte* et fr. *samedi* ne peuvent pas avoir le même étymon que it. *sabato* ou esp./port. *sábado*. En effet, en nous appuyant sur les données des parlers romans et sur les travaux majeurs concernant "samedi" (Bruppacher, 1948 ; von Wartburg, 1949 ; Pfister, 1980), nous avons pu constater qu'il doit avoir existé en protoroman la possibilité de combiner les deux substantifs */di-e/ et */sabbat-u/ / */sabat-u/ / */sambat-u/.

Le substantif */sabbat-u/ désigne déjà un jour déterminé et l'addition de */di-e/ est en théorie superflue. On trouve de telles locutions uniquement en protoroman occidental et en protoroman méridional. Notre hypothèse était alors que l'étymon protoroman est un composé. Cependant, la reconstruction phonétique a clairement montré que l'étymon doit avoir possédé deux accents lexicaux et non un seul, ce qui aurait été le cas d'un composé (cf. GLR II, 42-43 et Pfister, 84). Dans une première étape, il ne doit y avoir eu aucune différence entre l'omission, l'antéposition et la postposition de l'élément */di-e/ dans le syntagme libre, étant donné qu'il n'était pas une composante indispensable. Dans la plupart des parlers romans, l'élément */di-e/ s'est progressivement perdu, tandis qu'en protoroman occidental se sont créées des locutions, soit avec */di-e/ antéposé (sud de la Gaule et nord de la péninsule ibérique), soit avec */di-e/ postposé (nord de la Gaule et sud d'Italie).

Nous avons donc pu établir qu'à côté de deux étymons monolexématiques (*/sabat-u/ et */sabbata³), l'étymon protoroman est, pour plusieurs issues romanes, une locution nominale : */die 'sabat-i/ (pour l'occitan, le gascon, le catalan et l'ancien asturien), */die 'sambati/ (pour le franco-provençal et l'occitan septentrional), */sabat-u/

² Les étymons protoromans reconstruits sont transcrits en alphabet phonétique international et précédés d'un astérisque qui indique qu'il s'agit des étymons oraux reconstruits sur la méthode comparative.

³ */sabbat-u/ pour l'asturien, l'espagnol, le francoprovençal, le galicien, l'istriote, l'italien, l'occitan, le portugais et le sarde et */sabbat-a/ pour les dialectes italiens septentrionaux, le frioulan, le ladin, l'occitan, le romanche et le roumain.

'di-e/ (pour le calabrais et le sicilien) et */sambati 'di-e/ (pour le français et le franco-provençal septentrional).

Grâce au croisement de critères linguistiques, aréologiques et culturels, nous avons pu déterminer qu'il s'agit pour ces quatre étymons polylexématiques (constitués de deux unités nominales) du figement d'un syntagme nominal libre formé des éléments */'di-e/ et */'sabbat-u/ / */'sabat-u/ / */'sambat-u/. Nous nous insérons là dans la lignée de Robert de Dardel (1996), qui lui aussi s'appuie sur la grammaire comparée-reconstruction pour expliquer l'apparition des différentes formes des noms des jours de la semaine dans les langues romanes et qui se fonde essentiellement sur la géographie linguistique pour établir une chronologie des différents types : un premier type MARTIS DIES (dans l'arc alpin), le type MARTIS (en catalan, espagnol, français, italien, occitan, roumain et sarde), celui-ci ensuite évincé par le type DIES MARTIS (en catalan, francoprovençal et occitan) et par un second type MARTIS DIES (en français et en italien) (cf. de Dardel, 1996, 324)⁴.

De cette expérience résulte notre interrogation sur le figement et le renouvellement du lexique protoroman et sur la possibilité de reconstruire d'autres phraséologismes protoromans à partir de composés nominaux⁵ dans les langues romanes.

3. État actuel de la question

3.1. *La composition nominale*

L'étude de la composition nominale a une longue tradition de la part des latinistes, qui restent, cependant, focalisés sur la morphologie lexicale. Pour l'étude des phraséologismes protoromans, nous pouvons nous appuyer essentiellement sur les travaux de trois linguistes : Françoise Bader (1962), qui étudie la composition nominale latine dans son développement depuis l'indo-européen ; Frederic Taber Cooper (1895), qui est en quelque sorte un précurseur dans la matière, parce qu'il a étudié la formation des mots dans le *sermo plebeius*⁶ avec une attention spéciale à la relation des composés avec les langues romanes, et ceux de Frédérique Biville (2005), qui s'intéresse notamment à la composition nominale dans le latin populaire⁷. Biville s'interroge sur la possibilité de « parler d'une composition nominale spécifiquement latine, qui se serait spontanément exercée dans le parler populaire » (*ibidem.*).

⁴ Cette approche reconstructive se différencie nettement de l'approche traditionnelle – philologique – de Hans Peter Bruppacher, d'Albert Henri, de Gerhard Rohlfs et de Walther von Wartburg.

⁵ Cf. Benveniste, 1974, 145-162, Chapitre XI : « Les fondements syntaxiques de la composition nominale ».

⁶ « [...] the *sermo plebeius* is neither the parent nor the offspring of the Classic Latin, but [...] the two developed side by side, as the twin product of the common speech of early Rome, the *prisca Latinitas* » (Cooper, 1895, XVI)

⁷ Il s'agit d'un « niveau de langue qui se caractérise par son oralité [...] et sa créativité » (Biville, 2005, 56)

3.2. *La phraséologie*

Depuis les années 1970, la phraséologie synchronique existe comme branche indépendante de la linguistique. Les principaux travaux dans ce domaine sur lesquels on peut s'appuyer pour étudier la phraséologie protoromane sont ceux qui se situent dans le cadre de la théorie Sens-Texte (cf. Mel'cuk, 1995)⁸, qui se prête très bien à l'étymologie (cf. Buchi, 2015), et ceux sur le figement (cf. Mejri, 1997)⁹. En revanche, la linguistique historique s'est encore rarement intéressée à la phraséologie. C'est seulement depuis le tournant qu'a constitué le colloque Europhras à Helsinki (13-16/08/2008) (cf. Korhonen/Mieder/Piirainen/Piñel, 2010), où l'importance de la perspective diachronique a été soulevée, que plusieurs linguistes ont centré leurs recherches sur ce domaine : entre autres Harald Burger (1998), Natalia Filatkina (2007) et Marcel Dräger (2012). Cependant, les projets qui ont vu le jour s'occupent surtout des phraséologismes dans les langues germaniques.

4. Hypothèses de travail

Cela nous a donc amenée à centrer notre projet de recherches sur l'étude du figement et du renouvellement du lexique protoroman à travers la reconstruction de phraséologismes protoromans. Cet objectif sera atteint par l'étude diachronique d'un certain nombre de composés dans les parlers romans actuels, en commençant par l'étude des « [j]uxtaposés de l'époque romane primitive » de Meyer-Lübke (GLR, II, 40) et par les lexèmes que Johannes Schmidt (1872, 26) définit, probablement à tort, comme des créations nouvelles du français. Les composés concernés seront comparés et reconstruits grâce à la méthode de la grammaire comparée-reconstruction. Par la suite, les étymons protoromans qui ont été établis seront comparés avec les données du latin écrit, afin d'étudier si on peut relever des différences de point de vue diasystématique (cf. Buchi, 2012).

Étant donné qu'il s'agit d'un premier défrichage du terrain phraséologique protoroman, l'accent sera mis sur la précision des résultats obtenus et moins sur la quantité d'étymologies étudiées : il importe d'établir une méthodologie de travail et de la peaufiner le plus possible au cours de l'étude des unités choisies.

⁸ Orientée vers la description, la théorie Sens-Texte permet, à partir de quelques principes généraux, de constituer des modèles linguistiques pour n'importe quelle langue. Elle considère la langue comme « une machine virtuelle qui permet de traduire des Sens en énoncés, appelés Textes, et vice versa » (Polguère, 1998, 10)

⁹ Le figement est un phénomène inhérent aux langues naturelles. Il s'installe dans les langues grâce à l'usage et fixe des séquences. Il implique toutes les dimensions de la langue (phonétique, morphologique, syntaxique et sémantique) et présente plusieurs degrés qui vont des séquences libres aux séquences complètement figées.

5. Conclusion

En conclusion, on peut affirmer que, jusqu'à présent, le domaine de la phraséologie protoromane a, à tort, été négligé et qu'il n'est pas seulement possible, mais même important, d'étudier le figement et le renouvellement du lexique protoroman. L'exemple de l'étymologie de "samedi" nous montre également que le projet DÉRom constitue un cadre excellent et fournit une méthode de travail de premier rang pour cette étude.

Université de Liège

Bianca MERTENS

Références bibliographiques

- Bader, Françoise, 1962. *La formation des composés nominaux du latin*, Paris, Les Belles Lettres, Annales Littéraires de l'Université de Besançon.
- Benveniste, Emile, 1967. « Fondements syntaxiques de la composition nominale », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 62/1, 15-31.
- Biville, Frédérique, 2005. « Aspects populaires de la composition nominale en latin », in : Moussi, Claude : *La composition et la préverbation en latin*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne.
- Bruppacher, Hans Peter, 1948. « Die Namen der Wochentage im Italienischen und Rätomanischen », *Romanica Helvetica* 28.
- Buchi, Eva, 2012. « Des bienfaits de l'application de la méthode comparative à la matière romane : l'exemple de la reconstruction sémantique », in : Vykypel, Bohumil/Bocek, Vít (ed.): *Methods of Etymological Practice*, Prague, Nakladatelství Lidové noviny, 105-117.
- Buchi, Eva, 2015. « Etymological dictionaries », in : Durkin, Philip (ed.). *The Oxford Handbook of Lexicography*, Oxford, Oxford University Press.
- Burger, Harald, 1998. « Problembereiche einer historischen Phraseologie », in : Eismann, Wolfgang (ed.), *Europhras 95. Europäische Phraseologie im Vergleich. Gemeinsames Erbe und kulturelle Vielfalt. Baltmannsweiler*, Bochum, Norbert Brockmeyer, 79-108.
- Cooper, Frederic Taber, 1895. *Word formation in the Roman Sermo Plebeius: an historical study of the development of vocabulary in vulgar and late Latin, with special reference to the Romance languages*, New York, Georg Olms Verlag.
- de Dardel, Robert, 1996. « Les noms des jours de la semaine en protoroman : hypothèses nouvelles », *Revue de linguistique romane* 60, 321-334.
- DÉRom = Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang, 2008-. *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*, Nancy, ATILF, < www.atilf.fr/DERom >.
- Dräger, Marcel, 2012. *Der phraseologische Wandel und seine lexikographische Erfassung. Konzept des „Online-Lexikons zur diachronen Phraseologie (OldPhras)*. <www.freidok.uni-freiburg.de/volltexte/8528/pdf/DraegerOLdPhras.pdf>.
- Eckert, Rainer, 1991. *Studien zur historischen Phraseologie der slawischen Sprachen: unter Berücksichtigung des Baltischen*, München, Sagner.

- Filatkina, Natalia, 2007. «Formelhafte Sprache und Traditionen des Formulierens (HiFoS): Vorstellung eines Projekts zur historischen formelhaften Sprache», *Sprachwissenschaft* 32/2, 217-242.
- GLR = Meyer-Lübke, Wilhelm, 1935 [1911]. *Grammaire des langues romanes*, Paris, Winter, 4 vol..
- Korhonen, Jarmo/Mieder, Wolfgang/Piirainen, Elisabeth/Piñel, Rosa (ed.), 2010. *Europhras 2008: Beiträge zur internationalen Phraseologiekonferenz vom 13.- 16.8.2008 in Helsinki*, Helsinki, Universität Helsinki.
- Lurati, Ottavio, 1986. «Per lo studio delle locuzioni», in: Bouvier, Jean-Claude (ed.): *Actes du XVIIe Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes (Aix-en-Provence, 29 août - 3 septembre 1983)* 4: *Morphosyntaxe des langues romanes*, Aix-en-Provence, Université de Provence/Marseille, Laffitte, 311-324.
- Mejri, Salah, 1997. *Le figement lexical - Descriptions linguistiques et structuration sémantique*, Tunis, Publications de la faculté des lettres de la Manouba.
- Mel'čuk, Igor, 1995. «Phrasèmes in Language and Phraseology in Linguistics», in: Everaert, Martin *et al.* (ed.), *Idioms: structural and psychological perspectives*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, 167-232.
- Meyer-Lübke, Wilhelm, 1895. «Zur Syntax des Substantivums», *ZrP* 19, 305-325.
- Pfister, Max, 1980. *Einführung in die Romanische Etymologie*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Polguère, Alain, 1998. «La théorie Sens-Texte», *Dialangue* 8-9, 9-30.
- Regula, Moritz, 1951. «Besonderheiten der lateinischen Syntax und Stilistik als Vorspiele romanischer Ausdrucksweisen», *Glottia. Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache* 31, 158-198.
- REW³ = Meyer-Lübke, Wilhelm, 1930-1935 [1911-1920]. *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter.
- von Wartburg, Walther, 1949. «Los nombres de los días de la semana», *Revista de filología española* 33, 1-14.
- Wagner, Max Leopold, 1934. «Über die Unterlagen der romanischen Phraseologie im Anschluß an des Petronius „Satyricon“», *Volkstum und Kultur der Romanen* 6, 1-26.

Presentare il concetto VOLPE nel *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*: proposta di un supplemento onomasiologico

Il DÉRom è stato criticato – fra l’altro – perchè secondo i suoi propri criteri non arriverebbe mai a essere un dizionario etimologico completo¹. E infatti esclude non pochi degli esiti romanzi rispetto per esempio al REW₃; così esiti idioromanzi, cioè presenti in un solo idioma, derivati (sia protoromanzi, si avvenuti negli idiomi romanzi stessi), prestiti, deonomastici, onomatopeici, insomma, tutto il materiale romanzo a cui la ricostruzione di una base protoromanza (secondo il metodo storico-comparativo) non è applicabile non si trova negli articoli del dizionario. Così l’articolo */laur-u/ tratta i continuatori della forma semplice, in quanto hanno il significato di ‘alloro’, pero non quelli di */lau'r-ari-u/ (p.es. occit. *laurier*), né aggettivi di colore come port. *louro* né prestiti come rum. *dafin*. Se prendiamo l’esempio del concetto VOLPE sarebbero immaginabili nel DÉRom articoli come i tre seguenti (presentati qui in un modo provvisorio):

- (1) */*bolp-e/* > dacoroum. *vulpe* s.f. ‘mammifère carnivore (canidés), aux oreilles droites, à la tête triangulaire assez effilée, à la queue touffue, au pelage fourni, renard’ (dp. 1491/1516, Psalt. Hur.₂ 139 [date du ms.; *vulpilor*]; Tiktin₃; EWRS; DLR), *istororoum. vulpe* (1874, MaiorescuIstria 158; Byhan, JIRS 6, 386), *méglénoroum. vulpe* (WildSprachatlas 99, p 3), *aroum. vulpe* (dp. ca 1760 [*vulpea*], Kristophson, ZBalk 10/1, 19; Pascu 1, 188; DDA₂; KavalliotisProtopeiria n° 0157 [βούλλη]; BaraAroumain [*vulpi*]), *dalm. buálp/vuálp* (BartoliDalmatico 238, 296), *istriot. ^rbulpo¹* (DeanovičIstria 108; AIS 435, p 397, 398), *it. volpe* (dp. 1233/1243, TLIOCorpus; DELI₂; AIS 435), *nuor. gurpe* (dp. 12^e/14^e s. [*vulpe*], DES [Orani, Ollolai, Ottana]), *frioul. bolp/volp* (Benincà in DESF s.v. *bòlp*; AIS 435), *lad. ^rolp¹* (Kramer/Fiacre in EWD; AIS 435), *romanch. ^ruolp¹* (HWBRätoromanisch), *frpr. ^rvorp¹* (FEW 14, 645b), *occit. ^rvolp¹* (dp. ca 1130/1149 [*volps*], MarcGHP 346; Raynouard; FEW 14, 645b [wald. Prigelato, Pral, Serres]), *gasc. ^rboup¹* (FEW 14, 645b; CorominesAran 356 [*vop*]; ALF 1147, p 697, 699), *acat. volp* (fin 13^e s., DEC 9, 383; MollSuplement n° 3447; DCVB), *aesp. golpe* (av. 1230–ca 1250, AlexandreW 374 [ms. P: *vulpes* pl.], 375 [ms. O: *golpes* pl.]; DCECH 5, 847), *gal. golpe* s.m. ‘renard’ (dp. 1754, DCECH 5, 847 [Viveiro]; DRAG [zona norte de Galicia]).

¹ Per la discussione sorta intorno al progetto v. Buchi/Schweickard 2011a e b, Kramer 2011a e b, Vårvaro 2011a e b. – Vorrei ringraziare i colleghi Maria Reina Bastardas i Rufat (Barcelona), Pascale Baudinot (Nancy), Myriam Benarroch (Parigi), Ana Boullón (Santiago di Compostella), Eva Buchi (Nancy), Ana María Cano González (Oviedo), Victor Celac (Bucarest), Jean-Paul Chauveau (Nancy), Wolfgang Schweickard (Saarbrücken) per le sue osservazioni su una prima versione del contributo e altrettanto quelli che hanno partecipato alla discussione a Nancy.

Bibliographie: – MeyerLübkeGRS 1, § 118–119, 306–307, 416, 476–477; REW₃ s.v. *vŭlpes*; von Wartburg 1961 in FEW 14, 645b–646b, *vŭLPES*; LausbergSprachwissenschaft 1, § 183, 272; 2, § 300–301, 413; RohlfS Sprachgeographie 169; HallPhonology 124; Weinhold in PatRomPrésentation 344–355 s.v. *VULPĒS*.

(2) **/βol'pikl-u/* > afr. *vorpil* s.m. ‘renard’ (12^e–13^e s., FEW 14, 644a; DEAF s.v. *goupil*; AND₂ s.v. *gupil*), frpr. *vorpeil*¹ (FEW 14, 644a [aost. Forez]; ALF 1147, p 985).

(3) **/βol'pekl-a/* > aesp. *gulpeja/vulpeja* s.f. ‘renarde; renard (?)’ (ca 1250 [*gulpeija*]-15^e s., CORDE; Kasten/Cody [*gulpeja/vulpeja*]; DCECH 5, 846 [*gulpeja*]; DME), *agal./aport golpelha* (14^e s., DELP₃; Houaiss₂).

**/βol'pekl-u/* > aesp. *golpejo* s.m. ‘renard’ (1250 [*golpejos* pl.], CORDE), *agal./aport gopello* (av. 1284, AlfXCantM 4).

Commentaire: ... – Bibliographie: – MeyerLübkeGRS 1, § 30–31, 68–70, 302, 306–308, 416, 476–477, 487–488; REW₃ s.v. *vulpēcŭla* 2. **vulpēcŭla*; von Wartburg 1961 in FEW 14, 644a–645b, *vŭLPĒ-cŭLA*; LausbergSprachwissenschaft 1, § 166, 168, 272; 2, § 300–301, 413, 422; Weinhold in PatRomPrésentation 356–361 s.v. *VULPĒ-cŭLA* / *VULPĒ-cŭLUS*.

Un commento a **/βol'pikl-u/* o **/βol'pekl-a/* potrebbe affrontare i temi seguenti:

Il francese, il francoprovenzale, l'occitano, lo spagnolo, il gallego e il portoghese presentano cognati che conducono a ricostruire una delle due forme protorom. **/βol'pikl-u/* o **/βol'pekl-a/* ‘volpe’. Il correlato nel latino scritto di (3.) è *vulpēcŭla* s.f. ‘id.’ (da Cicerone, OLD); lat. *vulpēcŭlus* s.m. (ad 2.) è attestato nel secolo V (dopo il 408, Marcellus Empiricus, FEW 14, 645a; DEAF s.v. *goupil*).

Sono da considerare separatamente dal tipo fr.a. *vorpil* le forme fr. *goupil* (ca 1125 [*gupil*]-17^e s., DEAF; FEW 14, 644b; TLF s.v. *goupil, renard*), *gourpil*¹ (13^e–14^e s.) e *werpil*¹ (13^e–14^e s., FEW 14 644b-645a, 2.a.–c.), che sono state influenzate da *hwelp* ‘cucciolo (di cane)’ (FEW ib.; REW₃ s.v. *hwelp, vulpēcŭla*).

Spagn. *gulpeja* (e sim.)², port. *golpelha* sono considerati da Meyer-Lübke e von Wartburg come prestiti dal galloromanzo. La toponomastica iberoromanza (Portogallo, Galizia, Asturie, León, Castiglia, Rioja) presenta comunque continuatori di **/βol'pekl-a/* (+ **/-ar-e/*, **/-ari-a/*)³, che ci fanno supporre la presenza tardoantica e altomedievale di questo tipo per lo meno nel Nordovest della Penisola iberica (che poi viene sostituito per *rapiega*, *-u*; *raposa*, *-u*; *zorra*, *-o*); quindi non seguiamo REW₃ e FEW in questo punto.

Così si trovano a confronto un gruppo galloromanzo (fr., frpr., < **/βol'pikl-u/*), che risale a una innovazione del secolo V, e un gruppo iberoromanzo (aesp., *agal./aport*,

² Secondo Kasten/Cody anche *vulpeja* è già medievale e non appare solo nel secolo XVII (Weinhold in PatRomPrésentation 359 nota 4).

³ Cf. per il Portogallo: Weinhold in PatRomPrésentation 359 nota 1; Galizia: RohlfS Sprachgeographie 171 nota 561; PatRomPrésentation 359 nota 1; Boullón Agrelo 2002; Asturie: PatRomPrésentation 359 nota 1; AriasPropuestas 1, 107; 2, 234; León: lat.mediev. *uulpiculare* (toponimico?, 937-945ca., LELMAL; RohlfS Sprachgeographie 171 nota 561; DCECH 5, 846; PatRomPrésentation 359 nota 1; Castiglia (Salamanca) RohlfS Sprachgeographie 171 nota 561; Miranda de Ebro, provincia di Burgos, lat.mediev. *ripa gulpeiara* nel 1099, CORDE; Rioja: PatRomPrésentation 359 nota 1.

< */βol'pekl-a/, */βol'pekl-u/), che continua un tipo conosciuto già nell'epoca del latino classico; con il tipo iberoromanzo corrispondono inoltre gasc. *boupeilh* (Palay) che designa una pianta ('prêles queue-de-renard') e le forme catalane con il significato secondario di 'vigliacco'⁴.

Gli etimi *vŭlpĕcŭla* (FEW 14, 644a) e 2. **vulpĭcŭla* (REW₃) non corrispondono o corrispondono solo in parte a questa realtà: nel FEW risale a *vŭlpĕcŭla* se mai qualche forma del Poitou (che inoltre non designa l'animale), nel REW₃ non seguono forme del genere femminile⁵.

Sarebbe facile integrare questi tre articoli al DÉRom. Non sarà invece lo stesso per il tipo *lisica* – slavismo, quindi DÉRom Ø?:

- (4) croato (sloveno?) *lisica* > istroroum. *lisīṭe/lisīṭă* s.f. 'renard' (PopoviciIstria 120; Pușcariu-Istroromâne 3, 199 [*lisică*]; SârbuIstroromân 224).
macedone *lisica* > méglenoroum. *lisīṭă* s.f. 'renard' (WildSprachatlas 99, tranne p 3).

o per derivati sardi da *Mariane* – antroponimo, quindi DÉRom Ø?:

- (5) *Mariane* > sardcentr. *ṛmariáne*¹ / campid. [*mar'gani*¹] s.m. 'renard' (Wagner, AR 16, 501 [*Barbagia mariáne*]; DES; AIS 435).

o per derivati da un italianismo in sardo:

- (6) sard. *mattsa/-u* > logoud. *ṛmattsonē*¹ / gallur. [*ma'ccōni*] s.m. 'renard' (Wagner, AR 16, 501; DES; AIS 435). – Bibliographie: REW₃ s.v. **mattea*.

o per derivati da un antroponimo in area galloromanza:

- (7) *Reginhard* > fr. *renard* s.m. 'renard' (dp. déb. 13° s. [*renart*], TLF; FEW 16, 688ab; AND₁; ALF 1147), frpr. *ṛrena*¹ (FEW 16, 688b; ALF 1147), occit. *ṛreinar*¹ (dp. 1240 [*rainart*], FEW 16, 688ab; ALF 1147), gasc. *ṛrenart*¹ (FEW 16, 688b; ALF 1147). – Bibliographie: REW₃ s.v. *Reginhard*; von Wartburg 1959 in FEW 16, 688a–691b, REGINHART; RohlfS Sprachgeographie 169.

e per derivati da un onomatopeico (?) / da una base preromana (?) in iberoromanzo:

- (8) */*tsorr-/* (tramite aesp., aport. *zorrar*) > esp. *zorra* s.f. 'renarde' (dp. fin 14° s., SinonimaM 164; Nebrija, NTL; DCECH 6, 113–115; ALEA 434; ALEANR 477), port. *zorra* (dp. 1534, Houaiss)⁶.

In un immaginabile supplemento onomasiologico al DÉRom (dizionario principale) con uno schema d'articolo come segue:

⁴ Cf. cat.a. *volpell* adj. (fin 13° s., DCVB; MollSuplement n° 3446) e cat.a. *volpeyls* menzionato da FEW 14, 645a (13° s., A. Thomas, *Les Proverbes de Guylem de Cervera*, Romania 15, p. 33). – Al gruppo galloromanzo (**βol'pikl-u/*) si associa invece con molta probabilità occit.a. *volpil* adj./*volpill* s.m. 'lâche' (ca 1180–ca 1270, Raynouard 5, 567; FEW 14, 644a).

⁵ È possibile comunque che il cambio del genere sia avvenuto solo in epoca romanza e non nell'antichità (3., **βol'pekl-u/*).

⁶ Non è chiaro se il significato di 'volpe' preceda quello di 'prostituta' o viceversa.

(9)	CONCETTO	‘définition’
		1. ... (rinvio → */'.../, DÉRom (pubblicato/non pubblicato))
		2. ...
		3. ...
(Commento) – Bibliografia:		

potrebbero essere integrati senza problemi deonomastici – un esempio tratto dal REW₃:

(10)	FAUCHEUR	‘définition’
		1. ...
		x. ...
		x. cat. <i>vigatà</i> (REW3 n° 9307a, < <i>Vich</i> toponyme).
(Commentaire) – Bibliographie:		

o sviluppi idioromanzi – e per lo più in un dialetto che non entra come idioma vero e proprio nel DÉRom –, in questo caso tratto dal VES di Alberto Vàrvaro:

(11)	REPOSER	‘définition’
		1. ...
		x. ...
		x. sic. <i>abbintári</i> v.intr. (VES 1,1, < lat. <i>adventāre</i> ib.)
(Commentaire) – Bibliographie: ...		

o grecismi come il seguente, che risale a gr. *κράβατος*, lat. *grabat(t)us*, trattato da Johannes Kramer (2011a):

(12)	LIT	‘définition’
		1. ...
		x. ...
		x. ...
	méchant lit	1. sursilv. <i>gravat</i> , etc. (Kramer 2011a, 773, < lat. <i>grabat(t)us</i> < gr. <i>κράβατος</i> , ib.)
(Commentaire) – Bibliographie: ...		

Questo procedimento non cambierebbe niente alla metodologia del DÉRom – ricostruzione di etimi protoromanzi applicando la grammatica comparata –, perchè da una parte si rinvia agli articoli già pubblicati del progetto, dall'altra si danno rinvii ai dizionari di riferimento degli idiomi particolari. Per il concetto VOLPE un articolo potrebbe essere presentato così:

- (13) RENARD ‘mammifère carnivore (canidés), aux oreilles droites, à la tête triangulaire assez effilée, à la queue touffue, au pelage fourni’

1. → */βolp-e/, DÉRom (non publié)

2. */βol'pikl-u/, DÉRom (non publié)

3. */βol'pekl-a/, */βol'pekl-u/, DÉRom (non publié)

4. istroroum. *lisîṭe/lisîṭă* s.f. ‘renard’ (PopoviciIstria 120; Pușcariu-Istroromâne 3, 199 [*lisică*]; SârbuIstroromân 224) < croat. (slovène?) *lisica*; méglénoroum. *lisîṭă* s.f. ‘renard’ (WildSprachatlas 99, tranne p 3) < macéd. *lisica*

5. sardcentr. ‘*mariâne*¹/campid. [‘mar’gani¹] s.m. ‘renard’ (Wagner, AR 16, 501 [Barbagia *mariâne*]; DES; AIS 435) < AN *Mariane*

6. logoud. ‘*mattsonè*¹/gallur. [ma’écóni] s.m. ‘renard’ (Wagner, AR 16, 501; DES; AIS 435). – Bibliographie: REW₃ s.v. **mattea* < sard. *mattsa/-u*

7. fr. *renard* s.m. ‘renard’ (dp. déb. 13^e s. [*renart*], TLF; FEW 16, 688ab; AND₁; ALF 1147), frpr. ‘*rena*¹’ (FEW 16, 688b; ALF 1147), occit. ‘*reinar*¹’ (dp. 1240 [*rainart*], FEW 16, 688ab; ALF 1147), gasc. ‘*renart*¹’ (FEW 16, 688b; ALF 1147) < AN *Reginhart*

8. occit. *mandre* s.m. ‘renard’ (FEW 6/1, 136a [Tarn]); occit. *mandro* s.f. ‘renarde’ (dp. 1327 [*mandra*], LeudSav, Levy 5, 95; FEW 6/1, 136a [Gard, Hér. Aude, Ariège, TarnG. Lot]; ALF 1147, p 773, 784, 785, 792, 793), gasc. ‘*mandro*¹’ (ALF 1147, p 782, 791) < */mandr-a/ (?) , DÉRom (non publié)

9. aoccit. *guïner* s.m. ‘renard’ (*ca* 1190, FEW 17, 587b); cat. *guïneu* s.f. ‘renard’ (dp. 13^e s., DECat 4, 734-740; DCVB; ALEANR 477, Hu 401, 404, 408) < AN *Winald* oder *Winihild* (?) / ar. (*andalusî*) *qinâwi* (Corriente) (?)

10. esp. *zorra* s.f. ‘renarde’ (dp. fin 14^e s., SinonimaM 164; Nebrija, NTLÉ; DCECH 6, 113-115; ALEA 434; ALEANR 477), port. *zorra* (dp. 1534, Houaiss₂) < onomatopéique */tsorr-/ (par voie d’aesp., aport. *zorrar*) (?) / base préromane (?)

11.a. cat. *rabosa* s.f. ‘renarde’ (15^e s., DCECH 4, 783 [dialectal: Mallorca *rahoa*, Valencia, Sur de Catalogne]), esp. *rabosa* (13^e s., DCECH 4, 783 [Soria, Alcazar]; ALEANR 477 [Aragón]) < ibérorom. *rabo*
esp. *raboso* s.f. ‘renard’ (ALEANR 477 [Navarra, Aragón]) < ibérorom. *rabo*

b. esp. *raposa* s.f. ‘renarde’ (dp. *ca* 1250, CORDE; Kasten/Cody; DCECH 4, 783; ALEA 434, H 303, Se201, Gr 504, Al 400), ast. *raposa* ‘renarde; renard’ (1913, TextHisDial 1,108; DGLA), gal./port. *raposa* ‘renarde; renard’ (dp. 1123, DELP₃ 5, 39; CunhaVocabulário₂; Houaiss₂; DRAG) < ibérorom. *rabosa* (par l’influence de *rapar* / *rapina* / *rapaz* [?]) (?)

esp. *raposo* s.m. 'renard' (dp. 1256, CORDE; Kasten/Cody; DCECH 4, 783; ALEA 434, Se 200; ALEANR 477 [Rioja, Navarra]), ast. *raposu* (DGLA), gal. *raposo* (DRAG) < ibérorom. *rabosa* (par l'influence de *rapar/rapiña/rapaz* [?]) (?)

12. ast. *rapiega* s.f. 'renard; renarde' (dp. ca 1920, CORDE; DGLA) < protorom. */ra'pek-a/ (?) (de */ra'pak-e/, par métathèse [?])/dérivé de l'asturien, suffixe *-iegu/-a* (?)

13. ecc.

(Commentaire) – Bibliographie (...)

A partire dal numero 13. seguirebbero anche derivati da antroponimi su basi come: *Alain, Bastien, Dzušeppe, García, Ğommaría, Juan* (/Juanico/Juanillo), *Juana* (/Juanica/Juanita), *Liòri, Lolle, María, María García, Wisila*. A quelli derivati si aggiungono altre forme, anche queste di natura tabuistica, con i quali si evita di pronunciare il nome della volpe. Sarebbe interessante pensare se o come dovrebbero integrarsi i motivi di denominazione o concetti di base per tutti i tipi che sono risultati di un cambio di denominazione – cioè tranne le forme ereditate – negli esempi come:

- (14) 'ANIMALE': logud. *animale* s.m. 'renard' (DES) – sint.: nuor. *béstia* (*maleditta* e sim.) s.f. 'renard' (DES), spagn. (Granada, Almería) 'bīša' (ALEA 434);
 'ANIMALE NOCIVO': it. *crosta* (?) > nuor. 'rústa' s.f. 'renard' (DES). – campid. *tsrèppi* s.f. 'renard' (DES s.v. *sèrpi* [Villasimius]);
 'CANE, SIMILE AL CANE': prerom. **kal(l)-* (?) + *-ittsa* > campid. *kal(l)ittsa* s.f. 'renarde' (DES [Villasimius]); **kal(l)-* + *-ittsu* > campid. *gallitsu* s.m. 'renard' (DES [Dolianova]). – It. *mastino* > logud.sett. *mastinu* s.m. 'renard' (DES [Oschiri]);
 'ASTUTO': sard. (zona di Oristano; Sulcis) *fraittsu/-a* (< it. *fra* + *-ittsu/-a*) 'astuto' (Wagner, AR 16, 508; DES);
 'CODA FOLTA': sard. *mattsonne*; anche: spagn. *hopua/hopuo* s.f./s.m. 'zorra' (ALEA 434 [Málaga, Granada]), poi *la de hopo largo, hopona* (ib.), dallo spagn. *hopo* < fr.a. *hope* (DCECH 3, 386);
 'CUCCIOLO': logoud. *rèše* s.f. 'renard' (DES);
 'LADRO': v. 'MARTORA';
 '(MALATTIA, MALE)': lat. *pestis*/it. *peste* (?) > nuor. *peste* s.f. 'renard' (DES [*pesta* Orosei]);
 'MARTORA' ⇒ 'LADRO': prerom. (?) (*h)ard-* > spagn. *guarduño* s.m. 'renard' (ALEA 434, Ca 204, Al 509). – Cf. spagn. *guarduña* (DCECH 1, 320 s.v. *ardilla*);
 'MUSO': logud./nuor. *bukka mala* s.f. 'renard' (DES [Berchidda, Buddusò/Orune]);
 'PARENTE; SIGNORA': cf. cal. *cummare/za* ('zia') *Rosa* (Rohlf's Sprachgeographie 171); spagn. 'comadre'/'comadrika' 'zorra' (ALEA 434). – spagn. 'señora'/'señorita' 'zorra' (ALEA 434).
 'PIGRO': v. *mandra*; v. *zorro*; AN *marota* (< *María*?). – spagn. *gandaya* 'vida holgazana' (DCECH 3, 73–74, occit.a. *gandir* < got. *wandjan*) > spagn. *gandana/gandano* s.f./s.m. 'zorra' (ALEA 434 [Málaga, Granada/Málaga]) (?);
 'PROSTITUTA': v. citazione (8) e nota 6;
 'PUZZOLENTE': abruzzese (Canistro) ['kanə pə'ttsilə] (ad REW₃ s.v. **pūtium* 'Gestank'), accanto a denominazioni della puzzola;

‘RAPACE’: spagn. *rapaz* (semiculto, Corominas): spagn. *rapaz* s.m. ‘renard’ (1590, Thorius, NTLE). – Bibliographie: REW₃ s.v. *rapax*, *-āce*; DCECH 4, 777-779 (ø ‘Fuchs’);
 ‘SIGNORA’: v. ‘PARENTE’;
 ‘SIMILE AL GATTO’: lat. *felinus* > march. [fi'yinə] s.m. ‘renard’ (REW₃ s.v. *felinus*);
 (‘VIGLIACCO’: cat. *volpell*, ecc.);
 ‘ZAMPA GRIGIA/BIANCA’: logudsett. *peigánu* s.m. ‘renard’ (DES [« gergale »]);

Trattando questi motivi di denominazione è anche immaginabile una collaborazione con il progetto DÉCOLAR: *Dictionnaire étymologique et cognitif des langues romanes* di Paul Gévaudan, Peter Koch *et al.* (2011-).

Università di Tubinga

Jan REINHARDT

Bibliografia⁷

- ALEA = Alvar, Manuel, *et al.*, 1991. *Atlas lingüístico y etnográfico de Andalucía*, Madrid, Arco Libros (facs. della ed. Granada, Universidad/CSIC, 1961-73).
- ALEANR = Alvar, Manuel, *et al.*, 1980. *Atlas lingüístico y etnográfico de Aragón, Navarra y Rioja*, vol. 4 red. Manuel Alvar, Madrid, La Muralla.
- AlexandreW = Willis Jr., Raymond S. (ed.), 1965. *El Libro de Alexandre*, Nuova York, Kraus Reprint (ed. orig. Princeton/Paris, University Press/PUF, 1934).
- AlfXCantM 4 = Mettmann, Walter (ed.), 1972. *Afonso X, o Sábio, Cantigas de Santa Maria*, vol. 4: *Glossário*, Coimbra, Universidade.
- Blank, Andreas, 1997. *Prinzipien des lexikalischen Bedeutungswandels am Beispiel der romanischen Sprachen*, Tübingen, Niemeyer.
- Boullón Agrelo, Ana Isabel, 2002. « Onomástica e dialectoloxía: a propósito de «raposa» e «golpe» », in: Álvarez, Rosario/Dubert, Francisco/Sousa, Xulio (ed.), *Dialectoloxía e léxico*, Santiago di Compostella, Consello da Cultura Galega/Instituto da Lingua Galega, 115-136.
- Buchi, Eva/Schweickard, Wolfgang, 2011. « Sept malentendus dans la perception du DÉRom par Alberto Vårvaro », *RLiR* 75, 305-312. (= 2011a)
- Buchi, Eva/Schweickard, Wolfgang, 2011. « Ce qui oppose vraiment deux conceptions de l'étymologie romane. Réponse à Alberto Vårvaro et contribution à un débat méthodologique en cours », *RLiR* 75, 628-635. (= 2011b)
- Corriente, Federico, 2003 (1999). *Diccionario de arabismos y voces afines en Iberorromance*, 2.^a ed. ampliada, Madrid, Gredos.
- DÉCOLAR = Gévaudan, Paul, *et al.*, 2011-. *Décolar: dictionnaire étymologique et cognitif des langues romanes*, Tübingen, Romanisches Seminar, <<http://www.decolar.uni-tuebingen.de>>.
- DÉRom = Buchi, Eva/Schweickard, Wolfgang (dir.), 2008-. *Dictionnaire étymologique roman (DÉRom)*, Nancy, ATILF, <www.atilf.fr/DERom>.
- DGLA = García Arias, Xosé Lluís, 2002-04. *Diccionario general de la lengua asturiana*, Oviedo, Editorial Prensa Asturiana, <mas.lne.es/diccionario>.

⁷ Per le sigle utilizzate ma non elencate qui cf. la bibliografia del DÉRom.

- DOLR = Vernay, Henri, 1991-. *Dictionnaire onomasiologique des langues romanes (DOLR)*, Tübingen, Niemeyer.
- EWRS = Pușcariu, Sextil, 1905. *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache. Lateinisches Element mit Berücksichtigung aller romanischen Sprachen*, Heidelberg, Winter.
- FEW = Wartburg, Walther von, et al., 1922-2002. *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, 25 vol., Bonn (et al.), Klopp (et al.).
- Kramer, Johannes, 2011. « *Tolle grabattum tuum* und betreibe kulturwissenschaftliche Etymologie! », in: Overbeck, Anja / Schweickard, Wolfgang / Völker, Harald (ed.), *Lexikon, Varietät, Philologie: Romanistische Studien. Günter Holtus zum 65. Geburtstag*, Berlin/Boston, De Gruyter, 769-781. (= 2011a)
- Kramer, Johannes, 2011. « Latein, Proto-Romanisch und das DÉRom », in: *RGG* 17, 195-206. (= 2011b)
- Kremer, Dieter, 2011. « Noch einmal zu(m) <Wolf> », in: Burdy, Philipp / Burgmann, Moritz / Horch, Ingrid (ed.), *Scripta manent. Festschrift für Heinz Jürgen Wolf*, Frankfurt a. M. et al., Lang, 191-208.
- LELMAL = Pérez, Maurilio (ed.), 2010. *Lexicon latinitatis mediū aevi regni Leonis (s. VIII-1230) imperfectum*, Turnhout, Brepols.
- REW₃ = Meyer-Lübke, Wilhelm, ³1930-35 (¹1911-20). *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter.
- Rohlf's Sprachgeographie = Rohlf's, Gerhard, 1971. *Romanische Sprachgeographie. Geschichte und Grundlagen, Aspekte und Probleme mit dem Versuch eines Sprachatlas der romanischen Sprachen*, München, Beck.
- SinonimaM = Mensching, Guido (ed.), 1994. *La sinonima delos nonbres delas medeçinas griegos e llatynos e arauigos*, Madrid, Arco Libros.
- TextHispDialA = Alvar, Manuel (ed.), 1960. *Textos hispánicos dialectales. Antología histórica*, 2 vol., Madrid, CSIC [etc.].
- Vàrvaro, Alberto, 2011. « Il DÉRom: un nuovo REW? », *RLiR* 75, 623-627. (= 2011a)
- Vàrvaro, Alberto, 2011. « La <rupture épistémologique> del DÉRom. Ancora sul metodo del l'etimologia romanza », *RLiR* 75, 623-627. (= 2011b)
- VES = Vârvaro, Alberto, 1986. *Vocabolario etimologico siciliano*, vol. 1: A-L, Palermo, Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani.
- Wagner, Max Leopold, « Die Bezeichnungen für <Fuchs> in Sardinien », *AR* 16 (1932), 501-514 (separata Ginevra, Olschki, 1933).
- Weinhold in PatRomPrésentation = Weinhold, Norbert, 1997. « VULPĒCULA / VULPĪCULUS », in: Kremer, Dieter (coord.), *Dictionnaire historique de l'anthroponymie romane (PatRom). Présentation d'un projet*, Tübingen, Niemeyer, 356-361.

Formation des mots commune romano-germanique

Le linguiste morphologue s'aperçoit très vite qu'il y a souvent d'exactes correspondances de morphèmes et de formation des mots entre certains mots romans et germaniques : p.e. fr. *entre-tien*/*Unter-halt(ung)*¹. Malheureusement, ces analogies ne sont presque jamais signalées dans les dictionnaires étymologiques (ce qui peut d'ailleurs facilement être justifié puisqu'ils ne se proposent grosso modo de traiter qu'une seule langue, plus les langues desquelles proviennent les étyma). Des calques linguistiques sont pourtant souvent mentionnés dans les bons dictionnaires étymologiques. Alors que tout calque comporte par définition des correspondances exactes de morphèmes et une formation des mots identique, on ne peut pas dire avec certitude si telle ou telle correspondance morphématique constitue vraiment un calque sur une autre langue, puisqu'il peut s'agir aussi d'un pur hasard². Quant aux calques et quant à leur recherche, voilà un champ largement inexploré jusqu'aujourd'hui, cf. Eggers (1986, 407). Pour trouver des calques, la détermination des premières attestations d'une formation est primordiale - normalement, la langue qui calque sur une autre présente une date postérieure à la première date d'un mot d'une langue sur laquelle un mot a été calqué (traduit morphématiquement). Il va de soi que les primo-attections ne sont pas des panacées : pour prouver irréfutablement un calque linguistique, on doit avoir un mot 'isomorphématique' et synonyme dans une traduction en langue

¹ On verra par la suite que les correspondances sont pourtant normalement moins exactes en ce qui concerne les préfixes resp. qu'on se permet une plus grande liberté de rendre les préfixes dans les langues qui calquent sur une autre.

² On sait qu'assez souvent des formations des mots semblables ou même identiques apparaissent dans deux ou plusieurs langues. Ceci tient au fait que les conceptions sur les signifiés sont semblables ou identiques dans la généralité des peuples et que les motifs onomasiologiques sont rarement plus que cinq dans les langues du monde. Il est donc assez naturel de trouver la même idée derrière une formation commune à l'allemand et au chinois p.e. (où donc les contacts linguistiques sont assez restreints et dans beaucoup de domaines du vocabulaire même à exclure), comme p.e. chin. 扎穿 *zhā-chuān*/*durch-stech-*; dans ce cas-ci il est difficile d'imaginer une autre formation; dans plus ou moins toutes les langues on utilisera des morphèmes qui désignent l'action de *piquer* et le fait d'aller à *travers* quelque chose (et il ne peut donc pas étonner qu'on ait en ancien français *por-poindre* en tant que traduction de 扎穿 *zhā-chuān*/*durch-stech-*). Due à la pure action du pur hasard est donc aussi la correspondance morphématique sanskrit-allemand *â-di*/*An-satz*; ou pensons à toute une série européenne comme *na-ũmu*/*zna-ležć*/*drauf-kommen*/*in-venire* (russe, polonais, allemand, latin) dont les membres ne sont certainement pas calqués vu que ces mots doivent faire partie du lexique de base; un dernier exemple en la matière serait *sub-venire*/*sou-venir* (*in den Sinn kommen* où la correspondance n'est pas très exacte, justement parce qu'il n'y a pas calque dans ce cas, mais une idée générale humaine sur le processus de se rappeler quelque chose (ce qui monte à l'esprit).

A d'un texte de langue B au même endroit et dans le même contexte - ce qui n'est malheureusement pas souvent le cas puisque les langues romanes sont toutes attestées plusieurs siècles après le gotique, l'ancien anglais (aa.) et l'ancien haut allemand (aha.). Ceci pose vraiment un problème à notre tâche puisqu'a priori, il est fort probable que nous avons - pour ainsi dire - la première attestation d'un mot roman - en morphèmes germaniques, il est vrai - dans des textes ancien haut allemands : la structure (la formation des mots) est là, la correspondance / la traduction des morphèmes est là, l'ordre des morphèmes est conservé, il y a identité de sens, donc tout est identique à l'exception de la forme matérielle des morphèmes.

On a un grand intérêt à savoir ces correspondances (ces 'isomorphémismes'), soient-ils des calques ou non, d'abord pour apprendre et mémoriser tout facilement ces mots (ce serait donc un argument de nature purement pratique, pour la didactique des langues; le meilleur et le plus grand ouvrage en la matière est Geysen), ensuite pour connaître mieux les contacts entre les langues et les peuples, surtout - comme nous nous le proposons dans ce travail - entre Germaniques et Latins dans le Royaume des Francs pendant le Moyen-Âge (et aussi après); l'étude des calques linguistique aide à déterminer quelle langue avait un lexique plus riche et quelle autre avait plus besoin de se créer des mots nouveaux sur le modèle d'une autre langue (ceci peut donc intéresser la linguistique de contact et la linguistique historique), soit enfin pour revivre en esprit le processus de la formation d'un mot (argument étymologique et historique). Mais c'est surtout le deuxième point qui sera le but de notre travail : trouver les formations communes aux Germaniques et aux Latins (spécialement dans le Royaume des Francs).

On peut donc de prime abord mettre de côté les latinismes comme *manu-script/Hand-schrift*, *dé-libérer/er-wägen*, *de-serve/ver-dienen*, *(bien/mal) dis-posé/(gut/schlecht) auf-gelegt*, *in-stance/Zu-stand > Fall*, *Beispiel*, *ri-cordarsi/be-herzigen* ou *retenir/be-halten* (déjà lat. *memoria retinere*), car ces formations latines ou latinisantes³

³ Nous donnons ci-après une brève collection personnelle de formations latines ou latinisantes qui se trouvent au même temps dans une langue romane (+ anglais) et une langue germanique et qui ont donc probablement été traduites morphématiquement en germanique : *ab-ominatio/Ver-wünschung*, *ac-ceptable/an-genehm*, *ag-gredi/an-gehen*, *al-lubentia/Be-lie-ben*, *al-ludere/an-spielen*, *ana-logia/Ent-sprechung*, *ap-plicare/an-wenden*, *ap-prehendere/ver-nehmen/er-fassen*, *auctor/Urheber* (*augere* "(er)heben", pas de correspondance exacte), *cap-ax/fäh-ig*, *com-plexe/Ge-flecht*, *com-pliance/Er-füllung*, *com-prehendere/er-/um-fassen/be-greifen*, *con-firmare/be-stätigen*, *con-iuratio/Ver-schwörung*, *con-scientia/Ge-wissen*, *con-sternere/be-stürzen*, *con-tenir/ent-halten*, *con-trahere/(sich etwas) zu-ziehen*, *con-venient/be-quem*, *cor-rection/Be-richtigung*, *co-stituirs/i/sich (der Polizei) stellen* (pas de correspondance exacte), *de-capitatio/Ent-hauptung*, *de-cisio/Be-/Ent-scheid*, *de-clinare/ab-lehnen*, *de-ducere/ab-leiten*, *de-nominatio/Be-nennung*, *dé-pôt/Ab-lage*, *de-sigare/be-zeichnen*, *di-stance/Ab-stand*, *e-ductio/Er-ziehung*, *e-motio/ont-roering*, *é-valuer/aus-werten*, *e-vent/Vor-kommiss*, *ex-act/ein-treiben* (pas de correspondance exacte), *exception/Aus-nahme*, *ex-pendere/ver-hängen*, *ex-ponere/dar-legen*, *ex-proprie/ent-eignen*, *ex-torsion/Er-pressung*, *fac-ilis/ge-mach/ge-makelijk*, *fac-ility/Ge-mach*, *horri-pilant/haar-sträubend*, *il-lustris/er-laucht*, *im-pertire/er-teilen*, *im-pondera-bilia/Un-wäg-barkeiten*, *im-posto/Auf-erlegung*, *im-pression/Ein-druck*, *in-carcerare/ein-kerkern*, *in-dé-pendant/*

relèvent du latin (médiéval ou même classique) ce qui exclut une formation romane de souche ou germanique.

Mais les choses ne se présentent pas toutes aussi simples dans tous les cas. Ainsi par exemple, on pourrait croire, de prime abord, que le cas exemplaire de traduction morphématique *vil-ain/Tölp-el* qu'on nomme toujours dans les manuels et dans la littérature spécialisée - *Dorf* "ville", Eggers (1986, 406), Palander (1902, 89, 94), par assimilation et dissimilation, **Dörp-el*, **Dörp-er* "Dörf-ler, habitant de village" comme dans *Kellner* < CELLERA^{RIU}-, *Dröm-el* "Träum-er, rêveur" et dans les noms de famille *Wappler*, *Wappner* - reflète parfaitement la structuration rurale commune du Royaume des Francs. Mais alors on devrait avoir une première attestation déjà en ancien haut allemand - ce qui n'est pas le cas; en fait, nous rencontrons *dörper* la première fois seulement depuis Neidhart dans la première moitié du 13^e s., Lexer (1872-1878), alors qu'en français *vilain* apparaît beaucoup plus tôt, ca 1119 dans Philippe de Thaon, TLF. Mais ceci voudrait dire se passer des données du latin médiéval qui précède de loin avec *villanos*, Spolète 779, Niermeyer/Van de Kieft (1976). Il faut partir du latin aussi pour la correspondance *al-low/ge-statten* car l'anglais a pris son *to allow* de l'anglonorm. *a-loer* (d'abord dans le Roman des romans de la fin du 12^e s., ANDEL). La forme française s'est développée du lat. *al-locare* (déjà dans les notes tironiennes, FEW), tandis que nous constatons *ge-staten* (*gistâten*) depuis le 12^e s. dans Eraclius, Lexer (1872-1278). Il y a un autre *a-louer* en français resp. en galloroman, à savoir apic. *aloer* "marier quelqu'un" (ca 1200, FEW), béarn. *alouga-s* "se marier" (FEW) qui a des pendants moyen haut allemand et moyen néerlandais: mha. *bi-stâten* "marier quelqu'un" dès Parzifal von Eschenbach 1200-1210, Lexer (1872-1878), conservé d'ailleurs dans le luxembourg. *be-stueden*, et mnéerl. *be-staden*

un-ab-hängig, *in-dignatus/un-wir(di)sch* (*un-würdisch*) depuis 14^e s., *in-fluentia/Ein-fluss*, *in-formatio/Aus-bildung* dp. Grégoire le Grand, fin 6^e s., *in-fraction/Ver-brechen*, *in-signe/aus-gezeichnet*, *in-simul/en-semble/in-sieme/zu-gleich*, *in-sinuer/an-muten* 1421, Diefenbach (1867) où *sinus* "Mut, Sinn, Gefühl", *in-sistere/be-stehen* (*auf*), *in-stans/Stunde* (pas de correspondance exacte), *in-stantia/Zu-ständigkeit*, *in-stituteur/Unter-richter*, *in-stitution/Ein-richtung*, *in-stitutor/Veran-stalter*, *inter-dicere/unter-sagen*, *inter-itus/Unter-gang*, *inter-rumpere/unter-brechen*, *intro-ducere/ein-führen*, *in-vehere/an-fahren*, *ir-rompere/ein-brechen*, (*muito*) *ob-rigado/(très) ob-ligé/(much) ob-liged/(sehr) ver-bunden*, *ob-stipatio/Ver-stopfung*, *ob-tinere/er-halten*, *oc-cupare/ein-nehmen*, *of-fendere/ver-stopfen*, *per-cipere/ver-nehmen*, *per-secutio/Ver-folgung*, *pleni-potentia/Voll-macht*, *prae-cipuus/vor-nehm*, *prae-ponderantia/Vor-wiegen*, *prae-sens/an-wesend*, *prae-textus/Vor-wand* (*textum* "Gewebe, Gewand"), *pré-varication/Über-tretung*, *prim-ordial/erst-rangig*, *pro-cessus/Ver-fahren*, *pro-curare/be-sorgen*, *pro-duire/her-stellen*, *pro-gettare/ent-werfen*, *pro-longare/ver-längern*, *pro-ponere/vor-schlagen*, *pro-positum/Vor-satz*, *pro-venire/her-kommen*, *re-alis/sach-lich*, *re-cevoir/emp-fangen* (**ent-fangen*), *re-com-mendare/an-emp-fehlen*, *red-igere/um-/be-arbeiten* (*agere* "handeln, tun, arbeiten"), *re-lation/Be-ziehung*, *re-levant/er-heb-lich*, *rileva poco* "fällt kaum ins Gewicht, ne pèse pas beaucoup" sont des expressions du latin juridique (idée du plateau de balance qui se lève et tombe, lat. médiév. *relevantes articuli*, Auberle/Klosa (2001³), *re-nuntiare/wider-sagen*, *re-petere/wieder-holen*, *re-ticens/ver-schwiegen*, *re-volutio/Um-wälzung*, *ré-vulser/ver-zerren*, *satis-factio/Ver-g(e)nügen*, *se-ducere/ver-führen*, *sub-iugare/unter-jochen*, *super-fluus/über-flüssig*, *sup-ponere/unter-stellen*, *un-icus/ein-zig*, *uni-voque/gleich-lautend*, *vili-pendere/gering-schätzen*.

“ col-locare, marier ” depuis le 13^e s. selon Verwijs/Verdam (1885-1929). Et même le troisième *al(l)ouer* “ prendre à gages ” (en français depuis le 12^e s. et continué dans les dialectes jusqu’aujourd’hui, aoccit. *a-logar*, 13^e s., FEW) est précédé par le lat. class. *locare* et le lat. médiév. *ad-locare* “ donner en location ” 839 Gaète, Niermeyer / Van de Kieft (1976). Son corrélat morphologique en allemand, *be-statten*, Grimm/Grimm (1854-1971), est attesté depuis le 10^e s. dans les Evangelienglossen ancien-saxonnes : *bistadon* : *locare*, Köbler/Quak (1973) (et cf. aussi la glose aha. *gestadoda* : *locauit*). Pour *entre-seignier/unter-weisen*, on relève en allemand mha. *undarwissen* depuis le 11^e/12^e s. selon Lexer (1872-1878) et en français afr. *entreseignier* “ montrer en faisant des signes ” chez Gautier de Coinci, ca 1224 (FEW), en occitan, *entre-senhar* depuis 1200/1272 Peire Cardenal selon Levy (1894-1924), en ancien italien, *intra-segnare* “ caractériser ” dans Binduccio dello Scelto (1322, TLIO). Sont des formations semblables allem. *unter-richten* depuis Flore und Blanscheflor de ca 1220 selon Lexer (1872-1878) et mha. *undar-zeigen* dans le Alte Passional du 13^e s., ib. La descendance latine de tous ces lexèmes est claire en vue du lat. médiév. *inter-signum* “ signe (placé au milieu) ” qu’on peut lire dans Grégoire de Tours 590 apr. J.-C. selon Niermeyer / Van de Kieft (1976). Pour revenir au couple *entre-tien/Unter-halt(ung)* du début, le mot ne se trouve pas encore en moyen haut allemand ; nous avons *sich unterhalten* “ s’amuser ” depuis ca 1540 chez Forster selon Grimm/Grimm (1854-1971), fr. *entretenement* “ conversation ” depuis le 15^e s. (FEW). Fr. *entretenir* “ maintenir ” déjà depuis la fin du 14^e s. (TLF), allem. *unterhalten* (en ce sens) depuis 1498 selon Grimm/Grimm (1854-1971) ; l’attestation la plus ancienne est aoccit. *te entreteguas* “ que tu t’alimentes, que tu te nourrisse ” de la Croisade des Albigeois de 1212/1213 selon Levy (1894-1924). Alors que l’occitan a créé un nouveau mot de ses propres moyens romans où *entre-* est appelé à exprimer qu’on se maintient entre deux termes et pendant un certain temps, un calque sur le lat. *sus-tentare* est plus probable pour allem. *Unter-halt* “ alimentation, financement ” que nous notons depuis 1528 chez Albrecht Dürer selon Grimm/Grimm (1854-1971), comme le suggèrent Verwijs/Verdam (1885-1929) pour mnéerl. *onder-houden*² “ sustentare, soutenir, entretenir ” (depuis les Brabantsche Yesten de 1300/1350). L’it. *intrattenere* du 16^e s. est certainement une adaptation du français (DEI) comme peut-être aussi it. *trattenere* (14^e s., ib.). Somme toute, *unter-halten* dans tous les cas et dans tous les sens est une germanisation du latin, alors que ceci n’est pas si sûr pour l’ancien occitan. La correspondance *de-venir/be-come* est due au bas-lat. *devenire* (Itala, FEW) où *devenire* est utilisé au sens de “ devenir, se faire ” ; le mot anglais depuis l’aa. *be-cuman* “ arriver ; se passer, se faire ”, en français depuis le 10^e s., aussi mnéerl. *becomen* veut dire “ devenir, werden, se faire ”, depuis Maerlant, 13^e s. selon Verwijs/Verdam (1885-1929) ; il est intéressant de noter que l’allemand n’a jamais connu ce sens. Correspondance italien-allemand (*r*)*in-crèscere/er-wachsen* : tandis que le latin de la Chronique de Frédégar (659) connaît l’expression *increvit huic chronicae inserere, id est piguit* selon Niermeyer / Van de Kieft (1976) et que l’ancien occitan présente *encreiser* “ déplaire ” qui n’est pas étranger à l’ancien français avec son *si grant damage nos encreist* de ca 1174, Chronique des ducs de Normandie, selon Greimas (1980) et que l’italien le conserve jusqu’aujourd’hui dans

la tournure très fréquente *mi rinresce* (*m'inscesce* depuis 1269, Ubertino, TLIO), l'allemand n'emploie son *erwachsen* un peu littéraire dans ce sens que depuis Geyler von Kaysersberg, c'est-à-dire depuis *ca* 1500 selon Grimm/Grimm (1854-1971). Étymologiquement, il faut partir du sens de "naître" : c'est un dégât qui naît à quelqu'un (*der jemandem erwächst*). *Em-ployer/ver-wenden* : lat. médiév. *in servitio implicetur*, Lex salica, 9^e s. selon Niermeyer/Van de Kieft (1976), en allemand, après, depuis le moyen haut allemand selon Lexer (1872-1878). Aussi l'analogie morphématique *par-tout/über-all/all over* remonte au latin, car le syntagme *per totum* se trouve déjà dans la Vulgate (*erat autem tunica inconsutilis desuper contexta per totum*, FEW). Données romanes : afr. *per tot* dans la Passion (fin 10^e s., TLF), occit. *per tot* (Sainte Foy, FEW), ait. *pertutto* (1348, Villani, TLIOCorpus), roum. *pretut(-inden)*⁴, dans le Banat *peste tot (locul)*. Traductions en germanique : got. *and all* (*and* "über...hin, per"), aha. *ubar-al*, fin 8^e s., Weißenburger Katechismus selon Schützeichel (1995). Les formations avec *per-* sont plus courantes en roman qu'en germanique : cf. fr. *parmi* "in-mitten", *par terre*, it. *per terra*, port. *por aqui* ce qui confirme la priorité du latin / du roman ; cf. pourtant *nachts-über* (type anglais *all over*) = afr. *par la nuit*. *Ver-geben/for-give/par-donner* peut descendre du lat. *per-donare* (depuis 350/500, Romulus/Aesopus latinus, FEW, TLL⁵). Puisque *fra-giban* apparaît à la même époque en gotique, on pourrait penser à un germanisme en latin, mais les calques germaniques en latin sont minimaux (comme nous verrons par la suite), en plus, il y a *con-donare* en latin, au même sens. Il est donc plus probable que le germanique ait emprunté son type *ver-geben/for-give* au bas-latin. Voilà donc pour les formations déjà latines.

Parfois il y a même un antécédent grec ancien (qui se remorphologise après en latin, en roman et en germanique), p.e. aha. *be-gagenen* est connu depuis Otfrid von Weißenburg, 9^e s. selon Schützeichel (1995), fr. *en-contrer* depuis le 11^e s., Alexis selon Greimas (1980), aujourd'hui *rencontrer*, occit. *en-contrar* depuis 1160/1200, Giraud Borneil selon Raynouard (1836-1844), it. *in-contrare* depuis 1292 (Fiore di Rettorica, TLIOCorpus), lat. médiév. *obuiare* : *incontrare* dans les Gloses de Reichenau de la fin du 8^e s. (FEW). Mais le grec ancien connaît déjà *συν-αντᾶν* (*anti-* "contre") et pourrait donc avoir mis en mouvement toute cette série européenne de cognats morphématiques et formationnels. Ou songeons aux équations *rac-conto/Er-zählung/ἀπό-λογος* - mais dans ce cas il faut être prudent parce que le bien germanique angl. *to tell* (qui étymologiquement correspond à allem. *zähl-*) peut suggérer une origine germanique parallèle ou indépendante. Nous avons pu trouver aussi la série *in-sur(-)rection/Auf-stand/up-rising/ἐπ-ανά-στασις*. Par contre, le germanique ne participe pas à *ν-ήπιον/in-fans/en-fant* (en morphèmes indo-européens **ne-wek^w-yo-m* (**ne-wek^w-i-ho-m*) "ne-parl-", cf. *vox*) ni à *ὑπο-γελᾶν/sub-ridere/sou-rire* ce qui démontre la plus grande influence qu'a eu le grec sur les langues romanes que sur les langues germaniques.

⁴ Il est vrai que, dès le début de la langue écrite, on note aussi *tut-indeni* sans *pre-* < *per* (remarque de Cristina Florescu).

⁵ Selon une recherche d'Ulrike Heidemeier que nous remercions cordialement.

Comme nous venons de le voir à afr. *por-poindre* (qui remplace le lat. *per-forare*) et à fr. *a-louer* (qui remplace le lat. *col-locare*), le galloroman a romanisé certains morphèmes du latin classique qui ne se comprenaient plus (*forer* voulait dire “fourrer” en ancien français et le préfixe *co(n)-* n’est pas vraiment roman (c’est-à-dire qu’il n’y est plus productif), en tout cas, *a-* est plus roman que *co(n)-*). Souvent des doublettes français-allemandes sont concernées : si nous regardons de près *é-choir/zu-fallen* (en parlant d’un héritage, d’un lot), nous pouvons constater qu’en ancien haut allemand, il y a *gi-fallan* depuis *ca* 800 selon Schützeichel (1995), qu’en moyen haut allemand on disait *zuo-vallen*, en moyen néerlandais *toe-gevallen*, depuis le 13^e s., Maerlant selon Verwijs/Verdam (1885-1929) – mais qu’en français, *é-choir* (depuis le Couronnement de Louis de *ca* 1135, TLF) est visiblement formé sur le latin classique qui disait bien *sors ex-cidit*. L’italien utilise *ri-cadere* en ce sens. Si l’allemand a traduit morphématiquement (c’est-à-dire calqué) sur le latin ou le français est une question ouverte ; il peut d’ailleurs aussi l’avoir créé indépendamment de ses propres moyens (ce qui paraît assez naturel en parlant d’un lot qui tombe). On peut voir la structure du latin classique en outre dans le couple *entre-prendre/unter-nehmen* : fr. *entre-prendre* “prendre entre ses mains” (d’où le sens de “commencer”) existe depuis Chrestien de Troyes (début du 12^e s., Voyage de Charlemagne, FEW), mais allem. *unter-nehmen* “auf sich nehmen, übernehmen, antreten” seulement depuis 1493 Riederer selon Grimm/Grimm (1854-1971). REW croyait qu’il s’agissait d’une réformation de l’afr. *em-prendre*, aoccit. *em-prendre*, ait. *im-prendere* “entreprendre, commencer quelque chose” dans l’Est de la France selon le mot allemand, mais n’est-il pas beaucoup plus probable que ce soit une romanisation du classique *inter-cipere* ? Selon Grimm/Grimm (1854-1971) *unter-nehmen* ne provient «keineswegs aus *entreprendre*», donc allem. *unter-nehmen* a été formé très probablement sur le modèle du lat. *inter-cipere* aussi. Allem. *unter-nehmen* et *unter-fangen* ne se trouvent pas encore en moyen haut allemand, par contre, on relève moyen angl. *under-nim* (modernisé aujourd’hui en *under-take*). Afr. *em-prendre* (1160, Benoît de Sainte Maure selon Greimas) correspond non pas à *unter-fangen*, mais bien à *an-fangen/in-cipere* ; aha. *ana-fâhan* depuis Otrifrid von Weißenburg du 9^e s. (Schützeichel) ; le roumain a, lui seul, conservé le classique *în-cepe(re)* (alors que *îm-prinde(re)* veut dire “tenir” et ne pas “commencer”). Cf. par ailleurs it., esp. *im-presa, em-presa* (les deux attestés dès le début des langues écrites) qui correspondent à fr. *entre-prise* (*ca* 1393, TLF) > allem. *Unter-nehmen* (Grimm/Grimm). Le couple franco-allemand *a-venir/Zu-kunft* est en fait un couple italo-allemand puisque la première attestation est *cose avvenire* de 1288 dans Egidio Romano (TLIO) et que le français suit de loin plus tard avec son syntagme analogue *temps advenir* “temps futur” (1427, TLF) ; on trouve le substantif *l’avenir* seulement depuis 1491 (TLF). À peu près à la même époque nous rencontrons bas-allem. *toe comste* dans la Gemma Vocabulorum de 1500 selon Diefenbach (1867). Mais on doit supposer que la tournure italienne **le cose a venire* (“les choses qui ont à venir, qui doivent venir”) repose en fait sur le latin classique : déjà Valerius Flaccus emploie *venturaque mundo tempora* dans un de ses poèmes dramatiques. Aussi l’analogie luso-allemande *es-quecer/ent-fallen* est déjà latine : *ex-cidere*, dont la

formation portugaise ne représente qu'une romanisation (**ex-cadescere*) ; l'allemand l'aura pris du latin. Vu les lat. *re-latio*, *re-ferre* "faire rapport" il est raisonnable de voir dans fr. *rap-port(er)* (depuis 1214, TLF), it. *rap-portare* (depuis 1310, Costituto Comune Siena, TLIO) des romanisations et non pas des formations indépendantes. Mais l'allemand. *zu-tragen* "faire rapport, berichten" (depuis mha. *zuo-trager* "quelqu'un qui fait rapport", Vintl im Pustertal 1411, Lexer) va mieux avec le français à cause du morphème *-a-* dans *r-a-pporter* (qui correspond exactement à *zu-* et qui manque dans le mot latin). L'analogie ancien français - allemand *entre-laissier/unter-lassen* repose sur le lat. class. *inter-mittere* qui a été calqué en roman et en germanique. De prime abord, *com-portement/Be-tragen* donnent l'impression d'être des formations tardives (et de ne pas remonter à l'Antiquité) : en allemand, le substantif ne se note que depuis Kant et Goethe (Grimm/Grimm), en français, nous avons *comportement* tout de même depuis le 15^e s. (TLF) - en ancien occitan, en italien et en catalan, nous pouvons remonter même jusqu'au 14^e s. (Raynouard, TLIO, CICA). Parallèlement, le verbe *sich be-tragen* n'existe que depuis Schiller (Grimm/Grimm) alors que *se com-porter envers quelqu'un* se trouve déjà en 1579 (TLF). Vu qu'il n'y a jamais eu **com-portare* dans ce sens en latin, il faut supposer qu'il s'agit d'une romanisation du classique *se gerere* (*gerere* "porter"). Puisque c'est normalement l'allemand qui calque sur le latin et le galloroman, il semble difficile d'imaginer que l'aha. *gi-bâron* (*bâron* = *ferre* déjà sur le plan indo-européen) du 8^e s. (Schützeichel) ait influencé le français et l'occitan pour *comporter, comportar*. C'est plutôt le contraire, surtout parce que le latin avait déjà un *comportare* "transporter, porter" ; nous pouvons remonter presque d'un siècle vers *ca* 700 avec le substantif *ge-bāēru* de l'ancien anglais selon Grein (1912²). Un cas semblable est constitué par *se con-duire/sich auf-führen* ; le substantif *Auf-führung* est donné comme traduction du fr. *con-duite* dans Grimm/Grimm (depuis Felsenburg, début 18^e s.), alors que le français *a se conduire* dès le 3^e quart du 13^e s. dans Rutebeuf (*por pseudomme se conduit, et en son cuer a tricherie*). Voilà donc pour les romanisations de modèles latins classiques.

Le mot exemple de l'influence française sur le moyen haut allemand est *courtois/höf-isch/höf-lich* selon Eggers (1986, 406) et Palander (1902, 94). Les dates confirment la priorité romane de cette formation : afr. *courtois* depuis *ca* 1100 (*corteis* Roman de Roland, TLF), aoccit. *cortezia* dès 1130/1149 (Marcabru, Raynouard), mais en moyen haut allemand, *höfisch* ne se note que quelques décennies plus tard (Pfaffe Lamprecht av. 1150, Lexer). Ce qui ne peut pas étonner puisque la chevalerie s'est bien développée dans le Midi de la France. Pendant le calquage du fr. *surprendre* à l'allemand. *über-raschen* il s'est passé un accident, car la forme correcte est *über-haschen* où *haschen* rend parfaitement le fr. *prendre* (et non pas **raschen* qui n'existe d'ailleurs pas). Qu'il y a calque est prouvé aussi par les dates (fr. *surprendre* la première fois dans Wace, TLF, mais *überraschen* seulement à partir du 16^e s., Grimm/Grimm). L'association de *bien-venue* à *Will-kommen* est fautive car *will-* provient de *Willen* "volonté" (tout comme aa. *will-cuma*) et non pas de *wohl* "bien". Nous pouvons pourtant tout à fait associer *bien-venue* et *wel-come* puisque le moyen anglais a pris son *welcome* de l'ancien norrois *vel-kominn* selon Kluge (2002²⁴) où justement

il y a *vel* “well, bien”. On peut très bien imaginer que l’ancien norrois ait emprunté cette expression des langues romanes (surtout le contact avec le français en Normandie était le plus intense bien sûr) alors que les autres langues germaniques soient restées fidèles à leur type *will-kommen* originel (voulant dire “que votre venue ait été à votre volonté, comme vous l’imaginiez!”). Dates : fr. *bien venu* depuis *ca* 1170 (Benoît de Sainte Maure, TLF), it. *benvenuto* à partir de 1274 (lomb. *ben venù* dans Bescapè, TLIO), esp. *bien venido* dans le Primera Crónica General de 1270 selon Kasten/Cody 2001². On ne sait pas d’où vient cette expression, elle est très bien ancrée en roman, en néogrec, en arménien, mais totalement inconnue en latin et en grec ancien. On n’a pas remarqué jusqu’à maintenant l’analogie occitano-allemande *ben leu/viel-leicht*. Les deux apparaissent pour la première fois dans le 12^e s., mais la forme ancien-occitane quelques décennies plus tôt dans la première moitié de ce 12^e s., la forme moyen-haut-allemande seulement à la fin de ce siècle (Raynouard, Lexer). On peut donc imaginer que l’allemand l’ait emprunté de la langue des troubadours. Un autre gallicisme est le néerl. moderne *af-leiding* “divertissement, amusement, distraction” (pas d’attestations moyen-néerlandaises) qui a été formée sur l’afr. *de-duit* (1160, Énéas, Greimas) = aoccit. *des-dui* Raimond Miraval (Raynouard). Il y a plusieurs formations de ce genre : afr. *de-port* qui passe à l’angl. (*s-port* “*sich von etwas ab-bringen* pour se dis-traire”), fr. *di-vertissement* (depuis 16^e s., TLF) qui est adapté à l’italien (*di-vertimento* 17^e s., DEI), fr. *distraction* (qui n’existe pas dans ce sens en latin classique ni en latin médiéval) et allem. *Ab-lenkung* (*der Gedanken*) “récréation de l’esprit” (seulement depuis 1798, Kant, Grimm/Grimm). Angl. *ac-count-able* existe dès le 14^e s. et a été rendu en allemand, morphème par morphème, par *zu-rechnungs-fähig* (19^e s.); angl. *account* est l’afr. *acont*. Une équation intéressante se présente dans *ad-dirittura/nach-gerade*, même si les premières attestations divergent extrêmement (comme dans *de-duit/af-leiding*) avec le 13^e s. pour l’italien et le 17^e pour l’allemand. La distance chronologique devient même encore plus grande quand nous ajoutons l’ancien français où il y a déjà *a droiture* “en ligne droite, directement” chez Chrestien de Troie *ca* 1170 : <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/droiture> (cf. aoccit. *a drechura* “en ligne droite” chez Raynouard). Un parallèle espagnol-français-anglais-néerlandais-allemand existe dans le cas de *cabill-aud/Stock-fisch* où pourtant la correspondance est imparfaite parce que le roman utilise un suffixe (d’origine germanique : *-(w)ALDU-) tandis que les langues germaniques ajoutent le morphème désignant le poisson. La forme française (et la forme gasconne qui est *cabilh-au*) n’est pas originelle, elle est métathétisée sur la base de *BAC(C)UL-(w)ALDU- d’où esp. *bacal-ao*. Le lexème roman précède de loin avec *cabellauwus* (en 1163 dans le latin médiéval de Flandres), viennent ensuite le moyen néerlandais avec *stocvisch* en 1366, le bas allemand en 1377 dans le Vocabularium Engelhus selon Schiller/Lübben (1875-1881), l’angl. *stockfish* depuis le Promptuarium parvulorum clericorum de 1440 selon Skeat (1879-1882) et l’espagnol en 1519 (DCECH). Le poisson s’appelle *Stock-fisch* parce qu’il est mis sur des bâtons pour le sécher au soleil (à preuve un autre nom allemand de la morue séchée, *Dorsch* qui tire son étymologie de *dörren*). Un autre couple espagnol-allemand est *des-engaño/Ent-täuschung*. Ici, l’allemand est beaucoup en

retard avec la première attestation chez Goethe (Grimm/Grimm) qui voulait remplacer fr. *dé-tromper* (depuis 1611, TLF) et *dés-abuser* (depuis le 16^e s., TLF). Avec l'aesp. *des-engannar* nous atteignons l'an 1270 selon Kasten/Cody (2001²). Il y a aussi un it. *dis-ingannare* de 1324/1328, Jacopo della Lana, TLIO. Un des cas plus intéressants (et bien connus) est *contrée/Gegen-d*. Il s'agit d'un gallicisme en allemand selon la chronologie : fr. fin 11^e s. (Alexis, FEW), mais aha. *giegen-ode* en 1100 (Schützeichel), l'it. *contr-ata* (fin 12^e s.) et l'occit. *contr-ada* (ca 1350 dans une traduction d'un évangile apocryphe) viennent s'ajouter aux données. Nous avons affaire à une formation romane en -A[~]TA (cf. fr. *camar-ade/Kamerad-schaft* et port. *filhar-ada/Kinder-schar*) qui a été rendue en allemand par le suffixe aha. *-ode* (continué dans allem. *Arm-ut/pauvre-té, Heim-at, Zier-at, Ein-öde/ermit-age*), plus tard, il y eut un changement de suffixe en aha. *-ida* (allem. *Freu-de/allégr-esse, Gemein-de/communau-té*). Voilà donc pour les formations romanes propres.

Bien que les Latins du Royaume des Francs étaient forcés d'accepter les nouvelles coutumes et lois germaniques (la loi salique), l'apport en matière de calques est minimal : nous avons pu trouver *ver-wirken/for-faire* où pourtant il y a eu attraction de *hors, fors* "en dehors" comme si le mot voulait dire "agir en dehors de la loi". La germanicité du lexème est assurée par le gotique (4^e s.) *fra-waurkjan*. Ensuite *Über-mut/oultre-cuidance* car ici, l'aha. *ubar-muot-lihho* se note déjà avant 790 apr. J.-C. dans des gloses (Schützeichel), tandis que afr. *oltre-cuidier* est attesté seulement depuis ca 1165 chez Benoît de Sainte Maure (TLF). Aussi pour *wie-viel/com-bien* la priorité du germanique est claire à cause du got. *hwaiwa manags* du 4^e s. ; de toute façon, le type *com-bien* n'existe qu'en gallo-roman (et n'est donc pas pan-roman), il a été créé pour éviter l'homophonie de *quant* et *quand*.

Pour conclure, pouvons-nous donc confirmer la supériorité du français resp. du roman sur l'allemand resp. sur le germanique comme on le dit traditionnellement, p.e. dans Palander (1902, 77) « die hoch entwickelte französische kultur » ?

La réponse est un oui absolu. Les calques germano-romans que nous avons pu déterminer sont minimaux.

La prépondérance latine - directe ou indirecte - avec plus ou moins trois quarts des cas est impressionnante, il reste tout de même un contingent d'un quart environ de formations romanes propres qui ont été calqué dans une langue germanique.

Mais en ce qui concerne les formations communes du germanique et du roman, nous n'en avons pu trouver aucune. Nous continuerons la recherche en la matière, même si nous croyons avoir traité ici plus ou moins toutes les analogies morphématiques possibles.

Références bibliographiques

- ANDEI: *Anglo-Norman Dictionary*. <www.anglo-norman.net>
- Auberle, Anette/Klosa, Annette, 2001³. *Duden, das Herkunftswörterbuch, Etymologie der deutschen Sprache*, Mannheim, Bibliographisches Institut.
- CICA: *Corpus Informatizat del Català Antic*. <webs2002.uab.es/sfi/cica/>
- DCECH = Corominas Joan/Pascual, José Antonio, 1980-1991. *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos, 6 vol.
- DEI = Battisti, Carlo/Alessio, Giovanni, 1950-1957. *Dizionario etimologico italiano*, Florence, Barbèra, 5 vol.
- Diefenbach, Lorenz, 1857. *Glossarium latino-germanicum mediae et infimae aetatis*, Francfort, Baer.
- Diefenbach, Lorenz, 1867. *Novum Glossarium Latino-Germanicum mediae et infimae aetatis, Beiträge zur wissenschaftlichen Kunde der neulateinischen und der germanischen Sprachen*, Francfort, Baer.
- Eggers, Hans, 1986. *Deutsche Sprachgeschichte*, Reibek, Rowohlt, 2 vol.
- FEW = Wartburg, Walther von, 1922-2002. *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, Bonn/Heidelberg/Leipzig-Berlin/Bäle, Klopp/Winter/Teubner/Zbinden, 25 vol.
- Geysen, Raymond, 1985. *Dictionnaire des formes analogues en 7 langues*, Paris, Duculot.
- Greimas, Algirdas Julien, 1980. *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIV^e s.*, Paris, Larousse.
- Grein, Christian Wilhelm Michael, 1912². *Sprachschatz der angelsächsischen Dichter*, Heidelberg, Winter.
- Grimm, Jacob/Grimm, Wilhelm, 1854-1971. *Deutsches Wörterbuch*, Leipzig, Hirzel.
- Kasten, Lloyd A./Cody, Florian J., 2001². *Tentative Dictionary of Medieval Spanish*, New York, The Hispanic Seminary of Medieval Studies.
- Kluge, Friedrich, 2002²⁴. *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin, De Gruyter.
- Köbler, Gerhard/Quak, Arend, 1973. *Altniederdeutsch-lateinisches Wörterbuch*, Göttingen, Musterschmidt-Verlag.
- Levy, Emil, 1894-1924. *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch, Berichtigungen und Ergänzungen zu Raynouards Lexique roman*, Leipzig, Reisland, 8 vol.
- Niermeyer, Jan Frederik/Van de Kieft, Co, 1976. *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leyde, Brill.
- Palander, Hugo, 1902. «Der französische Einfluß auf die deutsche Sprache im zwölften Jahrhundert», *Mémoires de la Société néophilologique de Helsinki*, Helsinki, Société néophilologique, 3, 75-204
- Raynouard, François-Just-Marie, 1836-1844. *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours*, Paris, Silvestre, 6 vol.
- REW = Meyer-Lübke, Wilhelm, 1935³. *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter.
- Schiller, Karl Christian/Lübken, August, 1875-1881. *Mittelniederdeutsches Wörterbuch*, Bremen, Kühnemann.
- Schützeichel, Rudolf, 1995. *Althochdeutsches Wörterbuch*, Tübingen, Niemeyer.

- Schützeichel, Rudolf, 2004. *Althochdeutscher und Altsächsischer Glossenwortschatz*, Tübingen, Niemeyer.
- Skeat, Walter W., 1879-1882. *An Etymological Dictionary of the English Language*, Oxford, Clarendon Press.
- TLF = *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*. <atilf.atilf.fr/tlf.htm>
- TLIO = *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*. <tlio.ovi.cnr.it/TLIO>
- Verwijs, Eelco/Verdam, Jakob, 1885-1929. *Middelnederlandsch woordenboek*, La Haye, Sijthoff, 9 vol.

Considérations sur la vitalité des calques linguistiques dans le roumain littéraire

1. Introduction

En roumain ancien, le calque linguistique a été un moyen très courant d'enrichissement lexical. Dans notre article, nous essayerons d'établir dans quelle mesure les mots formés par calque linguistique ont résisté dans le vocabulaire du roumain littéraire au passage d'une époque de développement à l'autre, compte tenu des circonstances sociopolitiques des provinces roumaines qui ont fait que la langue soit sujet aux influences de plusieurs idiomes non-romanes. C'est pour cela que nous voudrions déterminer, en premier lieu, si les facteurs qui ont engendré l'apparition des mots nouveaux sur des modèles étrangers ont influencé la persistance de ceux-ci au fil du temps. Nous considérons cet aspect particulièrement éloquent pour le roumain, étant donné le fait que, pendant l'époque ancienne, le calque est entraîné par des causes différentes de celles qui régissent sa production dans l'époque moderne¹.

Un deuxième aspect que nous envisageons à déterminer est celui de révéler ce qu'a influencé au fil du temps la persistance des mots parus par le procédé du calque : c'est la langue emprunteuse, la notion exprimée, ou bien la structure calquée, quelle que soit sa langue d'origine ?

Nous faisons la mention que par calque linguistique nous dénommerons, selon les circonstances, le procédé qui conduit à l'apparition d'un mot nouveau, ainsi que le mot s'étant formé par l'intermédiaire de cette méthode d'enrichissement du vocabulaire d'une langue. En même temps, nous devons préciser que notre recherche s'appuiera strictement sur l'analyse des calques lexicaux.

2. L'époque ancienne (1500-1780)

Au moment de la parution des premières écritures littéraires roumaines, dans les deux provinces roumaines, Moldavie et Valachie, la langue officielle était le slavon, devenue depuis longtemps, avec le grec, la langue du culte religieux orthodoxe oriental. Le slavon y accomplissait le même rôle que le latin dans les pays catholiques du centre et de l'ouest de l'Europe. L'adoption du slavon en tant que langue de la religion et de la chancellerie royale par une population latine s'est produite naturellement si

¹ Voir Stanciu Istrate (2006, 51-58).

on tient compte du voisinage des peuples parlant le slave. En même temps, le slavon servait de langue de correspondance diplomatique, à côté du latin, dans les chancelleries d'Hongrie et de Transylvanie².

Bien que le menu peuple ne se soit jamais approprié le slavon qui maintient son usage uniquement au niveau des religieux et de la chancellerie royale, celui-ci a laissé des traces dans le vocabulaire, quelques-unes visibles même de nos jours. Son influence s'est donc manifestée au niveau de la langue littéraire et elle a été remarquée dès la parution des premiers textes roumains qui datent du XVI^e siècle. Ce sont des textes qui constituent des traductions religieuses ayant pour base des originaux slavons.

Tributaires à la langue de l'écriture originale, ces textes contiennent tant des mots empruntés que des mots construits artificiellement, mais identiques au niveau de la forme et du contenu sémantique aux mots slavons. Autrement dit, il s'agit des calques linguistiques mais aussi des syntagmes impropres à l'esprit d'une langue d'origine latine.

Etant impossible qu'ils surgissent spontanément, la parution des calques dans la langue des textes religieux a eu une cause très spécifique. Le texte religieux canonique et la dogmatique du mot sacré imposaient aux traducteurs une fidélité absolue au texte original³. C'est ainsi que les traducteurs se trouvaient dans une situation extrêmement difficile. L'absence d'une tradition littéraire roumaine à laquelle s'ajoutait la pauvreté du vocabulaire, faisaient que les traducteurs ne trouvaient pas dans leur propre langue des expressions qui correspondent parfaitement à celles existantes dans une langue longuement exercée, tel le slavon. Par la suite, les traducteurs ne pouvaient que s'approprier comme tel les mots pour lesquels il n'y avait pas des correspondants dans leur langue, ou bien de les traduire, tout en préservant leur *forme interne*. L'identification de celui-ci permettait au traducteur la décomposition du mot dans les morphèmes constitutifs, la traduction totale ou, au moins, partielle de ceux-ci et, implicitement la reconstruction du sens de base dans la langue cible. Le résultat est un mot nouveau, réalisé sur un modèle étranger, autrement dit, un calque linguistique⁴.

Les premiers traducteurs roumains des livres saintes se confrontaient à une autre difficulté : celle de créer un mot nouveau sur un modèle en désaccord avec le système linguistique qui allait lui offrir hospitalité. Prenons comme exemple le cas du traducteur de *Codicele voroneteian* qui a eu l'intuition linguistique de reconnaître dans le mot slavon *BLAGOSLOVITI* deux composants : l'adverbe *BLAGO* qu'il a rendu par *bine* « bien » et le verbe *SLOVITI*, qu'il a rendu par le roumain *cuvânta* « parler ». Le nouveau mot est construit sur le modèle *adverbe + verbe*, structure impropre au roumain, dans

² Mihăilă (1974, 15).

³ Voir Mareş, coord. (1994, 34-35).

⁴ Pour les traits de ce phénomène en roumain et pour la distinction entre le calque linguistique, la traduction et l'emprunt, voir Stanciu Istrate (2006, 31-49) ; Id. (2007, 159-170).

lequel l'ordre consacré est verbe + adverbe. Mais, en mettant les éléments composants dans l'ordre qui convient au roumain, c'est-à-dire *a cuvânta bine* (« parler bien »), le sens obtenu sera totalement différent. Pour rendre le sens du sl. *BLAGOSLOVITI* par une construction propre au roumain il est besoin d'ajouter un élément supplémentaire, dans ce cas la préposition *de* : *a cuvânta de bine* (« parler de bien »). Le résultat n'est plus un mot composé et, il s'ensuit qu'il n'est plus question d'un calque linguistique. Il faut quand même retenir le rôle que la préposition *de* peut avoir dans la reproduction du sens du mot composé slave. Les exemples qui suivent seront édificateurs pour le rôle que cette préposition a dans la reproduction des modèles slaves.

Un grand nombre des calques enregistrés par la langue écrite pendant le XVI^e et le XVII^e siècle sont des mots composés, le nombre des dérivés étant considérablement moindre⁵. La plupart des mots composés calqués avaient un aspect inhabituel et pour la plupart des gens ils étaient presque incompréhensibles.

Pour argumenter notre idée, nous avons dressé un tableau illustratif contenant le résultat du calque et le modèle calqué. Dans la troisième colonne où nous avons enregistré la vitalité du terme obtenu, nous avons marqué par le plus (+) la présence d'un terme dans le vocabulaire actuel et par le moins (-) le transfert dans le vocabulaire archaïque.

<i>Calque linguistique</i>	<i>Vitalité</i>	<i>Modèle slave</i>
<i>argintu-tăietoriu</i>	-	среброковачь, сребросѣчьць
<i>atotputernic</i>	+	всемогы
<i>atotțiitor</i>	+	всѣдръжителъ
<i>binecredincios, buncredincios, dulce-credincios</i>	-, -	благобѣрнѣ
<i>binecuvânta, bine-grăi</i>	+, -	благословити
<i>binecuvântare</i>	+	благословѣник
<i>bine-cinstit</i>	-	благобѣрнѣ
<i>binefacere</i>	+	благодѣианик

⁵ Pour le calque linguistique dans le roumain ancien, voir : Densusianu II (1938, 364-371); Candrea, I.-A. (1916, 515 – 546); Ciobanu (1958, 161-167); Purdela-Sitaru (1980, 97-104); Idem (1985, 507-516); Sala (1997, 223- 283, 286-287); Gafton (2001, 259-295); Stanciu Istrate (2005, 8-17); Stanciu Istrate (2006, 281-285); Stanciu Istrate (2009, 31-40); Hasan, Popescu-Marin (2007, 231-259).

<i>Calque linguistique</i>	<i>Vitalité</i>	<i>Modèle slavon</i>
<i>binefăcător(iu), făcător(iu)-bine, făcător(iu)-de-bine</i>	+, -, -	БЛАГОДѢТЕЛЪ
<i>bînevoi, binevrea, bineînvoi, dulce-vrea</i>	+, -, -, -	БЛАГОИЗВОЛИТИ
<i>bună-credință</i>	+	БЛАГОВѢРИКЪ
<i>bună-înțelepție, bună-mândrie</i>	-, -	БЛАГОМЪДРОСТЪ
<i>bună-govire, bună-govitură, dulce-govire</i>	-, -, -	БЛАГОГОВѢНИКЪ
<i>bună-mirosenie</i>	-	БЛАГОЖУАНИКЪ
<i>bună-voie</i>	+	БЛАГОВОЛЪНИКЪ
<i>bunavestire</i>	+	БЛАГОВѢШТЕНИКЪ
<i>ciude-făcător, de-minuni-făcător</i>	-, -	ЧОУДОТВОРЬЦЪ
<i>de-Dumnezeu-glășitoriu</i>	-	БОГОГЛАСЬНИКЪ
<i>de-Dumnezeu-Născătoare</i>	-	БОГОРОДИЦА
<i>de-Dumnezeu-purtător</i>	-	БОГОНОСЬНЪ, БОГОНОСЬЦЪ
<i>(de-)om-iubire, (de-)oameni-iubire</i>	-, -	ЧЛОВѢКОЛЮБИКЪ
<i>de-oameni-iubitoriu</i>	-	ЧЛОВѢКОЛЮБЕЦЪ
<i>de-viață-dătătoriu</i>	-	ЖИЗНИПОДАТЕЛЪ
<i>de-viață-purtătoriu</i>	-	ЖИВОНОСЬНЪ
<i>depreură-dobânditoriu, împreună-moștenitor</i>	-, -	СЪНАСЛѢДЬНИКЪ
<i>depreură-vie (vb.)</i>	-	ВЪКОУТЬЖИВЕЊТИ ⁶

⁶ Ap. Hasan, Popescu Marin (2007, 258).

<i>Calque linguistique</i>	<i>Vitalité</i>	<i>Modèle slavon</i>
<i>dulce-cinstit, dulce-credincios</i>	–, –	БЛАГОБѢРЕНЪ
<i>dulce-cuvânta, dulce-spune</i>	–, –	БЛАГОСЛОВИТИ
<i>dulce-dare, dulce-dăruire</i>	–	БЛАГОДАРОВАТИ
<i>dulce-dăitătoriu</i>	–	БЛАГОДѢТЕА
<i>dulce-vesti</i>	–	БЛАГОВѢСТВОВАТИ
<i>fără-lege, fără-de-leage</i>	–, +	БЕЗАКОННИК
<i>fărălegi</i>	–	БЕЗАКОНОВАТИ
<i>fără-legiuitor</i>	–	БЕЗАКОННИКЪ
<i>fără-măsură</i>	–	БЕЗМѢРЕНЪ
<i>împotrivă-da</i>	–	ВЪЗДАТИ
<i>împotrivă-sta</i>	–	ПРОТИВОСТАТИ
<i>împreună-locuitor</i>	–	СЪЖИТЕА
<i>înainte-alergător(iu), înainte-curător(iu)</i>	–, –	ПРЕДТЕЧА
<i>însuș-putearnec</i>	–	САМОСИЛЕНЪ
<i>mare-sufletie⁷</i>	–	ВЕЛИКОДУШНИК
<i>nefățarnic</i>	–	НЕИЦЕМѢРЕНЪ
<i>om-ucigătoriu</i>	–	ЧЛОВѢКОУБИЦЪ
<i>preacurată</i>	+	ПРЕЧИСТА
<i>preagresală</i>	–	ПРЕГРЕШЕНИК

⁷ Cf. *mărinimie*, calqué à l'époque moderne sur le lat. MAGNANIMITAS.

<i>Calque linguistique</i>	<i>Vitalité</i>	<i>Modèle slavon</i>
<i>preaînfrâmseate</i>	–	прѣподобник
<i>preaînțelepciune</i>	–	прѣмъдрость
<i>rău-cuvânta</i>	–	злословити
<i>răufăcător, făcător-rău</i>	+, –	злодѣлатель
<i>sânge-mestecătoriu</i>	–	крѣвомѣсъць
<i>(cu-)un-corn, unicorn</i>	–, –, +	инорогъ
<i>unul-născut</i>	–	к динородьнъ
<i>viață-făcătoriu</i>	–	животворць

Dans tous ces exemples c'est la présence répétitive de l'adjectif *bun*, -ă ou de l'adverbe *bine* qui attire l'attention. Tous les deux précèdent le nom, l'adjectif ou bien le verbe tout en traduisant le sl. *BLAGO*. Il y a plusieurs modèles, comme suit :

adjectif + nom: *bună-credință, bună-înțelepție, bună-mândrie; bună-govire, bună-govitură; bună-mirosenie; Bunavestire, bună-voie;*

adjectif + adjectif: *buncredincios*

adverbe + nom: *binecredincios, binecuvântare, binefacere, binefăcătoriu, făcătoriu-bine*

adverbe + verbe: *binecuvânta, binevoi, binevrea, bineînvoi*

De même, sl. *blago* a été traduit dans certains mots composés par l'adjectif *dulce*, le synonyme de *bun*, -ă, et qui acquiesçait aussi une valeur adverbiale quand il contribuait à la formation des verbes⁸. La présence de *dulce* apparaît dans les modèles qui s'ensuivent:

adjectif + nom: *dulce-govire, dulce-dare, dulce-dăruire*

adjectif + adjectif: *dulce-cinstit, dulce-credincios*

adverbe + verbe: *dulce-dărui, dulce-cuvânta, dulce-spune, dulce-vesti.*

Les oscillations entre les adjectifs *bun*, -ă et *dulce*, d'un côté, et, moins souvent, entre l'adjectif *bun*, -ă et l'adverbe *bine* de l'autre côté, ont conduit à l'apparition des variantes lexicales sur le même modèle:

bună-govire, bună-govitură, dulce-govire – sl. *БЛАГОГОВѢНИК*

bine-credincios, bun-credincios, dulce-credincios – sl. *БЛАГОВѢРЬНЪ*

bine-cuvânta, bine-grăi, dulce-cuvânta, dulce-spune – sl. *БЛАГОСЛОВИТИ*.

⁸ Pour la traduction du sl. *БЛАГО* par *bun*, -ă et *dulce*, voir Stanciu Istrate (2010, 109 – 114).

Aussi, la traduction du deuxième terme des mots composés slavons par des synonymes s'explique par l'absence d'une terminologie religieuse bien précise à l'époque, ce qui offrait au traducteur un certain degré de liberté dans la transposition de l'original :

bună-înțelepție, bună-mândrie – sl. БЛАГОМЪДРОСТИ

bună-govire, bună-govitură – sl. БЛАГОМЪДРОСТЬ

bine-cuvânta, bine-grăi – sl. БЛАГОСЛОВИТИ.

Il faut faire plusieurs mentions spéciales concernant quelques composés qui se sont maintenus dans le vocabulaire actif du roumain : *bună-credință, bunavestire, bunăvoie, răufăcător(iu), făcător-rău*.

Bună-credință (« bonne foi ») apparaît pour la première fois dans un texte de 1592 (Crest. I, 154/2). *Bunavestire* (« l'Annonciation ») offre de nos jours son nom à une importante fête religieuse. Il est à noter que le terme n'est pas utilisé dans la variante populaire de la langue, où circule l'emprunt slavon *blagoveštenie*, terme qui est à la base de ce calque. *Bună-voie* est attesté pour la première fois chez Coresi; il est en circulation de nos jours surtout dans l'expression *de bunăvoie*, (« volontiers »).

Răufăcător(iu) (« malfaiteur ») est attesté dans les textes du XVI^e siècle et du XVII^e siècle, étant créé sur le modèle sl. злодѣла́тель. Dans *Le Psautier Hurmuzachi* la forme *făcător-rău* qui est adaptée à l'ordre normal des mots en roumaine est aussi enregistrée.

Dans le cas du verbe, nous enregistrons aussi plusieurs variantes dans la transposition du même modèle pour la structure adverbe + verbe. C'est ainsi que dans la série synonymique : *bine-cuvânta, bine-grăi, dulce-cuvânta, dulce-spune, dulce-vesti* seul *binecuvânta* se maintient dans la langue courante, étant utilisé non seulement par rapport à la divinité, ayant le sens « répandre la grâce divine » ou « souhaiter à qqn prospérité et bonheur » (en invoquant souvent le nom de Dieu), mais aussi par rapport à la vie courante « soutenir qqn, être d'accord avec qqn; approuver qqn; consentir ».

Une situation semblable peut être remarquée dans la série : *binevoi, binevrea, bineînvoi, dulce-vrea*, calquée sur le sl. благоизво́лити. Nous soulignons que dans la sphère sémantique du *binevoi*, (« bien vouloir », utilisé actuellement surtout dans les formules de politesse, tel *să binevoiți* (« ayez la bienveillance »), s'est produite une restriction sémantique. Le mot ne couvre plus la notion d'« avoir pitié, s'apitoyer », mais celle de « manifester une attitude favorable envers une demande, une sollicitation etc. ».

Il y a aussi un deuxième modèle, très bien représenté dans le tableau que nous venons de présenter qui nécessite aussi quelques observations. Il s'agit du modèle (*préposition* +) *nom1* + *nom2*: *atotțiitor*⁹, *atotputernic, ciude-făcător, de-minuni-făcător; cu-bărbat-zăcătoriu; de-Dumnezeu-glăsitoriu; de-Dumnezeu-Născătoare*;

⁹ Pour ce type de calque linguistique, présenté en diachronie, voir Stanciu Istrate (2013, 607-616).

de-Dumnezeu-purtător; (de-)om-iubire, (de-)oameni-iubire; (de-)oameni-iubitor; viață-dătător; de-viață-făcătoriu; de-viață-purtătoriu; (de-)lege-călcătoriu, a-legei-călcătoriu, (a-)legiei-frângătoriu; lege-dătător; pace-făcătoriu etc.

La présence de la préposition *de* dans les composés cités, auxquels s'ajoutent d'autres exemples, n'a pas été imposée par le modèle étranger, qui avait la structure *nom₁ + nom₂*, mais par les efforts de traducteurs d'adapter le modèle étranger aux règles du roumain. D'ailleurs, les composés et les syntagmes à préposition étaient parfois utilisés en alternance avec les mêmes structures sans préposition justement dans le même texte. Les syntagmes telles: *dătător de viață, făcător de minuni, iubitor de oameni, purtător de viață* etc. sont naturelles dans la langue. C'est ainsi que le placement des syntagmes *de viață, de oameni* etc. en position initiale s'explique par la fidélité du traducteur au modèle étranger où les mots correspondants : *жизно, чордо, чловѣко* se situent toujours en position initiale.

3. Mots calqués dans l'époque ancienne, présents dans le vocabulaire actif du roumain actuel

Le nombre de mots calqués qui se sont maintenus dans la langue est extrêmement réduit, de telle manière que, notamment dans les XVI^e et XVII^e siècles, on peut affirmer que la plupart des composés et des dérivés obtenus par le calque ont eu le statut de créations accidentelles ou éphémères.

Parmi les exemples cités auparavant, seuls quelques-uns d'entre eux subsistent encore : *atotputernic, atotțiitor, binecuvânta, binecuvântare, binefacere, binefăcător, bună-credință, bunavestire, bună-voie, binevoi, fărădelege, precurată, răufăcător, răuvoitor, rea-voință, rea-credință, unicorn*.

Comme nous avons déjà fait remarquer, *bunavestire* est utilisé simultanément avec l'emprunt *blagoveștenie*. Il y a aussi des doublets étymologiques¹⁰ dans le cas de *binecuvânta – blagoslovi, binecuvântare – blagoslovenie, fărădelege – bazaconie*. La situation du dernier exemple est un peu différente, compte tenu du fait que les deux termes se sont éloignés sémantiquement jusqu'à dénommer des notions différentes. A fil du temps, *bazaconie* est devenu incompréhensible. En ignorant sa structure et, par la suite, le sens des éléments composants, ce mot a évolué sémantiquement. Ainsi, entre le sens actuel de « chose étrange, énigmatique, bizarrerie » et le sens étymologique maintenu de *fărădelege* « infamie, ce qui défie des lois » il n'y a plus aucune relation¹¹.

Parmi les dérivés qui figurent dans notre tableau, le vocabulaire actuel a conservé seul le terme *precurată*, retrouvable surtout dans des syntagmes qui désignent la Mère du Dieu, tels: « *Precurata Fecioară Maria* », « *Maica Precurată* »; cf. « *Maica Precistă* ».

¹⁰ Pour les doublets étymologiques en roumain, voir Moroianu (2005), Id. (2010, 253-271).

¹¹ Voir Mirska (1959, 165-168).

Il est intéressant de souligner le fait que la notion exprimée par certains mots composés disparus a été réitérée, plus tard, par des calques suivant d'autres modèles. Pour la notion exprimée par *omucigător(iu)* apparaisse plus tard un autre calque, *omucigaș*, formé sur le lat. *homicida*. Les structures *Depreură-dobânditor(iu)*, *depreură-vie*, *împreună-locuitor*, *împreună-moștenitor*, dans lesquels l'adverbe *împreună*, avec sa variante *depreură*, traduit la préposition slave *съ*, respectivement *въ* ont été remplacées, à l'époque moderne, par d'autres structures calquées, cette fois, sur le latin et le français: *conlocuitor* (= *împreună-locuitor*), sur le fr. COHABITANT; *comoștenitor* (= *depreură-dobânditoriu*, *împreună-moștenitor*), sur le fr. COHÉRIER; *conviețui* (= *depreură-vie*), sur le lat. CONVIVO, -ERE; a comparer, aussi, avec l'emprunt *coabita* du français COHABITER, ayant le même sens.

4. Les causes de la disparition des calques pendant l'époque ancienne

Le manque de vitalité des calques formés sur des modèles slavons peut être expliqué par l'incompatibilité structurale des deux langues, l'une slave, l'autre romane. Mais l'incompatibilité des systèmes linguistiques n'est pas la seule cause de la disparition de ces mots, d'autant plus que des structures similaires à celles empruntées au slavon seront empruntées dans l'époque qui suit à d'autres langues.

Le perfectionnement des traducteurs, le changement d'attitude envers l'acte de la traduction, l'importance accordée à l'esprit du texte plus qu'à sa lettre et surtout l'échappement du roumain à l'influence du slavon ont conduit vers l'abandon de la plupart des calques présentés en haut. Cette situation est visible particulièrement dans les textes laïques. En outre, l'absence de la terminologie religieuse qui a porté vers l'apparition des variantes de traduction sur le même modèle, a favorisé l'émergence d'autres formes d'expression.

Ajoutons le fait que beaucoup de textes anciens, traduits du slavon, n'avaient pas une très large circulation – il y en avait qui n'ont jamais eu la chance d'être imprimés. La circulation restreinte des textes a rendu impossible la popularisation des mots parus par ce procédé.

5. L'époque moderne (1780-1880)

Il est indéniable que la plupart des calques linguistiques du roumain ont fait leur apparition pendant l'époque moderne. A la fin du XVIII^e siècle et surtout après 1800 on assiste à un changement d'orientation linguistique, dû en grande partie, aux citoyens de Transylvanie qui promeuvent le courant latinisant.

Le roumain s'échappe à l'influence des langues non-apparentées généalogiquement et, au fur et à mesure, elle devient sujette à un procès de relatinisation. Le procès de modernisation qui débute à la fin du XVIII^e siècle atteint son apogée à la moitié du XIX^e siècle. Vers la fin de ce dernier siècle le roumain moderne était déjà com-

plètement formé, les procès qu'il subira à partir de ce moment étant des procès de consolidation et d'enrichissement lexical.

Pendant cette époque qui abonda de discussions animées concernant la nécessité des néologismes et les moyens lexicaux à l'aide desquels le roumain pouvait se diversifier, le calque linguistique apparaisse comme une alternative à l'emprunt. Il correspond à une nécessité intérieure d'enrichissement du vocabulaire et il a l'avantage, comme Louis Deroy¹² l'a souligné de ne pas blesser le sentiment linguistique des utilisateurs, en leur donnant l'impression que les nouveaux mots sont autochtones. Or, pour les puristes roumains du XIX^e siècle qui désiraient une langue dépourvue de tout élément étranger, le calque linguistique représentait la méthode idéale d'enrichissement du vocabulaire.

Nous avons énuméré auparavant quelques calques conservés de l'époque ancienne. Beaucoup d'entre eux contiennent l'adjectif *bun*, -ă en position initiale. Dans la période de transition entre l'époque ancienne et l'époque moderne apparaît un composé nouveau avec l'adjectif *bună* en position initiale. Il s'agit du terme *bunăvoință* (« bienveillance »), attesté dans un texte de 1786¹³. La création de ce mot ne peut plus être attribuée à l'influence du slavon qui avait cessé vers la fin du XVII^e siècle. Par conséquent, les modèles des calques doivent être cherchés dans d'autres langues que celles qui avaient influencé le roumain dans la période antérieure. Les calques de cette époque-là proviennent, surtout, du latin savante, du français, de l'italien, mais aussi de l'allemand et du russe.

Bunăvoință a été calqué sur le modèle offert par le latin BENEVOLENTIA. Le même mot apparaît chez Ioan Piuariu Molnár dans le premier ouvrage d'économie, intitulé *Economia stupilor*, publié à Vienne en 1785. Connaissant tant le latin que l'allemand, Molnár pouvait calquer ce terme soit sur le modèle latin mentionné, soit sur l'allemand WOHLWOLEN.

Au cours du XIX^e siècle, la série des calques avec *bun*, *bună* s'est enrichie avec *bunăstare*, créé sur l'allemand WOHLSTAND, *bun-simț*, sur le français BON-SENS, *bun-ton*, sur le français BON-TON. Le dernier, attesté chez Asachi, est disparu, étant remplacé par l'emprunt *bonton*. En même temps, la conservation dans le vocabulaire du composé *bună-credință*, enregistré dès l'époque antérieure, a été probablement favorisée par l'existence du français BONNE FOI, rencontré certainement par les traducteurs des textes français assidument transposés en roumain au cours du XIX^e siècle.

Bien que les langues-sources des calques varient par rapport à l'époque antérieure, au début de l'époque moderne, l'aspect des calques est lourd, artificiel, semblable à celui de l'époque ancienne. C'est pour cela que les premiers calques de l'époque moderne n'auront pas une existence trop longue.

¹² Deroy (1956, 216).

¹³ Crest. II (1965, 101/30).

Dans ce sens, prenons l'exemple illustratif d'un des premiers textes littéraires roumains traduit, probablement, du français, et dénommé *Cei doi excessuri a amerii*. Le texte paru dans les pages d'un calendrier, imprimé avec des caractères cyrilliques à Vienne en 1794 par Paul Iorgovici¹⁴.

Parmi les calques enregistrés dans le texte et disparus à présent à cause de leur remplacement par des emprunts, par d'autres calques ou bien par d'autres variantes, nous retenons ceux qui suivent, pour lesquels nous indiquons aussi le modèle français :

<i>Calque linguistique</i>	<i>Modèle</i>
<i>clar-vedeață</i>	fr. CLAIRVOYANTE
<i>concheia</i>	fr. CONCLURE
<i>desnodemânt</i>	fr. DÉNOUEMENT
<i>încântăreață</i>	fr. ENCHANTERESSE
<i>judecământ</i>	fr. JUGEMENT
<i>locul-țineț</i>	fr. LIEUTENANT
<i>mijlocritate</i>	fr. MÉDIOCRITE
<i>naintej</i>	fr. AVANTAGE
<i>nenoceață</i>	fr. INNOCENTE
<i>suprinde</i>	fr. SURPRENDRE

Par la suite, les variantes initiales *clar-vedeață*, *concheia*, *desnodemânt*, *încântăreață*, *locul-țineț*, *suprinde* ont été remplacées pendant le XIX^e siècle par: *clarvăzătoare*, *conchide*, *deznodământ*, *încântătoare*, *locotenent*, *surpinde*, couramment employés dans le roumain contemporaine. En même temps, les calques *mijlocritate*, *naintej*, *nenoceață* sont disparus en faveurs des emprunts *mediocritate*, *avantaj*, *inocentă*.

Dans le texte signalé auparavant apparaissent aussi des calques identiques du point de vue de la forme avec les mots employés de nos jours: *combate*, formé sur le fr. COMBATTRE, *recunoaște*, sur le fr. RECONNAÎTRE, *reduce*, sur le fr. RÉDUIRE, *resemnare*, sur le fr. RÉSIGNATION, *retrage*, sur le fr. RETIRER.

Le nombre de ceux-ci accroît au cours du XIX^e siècle avec toute une série de calques qui ont considérablement enrichi le lexique roumain sans lui laisser d'empreinte étrangère à son spécifique. Dans la liste qui suit nous avons enregistré plusieurs calques qui ont fait leur apparition au cours du XIX^e siècle. Aussi, nous avons considéré utile d'inclure dans ce tableau tant le modèle de base que les emprunts, puisque, dans beaucoup de cas, nous avons relevé l'existence des doublets synonymiques et étymologiques conjointement, la paire étant formée d'un mot calqué et

¹⁴ Pour l'édition de texte, voir Chivu (2002, 84-98).

d'un emprunt. Même à cette période nous remarquons une oscillation entre deux ou plusieurs variantes de calques ; c'est pour cette raison que nous avons enregistré dans la première colonne du tableau toutes les formes, tout en précisant leur statut dans la deuxième.

<i>Calque linguistique</i>	<i>Vitalité</i>	<i>Emprunt</i>	<i>Modèle/ Origine</i>
<i>atotputernic, atotputinte</i>	+, -	<i>omnipotent</i>	lat. OMNIPOTENS, -TIS , fr. TOUT-PUISSANT, germ. ALLMÄCHTIG
<i>atotputernicie</i>	+	<i>omnipotență</i>	lat. OMNIPOTENTIA
<i>atoștiutor</i>	+	<i>omniscient</i>	lat. OMNISCIENT
<i>binecuvânta</i>	+		lat. BENEDICERE
<i>binefacere</i>	+		lat. BENEFACERE
<i>bunăvoință, binevoință</i>	+, -		lat. BENEVOLENTIA, fr. BON-VOULOIR, fr. BIENVEILLANCE; cf. fr. BONNE VOLONTÉ, germ. WOHLWOLLEN
<i>bunom</i>	-	<i>bonom</i>	fr. BONHOMME
<i>cărturărie</i>	-	<i>librărie</i>	fr. LIBRAIRIE
<i>circumscrie, circonscrie</i>	+, -		lat. CIRCONSCRIBERE, fr. CIRCONSCRIRE
<i>conchide</i>	+	<i>conclude (rar)</i>	lat. CONCLUDERE, it. CONCLUDERE
<i>conlucra, împreunălucra</i>	+, -	<i>colabora</i>	fr. COLLABORER
<i>conlucrător, împreună-lucrător</i>	-, -	<i>colaborator</i>	fr. COLLABORATEUR
<i>consfinți</i>	+	<i>consacra</i>	fr. CONSACRER
<i>consimțământ, consimțământ</i>	+, -	<i>consentiment</i>	fr. CONSENTEMENT
<i>contopi (a se ~)</i>	+		germ. ZUSAMMENSCHMELZEN
<i>convorbire, întrevorbire</i>	+, -		germ. UNTERREDUNG
<i>deplânge</i>	+	<i>deplora</i>	fr. DÉPLORER
<i>derâdere</i>	+	<i>deriziune</i>	fr. DÉRISION
<i>desemna</i>	+	<i>designa</i>	fr. DÉSIGNER
<i>dreptunghiular</i>	+	<i>rectangular</i>	fr. RECTANGULAIRE

<i>Calque linguistique</i>	<i>Vitalité</i>	<i>Emprunt</i>	<i>Modèle/ Origine</i>
<i>impune, împune</i>	+, -		fr. IMPOSER, lat. IMPONERE
<i>introduce, introduce</i>	+, -		fr. INTRODUIRE, cf. lat. INTRODUCERE
<i>inconștient, înconștient</i>	+, -		fr. INCONSCIENT
<i>înlănțui</i>	+		fr. ENCHAÎNER
<i>înrâuri</i>	+	<i>influența</i>	cf. fr. INFLUER, germ. BEEINFLUSSEN
<i>înrâurire, înrâurință</i>	+, -	<i>influență</i>	fr. INFLUENCE
<i>întreprinzător</i>	+	<i>antreprenor</i>	fr. ENTREPRENEUR
<i>mărinimie, mărinimă</i>	+, -	<i>magnanimitate, megalopsihie</i>	gr. MEGALOPSIHIA, lat. MAGNANIMITAS, fr. MAGNANIMITÉ
<i>mărinimos, mărinim</i>	+, -	<i>magnanim</i>	lat. MAGNANIMUS, fr. MAGNANIME
<i>menține, manține</i>	+, -		fr. MAINTENIR
<i>mijlocitor</i>	-	<i>mediator</i>	lat. MEDIATOR
<i>noutate</i>	+	<i>novitate</i>	lat. NOVITAS, -ATEM
<i>omucidere</i>	+	<i>homicid</i>	lat. HOMICIDUM, fr. HOMICIDE
<i>premergător, înainte-alergător, înainte-curător, înainte-mergător</i>	+, -, -, -	<i>precursor</i>	fr. PRÉCURSEUR
<i>președinte</i>	+	<i>prezident</i>	fr. PRÉSIDENT
<i>președinție, președință</i>	+, -		fr. PRÉSIDENCE
<i>pruncucidere, fiucidere</i>	+, -	<i>infanticid</i>	lat. INFANTICIDUM
<i>resemna (a se ~)</i>	+	<i>resigna (a se ~)</i>	fr. RESIGNER
<i>reședință</i>	+	<i>rezidență</i>	fr. RÉSIDENCE
<i>retrage (a se ~)</i>	+	<i>retira (a se ~)</i>	fr. (SE) RETIRER
<i>semnal</i>	+	<i>signal</i>	fr. SIGNAL, cf. it. SIGNALE
<i>semnala</i>	+	<i>signala</i>	fr. SIGNALER
<i>semnalment</i>	+	<i>signalment</i>	fr. SIGNALMENT

<i>Calque linguistique</i>	<i>Vitalité</i>	<i>Emprunt</i>	<i>Modèle/ Origine</i>
<i>semnatar</i>	+	<i>signatar</i>	fr. SIGNATAIRE
<i>semnătură</i>	+	<i>signatură</i>	fr. SIGNATURE
<i>semnificativ</i>	+	<i>significativ</i>	fr. SIGNIFICATIF, it. SIGNIFICATIVO
<i>semnificație</i>	+	<i>significație</i>	fr. SIGNIFICATION
<i>simțământ, simțemânt, simțiment</i>	+, -, -	<i>sentiment</i>	fr. SENTIMENT
<i>suprafață, suprafață</i>	+, -		fr. SURFACE
<i>surprinde</i>	<i>supraprinde</i>		fr. SURPRENDRE
<i>supraveghea, surveghea</i>	+, -		fr. SURVEILLER
<i>supraviețui</i>	<i>surviețui</i>		fr. SURVIVRE

Une grande partie des calques réunis dans ce tableau représentent surtout des « roumanisations »¹⁵ ou des adaptations des racines latino-romanes sous l'influence des mots roumains hérités du latin, identifiables dans la structure des ceux-ci. On peut donc affirmer que les langues romanes ont offert au roumain des modèles contenant des morphèmes qu'on pouvait aisément « roumaniser », grâce à leur structure en concordance avec les tendances internes de développement de celui-ci. C'est ainsi que s'explique le succès que certains calques, constituant des termes indispensables dans le roumain littéraire actuel, ont connu. C'est le cas de *reședință, simțământ, ședință, științific, președinte, vicepreședinte, președinție, semnal, etc.*

6. Conclusions

Le roumain a réussi à récupérer par les emprunts lexicaux, mais aussi par les calques, ce que les langues apparentées génétiquement, tel le français ou l'italien, ont hérité ou bien emprunté de la langue-mère, grâce au contact permanent avec la latinité. Par la suite, l'emprunt des modèles lexicaux identifiables dans les langues apparentées et sur lesquels des morphèmes roumains ont été « construits » par l'acte de la traduction, représente un autre aspect de la relatinisation du roumain, produite assidument et volontairement dans la période comprise entre les troisième et huitième décennies du XIXe siècle.

Beaucoup de calques produits à l'époque moderne sont en circulation de nos jours. C'est pour cette raison que nous considérons que la vitalité des calques peut être influencée, dans une certaine mesure, par la langue qui fournit les modèles. L'orien-

¹⁵ Voir Stanciu Istrate (2000, 581-598).

tation du roumain vers la romanité occidentale a changé irrévocablement la physiologie lexicale du roumain. Grâce aux exemples présentés on peut aisément observer que certains modèles latino-romans ont fait que certains calques parus dans l'époque ancienne sur un modèle slavon renforcent leur position dans la langue. Il s'agit des termes tels: *atotputernic*, *bunăvoință*, *binecuvânta*, *binefacere*, *binefăcător*, recalqués pendant l'époque moderne sur des modèles français et/ ou latins.

Le dernier argument, mais non des moindres, la vitalité de beaucoup de calques parus pendant l'époque moderne s'explique aussi par la chance que ceux-ci ont eu d'être diffusés par les impressions, par les textes édités, premièrement par des ouvrages littéraires très familiers au public large.

Institut de Linguistique „Iorgu Iordan – Al. Rosetti”

De l'Académie Roumaine de Bucarest

Maria STANCIU ISTRATE

Références bibliographiques

- Candrea, I.-A., 1916. *Psaltirea Scheiană comparată cu celelalte psaltiri din sec. XVI și XVII traduse din slavonește*, vol. II, București.
- Chivu, Gheorghe, 2002. « Cei doi excessuri a amerii » – o « istoriolă » romantică într-un calendar de la sfârșitul secolului al XVIII-lea », *Limbă și literatură*, XLVII, vol. I-II, 84-98.
- Ciobanu, Fulvia, 1958. « Formații cârturărești în compunerea românească », in : *Omagiu lui Iorgu Iordan cu prilejul împlinirii a 70 de ani*, București, Editura Academiei Române, 161-167.
- Crest. I-II. *Crestomație romanică*, vol. I *limba română secolul al XVI-lea*, întocmită sub conducerea acad. Iorgu Iordan, București, Editura Academiei Române, 1962; vol. II (*Limba română, secolele al XVII-lea – al XVIII-lea*), București, Editura Academiei Române, 1965.
- Densusianu, Ovid, 1938. *Histoire de la langue roumaine*. Tome II. Le seizième siècle, Paris, E. Leroux.
- Deroy, Louis, 1956. *L'emprunt linguistique*, Paris, Les belles lettres.
- Gafton, Alexandru, 2001. *Evoluția limbii române prin traduceri biblice din secolul al XVI-lea*, Iași, Editura Universității « Alexandru Ioan Cuza ».
- Goldiș-Poalelungi, Ana, 1973. *L'influence du français sur le roumain (Vocabulaire et syntaxe)*, Paris, Les Belles lettres.
- Hasan, Finuța/Popescu-Marin/Magdalena, 2007. *Formarea cuvintelor în limba română din secolele al XVI-lea – al XVIII-lea*, București, Editura Academiei Române.
- Mareș, Alexandru (coord.) 1994. *Crestomația limbii române vechi*, vol. I (1521-1639), București, Editura Academiei Române.
- Mirska, Halina, 1959. « Unele probleme ale compunerii în limba română », *Studii și materiale privitoare la formarea cuvintelor în limba română*, vol. I, [București], Editura Academiei Române.
- Moroianu, Cristian, 2005. *Dublete și triplete etimologice în limba română*, București, Editura Universității din București.

- Moroianu, Cristian, 2010. «Dublete etimologice de origine slavă în limba română», in vol. *In honorem Gheorghe Mihăilă*, București, Editura Universității din București, 253-271.
- Purdela-Sitaru, Maria, 1980. «Calculi lingvistice în unele texte blăjene din secolul al XVIII-lea», *Limba română*, XXIX, nr. 2, București, 97-104.
- Purdela-Sitaru, Maria, 1985. «Formații românești cu *împreună, rău și singur (însuși, sine/sin-, șie)*», *Studii și cercetări lingvistice*, XXXVI, nr. 6, București, 507-516.
- Sala, Marius, 1997. *Limbi în contact*, București, Editura Enciclopedică.
- Stanciu Istrate, Maria, 2000. «Românizarea neologismelor și calcul lingvistic», *Limba română*, XLIX, nr. 3, București, 581-598.
- Stanciu Istrate, Maria, 2005. «Interferențe româno-slave într-un manuscris românesc din prima jumătate a secolului al XVII-lea», *Limba română*, LIV, nr. 1-4, București, 8-17.
- Stanciu-Istrate, Maria, 2006. *Calcul lingvistic în limba română (cu specială referire la scrieri beletristice din secolul al XIX-lea)*, Editura Academiei Române, București, 2006.
- Stanciu Istrate, Maria, 2007. «Calque linguistique ou traduction?», in: Лексикографията и лексикологията в съвременния свят, Издателство Знак'94, Велико Търново, 159-170.
- Stanciu-Istrate, Maria, 2009. «Câteva considerații asupra calculurilor lingvistice apărute în limba română veche», *Limba română*, LVIII, nr. 1, p. 31-40.
- Stanciu Istrate, Maria, 2010. «Unele considerații privind compusele cu *bun(ă), bine și dulce* în româna literară veche», in Gh. Chivu, Oana Uță Bărbulescu (eds), *Studii de limba română. Omagiu profesorului Grigore Brâncuș*, București, Editura Universității din București, 109-114.
- Stanciu Istrate, Maria, 2013. «Considérations sur les mots composés avec atot dès les premières traductions roumaines jusqu'à l'époque moderne», in *Actas del XXVI Congreso Internacional de Lingüística y de Filología Románicas, 6–11 septiembre 2010*, Valencia. [*Proceedings of the 26th International Congress of Romance Linguistics and Philology*]. Ed. by Emili Casanova Herrero, Cesareo Calvo Rigual, tome III, p. 607-616.
- Șăineanu, Lazăr, 1887. *Încercare asupra semasiologiei limbei române. Studii istorice despre tranzițiunea sensurilor*, București, Tipografia Academiei Române.

Le *TLF-Étym* : objectifs, principes méthodologiques et résultats <www.atilf.fr/tlf-etym>

Initié en janvier 2005 par Éva Buchi et placé sous la direction de Nadine Steinfeld depuis mai 2009, le *TLF-Étym* ou *Trésor de la langue française étymologique* est élaboré à Nancy au sein du laboratoire Analyse et Traitement Informatique de la Langue Française (ATILF). Il est devenu un projet de recherche franco-allemand, qui bénéficie de la collaboration scientifique de Frankwalt Möhren, ancien directeur du *Dictionnaire étymologique de l'ancien français* (DEAF), Université/Académie de Heidelberg, entreprise avec laquelle le TLF-Étym est en étroites relations de travail, et cela depuis son lancement.

0. Bref rappel historique

L'ATILF se veut être le digne successeur de l'INALF (Institut National de la Langue Française), le maître d'œuvre du dictionnaire de référence de la langue française qu'est le *Trésor de la Langue Française* (TLF), réalisé entre le début des années 1960 et le milieu des années 92 et publié en 16 volumes de 1971 à 1994. Dans son ouvrage consacré aux dictionnaires de la langue française, paru en 2002, Jean Pruvost présente ainsi cette entreprise lexicographique fondée par Paul Imbs :

Ce projet, qui correspond à une entreprise publique ayant requis une centaine de chercheurs pendant 30 ans, avec un dépouillement de plus de 3000 textes littéraires, scientifiques et techniques, a bénéficié des compétences nationales et internationales les plus éminentes [...] Il en résulte, au-delà de la très grande qualité scientifique des articles, une description du fonctionnement de la langue qui ne manque pas d'être impressionnante : 23.000 pages, 100.000 mots, 450.000 entrées, 500.000 citations précisément identifiées. Le TLF relève pleinement d'une lexicographie philologique et historique, recourant aux citations-attestations qui permettent de fonder toutes les analyses morphologiques et sémantiques (Pruvost 2002, 78).

Robert Martin, quant à lui, écrit dans *Sémantique et automate* paru en 2001, l'année de l'achèvement de l'informatisation du *Trésor de la Langue Française* (TLF) : « De nombreux dictionnaires sont aujourd'hui disponibles sous un format électronique – des ouvrages encyclopédiques mais aussi des dictionnaires de langue. Un apport déterminant, en lexicographie française, est l'informatisation du *Trésor de la Langue Française* (TLF) » (Martin 2001, 61) et nous ajouterons, pour notre part, que cette informatisation a donné une seconde vie au TLF, qui est aujourd'hui le dictionnaire institutionnel le plus consulté sur le web : plusieurs centaines de milliers (500.000) de requêtes venant du monde entier sont servies journalièrement.

Le TLF-Étym se situe dans le sillage du *Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi) et dans celui des grands chantiers lexicographiques actuels menés à l'ATILF, au sein de la vaillante équipe « Linguistique historique française et romane », à savoir le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (FEW), le *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF) et enfin le *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom).

1. Quels sont les objectifs du TLF-Étym ?

Les membres du projet TLF-Étym se sont donné pour tâche, avec le concours d'une vingtaine de lexicologues francisants du monde entier, de réviser sélectivement les notices intitulées « Étymologie et Histoire » du TLFi, puisque une des spécificités du TLF(i), c'est que les entrées du dictionnaire comportent une composante étymologique. Il ne s'agit pas de réécrire l'ensemble des 54.280 notices historico-étymologiques du TLF(i), qui constituent à ce jour le dictionnaire étymologique le plus complet, un « trésor dans le *Trésor* », mais de revoir plus systématiquement un ensemble de notices à partir des trouvailles faites par les chercheurs dans leur activité propre ou d'exploiter une source nouvellement publiée¹. Il va de soi que des connaissances qui pouvaient être à la pointe du progrès entre 1971 et 1994 se révèlent bien souvent perfectibles à la lumière des recherches réalisées actuellement.

Il s'agit aussi de profiter des possibilités offertes à la lexicographie contemporaine par l'informatique, à savoir la facilité relative des corrections et mises à jour, afin que ce projet phare de l'ATILF s'ancre solidement dans la « lexicographie évolutive », selon l'expression de Robert Martin. La facilité avec laquelle les outils informatiques permettent d'augmenter, de corriger, de restructurer les données ne peut rester sans incidence sur la technique lexicographique. L'option choisie pour le TLF-Étym s'appuie fortement sur l'idée que les dictionnaires scientifiques d'aujourd'hui ne devraient plus être des produits figés que seules peuvent modifier d'hypothétiques rééditions, inévitablement coûteuses et elles-mêmes figées pour longtemps, mais au contraire des bases informatisées libres d'accès et ouvertes à peu de frais à tous les enrichissements et à toutes les améliorations que l'on peut estimer souhaitables.

La nécessité d'une mise à jour est rendue impérative par l'explosion du numérique, qui offre à portée de souris l'accès à de nombreuses données à travers différentes plates-formes de ressources numérisées : œuvres littéraires, traités historiques, revues scientifiques, décrets ou circulaires gouvernementales, thèses, brevets d'invention ou de perfectionnement ; il semble qu'il n'y ait plus de limite à la consultation en ligne d'ouvrages dans les différentes langues parlées dans le monde (Frantext, Google Livres, Gallica, Open Library, Persee, archive.org) pour se lancer à la traque des premières attestations, qui sont de la plus haute importance pour l'établissement de l'origine d'un mot.

¹ C'est ce qui a motivé le choix d'une éolienne comme logo du TLF-Étym. Le TLF-Étym « tourne » à l'énergie « naturellement » disponible grâce aux recherches menées à l'ATILF et aux contributions extérieures.

2. Exposition de quatre principes méthodologiques

2.1. *La structuration des notices révisées est calquée sur celle de la description sémantique synchronique*

La communauté scientifique des linguistes, représentée tant par les recenseurs des seize volumes du TLF que par les lexicologues ayant pris les informations historiques du TLF comme cadre de référence pour des études de lexicologie historique, a été presque unanime à critiquer les incohérences constatées bien souvent entre la description sémantique en synchronie et l'articulation interne de la rubrique diachronique des articles du TLF. L'avis de Jean-Pierre Chambon est à ce titre tout à fait représentatif : « Ce qu'on regrettera, toutefois, à l'intérieur même du cadre méthodologique que s'est fixé le TLF, c'est le manque de coordination persistant entre la partie diachronique et la partie synchronique des articles. Presque toujours, l'analyse sémantique paraît avoir été (ré)élaborée indépendamment par le rédacteur diachroniste, selon sa propre perspective » (Chambon 1988, 172).

Si cet état de fait s'explique par des raisons historiques tout à fait compréhensibles – l'équipe diachronique, qui avait pris de l'avance par rapport aux sémanticiens synchroniciens, se trouvait dans la situation inconfortable de devoir apporter le complément à une partie principale non encore disponible traitant de la langue française des XIX^e et XX^e siècles (1789-1960) –, il importait de profiter de la mise à jour des notices étymologiques pour corriger cette faille structurelle de l'ouvrage. Ainsi, nous avons pris le parti de calquer la structuration de la sous-rubrique « Étymologie-histoire » sur celle de la description sémantique synchronique. Ainsi, sont datés obligatoirement les différents phénomènes linguistiques (en général il s'agit de sémantismes, plus rarement de catégories grammaticales, de constructions syntaxiques ou de fixations dans la phraséologie) mis en évidence par des marqueurs alpha-numériques (par exemple I. B. 1. a.) de la partie synchronique, des regroupements dans les cas où les subdivisions concernent seulement des domaines d'emploi et non pas à proprement parler des sens distincts étant non seulement tolérés, mais même encouragés. La notice révisée doit comporter obligatoirement la première attestation du vocable décrit. Ainsi, dans les cas où la première attestation absolue concerne un phénomène linguistique (en général un sémantisme) que le français des XIX^e et XX^e siècles ne connaît plus, on l'introduit sous un paragraphe numéroté « 0. ».

2.2. *Une micro-étymologie au service d'une description étymologique affinée*

Le cadre méthodologique du projet TLF-Étym est constitué par ce que Kurt Baldinger appelle « l'étymologie-histoire du mot » ou « la biographie du mot » : une étymologie qui ne se satisfait pas d'un simple étymon, mais accorde une importance cruciale à l'histoire interne des vocables, et notamment au développement, par évolution interne (métonymie, métaphore, etc.) ou externe (emprunt/calque sémantique), de nouveaux lexèmes se rattachant à ces vocables. Notre conception de l'étymologie part

du principe que ce ne sont pas les *vocables* qui forment l'objet de l'étymologie, mais les lexèmes qui doivent être pourvus individuellement d'étymologies.

« Un *vocabole* est un regroupement de lexies [= de lexèmes ou de locutions] qui ont les deux propriétés suivantes: 1. elles sont associées aux mêmes signifiants; 2. elles présentent un lien sémantique évident » (Polguère 2008, 59). « Le *lexème* est une généralisation du signe linguistique de type mot-forme: chaque lexème de la langue est structuré autour d'un sens exprimable par un ensemble de mots-formes que seule distingue la flexion » (Polguère 2008, 50). Pour illustrer la mise en œuvre de ce principe méthodologique, nous allons examiner la notice révisée *unilatéral*. Sous le vocable UNILATÉRAL adj. sont regroupés cinq lexèmes (voir partie Histoire) (droit) « qui n'engage qu'une seule partie en présence »; (sciences naturelles) « disposé d'un seul côté »; (médecine) « qui affecte, porte sur un seul côté du corps ou d'un organe »; (fig.) « qui ne voit qu'un côté des choses »; (phonétique) « (son) articulé en ne laissant passer l'air que d'un côté de la langue » qui ont en commun le sémantisme « qui n'a qu'un côté ». Ces lexèmes (voir partie Origine) ont été dotés d'une étymologie individuelle: ainsi UNILATÉRAL₁ (droit) « qui n'engage qu'une seule partie en présence » (attesté depuis 1760) est emprunté au latin juridique *unilateralis* adj. « qui n'engage qu'une seule partie en présence » (attesté dès 1662), amplement documenté avant 1760 dans la littérature juridique écrite en latin; UNILATÉRAL₂ (sciences naturelles) « disposé d'un seul côté » (attesté depuis 1778, Lamarck) est emprunté au latin scientifique *unilateralis* adj. « disposé d'un seul côté » (attesté dès 1759, Linné); UNILATÉRAL₃ (médecine) « qui affecte, porte sur un seul côté du corps ou d'un organe » (attesté depuis 1836) est présenté comme une évolution sémantique interne au français qui a eu lieu au cours du XIX^e siècle (spécialisation de sens en médecine proposée sous A. 1. a-b/A. 2.); UNILATÉRAL₄ « qui ne voit qu'un côté des choses » (attesté depuis 1877) est envisagé comme une évolution sémantique interne au français (sens figuré, sous A. 1. a-b/A. 2.), peut être sous l'influence de l'allemand *einseitig* « qui ne voit qu'un côté des choses ». L'attestation de 1877 du Littré, *Suppl.* fait entrevoir cette possibilité: « Un écrivain chilien contemporain, Jenaro Abasolo, a dit: Un génie unilatéral comme Bossuet ne pouvait approfondir la philosophie de l'histoire, Félix Bovet [de Neuchâtel, Suisse], qui ajoute: Tous ceux qui ont traduit de l'allemand en français ont regretté de n'avoir pas d'équivalent pour *einseitig* [qui ne voit qu'un côté] »); UNILATÉRAL₅ (phonétique) « (son) articulé en ne laissant passer l'air que d'un côté de la langue » (attesté depuis La Grasserie 1888, 27) est considéré comme un emprunt sémantique à l'allemand *unilateral* adj. « (son) articulé en ne laissant passer l'air que d'un côté de la langue » (attesté depuis 1863, Brücke, un des plus grands physiologues allemands de la deuxième moitié du XIX^e siècle, qui semble avoir préféré ce terme à base latine à *einseitig*, qu'on relève dans la terminologie phonétique allemande dès 1808). En conclusion, le degré de complexité d'un mot apparemment banal est révélée par la mise en pratique de ce qu'on pourrait appeler une micro-étymologie.

2.3. Une euroétymologie au service du traitement des internationalismes

Il existe dans la terminologie linguistique un réservoir d'unités lexicales non encore pourvues d'étymologies satisfaisantes représenté par les internationalismes de formation savante, un secteur numériquement important dans la création lexicale actuelle et pour lequel les dictionnaires étymologiques donnent à tort l'impression d'être en mesure de présenter des résultats de recherche solides. Formés en dernière analyse d'éléments d'origine grecque et latine, ces vocables ont connu des voies d'emprunts successives parfois sinueuses, qu'il importe de retracer et de mettre en lumière, notamment à travers l'étude de la chronologie relative des attestations dans les langues européennes, où ces termes sont analysés indistinctement comme des confixés indépendants. Il est complètement exclu que ces langues aient créé chacune à son tour une telle formation savante, et on admettra comme hypothèse qu'il s'agira dans la majorité des cas d'emprunts. Seul un examen approfondi des premières attestations permettra d'établir le sens de ces transferts linguistiques.

En ce qui concerne la description historico-étymologique des internationalismes savants, les rédacteurs du TLF-Étym s'efforcent de replacer leur histoire au sein de celle de l'ensemble des langues européennes. Ainsi la révision d'une douzaine de termes phonétiques (*affriquée, apical, bilatéral, fricatif, -ive, gémination, labialisation, labialisé, labialiser, palatalisation, palatalisé, palataliser, unilatéral*) a permis non seulement d'améliorer la date d'apparition de ces termes dans les différentes langues européennes (français, allemand, anglais, italien, suédois, néerlandais), mais encore de proposer de nouvelles étymologies qui s'inscrivent dans un cadre international (il s'agit d'emprunts à l'allemand) en prenant en compte les contacts linguistiques des différents pays européens et les diverses influences qui ont joué dans la diffusion de ces termes : c'est souvent l'influence conjointe de l'allemand et de l'anglais qui a favorisé l'introduction et l'expansion de ces termes dans les différentes langues européennes.

Pour illustrer la méthodologie mise en œuvre dans le traitement des internationalismes savants par les rédacteurs du TLF-Étym, nous allons étudier de près la refonte de la notice *fricatif, -ive*, adj. et subst. Comme préambule, un rapide état de nos connaissances. Le mot est absent du FEW. Le TLF date le mot de 1877 (le mot apparaît dans le Littré, *Suppl.*) sans préciser s'il s'agit de l'adj. ou du subst. et en fait une formation française « Dér. du rad. du supin *fricatum* de *fricare* " froter " ; suff. *-if** ». Robert¹⁻³ et DHLF donnent 1873 comme date de première attestation et il s'agit selon eux d'un dérivé savant de lat. *fricatum*. Bianca Mertens, dans le TLF-Étym, relève l'adj. *fricatif* en 1868, dans la *Grammaire comparée des langues classiques, contenant la théorie élémentaire de la formation des mots en sanscrit, en grec et en latin, avec références aux langues germaniques* du philologue français Frédéric Baudry [1818-1885], lequel fut notamment le traducteur et l'éditeur des *Contes des frères Grimm* (1855). Dans la *Grammaire comparée des langues classiques*, le terme est écrit en caractères italiques, comme tous les termes techniques qui figurent chez Baudry. De plus, il est en mention, ce qui indique qu'il s'agit pour Baudry d'un

néologisme : « Les autres consonnes, au contraire, sont dites *continues* ou *fricatives*, parce que le son peut s'en prolonger par une sorte de frottement de l'air sortant de la bouche » (Baudry 1868, 75). Dans l'introduction de son ouvrage, Baudry, qui avait une excellente maîtrise de l'allemand, indique que, pour son étude, il s'est fondé sur les transcriptions du sanscrit de Karl Richard Lepsius. Il est fort probable qu'il a emprunté l'adj. *fricatif* à l'allemand *frikativ*, qu'on relève en 1854 dans l'ouvrage de l'éminent linguiste et égyptologue Karl Richard Lepsius intitulé *Das allgemeine linguistische Alphabet. Grundsätze der Übertragung fremder Sprachsysteme und bisher noch ungeschriebener Sprachen in europäische Buchstaben*. On remarque que le mot chez Lepsius est accompagné d'une glose définitoire, ce qui semble indiquer que le mot n'est pas encore connu et qu'il s'agit là d'un néologisme : « *ch* im Deutschen (*lachen*) ist bekanntlich der *fricative* Laut, welcher entsteht, wenn die Kehle am Gutturalpunkte nicht geschlossen (denn dann entsteht *k*), sondern nur verengert wird » (Lepsius 1854, 29). Pour ce qui est de la première attestation sûre du subst. féminin *fricative* (il n'est pas facile de trancher s'il s'agit effectivement du subst. ou plutôt de l'adj., employé de façon elliptique), elle date de 1873 et apparaît dans l'article « Phonétique comparée » de Hugo Schuchardt dans la *Romania* : « Parfois aussi, dans l'émission d'une continue, la voyelle empêche la clôture de la bouche, en d'autres termes change une nasale en fricative » (Schuchardt 1873, 3). Hugo Schuchardt [1842-1927] était un linguiste autrichien de très grande renommée et il ne fait pas de doute qu'il connaissait bien les linguistes allemands et qu'il était très au fait des avancées de la linguistique allemande. Cette réalité renforce l'hypothèse d'un emprunt à l'allemand *Fricativ/Frikativ* subst. masc. (attesté depuis Rumpelt 1860, 42, § 25). Cette origine est d'ailleurs confirmée par Julien Vinson en 1897 dans son compte rendu de la *Grammaire des langues romanes* par M. Meyer-Lübke, trad. fr. par Eug. Rabet, paru dans la *Revue de linguistique et de philologie comparée* : « Je n'aime évidemment pas certaines expressions qui m'ont toujours semblé par trop germaniques et prétentieuses, telles que : spirantes, fricatives, vélares, etc. » (Vinson 1897, 269).

Outre le français, le mot *fricatif* existe en allemand, en anglais, en suédois, en néerlandais et en italien. L'OED² propose comme étymologie de l'adj. un emprunt à lat. *fricativus* et donne comme date de première attestation l'année 1860. En ce qui concerne le suédois, le SAOB considère l'adj. *frikativa*, qu'il atteste depuis 1856, comme dérivé de lat. *fricare*. Le *Woordenboek* ne présente aucune information sur le néerl. *fricatief*. Quant à l'italien, les dictionnaires s'accordent unanimement sur le fait qu'il s'agit pour l'adj. *fricativo* d'un emprunt à l'angl. *fricative*. DELI² et Nocentini, *Etimologico*, les seuls dictionnaires à proposer une datation, l'attestent depuis 1887.

La première attestation de l'adj. anglais *fricative* se trouve en 1854 dans l'ouvrage *Outlines of the philosophy of universal history, applied to language and religion* de Christian Charles Josias von Bunsen [1791-1860]², diplomate et savant allemand, qui

² Bunsen 1854, 409.

emploie ce mot dans le contexte d'une exposition du *Standard Alphabet* de Lepsius, ce qui rend très probable qu'il s'agit d'un emprunt à l'all. *fricativ/frikativ*.

En ce qui concerne le suédois, l'adjectif *fricativa* est attesté dans un article de Carl Jakob Sundevall [1801-1875], lequel fait explicitement référence à Karl Richard Lepsius (Sundevall 1856, 48), ce qui induit que l'adj. suédois *fricativa* est à considérer comme un emprunt à l'all. *fricativ/frikativ*. L'adj. néerlandais *fricatief* est attesté depuis 1855 dans le compte rendu par Conradus Leemans [1809-1893] de l'ouvrage à fort retentissement international de Lepsius, *Das allgemeine linguistische Alphabet*³, ce qui montre là encore que l'adj. néerlandais est probablement emprunté à l'allemand.

Enfin, pour ce qui est de l'italien, on trouve la première attestation de l'adj. *fricativo* en 1870 dans l'ouvrage *Corsi di Glottologia* de Graziadio Isaia Ascoli [1829-1907]⁴. Ce grand linguiste italien était très au fait des avancées de la linguistique allemande et il est très probable qu'il connaissait l'allemand *fricativ/frikativ*. Il semble donc, pour l'italien, qu'il s'agit plutôt d'un emprunt à l'allemand qu'à l'anglais, comme le proposent les dictionnaires italiens. Cependant, de même que pour le suédois et le néerlandais, une influence de l'anglais ne peut être totalement exclue.

Le subst. fém. *fricative* existe lui aussi en anglais, en suédois, en néerlandais et en italien. L'OED² propose comme étymologie pour le subst. *fricative* un emprunt à lat. *fricativus* et donne comme date de première attestation l'année 1863. Merriam-Webster donne exactement les mêmes informations. En ce qui concerne le suédois, le SAOB considère le subst. *frikativa*, qu'il atteste depuis 1856, comme emprunt à lat. *fricativae*. Pour le néerl. *fricatief*, le *Woordenboek* estime qu'il s'agit d'un emprunt au français. Quant à l'italien, les dictionnaires consultés n'attestent pas le subst. *fricativa*, que l'on rencontre pourtant dans les traités linguistiques italiens.

La première attestation sûre du subst. *fricative* en anglais (il est souvent difficile de dire s'il s'agit véritablement du substantif ou plutôt de l'adj., employé de façon elliptique) date de 1863 et apparaît dans l'ouvrage *Standard Alphabet for reducing unwritten languages and foreign graphic systems to a uniform orthography in european letters* de Karl Richard Lepsius: «This vocalised consonantal breathing, is, therefore, not peculiarly marked in any language. *h* belongs, therefore, to the unvocalised strong *fricatives*»⁵. Karl Richard Lepsius est très probablement le linguiste qui a introduit l'adj. *fricativ/frikativ* en allemand, où le terme a rapidement aussi été employé en tant que substantif. De toute évidence le terme anglais est emprunté à l'allemand.

Selon le SAOB, le subst. suédois est, comme l'adj., attesté pour la première fois dans un article de Carl Jakob Sundevall. Cependant, dans le passage que Sundevall cite, Lepsius emploie l'adj. et non le subst. la première attestation sûre du subst. date

³ Leemans 1855, 302.

⁴ Ascoli 1870, 161.

⁵ Lepsius 1863, 68; cf. OED².

de 1879 et se trouve dans un ouvrage d'Axel Kock [1851-1935]⁶. Dans le passage en question, Axel Kock fait explicitement référence à Eduard Sievers et Hermann Paul, qui utilisent bien le subst. *fricative/frikative*. Il semble donc vraisemblable que le subst. de même que l'adj. soit emprunté à l'allemand.

La première attestation sûre du subst. néerlandais *fricatief* se trouve en 1855 dans le compte rendu par Conradus Leemans de l'ouvrage de Lepsius, *Das allgemeine linguistische Alphabet*⁷. Il semble donc, ici aussi, fort probable que le terme soit emprunté à l'allemand *Fricativ/Frikativ*.

Enfin, pour ce qui est du subst. italien *fricativa*, on trouve sa première attestation dans l'ouvrage *Corsi di Glottologia* de Graziadio Isaia Ascoli, dans lequel figure aussi la première attestation de l'adj.⁸. Comme nous l'avons déjà dit, Ascoli était au courant des avancées de la linguistique allemande et il est très probable qu'il connaissait le subst. allemand *fricativ/frikativ*. Il semble qu'il s'agit pour l'italien plutôt d'un emprunt à l'allemand qu'à l'anglais, comme le proposent les dictionnaires italiens, même si une influence de l'anglais ne peut être exclue.

On observe que le grand linguiste et égyptologue allemand Karl Richard Lepsius [1810-1884], qui a développé un alphabet basé sur l'alphabet latin pour l'écriture des langues du monde et en particulier pour celles de l'Afrique, semble être à l'origine du terme *fricatif* dans toutes les langues que Bianca Mertens a étudiées. La rédactrice de la refonte de la notice *fricatif, -ive* adj. et subst. a pris soin de distinguer les deux unités lexicales l'adj. *fricatif, -ive* et le subst. fém. *fricative*, elle a antidaté leurs dates d'apparition en français, en anglais, en suédois, en néerlandais et en italien et elle propose une étymologie nouvelle (emprunt à l'allemand) en les intégrant dans l'historiographie de la linguistique du XIX^e siècle, appelé parfois « le siècle de l'influence allemande sur la France », laquelle se manifeste en particulier dans la terminologie phonétique française et d'autres langues européennes. En effet, en 1941, Giulio Panconcelli-Calzia, dans son célèbre tableau statistique (Panconcelli-Calzia 1941, 81), attribue à l'Allemagne 40% des contributions à la science phonétique du XIX^e siècle (contre 30% à la France, 15% à l'Angleterre, 3,3% aux U.S.A., 0,8% à l'Italie). La terminologie linguistique a la particularité d'être formée sur une base gréco-latine qui lui donne un caractère international garantissant l'intercompréhension entre les linguistes. B.M. a réussi à déterminer quelle est la langue qui a effectivement fait l'emprunt au latin (alors que la plupart des étymologistes affirment que ces termes ont été empruntés dans leur langue même au latin, omettant le fait qu'ils ont en réalité été diffusés par le biais d'une autre langue) et à établir par quelle voie le néologisme est ensuite entré dans les autres langues européennes. Elle a trouvé à qui revient la paternité du terme (LEPSIUS), dans quel contexte il a été utilisé pour la première fois et dans quel sens, qui d'autre utilise ensuite ce terme et quels sont les auteurs qui

⁶ Kock 1879, 25.

⁷ Leemans 1855, 301.

⁸ Ascoli 1870, 43.

constituent l'univers de rétrospection d'un auteur donné ou quelles sont les œuvres les plus citées comme source d'exemples ou comme sources théoriques par un auteur donné. Dans toutes les langues étudiées par B. Mertens, il est fait mention de Lepsius, dont l'ouvrage *Das allgemeine linguistische Alphabet*, paru en 1854, révisé et traduit en anglais, une première fois en 1855 puis de nouveau en 1863, sous le titre *Standard Alphabet*, a été décisif pour la diffusion internationale du terme.

2.4. Le principe de continuité (Andronache 2009)

À l'intérieur du cadre conceptuel du TLF-Étym, le principe de la continuité ou de la non continuité occupe une place centrale pour donner une description historique correcte des lexèmes. Trouver des premières attestations absolues de lexèmes est sans doute primordial, mais cette démarche doit se compléter par une attention toute particulière accordée aux attestations intermédiaires qui témoignent de la continuité interne. Une première attestation d'un lexème qui ne se trouve pas dans un rapport de continuité avec l'unité lexicale à expliquer n'est pas pertinente pour l'histoire de cette unité lexicale. Dans ce cas il est faux de faire remonter l'apparition d'un lexème de la langue moderne à sa première attestation isolée. En effet, s'il n'y a pas de continuité entre le lexème attesté isolément et le lexème qui fait partie du lexique français contemporain, il s'agit de deux unités lexicales distinctes qui se caractérisent par un milieu créateur différent et qui se trouvent dans une relation d'homonymie diachronique entre elles. C'est le cas du terme *casuel* pour lequel on relève une première tentative de lexicalisation dans un sens grammatical aux XIV^e et XV^e siècles, à travers des traductions de Donat et des traités de grammaire, mais qui ne semble être définitivement entré dans la terminologie linguistique qu'en 1876 à travers l'œuvre de Hovelacque. Autre exemple : il n'y a aucune continuité possible entre le sémantisme « raccourcir (les rênes) » qu'avait le verbe *retirer* aux XII^e et XIII^e siècles et celui du français moderne « ramener vers soi » (attesté depuis 2^e moitié XV^e s.). Un cas d'homonymies diachroniques multiples a été mis en lumière par la refonte de la notice *viticole*. Sous I. *viticole* subst. masc. « vigneron », on relève deux attestations isolées en moyen français (1470 et 1473), fournies respectivement par le *Dictionnaire du vieux langage françois* de Lacombe (VITICOLE, vigneron. 1470) et le *Dictionnaire Praticien-Gothique ou du bas gallicisme pour l'intelligence des chartes* contenu dans Le Moine, *Diplomatique-pratique* (page 385 : VITICOLE, Vigneron. 1473). Le mot refait surface en français moderne dans les dictionnaires de Boiste 1803, Bescherelle 1845-1846, Landais 1851, qui le signalent tous comme « vieux ». C'est l'une des techniques favorites de Boiste que d'élargir sa nomenclature par des archaïsmes, comme il s'en explique dans sa préface de 1803 : « j'ai compulsé les Dictionnaires particuliers, tels que ceux du vieux langage, le manuel lexique, le glossaire françois ». Le premier est très probablement le dictionnaire de Lacombe. Ses successeurs lui ont emboîté le pas pendant presque cinquante ans. Ce substantif est toujours resté rare et les quelques attestations textuelles qu'on peut en signaler sont des latinismes qui n'assurent pas

une continuité lexicale, mais une tradition plaisante chez des érudits⁹. Il est notable que l'histoire de *viticole* subst. masc. « vigneron » est strictement parallèle à celle de *agricole* subst. masc. « agriculteur » qui a connu, lui aussi, deux périodes : mfr. *agricole* m. « agriculteur » (Or 1374-Cotgr 1611, Gdf), frm. (1765-Fér 1787, Li ; Br 6 ; Rh litt 28, 286) (FEW 24, 269b). La date de 1765 donnée par le FEW correspond à une attestation de Voltaire datée de 1775 dans Frantext. Quant aux dictionnaires, ils ont enregistré *agricole* s.m « agriculteur » de Gattel 1797 à Landais 1851, y compris Boiste, le premier à condamner cet usage étant Bescherelle 1845-1846. En ce qui concerne l'adj. *viticole* [sous II. A./B. 2.] *viticole* adj. « qui cultive la vigne, où l'on cultive la vigne » (*département viticole* ; *producteur viticole*), attesté depuis 1830 (BullScAgr) et [sous II. B. 1.] *viticole* adj. « qui concerne la culture de la vigne et la production du vin » (*comité viticole* ; *crise viticole*), attesté depuis 1844 (JAgrPr), mais proposé dès 1800 par Tessier¹⁰ en remplacement de *vignicole* adj., sa formation est tributaire de celle de *agricole* adj. « qui s'adonne à l'agriculture » (depuis 1760, Mirabeau, *L'Ami des hommes*, Septième partie, 23, 37 et 62 : *état, royaume, nation agricole*). Pour ce qui est de *viticole* adj. [sous II. C.] « qui vit dans les vignes », attesté depuis 1842 (*Ac⁶ Compl.*), il est enregistré par Bescherelle², Lachâtre, Larousse¹, Guérin, Larousse illustré¹ et Larousse³, ces deux derniers le signalant comme « peu usité ».

Les (3) subdivisions I., II. A./B. 2., II. C. tant dans la partie histoire que dans la partie origine [(I. Transfert linguistique : emprunt au latin *viticola* subst. masc. « vigneron » (attesté chez Silius Italicus, poète et homme politique romain du I^{er} siècle ap. J.-C., cf. Gaffiot ; OLD) / II. A./B. 2. Formation française : confixé formé du confixe *viti-* « vigne » et du confixe *-cole**, formateur d'adj. composés dont le subst. fém. correspondant est un composé du subst. *culture* ; II. B. 1. Formation française : issu par évolution sémantique de l'acceptation II. A./B. 2. / II. C. Transfert linguistique : calque du latin scientifique *viticola* adj. « qui vit dans les vignes » (attesté depuis 1823, Fries, *Systema*)] montrent que du point de vue historique et étymologique il s'agit de trois homonymes diachroniques (I./II. A.-B./II. C).

⁹ Cf., en 1804, MagEnc 6, 362 : « Les agens vinaires sont les premiers dégustateurs du vin nouveau ; ils ne l'avalent point ; ils le font rissoler dans leur bouche, le rejettent ensuite, et le palais décide par le goût de la qualité du vin et de son prix. Vous concevez le bon accueil que les *viticoles* doivent faire à ces acheteurs », en 1851, *L'Ami de la religion* 150, 457 : « Demain, à côté de cet honorable *viticole*, se lèvera un producteur de blés ou de bestiaux, qui voudra aussi une prime pour sa marchandise » et en 1894, Bloy, *Histoires désobligeantes*, 250 : « Mais quelque allumante et suggestive que fût la table du *viticole*, mes finesses diplomatiques, aussi bien que mon éloquenceattendrie, se trouvèrent inefficaces » ; cf., en 2011, <www.quintonic.fr/voyages/...en.../les-chateaux-de-la-loire-a-velo> : Au fil de la balade, on s'arrête pour admirer un château, visiter un village, une église, ou déguster chez un *viticole* un des grands crus de la région.

¹⁰ « On trouve souvent, en lisant l'article [vigne] le mot *vignicole*, pris adjectivement. J'en appelle aux grammairiens. Quand on compose un mot de deux autres, il faut que ceux-ci soient choisis dans la même langue. Il me semble qu'il seroit mieux de dire *viticole* » (Compte rendu fait par Tessier du volume 10 du *Cours complet d'Agriculture de Rozier*, in *Bibliothèque Française*, n° 5, septembre 1800, page 169).

3. Résultats

• À l'heure actuelle, près de 340 notices révisées sont disponibles sur le site du TLF-Étym. Cet ensemble réunit une centaine d'étymologies inédites (*aderne*, *affriquée*, *agoraphobie*, *alcoolisme*, *antiapoplectique*, *bicyclette*, *capitaliste*, *cheire*, *copulatif*, *épizootique dialectologie*, *ivrogne*, *observatoire*, *phonologie*, *polysémie*, *thermomètre*, *totalitarisme*, *touffeur*, etc.), près de 200 antédattations (*aderne* 1928 → 1467; *fare* 1868 → 1404; *assimilation* 1503 → 1362/1365; *clai* « instrument de supplice » 1690 → 1392; *déclinable* 1803 → *ca* 1325; *farcin* 14^e s. → 2^e moitié 13^e s.; *hellénisme* « construction ou emploi propre à la langue grecque; imitation du grec » 1704 → 1565; *hétéroclite* 1549 → 1325; *hypothécaire* 1804 → 1316; *laconique* 1529 → *ca* 1372/1374; *lapider* 1549 → *ca* 1235; *messaline* avant 1747 → 1587; *totalitaire* 1933 → 1834), et une cinquantaine de rétrodatations (*agoraphobie* 1865 → 1873; *bouffer* « manger avec avidité » 1^{ère} moitié 16^e s. → 1800; *bouffer* « prendre du volume en se distendant » 15^e s. → 1530; *bravo*² « tueur à gages » av. 1521 → 1669; *caton* 1559 → 1621; *chèque* 1788 → 1850; *féodalement* 1483 → 1514; *grosseur* début 12^e s. → 1216). Quelques dates ont été identifiées, comme pour *ellipse*¹ 1573 = Dupuys [il s'agit sans doute de l'attestation de 1573 donnée par TLF d'après Bloch/Wartburg¹⁻⁵ et indiquée comme mal assurée par le marquage typographique] et *insectivore* [1764, d'apr. Pt Rob.] 1764 = Valmont de Bomare, *Dictionnaire d'histoire naturelle*. Une attestation a pu être localisée de manière précise : il s'agit d'*observatoire* « établissement scientifique muni des instruments servant aux observations astronomiques et météorologiques », attesté depuis 1667 [30 décembre, à Caen] (*Lettre de Graindorge à Huet, chez M. Cramoisy, à Paris*, citée dans Brown 1938, 155 = FM 14, 290, où Tolmer signale, sans contexte, à la même date le mot comme fréquent pour les *observatoires* à construire à Caen).

- Les recherches menées dans le cadre du TLF-Étym ont montré qu'il convenait d'ajouter un certain nombre d'étymons au FEW. Dans le volume 19 dédiés aux arabismes, on déplore l'absence d'*achour* et d'*antari*, dans le volume 3, c'est *datif*, *dantesque*, *dioptré*, *distributif*, *diurnal*, *diversité*, *épïcène*, *explétif* qu'on cherche en vain. Chose hautement surprenante, *dialectologie* n'est pas dans le FEW et mériterait d'entrer dans le volume 15 consacré aux germanismes où il conviendrait aussi d'ajouter un nouvel article AFFRIKATION ! *Cognitive* et *psycho(-) linguistic* mériteraient d'entrer dans le FEW 18, dans le FEW 16 Korpus et Riesling, dans le FEW 3 : *dante*, *dativus*, *dioptra*, *distributivus*, *diurnalis*, *diversitas*, *expletivus*.
- Le projet TLF-Étym s'est appliqué à élaborer des formules analytiques cohérentes pour chacune des sous-classes étymologiques délimitées, qu'il s'agisse du lexique héréditaire, des transferts lexicaux ou des formations françaises. Pour l'analyse du lexique de création interne, on s'efforce d'arrimer le projet aux développements récents en morphologie constructionnelle, aux travaux de Franz Rainer, fortement impliqué dans le projet non seulement en tant que relecteur, mais aussi en tant que rédacteur très productif. Les étymologies sont énoncées dans un cadre qui oblige à attribuer d'entrée de jeu chaque vocable traité à une classe étymologique donnée (représentants héréditaires, transferts linguistiques, formations françaises qui comporte, depuis quelques mois, la sous-classe grecismes/latinismes virtuels), voire éventuellement à une sous-classe précise (emprunts ou calques sous transferts linguistiques; dérivés, composés, conversions, etc. sous formations françaises), ce qui décourage résolument tout flou artistique. Cette méthode a

l'avantage de mettre en avant les régularités dans la création et l'évolution du lexique. Chaque lexème, eu égard à la classe étymologique ou à la sous-classe dont il relève doit faire l'objet d'une démarche analytique particulière qui met en œuvre une méthodologie propre à la classe étymologique concernée. La catégorie des lexèmes héréditaires pose des problèmes spécifiques d'analyse, et c'est celle dont la méthodologie a été récemment le plus considérablement renouvelée sous l'impulsion des travaux de Jean-Pierre Chambon consacrés à la pratique étymologique en domaine gallo-roman et grammaire comparée-reconstruction. L'analyse historico-étymologique est présentée sous une forme lexicographique-informatique novatrice pour le domaine de l'étymologie.

- Le TLF-Étym s'est affranchi de la difficulté inhérente à l'ordre alphabétique, qui oblige tour à tour à aborder à côté de lexèmes appartenant au vocabulaire général, des unités relevant de la terminologie botanique, minéralogique ou encore philosophique. Il se construit par ensembles lexicaux possédant une cohérence interne donnée. Il peut s'agir aussi bien de champs lexicaux précis (un domaine terminologique comme la terminologie grammaticale et linguistique¹¹; les mots de l'évolution¹²; le vocabulaire vélocipédique [*vélocipède, bicycle, tricycle, bicyclette, tandem, draisienne*]; vocabulaire des sciences économiques et financières [*agio, arbitrage, capitaliste, chèque, krach*]; termes savants appartenant à divers domaines [physique: *thermomètre, thermoscope, hygromètre, hygrométrie, hygrométrie*; médecine: *alcooolisme, antipyrétique, antiapoplectique, coxalgie*; sciences naturelles: *insectivore, lithologie, lithologique*, d'un type d'emprunt ou de transfert linguistique à partir d'une langue source privilégiée¹³ (corpus des dénominations de boissons et d'aliments empruntés à l'allemand; les arabismes; les anglicismes du français classique), d'un type de dérivation/formation morpho-syntaxique¹⁴, etc. Cette approche permet de mettre en évidence les traits systémiques dominants de l'ensemble étudié. Une telle stratégie présente l'avantage de construire des descriptions homogènes et complètes.

4. Conclusion

Au-delà de ces apports concrets, l'importance stratégique du projet réside surtout dans la revitalisation et dans la concentration de la recherche dans le domaine de l'étymologie française. Cela se traduit d'une part par l'implication, en tant que relecteurs-réviseurs ou en tant que signataires de notices, des meilleurs spécialistes mondiaux de la lexicologie historique française (les directeurs des projets lexicographiques majeurs et les chercheurs les plus actifs et les plus novateurs du domaine).

Une spécificité du TLF-Étym: la participation féconde d'étudiants inscrits en master Sciences du langage à l'Université de Lorraine ou de Paris-Sorbonne, ou

¹¹ Projet DETCOL = *Développement et Exploitation Textuelle d'un Corpus d'Œuvres Linguistiques*, coordonné par Bernard Colombat (UMR 7597 HTL, CNRS/Université de Paris 7). Une centaine de notices de termes grammaticaux et linguistiques sont d'ores et déjà en ligne.

¹² Projet Année Darwin (2009): *Évolution des mots, mots de l'évolution (adaptation, darwinisme, espèce, évolution, sélection, etc.)*.

¹³ Corpus des dénominations de boissons et d'aliments empruntées à l'allemand (*riesling, vermouth, quenelle, quiche, rollmops, etc.*); terminologie de la phonétique empruntée à l'allemand (*affrication, affriquée, apical, implosif, implosion, spirant, vélaire, etc.*).

¹⁴ Déonomastiques antiques (*argus, crésus, caton, égérie, hercule, mégère, mentor, messaline, protéé, pénélope, etc.*).

provenant d'universités étrangères (Suisse: Genève, Neuchâtel; l'Université d'Olo-mouc en République tchèque; l'Université Friedrich Schiller de Iéna; l'Université de Heidelberg). Par leurs efforts conjugués, chercheurs et étudiants proposent, avec une belle régularité, des notices étymologiques qui sont de pures merveilles !

ATILF-CNRS / Université de Lorraine

Nadine STEINFELD

Abréviations, références bibliographiques et ressources numériques

Ac⁶ Compl. = Barré, Louis/Landois, Narcisse, 1842. *Complément du dictionnaire de l'Académie française publié sous la direction d'un membre de l'Académie française [...]*, Paris, Didot.

Andronache, Marta, 2009. « Le problème de la continuité en lexicologie historique. Réflexions à partir de la pratique lexicographique dans le cadre du projet DETCOL » (1^{er} Congrès Mondial de Linguistique Française, Paris, 9-12 juillet 2008), *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata (SILTA)*, Pisa, Pacini, 2009, 263-279.

archive.org = 1996-. *archive.org*, San Francisco <archive.org>

Ascoli, Graziadio Isaia, 1870. *Corsi di Glottologia*, Turin/Florence, Loescher.

Baudry, Frédéric, 1868. *Grammaire comparée des langues classiques*, Paris, Hachette (consultable sur archive.org).

Bescherelle, Louis-Nicolas, 1845-1846. *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française*, Paris, Simon, 2 volumes.

Bloch/Wartburg¹ = Bloch, Oscar/Wartburg, Walther von, 1932. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, P.U.F.

Bloy, Léon, 1967. *Histoires désobligeantes*, in : *Œuvres de Léon Bloy - 6*, édité par Joseph Bollery et Jacques Petit, Paris, Mercure de France. Date du texte : 1894.

Brown, Harcourt, 1938. *L'Académie de Physique de Caen (1666-1675) d'après les lettres d'André de Graindorge*, Caen, Le Tendre.

BullScAgr = Férussac (M. le baron de) (dir.), 1824-1831. *Bulletin des sciences agricoles et économiques: quatrième section du Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, Paris, au Bureau du Bulletin, 19 vol.

Bunsen, Christian Charles Josias, 1854. *Outlines of the philosophy of universal history, applied to language and religion*, Londres, Longman/Brown/Green & Longmans, volume 1 (2 tomes) (consultable sur <archive.org>).

Chambon, Jean-Pierre, 1988. « Compte rendu du Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècles (1789-1960), t. IX, 1981; t. X, 1983; t. XI, 1985, volumes réalisés sous la direction scientifique de Bernard Quemada, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique », *ZrP* 104, 171-177.

Chambon, Jean-Pierre, 2010. « Pratique étymologique en domaine (gallo)roman et grammaire comparée-reconstruction. À propos du traitement des mots héréditaires dans le TLF et le FEW », in : Injoo Choi-Jonin/Marc Duval/Olivier Soutet (ed.), *Typologie et comparatisme. Hommages offerts à Alain Lemaréchal*, Louvain/Paris/Walpole, Peeters, 61-75.

- dbnl.org = 1999-. *Digitale bibliotheek voor de Nederlandse letteren*, Leiden, Stichting DBNL <www.dbnl.org/>.
- DELI² = Cortelazzo, Manlio/Zolli, Paolo, 1999² [1979-1988¹]. *Dizionario Etimologico della Lingua Italiana*, Bologne, Zanichelli.
- DHLF = Rey, Alain (dir.), 1998² [1992¹]. *Dictionnaire historique de la langue française. Édition enrichie par Alain Rey et Tristan Hordé*, 3 volumes, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Dupuis = 1573. *Dictionnaire françois-latin*, Paris, J. Dupuis.
- FEW = Wartburg, Walther von, 1922-2002. *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, Bonn/Heidelberg/Leipzig-Berlin/Bâle, Klopp/Winter/Teubner/Zbinden, 25 volumes.
- FM = 1933-. *Le Français moderne*, Paris, Éditions d'Artrey.
- Frantext = INaLF, puis ATILF, 1992-. *Frantext* (outil de consultation de ressources informatisées sur la langue française), Nancy, CNRS/ATILF <www.frantext.fr.>
- Fries, Elias, 1821–1832. *Systema mycologicum, sistens fungorum ordines, genera et species, Gryphiswaldiae*, Mauritius, 5 vol.
- Gaffiot, Félix, 2001. *Le Grand Gaffiot, dictionnaire latin-français*, nouvelle édition revue et augmentée par Pierre Flobert, Paris, Hachette.
- Gallica = Bibliothèque nationale de France, 1999-. *Gallica, la bibliothèque numérique*, Paris <gallica.bnf.fr.>
- Gattel, Claude-Marie, 1797. *Nouveau dictionnaire portatif de la langue française*, Lyon, Bruyset, 2 vol.
- Google Livres = Google, 2007-, moteur de recherche <www.google.fr/books>
- Guérin, Paul, 1892. *Dictionnaire des dictionnaires*, Paris, Motteroz, 6 vol.
- JAgrPr = 1837-1908. *Journal d'agriculture pratique, du jardinage et d'économie domestique*, Paris, Librairie de la Maison rustique du XIX^e siècle, 127 vol.
- Kock, Axel, 1879. *Om Några Atona*, Lund, C. W. K. Gleerups (consultable sur archive.org).
- Lachâtre, Maurice, 1865/1870. *Nouveau dictionnaire universel*, Paris, Docks de la librairie, 2 vol.
- Lacombe, François, 1767. *Dictionnaire du vieux langage françois contenant aussi la Langue Romance ou Provençale, & la Normande, du neuvieme au quinzieme siecle; enrichi de Passages en vers & en prose, pour faciliter l'intelligence des Lois, des Usages, des Coutumes, & des Actes Publics*, Paris, chez Nicolas Auguste Delalain.
- La Grasserie, Raoul de, 1888. *Des divisions de la linguistique. Études de grammaire comparée*, Paris, Maisonneuve & Leclerc (consultable sur archive.org).
- L'Ami de la religion et du Roi: journal ecclésiastique, politique et littéraire*, Paris, A. Le Clère, 1814-1862.
- Landais, Napoléon, 1851. *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français*, Paris, Didier, 2 vol.
- Larousse¹ = Larousse, Pierre, 1866-1876. *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle (français, historique, géographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique, etc.)*, Paris, Administration du « Grand dictionnaire universel », 15 vol.
- Larousse³ = Augé, Paul, 1928-1933. *Larousse du XX^e siècle*, Paris, Larousse, 6 vol.
- Larousse illustré¹ = Augé, Claude, 1898-1907. *Nouveau Larousse Illustré. Dictionnaire Universel Encyclopédique*, Paris, Larousse, 8 vol. dont un supplément.

- Leemans, Conradus, 1855. «Het algemeen Alphabet», *De Gids* 19/1, 281-318 (consultable sur dbnl.org).
- Le Moine, Pierre-Camille, 1765. *Diplomatique-pratique, ou traité de l'arrangement des archives et trésors des chartes*, Metz, Imprimerie de J. Antoine.
- Lepsius, Karl Richard, 1854. *Das allgemeine linguistische Alphabet. Grundsätze der Übertragung fremder Sprachsysteme und bisher noch ungeschriebener Sprachen in europäische Buchstaben*, Berlin, Hertz (consultable sur archive.org).
- Lepsius, Karl Richard, 1863² [1855¹]. *Standard Alphabet for reducing unwritten languages and foreign graphic systems to a uniform orthography in european letters*, Londres/Berlin, Williams & Norgate/Hertz (consultable sur archive.org).
- Littré, *Suppl.* = Littré, Émile, 1877. *Dictionnaire de la langue française - Supplément suivi d'un dictionnaire étymologique de tous les mots d'origine orientale par Marcel Devic*, Paris, Hachette.
- Martin, Robert, 2001. *Sémantique et automate: l'apport du dictionnaire informatisé*, Paris, Presses universitaires de France.
- Merriam, G. and C./Webster N., 2012. *Merriam-Webster Dictionary* <merriam-webster.com/dictionary>.
- Mirabeau, Victor Riqueti, 1760. *L'Ami des hommes, nouvelle édition augmentée des Lettres sur les Corvées & la Milice*, Hambourg, Hérold.
- Nocentini, *Etimologico* = Nocentini, Alberto, 2010. *L'Etimologico. Vocabolario della lingua italiana*, Florence, Le Monnier.
- OED² = Simpson, J. A. / Weiner, E.S.C. (dir.), 1989² [1933¹]/1993-1997. *The Oxford English Dictionary*, Oxford, Clarendon, 20 volumes et 3 suppléments.
- OLD = Glare, P. G. W. (dir.), 1968-1982. *Oxford Latin Dictionary*, Oxford, Clarendon.
- Open Library = *Open Library*, 2009- <www.openlibrary.org>.
- Persée = ENS de Lyon/Université de Lyon/CNRS, 2005- . *Persée* <www.persee.fr>.
- Polguère, Alain, 2008. *Lexicologie et sémantique lexicale. Notions fondamentales*, Montréal, Les Presses de L'Université de Montréal.
- Panconcelli-Calzia, G., 1941. *Geschichtszahlen der Phonetik. 3000 Jahre Phonetik mit 4 graphischen Darstellungen*, Hambourg, Hansischer Gilddenverlag.
- Pruvost, Jean, 2002. *Les dictionnaires de langue française*, Paris, Presses universitaires de France.
- Robert¹ = Robert, Paul, 1958-1964 [1951-1964]. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Société du Nouveau Littré, 6 vol.
- Robert² = Robert, Paul/Rey, Alain, 1985. *Le Grand Robert de la langue française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 9 vol.
- Robert³ = Rey, Alain (dir.), 2001³ [1951-1964⁴]. *Le Grand Robert de la langue française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 6 vol.
- Rumpelt, Hermann Berthold, 1860. *Deutsche Grammatik. Mit Rücksicht auf die vergleichende Sprachforschung. I. Theil: Lautlehre*, Berlin, Dümmler.
- SAOB = Svenska Akademiens, 2012. *Svenska Akademiens Ordbok* <g3.spraakdata.gu.se/saob/>.
- Schuchardt, Hugo, 1873. «Phonétique comparée. De quelques modifications de la consonne initiale dans les dialectes de la Sardaigne, du Centre et du Sud de l'Italie», *Romania* 3, [1874], 1-30. (L'article est daté de «Halle, août 1873»).
- Sundevall, Carl Jakob, 1856. «Om Phonetiska Bokstäfver», *Kongliga Svenska Vetenskaps-Akademiens Handlingar* 1, 25-92 (consultable sur archive.org).

- TLF = Imbs, Paul / Quemada, Bernard (dir.), 1971-1994. *Trésor de la Langue Française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, Paris, Éditions du CNRS/Gallimard, 16 vol.
- TLFi = CNRS/Université Nancy 2/ATILF, 2004. *Trésor de la Langue Française informatisé* (cédérom), Paris, CNRS Éditions <stella.atilf.fr/>.
- TLF-Étym = Steinfeld, Nadine / Möhren, Franwalt (dir.), 2005-. *Programme de recherche TLF-Étym, révision sélective des notices étymologiques du Trésor de la langue française informatisé*, Nancy, ATILF <www.atilf.fr/tlf-etym/>.
- Vinson, Julien, 1897. « Compte-rendu de la *Grammaire des langues romanes* par M. Meyer-Lübke, trad. fr. par Eug. Rabiet. Tome 1, Phonétique », *Revue de linguistique et de philologie comparée* 30, 269-271.
- Woordenboek = Woorden Nederlandse Taal, 2012. *Woordenboek Nederlands* <www.woorden.org/>.

Novità per *mafia*

Le parole italiane che negli ultimi cento anni si sono diffuse in tutto il mondo sono solo due: *mafia* e *pizza*. Se la storia etimologica di *pizza* può lasciare qualche margine di dubbio, quella di *mafia*, ancora più fitta di interventi, è assai istruttiva per la metodologia della scienza etimologica.

Comincio con il ricordare che *mafia* appare nei vocabolari dialettali siciliani solo nel 1868 con la definizione: «neologismo per indicare azione, parole o altro di chi vuol fare il bravo, sbraceria o braveria; sicurtà d'animo, baldanza; atto o detto di persona che vuol mostrare più di ciò che è, pottata; insolenza, arroganza.».

La definizione rimane così insoddisfacente che nel 1902 il filologo romano Francesco D'Ovidio, allievo di Ascoli, chiede chiarimenti a chi allora appariva come il miglior conoscitore del siciliano, il notigiano Corrado Avolio, che gli risponde: «È un vocabolo senza storia»¹. La definizione che l'Avolio estrae dal suo incompleto ed inedito (e mai pubblicato più tardi) vocabolario siciliano è: «Il farsi ragione con la forza, l'essere prepotente, soverchiatore: Prepotenza.».

Giova notare che queste definizioni non includono il significato di 'associazione criminale', che nei lessici non è registrato se non in anni recenti. Anche per l'aggettivo e sostantivo *mafiusu* la definizione di Avolio, come degli altri, rimane sul piano degli atteggiamenti:

Chi pretende di soverchiare e provoca e minaccia questo e quello, a ostentazione di forza: «Bravaccio, Bravaccione, Bravazzone». C'è poi, riferito secondo Avolio solo a cosa (lavoro, cappello, vestito), un senso positivo: «Buona, Benfatta, Come va, Come si deve».

Quanto alla storia, Avolio pensava che la voce fosse forse da collegare ad un cognome notigiano *De Maffia* del sec. XVI (che peraltro non trovo nel repertorio di Caracausi e di cui resta indecidibile l'accento)²; *mafia* sarebbe risalita, come Avolio aveva scritto vent'anni prima³, all'ar. *mahias* 'spacconeria', sarebbe venuta dalla Spagna e era appartenuta al gergo delle carceri siciliane.

Questa etimologia è rimasta canonica fino ad oggi, anche se sempre accompagnata da dubbi. Si dava anche il caso che l'aggettivo *mafiusu* fosse apparso qualche anno prima, nel 1863, quando due scrittorucoli palermitani, Giuseppe Rizzotto e Gaetano

¹ Pubblicata in *Archivio storico siracusano*, s. III, 18, 2004, pp. 274-275.

² Mi riferisco a Caracausi (1993).

³ Cfr. Avolio (1882, 45).

Mosca, avevano messo in scena a Palermo, con grande successo, un dramma dialettale intitolato *I mafiusi di la Vicaria*, che rappresentava i comportamenti ed i valori di un gruppo, appunto, di mafiosi rinchiusi nel carcere di Palermo, sotto il dominio di tale Gioacchino Funciazza, personaggio ricalcato su Gioacchino D'Angelo, informatore di Rizzotto in quanto egli stesso autorevole mafioso. L'impressione fu che gli autori giustificassero e celebrassero i mafiosi, idealizzandoli; l'opera diventò un caso letterario e morale assai più che un'informazione criminale. Il che probabilmente fu un errore. Bisogna comunque distinguere tra la storia linguistica della parola, da un lato, e quella della organizzazione che essa denomina, e in particolare dell'associazione criminale, dall'altro.

Preciso subito che il mio scopo è quello di gettare luce sulla storia linguistica, anche se penso che così si illumini meglio il lato più oscuro del problema. Ripeto che l'etimologia più comunemente diffusa è ancora oggi quella di Avolio, anche se essa ha sempre convinto poco i linguisti, per la dubbia e scarsa diffusione della base araba addotta, per qualche difficoltà formale⁴ e semantica. I linguisti si sono sforzati dunque di trovare altre spiegazioni, che sono risultate sempre lambiccate ed insoddisfacenti. Non parliamo dei dilettanti: non è passato molto tempo dall'uscita di un libro di Pasquale Natella, intitolato *La parola mafia* (Firenze, Olschki, 2002), che mette insieme tutte le parole con *m* ed *f* che egli ha reperito (di seconda mano) in un gran numero di lingue del mondo, dallo swahili a quella dell'isola di Tonga, ed alla fine non si capisce cosa voglia sostenere. Ma se qui abbiamo a che fare con un benintenzionato senza preparazione linguistica visibile, diverso è il caso del glottologo Mario Alinei, che ritiene di poter affermare con sicurezza che la parola, così come *camorra* e *ndrangheta*, risalga alla civiltà silvo-pastorale della preistoria e nel caso specifico ad una base osco-umbra da lui appositamente coniata, un po' paradossalmente, su quella del latino *AMARE*⁵.

Sarebbe stato elementare porsi alcuni problemi. In primo luogo: quale è il significato originale della parola? o, più prudentemente, sono attestati altri significati di *mafia*? Una risposta l'aveva data il grande folclorista palermitano Giuseppe Pitrè, ma il suo fu giudicato un ingenuo tentativo di minimizzare, come ci si poteva attendere da un convinto sicilianista quale egli era. Nel 1889 Pitrè⁶ affermò esplicitamente «la esistenza della nostra voce nel primo sessantennio di questo secolo in un rione di Palermo, il Borgo», che era poi dove lui stesso abitava; ma

Al Borgo la voce ... valse e vale sempre bellezza, graziosità, perfezione, eccellenza nel suo genere. Una ragazza bellina, che appaia a noi cosciente di esser tale, che sia ben assettata (*zizza*), e nell'insieme abbia un non so che di superiore e di elevato, ha della mafia, ed è *mafiusa*, *mafusedda*. Una casetta di popolani ben messa, pulita, ordinata, e che piaccia, è una casa *mafusedda*, *ammafiata*, come è anche *'nticchiata*. Un oggetto di uso domestico, di qualità così buona che s'imponga alla vista, è *mafiusu*: e quante volte non abbiamo tutti sentito gridare per le vie frutta, stoviglie *mafiusi*, e perfino le scope: *Haju scupi d' 'a mafia! Haju*

⁴ Ma Salvatore Trovato ha mostrato che *h* > *f* è possibile: cfr. Trovato (1998).

⁵ Cfr. Alinei (2007, 270sqq.).

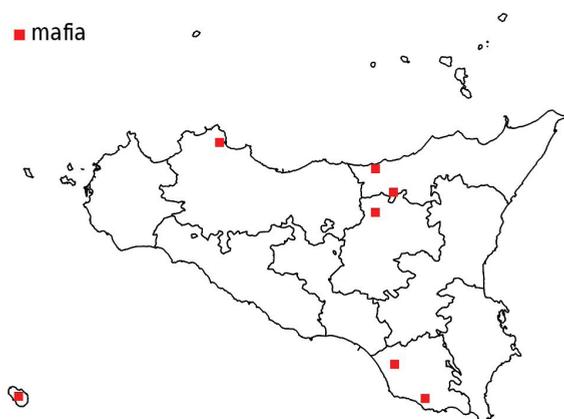
⁶ Cfr. Pitrè 1889, 2, 289-90).

chiddi mafiusi veru! All'idea di bellezza la voce mafia unisce quella di superiorità e di valentia nel miglior significato della parola;

per lo studioso l'omissione dai lessici dialettali è dovuta solo alla loro disattenzione (a dire il vero indiscutibile) per la lingua popolare. Ricordo che la lessicografia siciliana ha una ricca tradizione, che risale al 1348, ma quasi sempre essa si è interessata al siciliano comune e letterario (a volte alla pretesa 'lingua' siciliana), senza attenzione, fino a poco tempo fa, per gli usi popolari, per la cultura materiale e per la localizzazione delle parole.

Se è ammissibile che Pitrè intendesse difendere la reputazione della sua isola, non è pensabile che scrivesse falsità. Che egli dunque negasse, o meglio attenuasse, il senso criminale del termine non toglie peso alla sua affermazione che *mafia* avesse anche un altro significato, per quanto esso sia documentato solo sporadicamente nell'isola. In effetti la definizione che Avolio dà dell'aggettivo (cosa «Buona, Benfatta, Come va, Come si deve») conferma l'esistenza di un valore positivo ed i recenti vocabolari di Pantelleria e di Vittoria (Ragusa)⁷ nonché le informazioni di mia suocera, nata e cresciuta a S. Stefano di Camastra (Messina), permettono di stabilire che in punti marginali ed estremi della Sicilia la parola ha ancora il senso di cui parlava Pitrè. Il recente grande *Vocabolario siciliano* di G. Piccitto permette di aggiungere Capizzi e Villadoro (non lontano da S. Stefano di Camastra) e Scicli (non lontano da Vittoria)⁸.

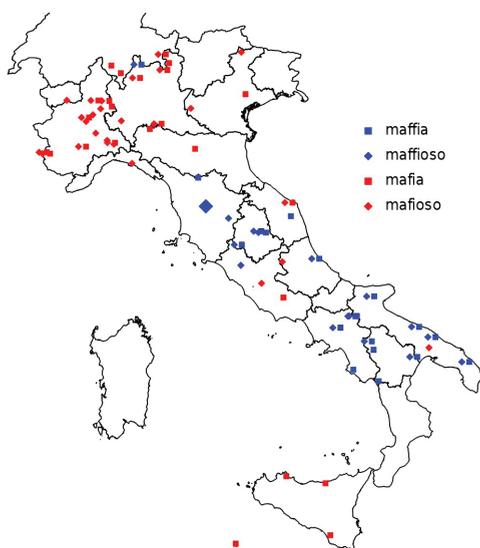
Ciò non solo assicura che la sua informazione è corretta ma che la diffusione di questo significato coinvolge (o almeno coinvolgeva) tutta l'isola. Il quadro che risulta dalla cartina seguente permette di affermare che l'informazione di Pitrè è corretta e investe non solo il Borgo di Palermo ma tutta l'isola.



⁷ Cfr. Tropea (1988) e Consolino (1986).

⁸ Le cartine che seguono sono realizzate da Giovanni Abete e Valentina Retaro, che ringrazio.

Secondo punto: non dovrebbe chi fa etimologia chiedersi sempre quale sia (e sia stata) l'area di diffusione della parola? Si è dato troppo per scontato che *mafia* fosse parola intrinsecamente siciliana, diffusa solo dalla terribile fama del crimine organizzato. Il primo a guardare fuori della Sicilia fu, un sessantennio fa, Angelico Prati, scovando nei vocabolari un improbabile settecentesco fiorentino *maffia* 'miseria' (ma senza controllarne la vitalità), e il secondo, pochi anni fa, proprio Mario Alinei, per mettere una pezza a sostegno dell'origine osco-umbra della parola, ma fermandosi inspiegabilmente a sud della linea La Spezia-Rimini. A cercare bene, invece, la documentazione è amplissima (e certamente incrementabile)⁹: i dialetti di una sessantina di località hanno il sostantivo e/o l'aggettivo con significati diversi da quello criminale, che naturalmente qua e là è registrato, certo per influsso relativamente recente dell'italiano¹⁰. Ecco una cartina che dà una chiara idea della situazione.



Da Trecchina (Potenza) fino alla Valle Antrona, alla Val Leventina e alla Valtellina si delinea nei vocabolari dialettali una vastissima area di 'maf(f)ia' le cui definizioni vanno da 'eleganza compiaciuta e ostentata' a 'boria, superbia' a 'prepotenza,

⁹ Devo una serie di integrazioni alla dottrina e all'amicizia di Tullio Telmon, dell'Università di Torino.

¹⁰ Poiché questi vocabolari sono tutti di decenni piuttosto recenti e poiché la diffusione della denominazione criminale è stata grandissima, ho dovuto tentare di depurare i miei dati da ciò che è, evidentemente, un prestito spesso semantico, ma a volte anche formale, dall'italiano. Anche se questa operazione può essere a volte difficile, tanto più la presenza nei lessici di significati più o meno positivi è significativa.

sbruffoneria¹¹. La Valtellina, che con la Sicilia ha poco in comune, è assai ben rappresentata: i vocabolari di Grosio, di Villa di Chiavenna, di Livigno definiscono *mafia* come ‘superbia, spocchia, vanto, ostentazione; ingiustizia, prepotenza; teppa, combriccola di giovinastri, cattiva compagnia’. Inutile dire che per ‘mafioso’ c’è un’area analogica e analoghi significati, con le stesse sfumature dal positivo al moderatamente negativo. Peraltro era già noto¹² che la locuzione *fare (la) mafia* nel senso di ‘esibire eleganza’ si era diffusa nel gergo militare durante la prima guerra mondiale ed è stata usata in riferimento all’ambiente militare da alcuni scrittori come Jahier e Gadda; ma nessuno aveva dato peso alla notizia: credo si fosse pensato che l’uso dovesse risalire ai soldati siciliani, ma la diffusione larghissima nei dialetti della penisola rende non necessaria questa spiegazione.

Dalla risposta alla nostra seconda domanda discende qualche conclusione. (1) Una simile area di diffusione permette di escludere con sicurezza l’ipotesi di una origine araba della parola: nessuno dei moltissimi arabismi delle nostre parlate ha questa area, a meno che non sia stato mediato dall’italiano, che invece non conosce *mafia* in senso positivo. (2) Non può esserci dubbio che il significato originale della parola fosse quello più diffuso, e quindi non quello criminale; del resto il passaggio dal significato più positivo a quello più negativo, attraverso sfumature intermedie, si spiega assai bene, mentre il percorso inverso sarebbe inspiegabile. (3) L’affermazione del significato propriamente criminale sembra essere avvenuta proprio in Sicilia, con buona pace di Pitrè (e di parecchi altri).

Del tutto improbabile è che, come scrive Traina, negli anni 1860 *mafia* fosse in Sicilia un neologismo nel senso di ‘prepotenza’ o ‘comportamento da malvivente’, in quanto questi significati affiorano anche nella penisola (e non direi che siano condizionati dalla diffusione moderna del significato criminale). Qui Pitrè aveva certamente ragione. La novità, semmai, poteva essere il significato ‘associazione criminale’, che però linguisti e intellettuali siciliani pudicamente non menzionano mai.

Si può provare però che l’associazione criminale esisteva già almeno dagli anni ‘860 (e molto probabilmente da prima) e che Gioacchino D’Angelo aveva raccontato a Rizzotto e a Mosca solo una parte della verità. Le autorità avevano del resto le idee ben chiare. La parola *mafia*, che non pare ci fosse nel testo del dramma del 1863, ci risulta per la prima volta nell’aprile 1865 quando il prefetto di Palermo Filippo Gualterio (orvietano, senatore e poco dopo egli stesso ministro degli Interni) scrive al ministro degli Interni (il futuro presidente del Consiglio G. Lanza):

Altra cosa certa è che non solo il malandrinnaggio esiste ma è organizzato. La mafia esiste. Il nome solo dice associazione. Questa associazione di malfattori è numerosa, è piaga vecchia e quando si rivela è segno che alcuno la commuove¹³.

¹¹ La documentazione analitica si trova nella voce *mafia* del mio Vocabolario storico etimologico siciliano (Varvaro 2014).

¹² Cfr. Renzi (1966, 93).

¹³ Cfr. De Vecchi di Val Cisonon (1936, 3, 203).

Del resto il quadro non è diverso da quello, relativo al 1838, del procuratore generale di Trapani, Pietro Calà Ulloa¹⁴. Tralascio altre citazioni significative. Nel 1876 Sonnino scriveva della Conca d'Oro palermitana: «è questo il regno della mafia» e considerava ciò «condizioni speciali»¹⁵.

Resta così dimostrato che, pochi anni dopo l'opera teatrale di Rizzotto, *mafia* aveva ambedue i sensi negativi, che non erano considerati affatto nuovi. Il primo, 'atteggiamento e comportamento da prepotente', era certamente uno sviluppo, diciamo un decadimento, di quello 'ostentazione di eleganza' e poi 'boria' ed era probabilmente già abbastanza negativo da avere fatto sì che grandi lessicografi, come Michele del Bono, Michele Pasqualino e Vincenzo Mortillaro non avessero incluso la parola nei loro vocabolari siciliani.

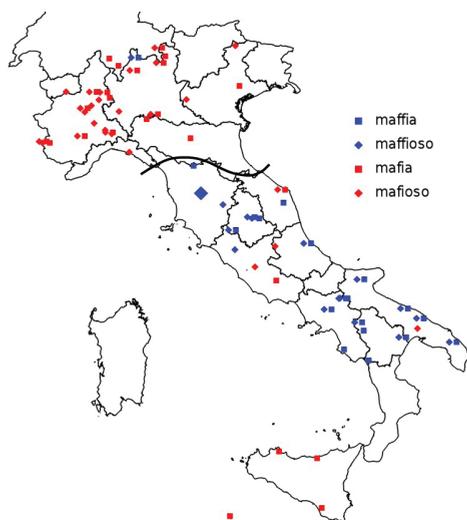
Resta la domanda se fosse un neologismo anche l'accezione 'organizzazione criminale', che ricaviamo non dai lessici ma dalle informative dei prefetti o dalle inchieste di Franchetti e Sonnino. Premesso che nessuno dice, e probabilmente nessuno sa (come accade fino ad anni recenti) come i criminali chiamassero la loro organizzazione, a me non sembra assurdo che effettivamente in questo caso si trattasse di un neologismo. I prefetti e le persone più avvertite, rendendosi pienamente conto di non avere a che fare con quattro delinquenti isolati ed ignorando come essi denominassero la loro organizzazione, potrebbero aver usato un termine che già indicava un comportamento poco ortodosso.

Resta, e non si risolve, il problema etimologico. Da quanto abbiamo detto è accertato che l'area di diffusione della voce vada dalle Alpi al Canale di Sicilia e che il significato originale sia 'ostentazione di eleganza', con una deriva peggiorativa facilmente spiegabile. Ma ciò non ci dice quale sia l'origine della parola (ed è perfino dubbio se nasca prima *mafia* o *mafioso*). Esclusa la base araba, esclusa quella osco-umbra (altrettanto fantastica), senza peso quella onomatopeica (di che?) avanzata da Ottavio Lurati, credo che sia più onesto dire: «origine ignota». La conformazione dell'area di diffusione potrebbe suggerire un'origine longobarda (è significativa l'assenza in Calabria), ma non c'è nulla che lo confermi.

Rimane un'ultima, ma non trascurabile, considerazione: che forma aveva questa base sconosciuta? Il nesso interno -FFL- dà in Sicilia -š- e nel Mezzogiorno esiti simili, come si vede in SUFFLARE > sic. *ciusciari* Quindi va escluso. Il limite tra le forme del tipo 'mafia' e quello 'maffia' (e tra 'mafioso' e 'maffioso'), che nella mia cartina sono state colorate l'uno in rosso e l'altro in blu, corrisponde abbastanza bene alla linea La Spezia-Rimini, quella che divide le forme che conservano le consonanti doppie (a sud) da quelle che le scempiano (a nord). Aggiungiamo infatti alla cartina questa isoglossa:

¹⁴ Cit. da Tessitore (1996, 23); ma qui il fenomeno non ha un nome.

¹⁵ Cfr. Franchetti – Sonnino (1876, 68 e 71).



C'è qualche eccezione (Ferentino, Castel Madama, Martina Franca, L'Aquila e Ancona avrebbero *-f-*, Villa di Chiavenna *-ff-*) che si può spiegare con il forte influsso che da un secolo e mezzo hanno le forme dell'italiano colto, a volte con la semplice, a volte con la doppia. Se osserviamo gli esiti di CUFIA 'cuffia' sulla carta relativa dell' AIS (8, 1571), essi si adeguano altrettanto bene all'isoglossa che limita la lenizione (o indebolimento) delle consonanti lunghe, vale a dire alla stessa linea che va approssimativamente da La Spezia a Rimini: il tipo *scufia* a nord della linea, quello *scuffia* a sud; così appunto *mafia* e *maffia*¹⁶. Le grammatiche storiche, quando si occupano della lenizione, fanno menzione del fatto che *-F-* intervocalica passa a *-v-* ma tacciono sulla sorte di *-FF-*, che è molto raro in italiano. Ma non c'è nulla di strano che, come la semplice, si lenisca anche la doppia e che ai manuali di grammatica storica vada aggiunto un altro paragrafo.

Balza allora agli occhi che per *mafia* e *mafioso* la Sicilia, che non dovrebbe lenire, ha lenito. Se a questo argomento possiamo dare peso, *mafia* è dunque una parola che nell'isola è giunta, come molte altre, dall'Italia settentrionale, o per le migrazioni medievali da zone liguri e piemontesi (i cosiddetti lombardismi) o per altre vie.

Sarebbe uno dei tanti paradossi della storia: la parola che si è diffusa in tutto il pianeta per designare un fenomeno criminale tipicamente siciliano, sarebbe in Sicilia una parola di origine settentrionale. Ma sarebbe assurdo che i Siciliani se ne rallegrassero: non dimentichiamo che la storia delle parole non sempre coincide con quella delle cose che esse designano.

¹⁶ Anche *scufia*, come *mafia*, giunge ad Ancona, più a sud della linea La Spezia-Rimini, che sul versante adriatico viene dunque spinta più a sud. Devo dire che in Sicilia *scuffia* è meno attestato di *scufia*, quale che ne sia la ragione. Devo il parallelo di *cuffia* a Francesco Bruni.

Bibliografia

- Alinei, Mario, 2007. «Origini pastorali e italiche della *camorra*, della *mafia* e della *'ndrangheta*: un esperimento di Archeologia Etimologica», *Quaderni di semantica* xxviii, 247-286.
- Avolio, Corrado, 1882. *Introduzione allo studio del dialetto siciliano*, Noto.
- Caracausi, Girolamo, 1993. *Dizionario onomastico della Sicilia*, Palermo, CSFLS.
- Consolino, Giovanni, 1986. *Vocabolario del dialetto di Vittoria*, Pisa, Pacini.
- De Vecchi di Val Cismon, Cesare, 1936. *Le carte di Giovanni Lanza*, III, Torino, Miglietta ecc.
- Franchetti, Leopoldo – Sonnino, Sydney. 1876. *Inchiesta in Sicilia*, Firenze, Vallecchi, I, 1974 [ma 1876].
- Pitrè, Giuseppe, 1889. *Usi, costumi, credenze e pregiudizi del popolo siciliano*, Palermo, Pedone-Lauriel.
- Renzi, Lorenzo, 1966. «Parole di caserma», *Lingua nostra*, XXVII, 87-94.
- Tessitore, Giovanni, 1996. *Il nome e la cosa*, Milano, Angeli.
- Tropea, Giovanni, 1988. *Lessico del dialetto di Pantelleria*, Palermo, CSFLS.
- Trovato, Salvatore, 1998. «Ancora su *mafia*», *Atti del XXI congresso internazionale di Linguistica e filologia romanza*, III, Tübingen, Niemeyer, 918-925.
- Vàrvaro, Alberto, 2014. *Vocabolario Storico-Etimologico del Siciliano*, Strasbourg, Editions de linguistique et de philologie, Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani, 2 vol.

L'appello all'*etimologie multiplă* – prassi pertinente o pseudo-soluzione? L'influenza russa nelle lingue romanze: La specificità del rumeno

Anti-moto: « *Un cuvânt are o singură etimologie, cea justă* » (Graur, 1934)

Uno dei campi più complessi, ma allo stesso tempo anche i più affascinanti della linguistica è, senz'altro, quello degli studi etimologici. Tracciare indietro il percorso di una parola, fino alle origini, richiede conoscenze linguistiche complesse, riguardo fonetica storica, morfologia, sintassi, storia della lingua e altre. In alcuni casi, l'etimologia è quasi evidente. In altri bisogna fare delle indagini più approfondite. In altri ancora, sulla base delle conoscenze linguistiche, si arriva a ricostruire degli etimi non attestati. Tuttavia ci sono dei casi in cui la lingua da sola non riesce a dare una risposta. Bisogna andare oltre, indagando sulla storia del testo e del contesto in cui una parola viene attestata. E oltre ancora, nel vasto campo degli studi storici. La ricerca non sempre porta a delle soluzioni chiare. A volte due o più soluzioni appaiono come pertinenti. Spesso tali casi sono la base di quello che è stato chiamato *etimologia multipla*.

Fra i vari tipi di etimologia, a dividere tuttora la comunità degli studiosi è proprio la prassi di etimologia multipla. Nonostante la sua tradizione piuttosto consolidata, l'appello all'etimologia multipla non è condiviso da tutti gli studiosi. Anzi, alcuni la percepiscono come una pseudo-soluzione. Questa presa di posizione, fra altri studiosi, è stata recentemente rinnovata da Éva Buchi, nel suo lavoro sui prestiti dal russo nelle lingue romanze (2010). In discendenza di alcuni punti di vista autorevoli (Graur da una parte e Schweickard dall'altra), Buchi critica la linguistica storica rumena per aver abusato di questa prassi e sostiene che una vera ricerca di dettaglio può condurre a soluzioni chiare.

Questo intervento si propone di riflettere sulla legittimità della prassi dell'etimologia multipla in generale, nonché sulla sua pertinenza e rilevanza nel caso particolare dell'influenza russa sul rumeno.

1. L'etimologia multiplă (etimologia multipla)

Occorre distinguere fra due livelli: il livello teorico, della concettualizzazione, e il livello pratico, della prassi linguistica. Il concetto di *etimologie multiplă* (etimologia multipla) è uno relativamente recente (1950), ma la prassi di attribuire la presenza

di un termine in una lingua a due o più etimi c'era già prima del 1950. Tuttavia, l'appello a più etimi era piuttosto percepito come soluzione imperfetta: non riuscire a identificare un unico etimo equivaleva a riconoscere di trovarsi di fronte a un caso aperto, ossia irrisolto. Scriveva Alexandru Graur nel 1934:

Un medic [...] poate ezita între mai multe medicamente [...] pe când lingvistul nu are de ales. Un cuvânt are o singură etimologie, cea justă. (Graur 1934, 17; *apud* Graur 1950, 23)

[Il medico [...] può esitare fra più medicine [...] mentre il linguista non ha la scelta. Una parola ha un'etimologia sola, quella giusta.]

Questa posizione di Graur sembra quasi una critica dell'etimologia multipla *avant la lettre*. Al mio avviso, giusta non era la visione di Graur: il suo paragone non stava in piedi. Si sarebbe potuto dire diversamente: 'come per un medico una malattia può avere numerose cause, per un linguista una parola può rimandare a influenze varie'.

Quindi, quello che oggi si riduce a una realtà linguistica (che in maniera riduttiva possiamo chiamare parola o lessema) è la sintesi di una pluralità di realtà linguistiche diverse, che hanno in qualche modo confluito nella realtà di una lingua, in luoghi e tempi diversi. Quello che assimiliamo, in maniera riduttiva, a un'entità unica è solo l'etichetta formale di una moltitudine di fatti. Questa è la premessa fondamentale di questo intervento, e quindi vorrei fare di essa una specie di corollario intuitivo:

'Una parola/un lessema è semplicemente l'etichetta formale di una realtà linguistica complessa (corrisponde a una pluralità di fatti di lingua)'.

Sotto l'etichetta formale (una specie di termine-ombrello) si radunano fatti di lingua, più o meno diversi (che di solito chiamiamo varianti), dovuti a influenze e adattamenti vari.

1.1. Posizioni pro: da Graur ad oggi

Sedici anni dopo, Graur (1950) torna sui suoi passi, per dare alla prassi (di spiegare una parola tramite più etimi) un nome e legittimità accademica: nasce così *etimologia multiplă*. Il punto di partenza di Graur è il genealogismo di August Schleicher rovesciato; rovesciamento dovuto non a Graur, ma ai linguisti sovietici del paradigma della nuova teoria del linguaggio¹. Secondo quest'ultima, una lingua è il risultato dell'intersezione continua di più realtà linguistiche; e non della scissione di una realtà linguistica in più lingue, come risultava dalla visione genealogica. Con questa premessa, Graur attacca *dogma etimologiei unice* (il dogma dell'etimologia unica) e introduce il concetto di *etimologie multiplă* (etimologia multipla). Suggestisce, dunque, che anche una parola/un lessema può venire da più lingue. Alcuni anni dopo, Graur (1963, 11) riafferma il suo punto di vista in maniera ancora più esplicita:

¹ Graur (1950, 22) cita Ivan I. Meshchianinov, *Vestnik Akademii Nauk SSSR*, 1949, 2, 18 e le seguenti, ma il paradigma della così-detta nuova teoria del linguaggio (*novoe uchenie o yazyke*) si deve a Nikolai Ya. Marr, di cui Meshchianinov fu discepolo. Fu l'ultimo, assieme ad altri linguisti sovietici, a dare al paradigma una base più solida, dal punto di vista scientifico.

[...] adesea un cuvînt nu provine dintr-o singură sursă, ci reprezintă o împletire a mai multor originale, din aceeași limbă sau limbi diferite.

[spesso una parola non proviene da una sola fonte, ma rappresenta un intreccio di più originali (di più fonti d'origine), dalla stessa lingua o da lingue diverse.]

Il concetto di Graur fu poi accettato da tanti studiosi, fra cui Iorgu Iordan, Gheorghe Ivănescu, Liviu Leonte, Nicolae A. Ursu, Luiza Seche, Mircea Seche, diventando anche una prassi per importanti dizionari: DLR (serie nouă); DEX, DLRLV (Costinescu/Georgescu/Zgraon, 1987), DÎLR (Chivu/Buză/Moraru, 1992) etc.². Fra quelli che hanno portato avanti il principio, valse la pena nominare soprattutto Theodor Hristea (1968, 1970, 1973 etc.), poi Ion Coteanu e Marius Sala (1987; cf. și Sala 2005[1999]); gli ultimi due anche come coordinatori di grandi dizionari. Nei tempi recenti (in maniera diretta o indiretta) il concetto e la prassi sono stati condivisi da Alexandra Moraru (2000), Floarea Vîrban (2000, 2013) e Cristian Moroianu (2010), l'ultimo anche come coordinatore del primo volume del nuovo *Dizionario etimologico della lingua rumena* (DELR (A-B, 2011).

Fra tutti, quello che di più ha promosso e rafforzato il concetto è stato Theodor Hristea, motivo per cui ho scelto di mettere in risalto alcune delle sue considerazioni. Hristea osserva che l'origine dei neologismi rumeni è problematica e che la maggioranza dei linguisti rumeni condivide l'idea che fra i prestiti neologici in rumeno i più hanno un'etimologia multipla:

Originea neologismelor românești pune foarte multe probleme dintre care unele greu de rezolvat. În ultimul timp, majoritatea lingviștilor noștri sînt, totuși, de acord, că cele mai multe împrumuturi neologice din limba română au o etimologie multiplă. (1968, 103-104)

Hristea critica addirittura la prassi di non indicare con chiarezza tutti gli etimi di alcune parole: « din DLRM nu reiese că am putut împrumuta același cuvînt din două sau mai multe limbi »³. [dal DLRM non risulta che abbiamo potuto prendere in prestito una e la stessa parola da due o più lingue]. Inoltre, nota che, nei pochi casi in cui sono indicati due etimi, non è chiaro il rapporto fra etimi e la parola in causa; come nel seguente esempio: DLMR: *depozit* < fr. DÉPÔT (cf. lat.lit. DEPOSITUM); cf. Hristea: *depozit* < lat.lit. DEPOSITUM (con sensi dal fr. DÉPÔT).

Nel 1984 Hristea ribadisce che è già un 'luogo comune' il fatto che la stramaggioranza dei prestiti neologici in rumeno hanno *etimologie multiplă* e trova l'espressione introdotta da Graur molto appropriata. Inoltre, insiste sul fatto che l'origine multipla riguarda non solo alcuni fattori extralinguistici e la forma/gli aspetti fonetici, ma anche il senso/il contenuto semantico di una parola:

² Iordan (1954, 74); Ivănescu/Leonte (1956, 8); Ursu (1962, 117); Id. (1965, 54) e le pagine successive; Seche, Luiza/Seche, Mircea (1965, 681-7). DLR (serie nouă) 1965-2000; vezi Coteanu, 1965, Introducere la DLR, tom. VI, p. X. Cf. Hristea, 1968, nota 1/104. Vedi anche Király (1988, 1990), Enica (2011), Vrabie (2011).

³ Hristea (1968, 247).

Pentru specialiști, îndeosebi, un alt ‘loc comun’ îl constituie și faptul că în marea lor majoritate, împrumuturile neologice din limba noastră au ceea ce ne-am obișnuit să numim etimologie multiplă (după foarte potrivita expresie a acad. Al. Graur). Când vorbim de originea multiplă a unui neologism, trebuie să ținem seama (pe lângă unii factori extralinguistici) nu numai de forma sau aspectele fonetice ale neologismului respectiv, ci și de sensul sau conținutul semantic al acestuia. (Hristea, 1984, 11)

Hristea parla anche di *etimologie multiplă internă* (etimologia multipla interna). Spiega, per esempio, il verbo (a) *picta* come un derivato regressivo con doppia origine < pictor e pictură: pictor – pictură – picta [pittore – pittura – (di)pingere], sostituendo così la serie precedente: pictor – pictură – zugrăvi. L'apparizione di *picta* è dovuta ai modelli già esistenti in lingua: sculptor – sculptură – sculpta [scultore – scultura – scolpire]. Sullo stesso modello si sono formati altri verbi, come: *agriculta*, *candida*, *audia*, *selecta*: agricultor – agricultură – agricultura; candidat – candidatură – candida; auditor/audient – audiție – audia (cf. neglijență – neglija); selector – selecție – selecta (cf. decorator – decorație – decorativ – decora; executor – execuție – executiv – execută)⁴.

1.2. Posizioni critiche

Mentre fra i linguisti rumeni il concetto e la prassi di *etimologie multiplă* sono stati e continuano a essere quasi unanimemente condivisi, alcune voci critiche o addirittura scettiche si sono fatte sentire fra i linguisti stranieri, cominciando con la metà degli anni ottanta. Anche se le critiche sono poche, ci sono linguisti autorevoli nel campo dell'etimologia che tuttora non vedono di buon occhio questa ‘usanza rumena’. Fra le posizioni critiche, il proto-criticismo di Graur (1934) a parte, sono da considerare i punti di vista di Wolfgang Schweickard (1986) e di Éva Buchi (2010).

1.2.1. Wolfgang Schweickard (1986)

Parlando della terminologia sportiva in rumeno, Schweickard nota che spesso, i dizionari rumeni indicano un'origine multipla; anche quando una distinzione sarebbe possibile, da dove la sua proposta per un'*etimologie distinctivă* (etimologia distintiva). Bisogna precisare che il concetto di *etimologie distinctivă* non deve essere confuso con la dogma dell'etimologia unica, di cui parlava Graur (1934). Il concetto di Schweickard è più sottile, formalizzando la necessità per la ricerca etimologica di separare il più possibile le acque, senza però dogmatizzare l'unicità dell'etimo. Il punto chiave della sua posizione è sintetizzato in questo paragrafo:

Mit dieser Kritik und der daraus resultierenden Forderung nach einer “etimologie distinctivă” soll nicht das Konzept der *etimologie multiplă* grundsätzlich in Frage gestellt werden; vielmehr geht es darum, auf die Gefahr hinzuweisen, die aus der Handhabung der *etimologie multiplă* als methodischen Passepartouts entstehen kann. (132-133)

⁴ Hristea (1971). Per l'etimologia multipla interna, vedi anche Moroianu (2010).

In sintesi, Schweickard insiste sul fatto che la sua critica non mira ai fondamenti del concetto di *etimologie multiplă*, ma al pericolo che deriva dall'uso di essa come *pass-partout* (la chiave maestra) dell'etimologia, a prescindere.

1.2.2. Éva Buchi (2010)

Recentemente, Éva Buchi punta il dito verso i linguisti rumeni, dicendo senza tanti giri di parole che:

La linguistique historique roumaine, et singulièrement ce qui en transparait dans les dictionnaires étymologiques et les notices étymologiques des dictionnaires généraux, a coutume de mettre en avant le phénomène de *l'etimologie multiplă* (cf. Graur, SCL, 1, 22-34): le fait qu'un lexème donné ait été emprunté à plusieurs langues prêteuses différentes. Il est vrai que l'utilisation abondante de cette notion n'est quelquefois qu'une solution de facilité, et qu'une véritable recherche de détail permet d'attribuer certains emprunts ainsi étiquetés à une seule langue d'origine (cf. Schweickard, RumDisk 129-163). (Buchi 2010, 21-22).

I tre punti chiave della sua posizione sono:

La linguistica storica rumena è l'unica che, in maniera trasparente nei dizionari etimologici e nelle note etimologiche dei dizionari generali, ha l'abitudine di mettere in risalto il fenomeno di etimologie multiplă.

È vero che l'utilizzo abbondante di questa nozione non è a volte altro che una soluzione di facilità.

Una vera e propria ricerca di dettaglio permette di attribuire certi prestiti così etichettati [cioè termini a etimologia multipla] a una sola lingua di origine.

Che la posizione di Buchi si colloca in discendenza diretta di quella di Schweickard è evidente. Ci sono comunque delle differenze. Schweickard basa la sua posizione su un'analisi concreta di una fetta del vocabolario rumeno – la terminologia sportiva, offrendo delle spiegazioni etimologiche alternative (di etimologia distintiva) a quelle di *etimologia multipla* proposte di alcuni dizionari rumeni, in particolar modo dal DEX. La sua critica non tocca comunque, come già detto, i fondamenti del concetto di etimologia multipla, ma solo l'abuso della prassi.

A differenza di Schweickard, Buchi prende una posizione più radicale, che sembra mirare ai fondamenti del concetto di etimologia multipla. La sua posizione rappresenta quello che io chiamerei una critica 'a prescindere', senza soffermarsi su dei esempi concreti o fornire degli argomenti. L'impressione che si ha è quella che una tale presa di posizione serve semplicemente a giustificare l'esclusione delle parole con etimologia multipla dal suo dizionario (Buchi, 2010, 21-24)⁵, e non l'intenzione di entrare nel merito della questione. Nell'escludere le parole con etimologia multipla, Buchi le assimila implicitamente alla categoria dei casi ancora irrisolti. Sarebbe utile, a questo proposito, un'analisi dei prestiti dal russo inclusi dai linguisti rumeni nella categoria allargata di etimologia multipla, a scopo di dimostrare quante di queste etimologie

⁵ Buchi considera solo due esempi: rum. *polc*/fr. *poulk* e rum. *voievod* et congènere; vedi 22 e 23-24, rispettivamente.

sono superficiali e, di seguito, far vedere come un'analisi di dettaglio porterebbe all'etimo giusto. Per coerenza, le parole con etimologia problematica non devono essere lasciate fuori, ma incluse nella discussione, allo scopo di smontare eventualmente l'etimologia multipla e offrire una distintiva, come ha fatto Schweickard.

La posizione di Buchi, a mio avviso, non è molto chiara. Anche se dalla citazione in alto traspare uno scetticismo di fondo riguardo all'etimologia multipla, la studiosa francese sembra non rifiutare il concetto in maniera assoluta, almeno questo è quello che risulta da alcune sue osservazioni. Per esempio, parlando del «roum. *voievod* et congénères», Buchi conclude: «Toutefois, il nous semble évident que dans aucune langue romane on n'a affaire à un russisme pur: il s'agit d'un cas typique d'*etimologie multiplă* au niveau roman» (23-24).

1.3. *L'etimologia multiplă come prassi legittima o pseudo-soluzione?*

Ma c'è qualcosa di oggettivo dietro a questa prassi o ha ragione Buchi (cioè si tratta solo di una scorciatoia, «une solution de facilité»)? Nel rispondere a questa domanda, bisogna insistere sulla differenza fondamentale fra la legittimità del concetto e della prassi da una parte, e il modo in cui essi vengono adoperati dall'altra.

1.3.1. *L'etimologia multiplă come prassi legittima*

Quando parlano di *etimologia multiplă*, Graur e, in maniera ancora più chiara Hristea, non dicono che una tale prassi è legittimata dal fatto che non si sa con precisione da dove viene una parola, ma perché si sa – è un dato di fatto – che viene da più lingue. Secondo Hristea, l'etimologia multipla è il riflesso dell'eterogeneità del vocabolario neologico rumeno – cioè del fatto che alla costituzione del vocabolario neologico del rumeno moderno hanno contribuito tantissime lingue: *il latino colto, il neo-greco, il russo, il tedesco, l'italiano e, specialmente, il francese.* (1968, 103-121).

După cum se vede, mult discutata 'eterogenitate' a lexicului românesc, în ansamblu, se verifică pe deplin și în sectorul său neologic. Această eterogenitate nu se referă însă numai la structura etimologică generală a vocabularului neologic românesc, ci și la originea celor mai multe dintre elementele care îl alcătuiesc. Posibilitatea împrumutării unor neologisme din mai multe limbi de cultură (în aceeași epocă sau la distanță în timp și în spațiu) este trădată, în primul rând, de existența unor variante lexicale etimologice, nediferențiate semantic în raport cu forma acceptată de limba literară. (Hristea 1968, 104)

[Come si può vedere, la tanto discussa 'eterogeneità' del lessico rumeno si verifica pienamente anche nel suo settore neologico. Questa eterogeneità riguarda non solo la struttura etimologica generale del vocabolario neologico rumeno, ma anche l'origine dei più elementi che lo costituiscono. La possibilità di prendere in prestito alcuni neologismi da più lingue di cultura (nella stessa epoca o a distanza in tempo e spazio) è tradita, prima di tutto, dall'esistenza di alcune varianti etimologiche, indifferenziate semanticamente in rapporto con la forma accettata dalla lingua letteraria/standard].

Sulla stessa linea, notavo che la parola/lessema *gheneral* si registra a Ion Neculce con ben undici varianti: *ghenaral, ghenarar(iu), ghenăral, ghenărar(iu), gheneral,*

ghenerar, ghinăral, ghinărar(iu). Osservavo anche il fatto che le forme diverse si trovano a volte sulla stessa pagina. Una tale varietà e distribuzione delle varianti era, al mio avviso, il risultato della sovrapposizione di più influenze (russo, tedesco, polacco etc.), che però non possono essere più separati (Vîrban 2000, 268-269).

Letimologia multiplă non è un'invenzione, ma parte da un'intuizione, basata sulla conoscenza della realtà delle lingue. Che l'intuizione l'abbia avuta un linguista rumeno è in parte un caso, ma in parte forse no: Graur, come parlante e linguista, aveva davanti a sé una realtà linguistica complessa, una realtà eterogenea per eccellenza. La sua onestà di parlante (che ha conoscenza immediata dei fatti) e di linguista (che ha la capacità di riflettere sui fatti) lo porta a contraddire se stesso (come linguista: la posizione del 1934) perché la lingua gli mette davanti una realtà linguistica diversa. I linguisti possono contraddirsi fra di loro e lo fanno di continuo. Non possono (perché ne usciranno sempre sconfitti!) contraddire la realtà della lingua/storia della lingua/storia. Quando una teoria contraddice la realtà della lingua (del linguaggio) (= una non corrispondenza fra la descrizione teorica dei fatti e i fatti stessi, cioè un caso di non consistenza), la teoria deve essere rivista, senza nessun diritto di appello.

1.3.2. *L'abuso/l'uso improprio versus la legittimità della prassi*

È vero che l'etimologia multipla non è sempre una vera e propria soluzione ed è altrettanto vero che è successo senz'altro di essere usata in maniera impropria da certi linguisti rumeni (DLMR – vedi la critica di Hristea; DEX – vedi la critica di Schweickard).

In alcuni casi, non pochi, ci si trova davanti all'impossibilità di fare una scelta. È più facile identificare i russismi in qualunque lingua romanza, tranne che nel rumeno. La prossimità dell'area del rumeno ad aree di varie lingue slave e l'esposizione a influenze parallele fanno sì che la separazione delle acque torni a volte difficile se non impossibile. Fermi restando tutti i suoi limiti, la scelta dell'etimologia multipla è da preferire a quella di non considerare i casi ambigui. A volte essa equivale ad ammettere una difficoltà; altre volte può costituire uno stadio preliminare dell'indagine, base per ricerche future e chiarimenti successivi. Quindi ben vengano le soluzioni chiare (quando possibili/motivate), ma non a ogni costo. Scegliere un etimo a danno degli altri (quando non ci sono le basi oggettive per farlo) può ugualmente portare in un vicolo cieco, quindi fornire una pseudo-soluzione.

A questo punto, bisogna forse fare una differenza fra i casi di etimologia multipla vera e propria e i casi in cui il rimando a più etimi è solo una pseudo-soluzione o una soluzione preliminare. A questo proposito, ogni nota etimologica andrebbe accompagnata da una legenda (spiegando per filo e per punto la scelta dell'etimo/degli etimi). Una strategia del genere non sarebbe ovviamente molto pratica nei dizionari, rischiando di appesantirli in maniera sproporzionata. Ma i dizionari devono essere solo lavori di sintesi, basati su delle ricerche preliminari di dettaglio.

2. La pertinenza della prassi riguardo l'influenza russa nelle lingue romanze: la specificità del rumeno

In teoria, l'influenza di una lingua slava su una lingua romanza dovrebbe essere abbastanza facile da individuare e da non confondere con delle influenze dovute a delle lingue assai diverse, come il tedesco, le altre lingue romanze, il magiario e così via. Tuttavia, uno sguardo più ravvicinato sull'influenza russa in ambito romanzo dimostra che le cose non sono poi così semplici, come tenterò di dimostrare tramite l'analisi di alcuni casi concreti.

Prima di passare all'analisi dettagliata di questi casi, faccio notare che in uno studio sull'influenza russa nella lingua rumena del settecento (1688-1780), avevo identificato 256 parole, di cui solo 47 di origine russa certa (+5 derivati), mentre per il resto di 176 (+28 derivati) avevo indicato un'etimologia multipla: 55 (+14 derivati) di origine slava (russa e altre lingue slave) e 121 (+14 derivati) dovute al russo e ad altre lingue (non-slave) (Vîrban, 2000).

Comincio con l'osservare che mentre nella maggior parte delle lingue romanze non ci sono le ragioni e le basi per chiamare in causa l'etimologia multipla, essa può diventare in alcune situazioni, a pieno titolo, uno strumento pertinente ed estremamente rilevante nel caso del rumeno. Segue uno sguardo sull'etimologia di alcune parole/lessemi rumeni: *arșin*, *izbă*, *cosmonautică/cosmonaut/cosmodrom* e *sputnic*.

2.1. L'etimologia del rum. *arșin*

In rumeno la prima attestazione conosciuta della parola *arșin* [arshin] (“unità di misura per lunghezza=0,711m”) risale al 1705 (Dimitrie Cantemir, *Istoria Ieroglică*). Fra le ultime prese di posizione, si trova quella di Buchi (2010), secondo la quale rum. *arșin* sarebbe un russismo puro (< russ. АРШИИ) – vista la data della prima attestazione, la localizzazione e il contesto minimale. A mio avviso non si possono escludere né l'omonimo etimo ucraino (ARSHIN) né un eventuale etimo parallelo turco (ARŞYN). Per quello che riguarda la data dell'attestazione [1705, quindi dal russo], rispondo SÌ, il settecento fu un secolo di significativa influenza russa sul rumeno (Vîrban 2000), ma NON una ragione sufficiente per escludere altre influenze (dall'ucraino, per esempio). Riguardo all'argomento della localizzazione [in Moldova, quindi dal russo], si può ribattere che Moldova aveva/ha frontiera diretta con l'Ucraina [territorio corrispondente a], quindi non vedo la ragione per cui non si debba considerare anche l'ucr. ARSHIN. Ancora più debole è l'argomento riguardo al contesto minimale [in un testo di Cantemir, quindi dal russo]. Si può ribattere facilmente che Cantemir visse a lungo (quasi vent'anni) all'Alta Porta Ottomana (due volte fra 1688 e 1710) e, cosa ancora più importante, che Cantemir scrisse *Istoria ieroglică* proprio a Costantinopoli (nel intervallo 1703-5). In aggiunta ai primi due argomenti, bisogna ricordare che la Moldova, anche se formalmente indipendente, fu a lungo sotto controllo/suseranità dell'Impero Ottomano (dal cinquecento al [1806] 1812) e quindi esposta a influenze dal turco. Viste le ragioni elencate in alto, tc. ARŞYN non

dovrebbe essere completamente escluso (appunto nel caso di Cantemir!). Bisogna comunque precisare che il legame di Cantemir con la Russia, anche se formalmente considerato di data posteriore, post-dicembre 1710 (momento in cui divento principe della Moldavia), fu in realtà anteriore a questa data; già durante la sua permanenza a Costantinopoli era vicino a dei diplomatici russi. In più, ci troviamo di fronte a un termine comune, che i moldavi avrebbero potuto prendere: dai russi, ucraini o turchi. Inoltre, in Dobrodega potrebbe essere stato un prestito diretto dalla lingua dei Lipoveni (= un russismo). Quindi, non si può dire con certezza se rum. *arşin* < russ., ucr. o tc. La parola rumena potrebbe trarne le sue origini da ogni uno dei tre etimi. Non è da escludere neanche la possibilità di essere stata presa, in tempi diversi e aree diverse, da lingue diverse.

Che rilevanza ha questo caso? Primo, serve a far vedere che la ricerca etimologica è spesso una questione di ‘archeologia linguistica’, che trascende la cornice della storia della lingua e richiede la presa in considerazione di argomenti di cultura, storia generale e di ogni altro genere rilevante. Secondo, siccome non c’è una base oggettiva per fare una scelta, è meglio preservare la soluzione parziale (ossia “imperfetta”) dell’etimologia multipla, tenendo la porta aperta ai tre possibili etimi (rus., ucr. e tc.). Ma non è da escludere che quella che appare come “imperfetta” potrebbe essere proprio la vera soluzione, l’etimologia giusta; cioè il rum. *arşin* è dovuto a influenze più o meno parallele, dal russ., ucr., o/e tc. Non è da escludere un’etimologia multipla, proprio nel caso di Cantemir stesso, che avrà sentito o presso la parola da qualche parte, poi da un’altra; in contatto con più lingue e lui stesso un poliglotta: ha introdotto *arşin* nella sua lingua e nella lingua rumena. Ci sta anche il contrario: la parola esisteva già nella lingua (dovuta a una o più delle tre influenze menzionate) e Cantemir fu semplicemente uno dei primi a usarla in scritto.

Passando adesso all’ambito delle lingue romanze, secondo Buchi (2010, 51-53), abbiamo il seguente scenario: rum. < russ.; it. in una prima fase (cinquecento) *arcin(i)* e < russ., poi, in una seconda fase, *archina* (< fr.) < russ.; fr. *arschin*; *arschine*/*archine*/*arschinne* < russ.; sp. *archina* (< fr.) < russ.; port. *archina* (< fr.) < russ. Da osservare che già in ambito delle lingue romanze *arşin* non è un ‘puro sangue’ russo; essendo, secondo le etimologie proposte da Buchi, contaminato leggermente dal fr. *arschine*. Va anche ricordato che in russo la parola si registra dal cinquecento; essendo di origine probabile turcica/turca (cf. Срезн. I, 31. Тюрк. заимств.: ср. тур., тат., кыпч., тел., бараб. ARŞYN “аршин”, чагат. ARŞUN). Se accettiamo che rum. < russ./ucr./tc., in rumeno abbiamo un caso di etimologia multipla, e, implicitamente, anche in ambito delle lingue romanze (con un forte contributo del russo e anche della filiera francese).

L’ultima presa di posizione nella linguistica rumena – il *Dizionario etimologico* (A-B, 2011) – ripropone ostinatamente l’etimologia multipla, come risulta dalla nota riprodotta *alla lettera* in seguito:

ARŞIN s.m. (Mold. Dobr.) “un anumit număr de sculuri de tort; veche unitate de măsură pentru lungime – un certain nombre d’écheveaux; ancienne mesure de longueur” 1705.

Rus., ucr. *aršin*, pol. *aršyn*, tc. *aršin* ; sensul “joc de copii” < tc. *aşik [oyunu]* ȘIO II/I, 27, DA

(DELR A-B, 2011, 135)

Da osservare che DELR 2011 aggiunge fra i possibili etimi del rum. *aršin* anche il pol. ARŠYN. Inoltre fa riferimento anche a un altro senso “joc de copii” (gioco da bambini) che rimanda al tc. AŞIK [OYUNU], ma questo è già un altro discorso.

2.2. L'etimologia del rum. *izbă*

Prima di considerare la possibilità dell'etimologia multipla della parola rumena *izbă*, bisogna fermarsi sull'ultima etimologia proposta, che appartiene di nuovo a Éva Buchi. Secondo Buchi, rum. *izbă* (“maison en bois de sapin des paysans du nord de l'Europe et de l'Asie, et plus particulièrement de la Russie du Nord”) sarebbe un prestito indiretto dal russo, tramite filiera francese (1898 [*isbas* pl.], DrăghicénuRusia, 2, 64)⁶. La sua scelta è sopportata da argomenti di varia natura: cronologici – l'attestazione tarda, 1898; linguistici – il suffisso di plurale e il grafema *-s-* invece di *-z-*; e culturali – Drăghicénu [Drăghiceanu] era un francofono.

A mio avviso non è da escludere che *isbas* attestato a Drăghiceanu si deve a una mediazione francese (< fr.) < russ. ИЗБА́; mi domando però se non sia probabile un caso di francesizzazione. Il punto è comunque un altro: dubito che la presenza di *izbă* in rumeno sia dovuta a una mediazione così tarda e, in più, libresca. Ci troviamo di fronte a un prestito diretto dal russ./ucr. *изба́/ізба́*; nel sud, probabile anche (< bg. *ЇЗБА*) < russ.

Andando verso una ricerca di dettaglio, *izbă* è glossato dai dizionari rumeni come: “casă/căsuță (tărănească) din bârne la popoarele din nordul Europei și Asia/Russia” [casa/casetta (contadina) fatta di tronchi ai popoli del nord d'Europa e Asia/ Russia] (enfasi mia). Osservo che la tecnica di costruzione a cui si fa allusione nella glossa è comune in Ucraina e nel nord della Romania. Credo che assieme alla tecnica sia arrivata in Romania anche la parola. Buchi ha comunque l'intuizione giusta, quando dice che la sua spiegazione etimologica – cioè rum. *izbă* (< fr.) < russ. – «è una ‘hypothèse qu'il faudrait reconsidérer se ce type venait à être attesté avant 1898. » (Buchi, 2010, 189, note 2). Infatti, in rumeno, *izbă* è attestato già nel 1882 (16 anni prima), in un racconto di Calistrat Hogaș, « Ion Rusu »⁷:

[...] si mi-nchipui că Rusul nostru trebuia să fi numărât printre strămoșii săi vreun Oleg sau Rurik, deoarece izba sau, mai bine zis, cocioaba lui nu se depărta deloc de tipul patriarhal al primelor locuințe slave; [...] (enfasi mia)

⁶ Drăghicénu, Mathei M., *Rusia contimporană. Studii comparative asupra mișcării științifice și economice cu ocaziunea congresului geologic din St. Petersburg*, 2 vol., Bucuresci, Göbl.

⁷ Il racconto « Ion Rusu » fu originalmente pubblicato nel 1882, nella serie « Amintiri dintr-o călătorie », nella rivista *Asachi*, Piatra Neamț; poi ripubblicato in *Arhiva*, Iași, 1893-1894.

[...] e mi immagino che il nostro Russo avrebbe dovuto contare fra i suoi antenati qualche Oleg o Ryurik, perché la sua izba, o meglio la sua capanna (casupola), non si allontanava per niente dal tipo patriarcale delle prime abitazioni slave [...]

Questa è più di una nota etimologica e non necessita di alcun commento.

Va anche aggiunto che il termine *izbă* è usuale nel sud della Romania (a Ciocănești, Călărași) con il senso di “casa molto piccola, generalmente di gente povera”, “capanno o casetta di un contadino”. Questo senso manda anche al bg. ЪЗБА “casupola, capanno; capanno in parte sotterrato”. La presenza del termine in questa zona non esclude una mediazione bulgara: a favore è anche l’accento sulla prima sillaba, come nel bg. ЪЗБА, e non sull’ultimo, come nel russ./ucr. ИЗБА́/ІЗБА́. Inoltre, in Dobrodgea è probabile un prestito orale dai lipoveni (= russismo). In sintesi:

rum. *izbă* < russ./ucr. ИЗБА́/ІЗБА́; nel sud: possibile anche (< bg. ЪЗБА) < russ.; Dobrodgea < russ. (dei lipoveni).

In ambito romanzo abbiamo, secondo Buchi, il seguente scenario: rum. *izbă* (*isbas*) (< fr.) < russ.; fr. *isba* < russ.; it. *isba* (var. *izba*) < russ.; (< fr.?) < russ.; sp. *isba*; port. *isba* (< fr.) < russ.; cat. *isba* (< sp./fr.?) < russ. In base agli argomenti presentati, rum. < russ./ucr.; nel sud possibile (< bg.) < russ.; Dobrodgea < russ. (dei lipoveni); fr. < russ.; per il resto, una probabile filiera francese. Quindi, sia in rumeno che in ambito romanzo, abbiamo un caso di etimologia multipla (dovuta sempre al rumeno). In questo caso il contributo del russo è primario. Il francese avrebbe potuto mediare l’entrata della parola in altre lingue romanze, ma non in rumeno, dove il prestito è diretto.

2.3. L’etimologia del rum. *polc*

Fra i termini con etimologia multipla esclusi da Buchi c’è anche *polc*. La studiosa francese (22 e nota 2/22) crede che il rumeno *polc* sia piuttosto dovuto al russo (ПОЛК) e/o polacco (PÓŁK[puõk]), che al russo e/o ucraino (ПОЛК) come sostenuto dalla maggioranza dei linguisti rumeni. Il suo argomento più forte, a favore dell’origine polacca, si basa sulla ‘prima’ attestazione: Grigore Ureche (1590-1647), *Letopisețul Țării Moldovei* (1640). Mentre il rapporto di Ureche con la Polonia (dove visse fino al 1617) è incontestabile, non si deve sorvolare su un dettaglio fondamentale: la cronaca di Ureche non si è preservata nell’originale, ma solo in una serie di copie più tardi espanse/interpolate, dovute a Simion Dascălul (seicento), Misail Călugărul (seconda parte del seicento; le sue interpolazioni sono ancora oggetto di dibattiti), e Axinte Uricariul (1670-733). È difficile (se non impossibile) sapere quale parte della cronaca (e quindi anche del vocabolario) si deve a Ureche e quale ai suoi interpolatori. È per questo motivo che nelle note etimologiche non si indica come prima attestazione Ureche, ma *Biblia de la București* [BB], 1688 (cf., per esempio, Vîrban, 2000, 245-246). Questa piccola inesattezza a parte, va sottolineato che la maggior parte delle attestazioni più vecchie del termine in rumeno si trova in dei testi che rimandano piuttosto al russo o all’ucraino (dettagli in Ibid., loc. cit.), che al polacco. Certo, non si può del tutto escludere (nel caso di Ureche, ammesso che fu lui a introdurre la

parola) nemmeno un'influenza polacca. Ma anche se così fosse, la presenza di *polc* in rumeno è stata senz'altro consolidata in seguito all'influenza russa/ucraina, nel contesto dell'ascensione militare della Russia in generale e del ruolo dei famosi reggimenti (*polcurile*) di cosacchi Zaporoghi (cosacchi dell'Ucraina).

2.4. *Letimologia del rum. cosmonautică*

Secondo Hristea (1968, 114) rum. *cosmonautică* rimanda sia al fr. COSMONAUTIQUE che al russ. КОСМОНАВТИКА; con l'osservazione che in rumeno la sua presenza è stata consolidata nella seconda metà del novecento anche su influenza dell'inglese. Buchi crede che abbiamo d'avanti un russismo < russ. КОСМОНАВТИКА (Ary Sternfeld/G. E. Langemak 1937⁸); all'origine c'è la parola fr. COSMONAUTIQUE (Ary Sternfeld 1933/1934) che non si è imposta; fu tramite il russo che la parola rinacque per essere poi presa in prestito da tutte le lingue, francese compreso (254-255) e nota anche la sua presenza in alte lingue (quindi l'internazionalità). In base a quanto detto, l'etimologia giusta sarebbe rum. *cosmonautică* < russ. КОСМОНАВТИКА (< fr. COSMONAUTIQUE). Concordo con Éva Buchi che rum. *cosmonautică* e i suoi corrispondenti in altre lingue romanze sono più russi che francesi, e con tutti e due (Hristea e Buchi) sullo statuto di parola internazionale. Dallo stesso gruppo fanno parte: *cosmonaut* e *cosmodrom* (Hristea 1968, 114; Buchi 2000, 249-250 e 250-254).

2.5. *Letimologia di rum. sputnic*

La parola rum. *sputnic* “il primo satellite artificiale della terra, mandato in orbita dall'ex URSS” (di cui origine primaria russa (< СПУТНИК) è indiscussa) è dovuto a una pressione internazionale. In una prima fase il rumeno ha usato una perifrasi (ha tradotto la parola russa), per adottare solo più tardi (quando già consolidato al livello internazionale) il termine *sputnic* (Hristea, 1968, 116; cf. Buchi, 2010, 447-450). In russo, *спутник* “compagno di viaggio”; “satellite”⁹ < С “con” + ПУТНИК “viaggiatore”. In rumeno, *sputnik* è ancora percepito più come il nome del primo satellite artificiale che semplicemente con il senso di satellite, da dove ancora anche il bisogno di tradurlo:

⁸ Come precisa Buchi, «Le terme apparaît pour la première fois en 1934, en français, sous la plume de l'astronavigateur Ary Sternfeld: fr. *cosmonautique* n.f. “astronautique” (19/7/1934) [A. Sternfeld, hebdomadaire *Les Ailes*], Guilbert *Astronautique* 325)», ma senza essersi imposta, per trovare poi la sua strada tramite la traduzione di un lavoro inedito di Sternfeld in lingua russa. Si trattava di un lavoro del 1933, *Initiation à la Cosmonautique*. Sembra che il termine fu per la prima volta introdotto in russo dallo scienziato Georgii E. Langemak, che contribuì anche alla traduzione (1935-6) del lavoro di Sternfeld e alla sua popolarizzazione dopo la pubblicazione in Russia: *Vvedenie v kosmonavtike*, 1937; cf. Gruntman (2007, cap. 4).

⁹ Bisogna forse ricordare che il russo conosce una seconda parola, *poputchik*, con un senso simile “compagno di viaggio”, ma fortemente specializzato: “compagno di viaggio” dei bolscevichi.

La 4 octombrie s-au împlinit 50 de ani de când primul satelit artificial al Terrei a fost lansat de sovietici sub numele de Sputnik (“tovarăş de drum”), momentul reprezentând primul pas al omenirii către cucerirea spaţiului.

[Il 4 di ottobre si sono compiuti 50 anni da quando il primo satellite artificiale della Terra fu lanciato dai sovietici sotto il nome di Sputnik (“compagno di viaggio”), il momento rappresentando il primo passo dell’umanità verso la conquista dello spazio.]

(*Gândul.info*, 2007, 7 ottobre)

Già nel titolo del articolo si nota la necessità di glossare il termine: «Sputnik, satelitul care ne-a scăpat de un război nuclear» [*Sputnik, il satellite* che ci ha salvati di una guerra nucleare – enfasi mia].

3. ‘Oltre la steppa’

Ci sono altri aspetti fondamentali che rischiano di essere trascurati quando si cerca ad ogni costo di separare le acque. Nella parte finale di questo intervento, va fatta un’osservazione riguardo la latinità, la romanità e l’internazionalità dei prestiti dal russo, senza entrare nei dettagli¹⁰. Mi limito a ricordare brevemente che quando si va a guardare ‘oltre la steppa’, si scopre che l’origine dei primi prestiti importanti (nel settecento) dal russo è ultimamente latina, come già documentato per il rumeno del settecento (Vîrban 2000; Moraru 2000); in altre parole che il russo gioca spesso il ruolo di intermediario. Lo stesso fenomeno si registra anche ulteriormente, nell’ottocento e ancora nel novecento (Hristea 1984). Paradossalmente, l’influenza russa produce una lieve re-latinizzazione/re-romanizzazione del rumeno (Hristea 1984, Moraru 2000, Vîrban 2000). I prestiti dal russo trasformano i termini latini o/e latino-romanzi dai libreschi in comuni (Moraru 2000). L’influenza francese sul rumeno – assai importante, fu in una prima fase (settecento) solo indiretta, tramite il russo (Vîrban 2000). Inoltre, l’influenza russa moderna sul rumeno porta anche a una relativa consolidazione del suo [del rumeno] fondo di elementi internazionali (Hristea 1984, 11).

4. Conclusioni

1) In rumeno l’etimologia multipla risponde/corrisponde a una realtà. Come già dimostrato da Theodor Hristea, indicare più etimi non è una questione di superficialità, ma, al contrario, il risultato di una ricerca di dettaglio, che porta ad ammettere che la maggioranza dei termini neologici in rumeno è dovuta a più influenze, avendo quindi un’origine multipla.

2) Questo non vuole dire affatto che non ci siano stati abusi o casi di un uso inappropriato della prassi.

¹⁰ Siccome l’economia di questo articolo non mi permette di entrare nel merito della questione come si dovrebbe, mi occuperò di questo argomento, in maniera più strutturata, in un’altra occasione.

3) A questo proposito, le critiche di Schweickard e Buchi sono molto utili. Essi chiedono una maggiore attenzione ai dettagli e precisione nella formulazione delle note etimologiche. Non bisogna però cadere nell'altra estrema, rifiutando l'etimologia multipla a prescindere.

4) L'influenza russa offre uno studio di caso estremamente rilevante, mettendo in luce la particolarità del rumeno.

5) Mentre in altre lingue romanze è più facile distinguere (fra l'influenza russa e altre influenze), nel rumeno questa impresa diventa più difficile, a volte anche impossibile. La difficoltà deriva non solo dalla vicinanza/contacto del rumeno con tante lingue slave, ma anche dal rapporto complesso fra l'influenza russa e l'influenza occidentale sul rumeno.

6) Lasciando fuori i termini con etimologia multipla, si lascia fuori la complessità; si lascia fuori quello che non quadra, che non entra nello schema. Ma così facendo, si lascia fuori proprio la parte più interessante di una lingua.

7) Da una prospettiva romanza è particolarmente rilevante guardare oltre il primo etimo (che a volte ha solo un ruolo di filiera).

8) Il ruolo dell'influenza russa nel rafforzare la latinità/romanità come anche la modernità e l'internazionalità del rumeno chiama in causa in maniera implicita l'etimologia multipla. Questo è un aspetto complesso, da approfondire in un'altra occasione.

9) Ammettendo la legittimità dell'etimologia multipla in rumeno e la sua pertinenza nel caso dell'influenza russa si ammette implicitamente la sua legittimità in ambito romanzo.

10) A mio avviso, in ambito romanzo l'etimologia multipla trova nuovi spazi e ragioni di esistere. Anche questo aspetto andrebbe approfondito.

Northeastern University / Vanderbilt University in Florence

Floarea VÎRBAN

Riferimenti bibliografici

- Buchi, Éva, 2010. *Bolchevik, mazout, toundra et les autres. Dictionnaire des emprunts au russe dans les langues romanes. Inventaire – Histoire – Intégration*, Paris, CNRS Éditions.
- Coteanu, Ion / Sala, Marius, 1987. *Etimologia și limba română. Principii – Probleme*, București, Editura Academiei Republicii Socialiste România.
- Coteanu, Ion, 1965. « Introducere » la *Dicționarul limbii române* (serie nouă), tom. VI, București, Editura Academiei R de origine latino-romanica omâne.
- Coteanu, Ion, 1965. « Le dictionnaire de la langue roumaine (DLR) », *Revue roumaine de linguistique*, vol. X, 1-3, 37-38.

- Enica, Cătălin Gabriel, 2011. *Elemente de etimologie a limbii române*, Galați, Universitatea Dunărea de Jos <<http://ro.scribd.com/doc/75920029/co-lb-rom-Enica-1>>.
- [*Gândul.info*], 2007. «Sputnik, satelitul care ne-a scăpat de un război nuclear», *Gândul.info*, 7 octobree. <<http://www.gandul.info/magazin/sputnik-satelitul-care-ne-a-scapat-de-un-razboi-nuclear-948189>>.
- Gheție, Ion / Chivu, Gheorghe (coord.), 2000. *Contribuții la studiul limbii române literare. Secolul al XVIII-lea (1688-1780)*, Cluj-Napoca, Editura Clusium.
- Graur, Alexandru, 1934. *Bulletin Linguistique*, II, apud Graur (1950, 23).
- Graur, Alexandru, 1936. «Notes d'étymologie roumaine», in *Bulletin Linguistique*, vol. IV, 103.
- Graur, Alexandru, 1950. «Etimologia multiplă», *Studii și cercetări lingvistice*, vol. I, 22-34.
- Graur, Alexandru, 1955. *Studii de lingvistică generală*, București, Editura Academiei R.P.R..
- Gaur, Alexandru, 1963. *Etimologii românești*, București, Editura Academiei.
- Graur, Alexandru, 1965. *La romanité du roumain*, Bucarest, 1965.
- Gruntman, Mike, 2007. *From Astronautics to Cosmonautics*, North Charleston, BookSurge LLC. <http://astronauticsnow.com/astrocosmo/ac_chapter_04.html>.
- Hogaș, Calistrat, 1882. «Ion Rusu» nella serie «Amintiri dintr-o călătorie», Asachi, Piatra Neamț; republicat în *Arhiva*, Iași, 1893-189 (cf. Schweickard, RumDisk 129-63 4. <<http://www.scrib-tube.com/literatura-romana/carti/Calistrat-Hogas-Pe-drumuri-de-1942272119.php>>.
- Hristea, Theodor, 1960. «Probleme de etimologie în Dicționarul limbii române moderne», *Studii și cercetări lingvistice*, XI, 2, 235-257.
- Hristea, Theodor, 1968. *Probleme de etimologie. Studii. Articole. Note*, București, Editura Științifică.
- Hristea, Theodor, «Neologisme de origine latino-romanică, germanică și rusească în limba română contemporană – Contribuții etimologice», in: Hristea 1968, 103-121.
- Hristea, Theodor, 1970. «Etimologia multiplă internă», *Limba română*, XX, 5, 479-489.
- Hristea, Theodor, 1973. «Contribuții la studiul etimologic al neologismelor românești», *Limba română*, XXII, 2, 3-18.
- Hristea, Theodor, 1977. «Despre unele dublete lexicale», *România literară*, 19/12 maggio, 10.
- Hristea, Theodor, 1980. «Variante literare inculte», *România literară*, 36/4 settembre, 8.
- Hristea, Theodor, 1984. «Despre variantele etimologice ale neologismelor», *România literară*, 15/12 aprile, 11.
- Jordan, Iorgu, 1954. «Împrumuturile latino-romanice», *Limba română contemporană. Manual pentru instituțiile de învățământ superior*.
- Ivănescu, G. / Leonte, L., 1956. Fonetica și morfologia neologismelor române de origine latină și romanică, *Studii și cercetări științifice. Filologie*, Iași, VII, fasc. 2, 10-11.
- Király, Francisc, 1988. *Etimologia. Etimologii*. Timișoara, Editura Universității Timișoara.
- Király, Francisc, 1990. *Contacte lingvistice: adaptarea fonetică a împrumuturilor românești de origine maghiară*, Timișoara, Editura Facla.
- Moraru, Alexandra, 2000. «Influența occidentală în limba română în secolul al XVII-lea (1688-1780). Împrumuturi de origine latino-romanică», in: Gheție / Chivu (coord.), 2000. 190-226.
- Moroianu, Cristian, 2010. «Etimologia multiplă internă între certitudine și posibilitate», in: Chivu, Gheorghe / Uță Bărbulescu, Oana (ed.), *Studii de limba română. Omagiu profesorului Grigore Brâncuș*, București, Editura Universității din București, 155-168.

- Sala, Marius, 2005[1999]. *Introducere in etimologia limbii române*, București, Editura Univers Enciclopedic.
- Schweickard, Wolfgang, 1986. «'Etimologie distinctivă' Methodische Überlegungen zur Herkunftsbestimmung neuerer Entlehnungen des Rumänischen am Beispiel des sportsprachlichen Vokabulars», in: Holtus, Günter / Radtke, Edgar (ed.), *Rumänistik in der Diskussion. Sprache, Literatur und Geschichte*, Tübingen, Narr, 129-163.
- Seche, Luiza / Seche, Mircea, 1965. «Despre adaptarea neologismelor în limba română literară (Unele considerații generale)», *Limba română*, XIV, 6, 681-687.
- Suciu, Emil, 2000. «Influența turcă», in: Gheție / Chivu (coord.), *Contribuții la studiul limbii române literare. Secolul al XVIII-lea (1688-1780)*, 2000, 153-189.
- Ursu, Nicolae A., 1962. *Formarea terminologiei științifice românești*, București, Editura Științifică și Pedagogică.
- Ursu, Nicolae A., 1965. «Le problème de l'étymologie des néologismes roumains», *Revue Roumaine de Linguistique*, X, 1-3, 53-59.
- Vîrban, Floarea, 2000. «Influența rusă asupra limbii române: 1688-1780», in: *Contribuții la studiul limbii române literare. Secolul al XVIII-lea (1688-1780)*, Gheție / Chivu (coord.) 2000, 227-287.
- Vîrban, Floarea, 2013. «Recensione la Buchi, Eva 2010. *Bolchevik, mazout, toundra et les autres. Dictionnaire des emprunts au russe dans les langues romanes. Inventaire – Histoire – Intégration*, Paris, CNRS Éditions», *Revue roumaine de linguistique* 1, 135-142.
- Vrabie, Emil, 2001. *Etimologii românești și străine*, București, Editura Univers Enciclopedic.

Dizionari

- DLRLV – Costinescu, Mariana / Georgescu, Magdalena / Zgraon, Florentina 1987. *Dictionarul limbii române literare vechi (1640-1780)*, București, Editura Științifică și Enciclopedică.
- DÎLR – Chivu, Gheorghe / Buză, Emanuela / Moraru, Alexandra, 1992. *Dicționarul împrumuturilor latino-romanice în limba română veche (1421-1760)*, București, Editura Științifică.
- DEL R I, A-B – Moroianu (ed.) 2011. *Dicționarul etimologic al limbii române (DEL R) I, A-B*, București, Editura Academiei Române.

Étymologie du romanche *dschember* “Pinus cembra”

1. Position du problème

1.1. Pour désigner l’aro(l)le ou pin cembro (*Pinus cembra*, AIS 571), le romanche et le lombard alpin présentent des formes du type *ǰembər* :

Romanche: Surselva *schiember* /*žiambər*/, Tujetsch *žembər*, Centre /*žiambər*, *žembər*/, Engadine *dschember* /*ǰembər*, *žembər*/ (DRG 5, 446; HWR 2, 724).

Lombard alpin: Valteline et vallées voisines: *ǰembro*, *ǰembru*, *ǰembər*, *žembro*, *žembər*, *dz-* et *simm.* (Stampa 1937, 62).

Le Trentin-Haut-Adige, la haute Vénétie et le Frioul présentent au contraire des formes variées à initiale sourde: *čembro*, *čimbro*, *čirmo*, *tsirm*, *čīr*, *čirum*, *tsiermo*, *čirmul* (EWD 3, 1989, 200-201, ci-dessous 5).

1.2. On considère généralement les deux groupes de formes comme apparentés, l’initiale sourde étant attribuée au substrat.

On a proposé jusqu’ici des prototypes **ǰIMRU* ou **ZIMRU* (Jud 1911, 65¹), **ǰIMBĚRU* ou **JĪMERU*, **ZĪMERU* (REW³, 1935, 3764a), **GIMRU* ou **CIMRU* (Stampa 1937, 63), **gimaro-/kimaro-* (Hubschmied 1942, 124¹), **džembro* (Jokl 1945, 169), **kimaro-* > **gimaro-*, **kir(a)mo-* (Hubschmid 1950, 90-91), **ǰIMBĚRU* et **KIRMO* (DRG 5, 448 [1970, Decurtins], cf. HWR 2, 1994, 724, Pfister 1985, 74, 77).

Ces restitutions en **i* ou **ǰ* ne tirent pas pleinement parti des lois phonétiques (2.1).

La variation *ǰ/č* de la consonne initiale ne saurait se rapprocher de la différence *d/t* observée dans le nom du “regain” entre, par exemple, Val Gardena *diguei* et Val Badia *artigö*, différence qui résulte seulement d’une dissimilation **ARTĪCŌRIU* > **ATĪCŌRIU* (Viredaz 2013).

Tout ou partie des formes à initiale sourde ont aussi été expliquées par l’influence ou l’emprunt de l’allemand *zirbel* ou *zirm* (Gartner 1883, 31, Battisti 1922, 42, Hubschmid 1950, 89, REW³ 3764a).

1.3. Il est bon de procéder pas à pas et nous analyserons d’abord les formes à initiale sonore, très uniformes.

2. Romanche et lombard *ǰembər*

2.1. Le sursilvan *ie*, face au ladin *e*, suppose de manière univoque un latin ě : cf. GĚNERU > *schieder* “gendre”, TRĚMULU > *triembel* “tremble (arbre)”, contre CĪNGŪLU “ceinture” > *tschenghel* “bande herbeuse dans les rochers”, CĪNERA > *tschendra* “cendre”. À Tujetsch, *ę* < **ie*.

Hors du romanche des Grisons, la métaphonie devant *-*u* n’a pas lieu et **ę* devient régulièrement **ę* devant nasale (plus tard souvent *ę*), se confondant alors avec le produit de **ĩ*.

Il en était de même en romanche au pluriel en -*s* et au collectif en -*a*, avant que l’analyse ne généralise l’un ou l’autre vocalisme (sauf à Flem : *žĩambər*, *žęmbra*).

2.2. À l’initiale, le romanche distingue *ǰ/ž* < lat. *G* (devant *E, I*) et *j/y* < lat. *J* (Meyer-Lübke 1936, 1 ; Kramer 1977, 119⁴²⁰). L’exception *schaner/schner* < **JĚNUĀRIU* doit être un emprunt [ancien] à l’italien [Milan] (cf. *HWR* 2, 717), ce qui ne saurait être le cas du nom de l’arole.

Le résultat romanche d’un **Z* initial n’est pas connu (*schalus/schiglius* “jaloux” a passé par l’italien), mais noter qu’entre voyelles, *DJ* devient généralement **dz* (HODIE > *oz/hoz*), parfois *j/y* (AD-JŪTĀRE > *gidar/güdar*, cf. -IZĀRE > **-eyyäre* > *-egiar/-iar*), jamais *ž*.

Le nom de l’arole avait donc bien **G*- comme consonne initiale.

2.3. En Valteline, un parler comme celui de Grosio conserve les pénultièmes de proparoxytons (sauf devant *a* : *cãmbra*) : *ģener* “gendre”, *pėver*, *pólver*, *prigul*, *tėrmen*, *dódes*, et tous les infinitifs de 3^e conjugaison comme *ėser*, *bėver*, *mólger* (*DEG* s. vv.). L’exception *tėndru* “fragile, tendre” sera analogique du féminin. Grosio *ģėmbru* [ǰ-] “arole” indique donc une finale **-MBRU* paroxytone.

2.4. En conséquence, tous les prototypes cités en 1.2 sont à écarter et l’on restituera (provisoirement) **G* + ě + *MBRU*.

3. Roumain *zãmbru* / *zimbru*

3.1. Une donnée essentielle du dossier est le roumain *zãmbru* ou *zimbru* “arole”, un rapprochement signalé de longue date (Pușcariu 1928, 799, Bertoldi 1930, 94, Muret 1933, 627, Jokl 1945, 168, Marzell 1977, 769, Iliescu 2008, 410 [1977]), mais longtemps ignoré de la majorité des (rhéto-)romanistes (*REW*³ 1935, Hubschmid 1942, *DRG* 1970, *HWR*, ci-dessus 1.2), ou écarté pour des raisons phonétiques (Hubschmid 1950, 90).

3.2. Pușcariu (*l. c.*) précisait que *zãmbru* « ne s’entend que sur les hauteurs carpatiques », donc là où l’arbre existe, mais les botanistes l’ont introduit dans la langue nationale.

La plupart des dictionnaires qui ont le mot l'écrivent *zâmbbru* (*zîmbbru*), avec ou sans mention de la variante *zimbru*. Cependant Panțu (1929, 342, 344) optait pour *zimbru*, tout en mentionnant *zâmbbru*.

On ne connaît pas la distribution de *zâmbbru* et *zimbru* dans les dialectes¹.

Une grande partie des dialectes changent *i*, *ea* en *â*, *a* après **dz* (Ivănescu 1980, 470; *WLAD*, 1909, cartes 17, 33, 49; *ALRN* II, 1956, carte 467 *am urzit*), traitement qui a parfois passé dans la langue standard, ainsi dans *DAEDA* (*REW* 8520) > *zeadă* > *zadă* “mélèze” face à *ZĚMA* (Rosetti 1978, 235) > *zeamă* “jus, soupe”.

Inversement, on a aussi des exemples irréguliers de *i* pour *â* après *z*, ainsi *zină* à côté du standard *zână* “fée” < *DIĀNA*, ou le standard *zimbru* “bison” à côté de *zâmbbru* identique au vieux slave *zǫbrъ* “id.”.

Nous ne sommes donc pas en mesure de déterminer si la voyelle accentuée du mot roumain remonte à **A* ou à **E*.

3.3. D'ordinaire, le *ǧ*-/*ž*- romanche correspond à un *ǧ*- roumain < *G¹E*, ce qui semble s'opposer au rattachement de *schiember/dschember* à *zâmbbru/zimbru*. Cependant les deux mots sont trop proches pour ne pas être apparentés (malgré la rareté des termes prélatins communs au roumain et à des régions alpines, cf. Iliescu 2008, 407-410 [1977] et ci-dessous 7.2).

Jokl (1945, 169) pose un prototype commun **džembro*, mais cela ferait attendre en romanche le produit de *DJ* ou *J* latins et non de *G¹E*.

Le roumain ancien a confondu *CJ* et *TJ* en **č*, et parallèlement *GJ* (sauf après voyelle : *cureia*), *DJ* (sans exception) et *J* initial (sauf devant **e* roman : *ienupăr* “genévrier”) en **ǧ*, les produits phonétiques ultérieurs de ces **č*, **ǧ* étant la conservation en roumain commun devant **o* et **u* non posttoniques (> daco-roumain *č*, *ž*), mais le passage à **ts*, **dz* devant **a* et devant **u* posttonique (> daco-roumain *t*, *z*) (cf. Sala 1976, 119-136, Rosetti 1978, 372-373, 378-379, Iliescu 1980, Ivănescu 1980, 126-127). Devant **e*, on manque d'exemples sûrs.

En conséquence, le roumain *zâmbbru/zimbru* “arole” peut sans difficulté être apparenté au mot romanche et venir de l'un des deux prototypes **GIAMBRU* ou **GIEMBRU*.

3.4. Les formes romanches et lombardes alpines peuvent, de même, continuer **GIEMBRU*. Certes, l'unique exemple romanche connu de *GJ* initial est *GEÖRGIU* > **-ö-* > sursilvan *Gieri*, engadinois *Göri*, avec **GJ* > **J*. Mais un prénom peut être emprunté et ne sera pas probant. À défaut, on se tournera vers les cas de *GJ* postconsonantique, et ceux-ci présentent *ǧ*/*ž* : *AXUNGIA*, *SPONGIA* > sursilvan *sunscha* “saindoux”, *spunscha* “sorte de petit pain”, engadinois *su(o)ndscha* (*HWR* 872, 827)².

¹ Renseignement aimablement fourni par Carmen Mârzea Vasile, Institut de linguistique I. Iordan - A. Rosetti, Bucarest.

² Quelques villages de Valteline présentent *dz* au lieu de *ǧ* ou *ž* à l'initiale des noms de l'“arole” et du “genévrier” (Jud 1946, 218 [pour l'arole], *AIS* cartes 571, 599, Stampa 1937,

4. Le mot allemand

4.1. Introduction

Le nom allemand usuel est aujourd'hui *Zirbelkiefer*. Sur les variantes anciennes et dialectales, voir *Schw. Id.* IV, 1901, 829 (s. v. *Nuss*), 1250 (s. v. *Baum*); Hubschmid 1950, 87-89; *DWb* 31, 1956, colonnes 1571-1578, 1623, 1220-1221 (1158), s. vv. *zirbe*, *zirbel(-)*, *zirben*, *zirm(en)*, *ziernusz (zierbaum)*³; Marzell 1977, 767-771; Bosshard 1978, 136-138.

4.2. zirbel

Le composé *zirbelbaum* est attesté aux sens “pinus silvestris, pinaster” (1540+), “pinus cembra” (1556+), “pinus pinea” (1561+).

zirbel est attesté au sens “cône (de conifère)” depuis 1598, à côté de *zapf*. Nous n'avons pas trouvé de source pour le v. h. all. *zirbel*, *zirbil* cité par Kluge-Mitzka (1967), Kluge-Seebold (1995).

zirbel est attesté peu après comme nom d'arbres (peut-être par rétroformation sur *zirbelbaum*): “conifère” ou “épicéa/sapin” (1609, à propos de la Forêt-Noire), “pin” (1702, 1716, 1719), “arole” (1891+).

Au sens “arole”, *zirbelbaum* a été précisé en *zirbelkiefer* (1765+), *zirbelfichte* (1822+), *zirbelföhre* (1841+).

L'étymologie communément admise (remontant à Grassmann 1870, 213; Osthoff 1901, 137-138) tire *zirbel* de la racine de m. h. all. *zirben* “tourner”, à l'instar du grec στρόβιλος “qui tourne; toupie; pomme de pin; pin”.

Cependant, le sens “toupie” n'est pas attesté pour ce mot allemand, qui surgit subitement au 16^e siècle. Nous verrions donc plutôt dans *zirbel* un *calque* savant du grec στρόβιλος.

Variantes :

zirber (1719), d'abord dans *zirbernüslein* “graine d'arole ou de pin pignon” (1551+); de là l'italien dialectal trentin *zibernüzeri* “fruits de l'arole” (Pedrotti-Bertoldi 1930, 279).

zirbe (1854+), *zürbe* (1798+) (*DWb* 31, 1577) a imité la finale d'autres noms d'arbres comme *Föhre*, *Fichte*.

zirben est parfois attesté comme adjectif (1927, 1936); ailleurs, il n'est souvent qu'une graphie de *zirm-* (Hubschmid 1950, 87, bas), ou une entrée de dictionnaire; là où il est authentique, il est peut-être tiré de composés en *zirben-* formés sur *zirbe*.

62, 64). Ce résultat n'est le produit régulier ni de G-, ni de J-, ni même de *GJ- ou de *DJ (cf. AXUNGIA, HODIE, AIS cartes 248, 346). L'hypothèse d'un emprunt interdialectal (Battisti chez Hubschmid 1950, 90) présente des difficultés. *Non liquet*.

³ Les datations ci-après sont tirées du *DWb*.

4.3. zirm

4.3.1. *zirm* est connu comme mot simple depuis le 17^e s. (*DWb* 31, 1577, 32, 671 s. vv. *zirben*¹, *zürm*); l'adjectif *zirmein*, *zirmen* depuis 1484 (s. v. *zirben*²); *zirnenbaum* depuis 1561, *zirnenbaum*, *ziernbaum* en 1610, 1680 (s. v. *zirbelbaum*); *zirnusz* (< **zirm-nusz* ?) depuis le 14^e s. (*cirrus* traduisant *pine*; puis *tzyrnusz* 1517, *zirnünusz* pl. 1520, etc.) (*DWb* s. vv. *zirbelnusz* § 2 et *ziernusz*; voir aussi 4.4)⁴.

Dans les exemples anciens, si l'on en croit les lexicographes, *zirm* ne désigne pas toujours l'arole mais aussi d'autres espèces de pins, avec ou sans graines comestibles.

zirm ou *zirme* "arole" est attesté, souvent à côté de *zirbe(l)*, dans une partie de l'Autriche (Schneider 1963, 97, Schatz 2, 1956, 731, Jutz 2, 1965, 1725), de la Souabe (ou de l'Allgäu) ainsi qu'au Tyrol du Sud (Hubschmid 1950, 87).

4.3.2. Pour le *DWb* (s. v. *zirben*¹) et peut-être le *REW*³ (3764a), *zirm* n'est qu'une variante phonétique issue de *zirben*. Mais le radical *zirm-* est attesté au moins depuis 1484 (4.3.1), or l'assimilation dialectale *-bn* > *-bm* n'est pas si ancienne, et *-bm* > *-m* n'est même pas régulier (les exemples en sont très rares chez Schatz 1955-1956).

Pour Hubschmid (1950, 88-91), *zirm* remonte à un prélatin **kirmo-* (< **kiramo-* < **kimaro-*), devenu **čermo* dans le substrat roman de l'allemand régional. Mais il n'a peut-être jamais existé de **čerm(o)* sinon par altération locale de **čirm(o)* emprunté à l'allemand (5.2, 5.4.1).

Jokl (1945, 172) note qu'une métathèse **mbr* > *rm* est possible (en roman), cf. IMBRICEM > napolitain *érmăčă* "brique" (*REW* 4282).

Il serait étonnant que le phytonyme roman **ğembro* v. *sim*. n'ait été emprunté nulle part par l'allemand régional. Nous pensons donc que *zirm* est justement cet emprunt, malgré la difficulté phonétique. La métathèse résulte peut-être d'une adaptation au phonétisme allemand, où **mbr* final n'existait plus⁵.

4.4. zirn-, zir-

zirnenbaum (1561+) suppose peut-être un adjectif **zirnen* tiré de **zirnbaum* < **zirbaum*.

Les composés en *zir-*, *zier-* peuvent continuer *zirn-*, *ziern-*; tels sont *tzyrnusz*, *zi(e)rnüszle* (1517, 1556) "graine d'arole" (4.3.1), voire *zierbaum* "arole" (« die alten verschnittenen und verrenkten zierbäumchen », Steub 1862 chez *DWb* s. v. *zierbaum* "arbre d'ornement"). *zi(e)r* sans nasale n'est jamais attesté hors de tels composés.

⁴ Nous ne comptons pas le toponyme *Sirminit* (Innichen, Hubschmid 1950, 88), attesté au moins depuis le 10^e s. mais emprunté directement au substrat roman.

⁵ À mesure de la progression de l'allemand, de nouveaux toponymes ont été empruntés. Ainsi Zirneidhof (Lüsen), ancien *Zirmeneid* < **Zirmenid*, et son homonyme Sirmenit cité n. 4, supposent un roman **čerminédo* selon Hubschmid (1950, 88: « *CIRMİNĒTUM »), ou **ğembrinédo* dans notre hypothèse: il s'agira alors soit d'une réédition de la même métathèse en position intérieure, soit d'une traduction partielle pendant la période de bilinguisme sur le modèle de **ğembro* = *zirm*.

Les formes en *zirl-* comme *zirelnus*, *zirelpaum* (1517) (*DWb* s. vv. *zirbelbaum*, *zirbelnusz*, *zirlin*) sont peut-être nées du composé *zirlinbaum* (1542) < **zirn-lîn-baum* < **zirm-lîm-baum* “arbre résineux nommé *zirm*”, par réinterprétation de *zirlin-*, *zirlin-* comme adjectifs dérivés.

4.5. *zirm-*, *zier(n)-*

Au lieu de *i*, une partie des formes présentent une diphtongue *ie*.

Au Vorarlberg, *i* se fracture régulièrement en *iə* devant certaines consonnes, notamment devant *r* + consonne (Jutz 1960-1965, s. vv. *Birke* etc.). Au Tyrol, Schatz (1955-1956) ne signale rien de tel, mais nous nous demandons si *ir* devant consonne n’y est pas qu’une graphie pour *iər* ou *ia*.

Aux Grisons (*ziernüszli*, *tsiærnisli* à Mutten et à Obersaxen, *DWb* 31, 1220, 1576, *zierbele* à Obersaxen, Bosshard 1978, 138), la diphtongue pourrait résulter d’une contamination par le romanche *žīambər*.

Ailleurs (p. ex. *zierme* en Allgäu, Hubschmid 1950, 87), nous n’avons pas d’explication plausible.

5. Formes ladines, frioulanes et italiennes voisines

AIS 571 ; Pedrotti-Bertoldi 1930, 279 ; *DESF* 2, 1987, 405 ; *EWD* 3, 1989, 200-201.

5.1. Hypothèse

L’éventail des formes à initiale sourde (1.1) donne l’impression de contaminations diverses entre des synonymes tels que *zirm* allemand et **ğembro* indigène (cf. *cortil* et *jardin* produisant *jordil* en Romandie, *FEW* XVI, p. 19 et n. 4 p. 21, 1955). Cette hypothèse se confirme-t-elle à l’examen ?

5.2. *tsirm*, *čirm*

tsirm au Val Gardena, au Val di Fassa et à Moena (dialectes où latin *c^{h,1}* > *č*) ne peut être que l’allemand régional *zirm*.

Avant cet emprunt, la forme était peut-être **čirm* que supposent aussi bien les parlers romans voisins à l’est (ci-après) que l’allemand *tschirm* dans la vallée de l’Adige (Hubschmid 1950, 87).

čirm à Livinallongo (*AIS* aussi *čirm*), *sirom* au Val di Fiemme présentent sans doute une voyelle épenthétique (bien qu’il n’y en ait pas dans Livinallongo *vierm* “ver”).

Val di Cembra *zirm* [*ts-*] (Aneggi 1984, 176) peut être le produit phonétique de **čirmo*.

Ampezzo *ziérmo* [ts-] (cf. *ziél(o)* “ciel”, *dinvèrno* “en hiver”; *sìrlo* “tornade”, *šmìrbe* “graisse à roues”, *švirgolà* “courbé”, *VAnp* s. vv.) suppose un allemand dialectal **zierm(e)* (peut-être par diphtongaison devant *r*, cf. 4.5, 5.3).

Frioulan *zirmul* [ts-] et *cirmul* [č-] (*AIS* et *DESF* 2, 1987, 405), Comelico superiore et Cadore *zirmal*, *-ul*, *-ol* (*EWD* 3, 201) : finale en *-l* peut-être d’après l’allemand *zirbel* ; initiale *ts-* d’après l’allemand (au P. 318 du moins, *ts* n’est pas le produit phonétique de **č-*).

cirmo à Trente sera un emprunt au latin **čirm(o)* ou directement à l’allemand. De Trente, *zirmo* a passé en Valsugana et à Vérone.

Au 16^e siècle, Trente et le Val di Non disaient *cembro* (5.5).

Tout ou partie des formes (modernes) ci-dessus remontent ou succèdent donc à un plus ancien **čirmo*. Puisqu’un latin **ĪR* devant consonne serait devenu **ĪR > *er*, Hubschmid (1950, 89⁽¹⁾) pose un **čermo* local qui aurait ensuite emprunté la voyelle de l’allemand *zirm*. Nous pensons plutôt que *čirmo* entier est emprunté, avec *č-* explicable par une adaptation à la phonologie ladine (ancienne). Hubschmid (1950, 83-84, 89) relève que le ladin a aussi emprunté à l’allemand les mots pour “tailler le bois” et “menuisier”.

5.3. *Badiote čier*

čir ou *čiar* au Val Badia et à Marebbe est donné avec monophongue ou avec diphtongue selon les sources, mais rime toujours avec les produits de *HĒRĪ* et de *INTĒGRU* (cf. Kramer 1977, 63, *EWD* s. vv. *danti(er)*, *igni(er)*, *intì(er)*, *AIS* cartes 571 *cembro*, 976 *intero*).

Pour son origine, un prototype prélatin ad hoc (tel que **cĒRU*) ne serait pas satisfaisant. On ne peut pas non plus partir de **čirm* (cf. **vĕrm*, **tĕrm > ěrmo*, *tĕrmo*), ni de *CĒRRU* “chêne chevelu” (cf. *FĒRRU > fĕr*, et différence de sens).

La seule solution semble être de supposer un emprunt du premier élément **zier-* d’un composé de l’allemand voisin (Pustertal) désignant l’arbre ou sa graine, tel que **ziernissl* (cf. 4.4-4.5 ; pour la diphtongue, cf. *dier* “dir”, *gschpiersch* “spürst”, Baur 2004, 47), avec *č-* sous l’influence du **čirm* indigène préexistant (supposé). La forme actuelle du Pustertal est toutefois *zirm* (Hubschmid 1950, 87), où il faudrait alors voir un emprunt interdialectal remplaçant un ancien nom local tel que **zier(nissl)baam*.

5.4. *Autres formes mixtes*

5.4.1.

čembro (*AIS* P. 320 Pèio, Val di Sole ; autrefois plus répandu, 5.4.2, 5.5) représente peut-être une contamination entre un **ġembro* indigène (présumé identique au lombard alpin) et le ladin **čirmo*.

čimbro (P. 330 Mortaso) n’est pas un traitement phonétique de **čembro* (cf. *ġəndru*, *čəndru*, *temp*, *AIS* cartes 33, 930, 363), mais plutôt une altération de celui-ci sous l’influence de **čirmo* de régions environnantes.

**čermo* supposé dès le 12^e siècle au Val Venosta par des toponymes près de Merano et de Schlanders (Hubschmid 1950, 88) résulte peut-être lui aussi du contact de **ǵembro* et **čirmo*.

5.4.2. Le toponyme *Cembra*, près de Trente, est sans doute aussi tiré du nom de l'arole (Battisti 1922, 42; *DTI* s. v.). La région dit aujourd'hui *tsirm* < **cirmo*, mais Mattioli (16^e siècle) semble bien donner *cembro* pour Trente (5.5). L'aire de *-mbr-* s'étendait donc autrefois plus loin à l'est, ce qui suggère que l'histoire des formes de l'Italie du nord-est a pu être, dans les très grandes lignes, la suivante :

1. À date ancienne, partout **ǵembro*. (Il n'y a plus de trace de la sonore **ǵ*, mais l'hypothèse a l'avantage de diminuer le nombre des prototypes.)
2. Plus tard, l'allemand **zirm* est emprunté dans l'aire ladine sous la forme **čirmo* (5.2, fin).
3. À Trente et peut-être en d'autres endroits, apparition de **cembro*, **cimbri* par contaminations entre **ǵembro* indigène et **cirmo* emprunté. (Prononciation **ts-* ou **č-* selon les régions comme pour **č-* roman hérité.)
4. Diversification dialectale du type **cirmo* (5.2, 5.3).
5. Extension de **cirmo* et de ses variantes grâce au soutien de l'allemand *zirm*.
6. Réemprunt de *zirm* (*tsirm*) dans les vallées les plus exposées à l'influence de l'allemand.

5.4.3. Hubschmid (1950, 90) s'appuie sur le toponyme *in Zimero* (1297, 1344, près de Trente) pour faire du nom de l'arole un ancien proparoxyton **kímaro-*. Mais cette conclusion est contraire au témoignage du valtelinois (Grosio *ǵembru*, 2.3) et du roumain (*zâmbri*, 3). Rappelons plutôt que *Cembra* près de Trente s'appelle en allemand *Zimmers* ou *Zimber*.

5.4.4. Nous n'avons pas d'explication satisfaisante pour la finale de *ǵémbel* à Piazzola (P. 310), ni de *čirmen* à Castelfondo (P. 311).

5.4.5. Les *sdrember*, *strember* de Campell (16^e siècle, cité par *DRG* 5, 448) ne sont que des intermédiaires imaginés par lui pour son étymologie de *dschember* par *strobilus*.

5.5. Le nom scientifique

Dans son choix de l'épithète spécifique *cembra*, Linné s'est appuyé « unter anderem auf das 1586 erschienene Pflanzenbuch *De plantis epitome utilissima* von Pietro

Andrea Mattioli, der die Art als *Pinus Cembro* aufgeführt hatte » (de.wikipedia.org/wiki/Zirbelkiefer 9.10, 10.13).

Mattioli écrit déjà *Cembro* dans ses *Commentarii in sex libros Pedacii Dioscoridis Anazarbei de medica materia* (1^{re} édition 1544; consulté seulement dans l'édition de 1570, p. 88) : « Sylvestrium [pinorum] uaria sunt genera, quæ in alpina, & maritima partiuntur. Alpinorum tria genera. [...] Tertium quòd Tridentini & Ananienses Cembro et Cirmolo uulgò uocant [...] »

Cembro à Trente concorde avec le toponyme *Cembra* (5.4.2). En revanche, rien ne confirme la présence du type frioulan et cadorin *cirmol(o)* dans les parlers cités par Mattioli. Il semble plutôt que, dans ce passage, seul *cembro* se rapporte à Trente et au Val di Non, deux endroits où Mattioli a séjourné, et que *cirmolo* soit en réalité la forme frioulane, que l'auteur aurait insérée ultérieurement, peut-être suite à son séjour à Gorizia, mais sans modifier le reste de la phrase en conséquence. (Consulté pour la biographie de Mattioli : it.wikipedia.org/wiki/Pietro_Andrea_Mattioli, 6.13.)

Le *cembro* ainsi attesté dans la première moitié du 16^e siècle pour Trente [*ts- ?] et le Val di Non [*č-] a dû y être remplacé par **cirmo* peu après, puisqu'on trouve déjà *cirmo* en 1701 dans un texte de la province de Belluno (Tomasi 1983, 48), cf. aujourd'hui Trente *zirmo* [ts] (Quaresima 1964, 517), *Cembra zirm* (Aneggi 1984, 176), Fâver, Tuenno *θirm*, *širm* (AIS P. 332, 322).

5.6. Conclusion

En résumé (de la partie 5), nous avons tenté de montrer que toutes les formes à initiale sourde résultent de contaminations diverses et de date diverse entre termes indigènes (initialement **ġembro*) et termes allemands (principalement *zirm*, peut-être d'ailleurs issu lui-même de **ġembro*, 4.3.2).

Au 16^e siècle, le tableau a dû être à peu près celui-ci (5.4.2, 5.5) :

- *zirm* en allemand régional ;
- **cirm(o)* en ladin et peut-être dans quelques autres dialectes : emprunt à l'allemand ;
- **cembro* au Trentin : issu d'une contamination entre **ġembro* local (dans notre hypothèse) et **cirmo* emprunté (tous deux disparus depuis lors).

Des formes **čermo* et *čimbro* (5.4.1) ont dû exister aussi.

Par la suite, la pression poursuivie ou renouvelée de l'allemand a causé l'extension de **cirm(o)* aux dépens de **cembro*, et de *tsirm* aux dépens de **čirm* (5.4.2).

Ce schéma rend compte plus ou moins plausiblement de presque toutes les formes (exceptions : 5.4.4, peut-être 5.3, peut-être 5.4.1 c).

6. Reconstruction

En résumé (des parties 1 à 5) :

- (a) Le mot romanche et lombard alpin, compte tenu du roumain, doit remonter à **GIĚMBRU* (2 et 3.4).
- (b) Le synonyme roumain, trop proche pour ne pas être apparenté, remontera à **GIAMBRU* ou **GIĚMBRU* (3).
- (c) L'allemand régional *zirm* (Tyrol, etc.) semble devoir s'expliquer par un emprunt au roman **ġembro* v. *sim.*, malgré la difficulté phonétique (4.3.2).
- (d) Les formes diverses du Trentin-Haut Adige, de Haute Vénétie et du Frioul remontent peut-être toutes à des contaminations de dates diverses entre formes indigènes (initialement **ġembro*) et formes allemandes (initialement et principalement *zirm*) (5.6).

7. Étymologie

7.1 Étant donné le grand nombre de mots celtiques en romanche et en italien du nord, une initiale *GIAM- (?) / *GIEM- fait penser au nom celtique de l'“hiver”, ce qui ne serait pas absurde car d'une part l'arole est l'arbre qui supporte le climat le plus froid, d'autre part une présence celtique est connue dans la région danubienne.

**giam*- “hiver” est bien attesté en gaulois (Delamarre 2003, 178). Ce vocalisme qui se retrouve dans l'arménien *jean*, génitif de *jiwn* “neige”, représente **g^hiyŋ-* (cf. Brugmann 1906, 135), forme refaite du degré zéro commune à tout ou partie de l'indo-européen d'Europe (dont le latin *hiems*).

Le rendu du gaulois **giam*- par le latin *GIEM- s'explique peut-être par une adaptation à la phonétique latine, comparable à CASTĀNEA > CASTĪNEA, ἔβδομάς > *ĒDĪMA “semaine”, et d'autres.

Le glissement sémantique “hiver” > “(grand) froid” est connu dans une partie des mots indo-aryens et grecs apparentés.

Le suffixe serait le même que dans l'indo-européen **ud-ro-* “aquatique”, qui dans plusieurs langues filles désigne la “loutre”.

L'arole aurait donc été nommé en celtique alpin et carpatique **giam-ro-* “celui du froid”⁶.

7.2. La principale difficulté réside dans l'étymologie celtique d'un mot roumain. Il ne semble pas que d'autres mots celtiques aient passé en roumain (à part ceux déjà adoptés par Rome, comme CARRUS, CABALLUS). Les mots de substrat en roumain (cf. Brâncuş 1983) ne semblent jamais être celtiques⁷.

L'archéologie indique une présence celte notamment en Transylvanie aux 4^e-2^e siècles avant notre ère (Cunliffe 2001, cartes 20, 21). Faut-il supposer un mot de substrat celtique en dace ? C'est improbable.

La question de l'étymologie reste donc ouverte et la conclusion principale de notre étude réside dans la reconstruction (6 *a-b* et peut-être *c-d*).

Rémy VIREDAZ

⁶ De là aussi le nom slave et roumain du “bison” (3.2) ? Dans ce cas, le zoonyme slave serait emprunté au roumain **dzâmbbru* (par le vieux bulgare) et non l'inverse.

⁷ Parfois considéré comme celtique, roum. *jep* “pin rampant” est à notre avis un hypocoristique de *jneapăn* “id.” (et *JUPPU REW³ 4628a de JŪNĪPERU).

Bibliographie

- ALRN, 1956-1961. *Atlasul lingvistic român: serie nouă*. Petrovici, Emil/Pătruț Ioan, et al., Bucarest, Académie.
- Aneggi, Aldo, et Rizzolatti, Piera, 1984. *Dizionario cembrano*, S. Michele all'Adige, Museo degli usi e costumi.
- Battisti, Carlo, 1922. *Studi di storia linguistica e nazionale del Trentino*, Florence, Réimpr. Sala, Forni, 1986.
- Baur, Wolfgang Sebastian, 2004 [2003]. *Puschtra Mund Art: Gedichte und Nachdichtungen in Pustertaler Mundart*, Berlin, Goiapui.
- Bertoldi, Vittorio, 1930. «Relitti prelatini comuni alle Alpi ed ai Carpazi», *AGI* 24, 87-98.
- Bosshard, Hans Heinrich, 1978. *Mundartnamen von Bäumen und Sträuchern in der deutschsprachigen Schweiz und im Fürstentum Liechtenstein*, Zurich, Société forestière suisse.
- Brâncuș, Grigore, 1983. *Vocabularul autohton al limbii române*, Bucarest, Editura științifică și enciclopedică.
- Brugmann, Karl, 1906. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. II²/1 Lehre von den Wortformen und ihrem Gebrauch: Allgemeines, Zusammensetzung, Nominalstämme. Strasbourg, Trübner.
- Cunliffe, Barry, 2001. *Les Celtes*. Trad. Patrick Galliou, Paris, Errance. (*The Ancient Celts*, Oxford University Press, 1997.)
- DEG, 1995. Gabriele Antonioli, Remo Bracchi, *Dizionario etimologico grosino*, Grosio, Biblioteca comunale, Museo del costume.
- Delamarre, Xavier, 2003. *Dictionnaire de la langue gauloise²*, Paris, Errance.
- DTI, 1996. Giuliano Gasca Queirazza et al., *Dizionario di toponomastica. Storia e significato dei nomi geografici italiani*, Milano, Garzanti.
- DWb, 1854-1971. *Deutsches Wörterbuch* von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm. Réimpr. Deutscher Taschenbuch Verlag 1984, 1999; <dwb.uni-trier.de>.
- Gartner, Theodor, 1883. *Raetoromanische Grammatik*, Heilbronn, Henninger.
- Graßmann, Hermann, 1870. *Deutsche Pflanzennamen*, Szczecin, N. Graßmann.
- Hubschmid, Johannes, 1950. «Vorindogermanische und jüngere Wortschichten in den romanischen Mundarten der Ostalpen», *ZrP* 66, 1-94.
- Hubschmid, Johann Ulrich, 1942. C. r. de Carlo Battisti, *Dizionario toponomastico atesino*. *ZrP* 62, 107-128.
- Iliescu, Maria, 1977. «Retoromana și cuvintele românești de substrat», *SCL* 28, 181-186. Repris dans 2008, 405-413.
- Iliescu, Maria, 1980. «Les affriquées sourdes roumaines en perspective romane», *RRL* 25, 97-100. Repris dans 2008, 427-431.
- Iliescu, Maria, 2008. *Miscellanea Romanica (1956-2007)*, Cluj, Clusium & Scriptor.
- Ivănescu, Gheorghe, 1980. *Istoria limbii române*, Iași, Junimea.
- Jokl, Norbert, 1945. «Zur Frage der vorrömischen Bestandteile der alpinlombardischen und rätoromanischen Mundarten», *VR* 8, 1945-1946, 147-215.
- Jud, Jakob, 1911. «Dalla storia delle parole lombardo-ladine», *BDR* 3, 1-18 et 63-86.
- Jud, Jakob, 1946. «Bemerkungen zum Aufsatz: Zur Frage der vorrömischen Bestandteile der alpinlombardischen und rätoromanischen Mundarten von Norbert Jokl», *VR* 8, 1945-1946, 216-219.

- Jutz, Leo, 1960-1965. *Vorarlbergisches Wörterbuch*, Wien, ÖAW, 2 vol.
- Kluge-Mitzka, 1967. Friedrich Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 20. Auflage bearbeitet von Walther Mitzka, Berlin, de Gruyter.
- Kluge-Seebold, 1995. Friedrich Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 23. Auflage bearbeitet von Elmar Seebold, Berlin, de Gruyter.
- Kramer, Johannes, 1977. *Historische Grammatik des Dolomitenladinischen. 2: Lautlehre*, Gerbrunn bei Würzburg, Lehmann.
- Marzell, Heinrich, 1943-1979. *Wörterbuch der deutschen Pflanzennamen*. Leipzig, Hirzel, 5 vol. (Volume 3, 1977.) Réimpr. 2000.
- Meyer-Lübke, Wilhelm, 1936. «Zur Geschichte von lat. *G^e*, *Gⁱ* und *J* im Romanischen», *VR* 1, 1-31.
- Muret, Ernest, 1933. Article *arole* du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (Genève, Droz), vol. 1, 1924-1933, 626-628.
- Osthoff, Hermann, 1901. *Etymologische Parerga*, Leipzig, Hirzel.
- Panțu, Zacharia C., 1929 [1906]. *Plantele cunoscute de poporul român²*, Bucarest, Casa Școalelor.
- Pedrotti, Giovanni, et Bertoldi, Vittorio, 1930. *Nomi dialettali delle piante indigene del Trentino e della Ladinia Dolomitica*, Trento, Monauni.
- Pfister, Max, 1985. «Entstehung, Verbreitung und Charakteristik des Zentral- und Ostalpen-Romanischen vor dem 12. Jahrhundert (mit einem Korreferat von G. P. Pellegrini)», in: Beumann, Helmut/Schröder, Werner (ed.), *Frühmittelalterliche Ethnogenese im Alpenraum*, Sigmaringen, Thorbecke.
- Pușcariu, Sextil, 1928. «Pe marginea cărților», *Dacoromania* 5, 1927-1928, 744-800.
- Quaresima, Enrico, 1964. *Vocabolario anaunico e solandro: raffrontato col trentino*, Venezia/Roma, Istituto per la collaborazione culturale.
- Rosetti, Alexandru, 1978. *Istoria limbii române, 1: De la origini pînă în secolul al XVII-lea*. Bucarest, Editura științifică și enciclopedică.
- Sala, Marius, 1976. *Contributions à la phonétique historique du roumain*, Paris, Klincksieck.
- Schatz, Josef, 1955-1956. *Wörterbuch der Tiroler Mundarten*, Innsbruck, Universität, 2 vol., Réimpr. 1993.
- Schneider, Elmar, 1963. *Romanische Entlehnungen in den Mundarten Tirols: ein dialektgeographischer Versuch*, Innsbruck, Universität.
- Schw. Id., 1881-. *Schweizerisches Idiotikon. Wörterbuch der schweizerdeutschen Sprache*, Frauenfeld, Huber; <idiotikon.ch>.
- Stampa, Renato, 1937. *Contributo al lessico preromanzo dei dialetti lombardo-alpini et romanci*, Zurich, Niehans.
- Tomasi, Giovanni, 1983. *Dizionario del dialetto di Revine [e del dialetto bellunese arcaico]*, Belluno, Istituto bellunese di ricerche sociali e culturali.
- VAnp, 1982-1988. *Vocabolario anpezan*, Quartu, B. Monica/Kramer, Johannes/Annerose Finke (ed.), Gerbrunn bei Würzburg, Lehmann, 4 vol.
- Viredaz, Rémy, 2013. «Est-alpin *ARTĪCŌRIUM <regain>», in: *ACILFR XXVI*, VII, 4384-4393.

Entre linguistique et botanique : l'étymologie des noms de plantes. L'exemple des noms de cactus

1. Introduction

La personne passionnée par un sujet, quel que soit ce dernier, en vient souvent, au bout de quelque temps, à réfléchir sur le vocabulaire propre à ce domaine ; il n'est pas rare qu'elle en vienne ensuite à s'interroger sur l'origine des noms qui le composent. L'amateur de plantes, et plus particulièrement de cactus, ne fait pas exception. Mais sa curiosité pour l'origine et l'histoire des noms de ces végétaux, qu'ils soient vernaculaires ou scientifiques, risque fort d'être déçue : les principaux ouvrages sur le sujet mêlent rarement les deux types de noms et ne donnent le plus souvent à leur sujet que des informations succinctes. C'est de ce constat qu'est né le projet d'un dictionnaire étymologique des noms de cactus traitant à la fois leurs noms scientifiques et leurs noms vernaculaires (Wirth-Jaillard en préparation a). L'ambition de cet article est de présenter les prolégomènes à un tel ouvrage après avoir exposé rapidement les noms de plantes et leur formation ainsi que les principaux ouvrages sur ces noms et sur leur étymologie.

2. Les noms de plantes : présentation générale

Les plantes sont toutes identifiées par un nom scientifique. La plupart le sont également par un, plusieurs ou de très nombreux noms vernaculaires ; parmi celles qui en sont au contraire dépourvues figurent « la majorité des Cryptogames, des Phanérogames rares ou ayant peu de rapports avec les hommes » (Foucault 1993, 35). Un même nom vernaculaire peut également être employé pour nommer plusieurs plantes ; ainsi le type lexical *petnèye/petnie*, généralement employé dans les Vosges pour désigner le panais (*Pastinaca sativa* ; Haillant 1886, 89), est également utilisé pour la berce commune (*Heracleum sphondylium*) dans certaines localités (*ibid.*). Dans le même département, à Uriménil, le même type lexical sert pour le cerfeuil sauvage (*Anthriscus sylvestris*). La ressemblance entre ces trois plantes explique ces emplois (Wirth-Jaillard en préparation b). B. de Foucault (1993) a établi une nomenclature des motivations de ces noms ; y figurent entre autres les particularités de la plante (*perce-neige*), la comparaison avec un animal (*dent de chien*) ou un objet (*bourse à pasteur*) mais aussi les structures sur sème ethnobotanique (*herbe aux ver-rues*) ou sur sème zoobotanique (*herbe aux chats*).

Depuis Linné, le nom scientifique, en latin, comporte quant à lui obligatoirement deux éléments : en premier, le genre, sous la forme d'un substantif, commençant par une majuscule et qui peut être masculin, féminin ou neutre, et en second, l'espèce, sous la forme d'un adjectif épithète, commençant par une minuscule et accordé avec le substantif. *Coprinus comatus*, *Daucus carota* et *Quercus ilex* désignent ainsi respectivement le coprin chevelu, la carotte et le chêne vert. Cette désignation est le plus souvent suivie du nom du responsable qui a nommé ainsi et décrit la plante ; on lui ajoute parfois l'année de nomination. *Betula pendula* Roth identifie ainsi le bouleau pleureur, et *Sedum acre* L., 1753 l'orpin âcre ou poivre de muraille ; *L.* est l'abréviation courante pour Linné.

La nomenclature des motivations de ces noms présente des points communs avec celle des noms vernaculaires, mais également des particularités : certains noms scientifiques sont ainsi des créations artificielles à partir de quelques lettres (*Rorippa*, *Mycelis*, Foucault 1993, 13), d'autres ont été formés par anagrammatisation (*Tylecodon*, à partir de *Cotyledon* ; *op. cit.*, 12).

Cette nomenclature des noms scientifiques n'est pas stable : non seulement elle s'agrandit lors de la découverte et de la nomination de nouveaux genres ou espèces, mais il n'est pas rare également que des noms changent. C'est principalement le cas lors du regroupement ou de l'éclatement d'une 'famille', changement qui se produit le plus souvent à la suite d'une nouvelle étude phylogénétique ayant établi une parenté entre différents taxons (c'est-à-dire groupes d'organismes partageant des caractères communs) ou au contraire démontré qu'un ensemble de plantes considéré jusque-là comme constituant un seul et même taxon en regroupait en réalité plusieurs. La génétique joue un rôle essentiel dans la phylogénie. Auparavant, la classification était effectuée surtout en fonction des ressemblances physiques entre les plantes.

Il n'est donc pas rares que plusieurs noms scientifiques soient employés durant la même période, même par les amateurs éclairés ou les producteurs de plantes, tous n'ayant pas encore adopté la dernière dénomination en date, pour des raisons logistiques notamment (impossibilité de changer l'ensemble des étiquettes par exemple) ou parce qu'ils ne souhaitent pas modifier leurs habitudes.

3. Aperçu des principaux ouvrages sur les noms de plantes et leur étymologie

Un ouvrage entier ne suffirait pas pour analyser l'ensemble des publications s'étant intéressées au nom des plantes. Cette présentation ne portera donc que sur quelques travaux, principalement des dictionnaires puisque le projet est d'en rédiger un. Aucune publication de ce type n'a encore été rédigée pour les seuls cactus ; certains noms de ces derniers ont cependant été traités dans des ouvrages plus généraux. C'est le cas notamment dans l'*Etymological Dictionary of Succulent Plant Names* (Eggle/Newton 2004), la famille des cactus (*Cactaceae*) faisant partie des plantes succulentes, plantes charnues se caractérisant par leur capacité à stocker l'eau. Le

contenu en est cependant succinct ; voici ce que l'on y trouve pour l'*Echinopsis chamaecereus* (ou *cactus cacahuète*) :

Echinopsis Gr. < echinos >, hedgehog; and Gr. < -opsis >, similar to; for the spiny globose plant bodies; (*Cactaceae*) (*op. cit.*, 73)

chamaecereus Gr. < chamai >, low, prostrate, on the ground; and for *Cereus*, a genus of columnar cacti; for the growth and size of the plants. (*Echinopsis*) (*op. cit.*, 45)

Si, dans ces deux exemples, ce livre tente d'expliquer pourquoi ces éléments grecs ont été choisis, il se contente en revanche généralement de donner la seule origine des noms scientifiques, sans références, sans datations et sans perspectives (tendances dans la désignation par exemple).

Portant sur un autre genre de plantes succulentes, *The Aloe Names Book* (Grace / Klopper / Figueiredo / Smith 2011), au titre prometteur, propose, pour chaque article, une entrée suivie du nom de la personne ayant nommé la plante, l'étymologie-origine de chacun de ces noms et une liste des noms vernaculaires avec référence à leur langue et à la source dans laquelle ils ont été relevés. Malheureusement, l'histoire de ces noms en est totalement absente et les noms vernaculaires mentionnés le sont sans aucune explication :

Aloe verecunda Pole-Evans

Etymology

verecunda : Because the leaves wither in winter and the plant is almost impossible to be seen, from Latin 'verecundus' (modest).

Common names

grasaalwyn [Afrikaans]

grass aloe [English] (*op. cit.*, 162)

D'autres ouvrages sont plus généraux. C'est le cas du *Dictionnaire étymologique de botanique* (Couplan 2000), dont la nomenclature mêle noms scientifiques et noms vernaculaires de plantes, mais aussi termes généraux (*céréale*, *épine*, *semence*) et noms de familles (*Crassulacées*). Là encore, l'étymologie se résume à l'origine du terme étudié, les éléments historiques étant très marginaux :

Cereus : n. g. de certains cactus (Cactacées) ; du L. "cereus", cierge, bougie de cire, décrivant l'allure de ces plantes. (*op. cit.*, 53)

De nombreux autres ouvrages ont été rédigés sur le sujet dans une langue autre que le français. Parmi ceux-ci, *The Names of Plants* (Gledhill 2002) est un dictionnaire qui s'apparente davantage à un dictionnaire de langue qu'à un dictionnaire étymologique :

Cereus, cereus -a -um waxy (cereus, a wax taper) (*op. cit.*, 99)

Sauf lorsqu'un tel procédé n'est vraiment pas possible :

Lobivia an anagram of Bolivia, provenance of the genus (*op. cit.*, 183)

La nomenclature de l'*Elsevier's Dictionary of Plant Names and their Origin* (Watts 2000) est quant à elle constituée de noms vernaculaires anglais. Ceux-ci sont mis en relation avec le nom scientifique de la plante ; une explication vient parfois compléter l'article :

CACTUS, Christmas *Schlumbergera x buckleyi*. (*op. cit.*, 164)

Comme le précédent ouvrage, celui-ci ressemble souvent davantage à un tableau de correspondance qu'à un dictionnaire étymologique.

Un commentaire comparable peut être fait pour le *Taschenwörterbuch der botanischen Pflanzennamen* (Boerner 1989), dont la nomenclature, exclusivement scientifique, est séparée en deux parties : d'abord les noms de genres, ensuite ceux d'espèces.

Mammillária, f, Cactac.: lat. *mammilla* = Warze, Brustwarze ; (Warzenkaktus) (*op. cit.*, p. 131) elongátus, verlängert, gestreckt (*op. cit.*, p. 251)

L'*Etymologisches Wörterbuch der botanischen Pflanzennamen* (Genaust 2012) présente davantage d'informations. Sa nomenclature mêle noms de genres et noms d'espèces ; les noms présentant le même élément initial sont le plus souvent regroupés :

Cleistocactus: zu gr. *kleistós* "verschießbar" und lat. *cactus* "Kardone" (s. *Cactaceae*); die Benennung geht wahrscheinlich von *C. sepium* aus, der in seiner Heimat (Ecuador) zu Umzäunungen angepflanzt wird. – Cleistógenes "Steifhelm": zu *kleistós* und gr. *-genés* "-entstanden"; nach den kleistogamen Ährchen der meist kurzen Seitenäste (*op. cit.*, 162)

L'ouvrage donne aussi parfois quelques éléments sur l'histoire du nom (date d'attribution, changements, etc.).

On citera également pour mémoire les nombreuses *Flores populaires* (comme Haillant 1886 ou Rolland 1896-1914) qui, pour un nom scientifique, recensent les différents noms vernaculaires employés dans l'aire géographique d'étude. Les cactus sont cependant en nombre très limité dans ces ouvrages, les parlers régionaux de France leur ayant rarement attribué des noms spécifiques.

L'analyse, même rapide, de ces différents ouvrages permet d'en dégager les principaux traits. Le premier est que, pour les ouvrages généraux, la nomenclature ne peut évidemment être exhaustive ; on souhaiterait cependant connaître selon quels critères elle a été établie. L'information est rarement présente. On aura également noté que certains ouvrages intègrent sans distinction noms scientifiques et noms vernaculaires, tandis que d'autres font le choix de ne traiter que les uns ou les autres. Mais ce qui est sans conteste le plus marquant, dans ces ouvrages, est le règne de l'étymologie-origine au détriment de l'étymologie-histoire. Curieusement, alors qu'elles sont rédigées par des spécialistes de la botanique, les notices se limitent dans leur très grande majorité à des explications d'ordre linguistique, sur le sens de l'étymon ou des étymons. Ces

travaux n'apportent jamais réellement ce qui ferait leur vraie richesse et leur vraie originalité, à savoir l'histoire de ces noms, alors que leurs auteurs seraient les plus compétents pour la présenter. C'est comme si la langue (et l'étymologie) devait forcément être déconnectée de son contexte historique, comme si celui-ci n'avait aucune importance, n'était qu'accidentel.

4. Prolégomènes à un dictionnaire étymologique et historique des noms de cactus

C'est de ce constat qu'est née l'idée de rédiger un dictionnaire des noms de cactus s'intéressant à la fois à l'étymologie et à l'histoire de ces noms scientifiques et vernaculaires, dans les langues romanes et non romanes, et répondant aux exigences de la lexicographie (Wirth-Jaillard en préparation a).

4.1. Pourquoi les noms de cactus ?

En premier lieu, par intérêt personnel. Connaître et apprécier un domaine facilite grandement son appropriation et sa compréhension ; le travail de recherche sur le sujet n'en est que plus aisé. Mais les cactus et leurs noms présentent aussi des avantages intrinsèques, parmi lesquels le nombre relativement raisonnable de genres (environ 90) et d'espèces (environ 2500), mais également le fait que ces plantes soient suffisamment courantes pour que des noms vernaculaires leur aient été attribués, mais également de diffusion assez récente en Europe et ailleurs pour que ces noms ne soient pas excessivement nombreux, comme peuvent l'être, pas exemple, les noms vernaculaires de certaines plantes d'usage ancien (cf. les *Flores populaires* pour des exemples). Ce nombre relativement restreint de noms vernaculaires tient à l'histoire des cactus. Originaires du continent américain, ils ne commencent à intéresser réellement les riches collectionneurs européens qu'au début du XIX^{ème} siècle, avant de connaître un véritable boom à partir de 1840 puis le déclin dès 1850 en Grande-Bretagne (Rowley 1997, 168-200). L'intérêt pour ces plantes semble avoir été plus constant en Allemagne ; en France, c'est dans les années 1930 que débute la vogue des cactus et autres plantes grasses. Interrompue par la Seconde guerre mondiale, elle reprend après celle-ci. De nouvelles espèces sont également régulièrement identifiées ; certains noms, scientifiques notamment, sont donc des créations récentes dont on peut connaître avec certitude les motivations puisqu'il est possible d'interroger l'inventeur à l'origine de ce nom.

4.2. Caractéristiques des noms de cactus

Pour les noms scientifiques, l'ouvrage qui fait actuellement référence est le *New Cactus Lexicon* (NCL, publié en 2006), qui présente, par ordre alphabétique, l'ensemble des genres et espèces de cactus, avec parfois quelques mots sur l'origine de leur nom ; parmi les autres informations fournies figurent notamment le nom de la

personne auteur de la désignation, sa date, la localisation de ces plantes et une description (taille, forme, taille et couleur de la fleur, etc.).

Parmi les noms de genres, certains sont descriptifs (*Mammillaria*, de latin *mammilla* “mamelle”; *Armatocereus*, de latin *armatus* “armé” et *cereus*, la plupart des espèces comportant de grande épines), d’autres reprennent le nom de la ville ou de la province où la plante a été découverte (*Oroya*, de *La Oroya*, ville du Pérou; *Copiapoa*, de la province de *Copiapó* au Chili) ou un nom de famille (*Ortegocactus*, de *Ortega*; *Parodia*, de Domingo *Parodi*, pharmacien ayant étudié la flore du Paraguay), le plus souvent hommage à un cactophile. D’autres encore reprennent un nom vernaculaire (*Tunilla*, de *tunilla*, diminutif de l’espagnol *tuna* désignant les opuntias).

Les noms scientifiques d’espèces peuvent quant à eux avoir pour étymon un adjectif du latin classique (*Gymnocalycium glaucum*, *Opuntia sanguinea*) ou formés en latin (*Mammillaria elongata*), un composé savant (*Echinopsis chamaecereus*), un nom de personne (*Discocactus zehntneri*, du nom du naturaliste suisse Leo Zehntner (1864-1961)), un nom de lieu (*Discocactus bahiensis*, de Bahia), une latinisation d’un nom vernaculaire (*Cleistocactus colademononis*, de l’espagnol *cola de mono*, “queue de singe”).

Pour leur très grande majorité, les noms vernaculaires sont quant à eux formés par analogie : *bonnet d’évêque* (*Astrophytum myriostigma*), *cactus cacahuète* (*Echinopsis chamaecereus*), *queues de rat* (*Disocactus flagelliformis*), *tête de vieillard* (*Cephalocereus senilis*), etc.

L’*Echinocactus grusonii* est quant à lui appelé *coussin de belle-mère* en français et, en anglais, *golden barrel cactus* (“cactus baril d’or”), *golden ball* (“ballon d’or”), ou *mother-in-law’s cushion* (“coussin de belle-mère”), en italien *cuscinò della suocera* (“coussin de belle-mère”), en portugais *assento de sogra* (“siège de belle-mère”), *bola de ouro* (“balle d’or”), *cacto barril dourado* (“cactus tonneau d’or”), *cacto-bola* (“cactus balle”), *cadeira de sogra* (“chaise de belle-mère”), *poltrona de sogra* (“fauteuil de belle-mère”), en espagnol *asiento de suegra* (“siège de belle-mère”), *barril de oro* (“baril d’or”), *biznaga dorada* (“[sorte de cactus] d’or”), *bola de oro* (“balle d’or”), *cactus erizo* (“cactus hérisson”), *cojín de suegra* (“coussin de belle-mère”) ou encore en allemand *Goldkugelkaktus* (“cactus balle d’or”), *Schwiegermutterstutz* (“siège de belle-mère”), *Schwiegermutterstuhl* (“chaise de belle-mère”). Ce seul exemple suffit pour montrer la vivacité de ces noms vernaculaires dans différentes langues, mais également pour faire remarquer qu’un grand nombre de ces formations, pour cet exemple, sont similaires, alors que l’analogie en question, celle du baril d’or ou celle du coussin ou du siège de belle-mère, humoristique, ne sont pas forcément celles qui viennent immédiatement à l’esprit à la vue de la plante. Traiter ensemble ces noms dans différentes langues constituera une des tâches du dictionnaire, avec pour objectif de définir s’il s’agit de formations parallèles sans liens directs entre elles ou de calques d’une formation initiale. Il restera alors à définir par quel biais ceux-ci sont entrés dans ces langues : traductions d’ouvrages ? Revues multilingues ? Inscriptions commerciales sur les plantes ?

4.3. Pourquoi traiter dans un même ouvrage les noms scientifiques et les noms vernaculaires ?

On l'a vu, ce choix n'a pas été celui de certains des ouvrages examinés, qui portent sur les seuls noms scientifiques. Nous préférons inclure également les noms vernaculaires parce que nous pensons que, les uns et les autres désignant le même référent, la comparaison peut être intéressante, d'autant plus que ce travail a rarement été fait jusqu'à présent, les publications intégrant ce type de noms se contentant généralement de les citer sans proposer d'étymologie. Comparer les formations, examiner les processus en jeu, voir les influences des uns sur les autres devrait se révéler riche en apports pour notre connaissance de la vie et de la vitalité d'un lexique spécifique et des interactions, par-delà les frontières linguistiques, dans un même domaine.

4.4. Choix de la nomenclature

Une des difficultés, dans la rédaction d'un dictionnaire étymologique des noms de cactus, tient à la nomenclature. Comment celle-ci doit elle être définie ? Doit-elle être composée de l'ensemble des noms scientifiques et vernaculaires relevés ? Mais alors, pour trois genres de *Mammillaria*, l'une nommée par X en 1882, l'autre par Y en 1934, une troisième par Z en 1996, trois articles seront nécessaires, ou au moins un article avec trois sous-parties, puisque l'inventeur ne sera très certainement pas le même. De la même façon, si plusieurs genres connaissent des espèces *alba*, les rassembler sous un même article pourra sembler inapproprié, la dation de ce nom, là encore, pouvant être due à des personnes différentes, dans des contextes différents et pour des motivations différentes (couleur de la plante, de sa fleur ; analogie, etc.). Le choix le plus pertinent nous semble être celui qui a été effectué pour l'*Aloe Names Book*, à savoir un classement par référent s'appuyant sur une classification cohérente et les noms scientifiques. Comme celle-ci peut, de façon non officielle, varier, même en synchronie, il est donc nécessaire de prendre pour base de travail la dernière publication exhaustive faisant autorité, dans notre cas le *New Cactus Lexicon*, même si l'ouvrage en question date déjà de quelques années (2006) et qu'entre-temps de nouvelles espèces ont été décrites et nommées ; par souci de cohérence, celles-ci ne seront donc pas intégrées. Le référent constitue en effet le seul invariant.

Fonder la nomenclature sur le nom vernaculaire des cactus n'est en revanche nullement envisageable : certains noms de ce type sont en effet difficiles à rapprocher avec certitude d'une espèce en particulier ; il arrive même qu'ils soient valables pour tout un genre. Tous les cactus n'ont pas en outre de nom vernaculaire, loin s'en faut. Dans une telle optique se poserait en outre le choix de la langue de référence qui serait automatiquement, de cette façon, mise en valeur : français ? Anglais ? Allemand ? Le nom scientifique, en latin, présente l'avantage de l'universalité puisque c'est le seul nom partagé par tous et dans cette langue, quelle que soit la langue du pays ou de la région.

4.5. Informations présentes dans chaque article

Pour la qualité de l'ouvrage, différentes informations devront nécessairement figurer dans chaque article :

- en lemme, le nom scientifique, suivi du nom de son inventeur et sa date d'invention
- dans l'article, son étymologie et sa motivation
- les anciens noms officiellement reconnus, avec là encore le nom de leur inventeur, la date, l'étymologie et la motivation
- les différents noms vernaculaires relevés, avec leur étymologie, et, si possible, leur motivation et leur histoire (datation notamment), classés non par langues mais par types de formations, afin de mettre en valeur les similitudes.

4.6. Difficultés

Les principales difficultés dans la rédaction d'un tel ouvrage tiennent à la masse de données à manipuler et à ordonner. Les redites ne pourront être évitées : si l'on considère que chaque nomination est un acte à part entière, a son identité, les mêmes formes ne pourront qu'apparaître plusieurs fois, comme des homonymes.

Une autre conséquence de ces choix sera que nombre d'informations seront isolées dans les articles. Elles devront donc faire l'objet d'une analyse générale dont les conclusions figureront dans l'introduction afin de donner au lecteur une idée générale des grandes tendances de la nomination en fonction des périodes (mode de l'hommage, principales figures de style employées, etc.).

4.7. Essai d'article

Echinopsis chamaecereus H. Friedrich / Glätzle 1983

■ *Cereus silvestrii* Spegazzini 1905

Chamaecereus silvestrii (Spegazzini)¹ Britton / Rose 1922

Lobivia silvestrii (Spegazzini) G. D. Rowley 1967

■ Etym. et hist. Cette plante a, dans un premier temps, été rapprochée par Spegazzini du genre des *Cereus* (lat. *cereus* n. m. "cierge, bougie") parce que sa forme rappelait, en miniature, les cactus de ce type. Quant à *silvestrii*, il n'a pas de lien avec la forêt (lat. *silvestris* adj. "de forêt"), même si cette plante est originaire d'Argentine, entre les provinces de Tucumán et de Salta, « in montuosis dumetosis » (Standley / Calderon 1925, cité par NCL). Son nom lui a en réalité été donné en l'honneur de Filippo Silvestri (1873-1949), entomologiste et botaniste italien travaillant au Museum de Buenos Aires, ami et soutien du botaniste argentin d'origine italienne Carlos Luis Spegazzini (1858–1926).

Britton / Rose 1922 (III, 48-49) en font un genre nouveau, ne comprenant que cette espèce, qu'ils nomment *Chamaecereus* en justifiant ainsi ce nom : « The first part of the generic

¹ Lorsqu'une espèce est reclassée dans un autre genre, le nom du premier auteur est conservé, entre parenthèses, et le nom de l'auteur de la nouvelle dénomination est ajouté à la suite.

name is from *χαμαί* on the ground, referring to the creeping or depressed habit of the plant » (*op. cit.*, 48).

En 1967, G. D. Rowley rattache cette espèce à un genre défini par Britton/Rose 1922, celui des *Lobivia* (anagramme de *Bolivia*, la plupart des représentants de ce genre étant originaire de Bolivie), qui regroupe des petites plantes globulaires, cylindriques, solitaires ou cespitueuses, originaires d'Amérique du Sud. Enfin, en 1983, cette espèce est transférée dans le genre des *Echinopsis* (Zuccarini 1837, du substantif gr. *echinos* « oursin » et du substantif de même origine *opsis* « apparence »), qui regroupe des plantes proches physiquement des précédentes et originaires de la même zone géographique. C'est la ressemblance entre les graines des uns et des autres qui est à l'origine de ce changement.

■ Noms vernaculaires :

Type *cactus cacahuète* : *cactus cacahuète* (français), *cactus cacahuete* (espagnol) 1998, *peanut(s) cactus* (anglais) 1973

Type *cactus cornichon* : *cactus cornichon* (français) 1996

Type *cactus colonne naine* : *Zwergsäulenkaktus* (allemand) 1988

Par analogie, en raison de sa forme.

5. Conclusion

Ce projet de dictionnaire est donc un projet ambitieux, dont la publication ne devrait pas intervenir avant plusieurs années. Ambitieux par sa taille, puisque ce sont des milieux de noms qui devraient être traités, mais également dans son optique, puisqu'il sera le fruit à la fois d'une bonne connaissance du domaine d'étude, mais également des ressources et des perspectives linguistiques. C'est sans doute de ce double 'parrainage' qu'il tirera sa plus grande originalité.

Université catholique de Louvain

Aude WIRTH-JAILLARD

Références bibliographiques

- Boerner, Franz, 1989³ [1951]. *Taschenwörterbuch der botanischen Pflanzennamen*, Berlin/Hamburg, Paul Parey.
- Britton, Nathaniel Lord/Rose, Joseph Nelson, 1919-1923. *The Cactaceae. Description and Illustrations of Plants of the Cactus Family*, Washington, The Carnegie Institution of Washington, 4 vol.
- Couplan, François, 2000. *Dictionnaire étymologique de botanique*, Paris, Delachaux et Niestlé.
- Eggli, Urs/Newton, Leonard E., 2004. *Etymological Dictionary of Succulent Plant Names*, Berlin/Heidelberg/New York, Springer-Verlag.

- Foucault, Bruno de, 1993. *Les plantes et leurs noms: essai de phytonymie structurale*, Berlin/Stuttgart, J. Cramer.
- Genaust, Helmut, 2012³ [1989]. *Etymologisches Wörterbuch der botanischen Pflanzennamen*, Hamburg, Nikol Verlag.
- Gledhill, David, 2002³ [1985]. *The Names of Plants*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Grace, Olwen M./Klopper, Ronell R./Figueiredo, Estrela/Smith, Gideon F., 2011. *The Aloe Names Book*, Pretoria/Kew, South African National Biodiversity Institute/Royal Botanic Gardens.
- Haillant, Nicolas, 1886. *Flore populaire des Vosges*, Paris/Épinal, Société nationale et centrale d'horticulture de France.
- NCL = Hunt, David (ed.), 2006. *The New Cactus Lexicon*, Milborne Port, DH books.
- Rolland, Eugène, 1896-1914. *Flore populaire ou histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore*, Paris, Librairie Rolland.
- Rowley, Gordon Douglas, 1997. *A History of Succulent Plants*, Mill Valley, Strawberry Press.
- Watts, Donald, 2000. *Elsevier's Dictionary of Plant Names and their Origin*, Amsterdam/Lausanne/New York/Oxford/Shannon/Singapore/Tokyo, Elsevier.
- Wirth-Jaillard, Aude, en préparation a. *Dictionnaire étymologique des noms de cactus* [titre provisoire].
- Wirth-Jaillard Aude, en préparation b. «Étymologie et sémantique comparée des noms de la berce commune (*Heracleum sphondylium*) dans les parlers gallo-romans».